

Katie Maguire

Masterton, Graham

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GRAHAM MASTERTON
KATIE
MAGUIRE



LE MAÎTRE DE LA TERREUR

15 MILLIONS D'EXEMPLAIRES
VENDUS DANS LE MONDE



- Couverture
- Titre
- Note de l'auteur
- Exergue
- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20
- 21
- 22
- 23
- 24
- 25
- 26
- 27
- 28
- 29

- [30](#)
- [31](#)
- [32](#)
- [33](#)
- [34](#)
- [35](#)
- [36](#)
- [37](#)
- [38](#)
- [39](#)
- [40](#)
- [41](#)
- [42](#)
- [43](#)
- [44](#)
- [45](#)
- [46](#)
- [47](#)
- [48](#)
- [49](#)
- [50](#)
- [51](#)
- [52](#)
- [53](#)
- [54](#)
- [55](#)
- [56](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [À découvrir en poche chez Bragelonne](#)
- [Mentions légales](#)

GRAHAM MASTERTON

KATIE MAGUIRE

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par François Truchaud

Bragelonne

NOTE DE L'AUTEUR

Le 1^{er} mai 1915, neuf mois après le début de la Première Guerre mondiale, le luxueux paquebot *Lusitania* appareillait de New York pour se rendre à Liverpool, en Angleterre. À cette date, de très nombreux navires de commerce anglais avaient déjà été coulés par des sous-marins allemands et, le matin même du départ du *Lusitania*, Berlin avait fait publier des avertissements dans des journaux américains. Néanmoins, tout le monde estimait que sa vitesse supérieure permettrait au paquebot d'échapper à l'attaque d'un sous-marin.

Six jours plus tard, alors que le *Lusitania* approchait de la côte sud-ouest de l'Irlande, le commandant William Turner fut informé que des sous-marins allemands se trouvaient dans cette zone, et que trois navires britanniques avaient déjà été torpillés dans les eaux où il avait l'intention de faire route. Pourtant, il maintint son cap et, inexplicablement, fit même réduire la vitesse du paquebot.

Non loin du port de Queenstown (à présent appelé Cobh), le paquebot fut repéré par le sous-marin U-20 que commandait le Kapitänleutnant Walther Schwieger. Celui-ci tira une seule torpille, qui toucha le *Lusitania* juste sous la ligne de flottaison. La première explosion en provoqua une seconde, dévastatrice : l'énorme bateau sombra en dix-huit minutes, entraînant dans la mort 1 195 passagers – hommes, femmes et enfants –, dont 123 Américains.

Le président Wilson et le peuple américain furent indignés. Dans une note envoyée à son ambassade à Washington, l'Allemagne ne fournit aucune explication satisfaisante sur le torpillage du *Lusitania* ; par la suite, elle frappa même une médaille pour commémorer l'exploit de l'U-20. Plus que tout autre événement, cette tragédie suscita un revirement de l'opinion publique et précipita les États-Unis dans la Première Guerre mondiale.

De nos jours encore, beaucoup de questions relatives à ce désastre restent sans réponse. À l'époque, certains prétendirent que la seconde explosion avait été causée par des munitions américaines de contrebande dissimulées dans la cale du paquebot. Mais de récentes plongées sur le site de l'épave ont révélé que de grandes quantités de charbon gisaient au fond de l'eau : le plus vraisemblable est donc que la poussière de charbon et l'oxygène aient explosé dans les soutes quasiment vides du navire.

Le commandant William Turner, qui avait été projeté hors de la passerelle au cours du naufrage, survécut. Mais il ne put jamais

expliquer clairement pourquoi il naviguait aussi près de la côte, et pourquoi il n'avait effectué aucune manœuvre d'évitement. Il affirma qu'il avait réduit la vitesse du paquebot en raison d'un bouchon de brume ; or, à l'évidence, les sous-marins allemands représentaient pour le *Lusitania* un danger infiniment plus grand que le risque de collision avec d'autres bateaux...

Aujourd'hui, le centre de Cobh abrite un monument érigé à la mémoire des victimes du naufrage du *Lusitania* : un ange en pleurs.

Ar scath a cheile a mhaireas na daoine.

Les gens vivent dans l'ombre les uns des autres.

Proverbe irlandais

John n'avait jamais vu autant de corneilles mantelées à proximité de la ferme qu'en ce matin humide de novembre. Son père avait coutume de dire que, lorsqu'on voyait plus de sept corneilles mantelées ensemble, c'était qu'elles étaient venues contempler avec un plaisir malsain une tragédie humaine.

C'était également un temps approprié pour une tragédie. Des nappes de pluie étaient arrivées des monts Nagle bien avant l'aube, et le champ nord-ouest était tellement détrempé qu'il avait fallu à John plus de trois heures pour le labourer. Parvenu au coin du champ jouxtant le bosquet appelé Iollan's Wood, il manœuvrait son tracteur lorsqu'il aperçut Gabriel qui agitait frénétiquement les bras près de la ferme.

John lui fit des signes en retour. Merde, que voulait encore cet imbécile ? Plutôt que de confier un travail à Gabriel, on avait tout intérêt à le faire soi-même, parce qu'il n'arrêtait pas de poser des questions. Je mets des vis ou des clous ? Quelle sorte de bois voulez-vous ? Et pour le crépi ? Parfois, on avait envie de l'étrangler. John continua de labourer méthodiquement ; de gros blocs de boue giclaient sous les roues du tracteur. Mais Gabriel remonta péniblement le champ dans sa direction. Il agitait toujours les bras et, autour de lui, des corneilles battaient des ailes d'un air irrité. À l'évidence, il criait quelque chose, mais John n'entendait pas quoi.

Lorsque Gabriel arriva à sa hauteur, essoufflé, dans sa vieille salopette marron en loques et ses bottes en caoutchouc, John coupa le moteur du tracteur et ôta son protège-oreilles.

— Qu'y a-t-il, Gabe ? Tu as oublié avec quel bout de la pelle tu dois creuser ?

— Il y a des ossements, John ! Des *ossements* ! Tellement de putains d'ossements qu'on peut même pas les compter !

Du dos de la main, John essuya la pluie sur son visage.

— Des ossements ? Où ça ? Quel genre d'ossements ?

— Dans le sol, John ! Des ossements de *gens* ! Venez voir par vous-même ! L'endroit ressemble à un putain de cimetière...

John descendit du tracteur et s'enfonça dans la boue jusqu'aux chevilles. Gabriel empestait la bière éventée. John savait parfaitement qu'il buvait pendant le travail, même s'il se donnait beaucoup de mal pour cacher ses canettes de Murphy's sous des sacs de toile au fond de la grange.

— On creusait les fondations près de la maison quand le gamin a dit

qu'il y avait quelque chose dans le sol. Il a continué de creuser avec ses doigts, et soudain j'aperçois ce crâne avec ses orbites remplies de terre ! Alors on a encore creusé, et on est tombés sur quatre autres crânes et des os comme j'en avais encore jamais vu : des os de jambe, des os de bras, des os de doigt, des côtes !

John se dirigea vers le portail à grandes enjambées. De haute taille, il avait le teint foncé, d'épais cheveux noirs et des traits finement dessinés. Il était revenu en Irlande depuis un peu plus d'un an, et il avait toujours du mal à diriger la ferme. Par une belle matinée de mai, il s'apprêtait à fermer la porte de son appartement sur Jones Street, à San Francisco, lorsque le téléphone avait sonné. C'était sa mère, qui l'informait que son père avait eu une crise cardiaque. Il était mort deux jours plus tard.

John n'avait pas eu l'intention de revenir en Irlande, et encore moins de prendre la suite de son père. Mais sa mère avait tout simplement considéré qu'il le ferait, puisqu'il était l'aîné. Tous ses oncles, cousins et cousines l'avaient accueilli comme s'il était à présent le chef de la famille Meagher. Il était reparti pour San Francisco, le temps de vendre son cabinet de médecine alternative et de dire au revoir à ses amis. Et maintenant il était là, franchissant le portail de la ferme Meagher sous un crachin tenace, suivi de près par un Gabriel qui puait la bière.

— À mon avis, c'était un charnier, haleta Gabriel.

— Nous verrons bien.

La ferme était un vaste bâtiment peint en vert avec un toit d'ardoises grises ; six ou sept ormes sans feuilles se dressaient sur son côté sud-est, tel un groupe embarrassé de baigneurs en costume d'Adam. Une allée en pente raide menait à la route vers Ballyhooly, au nord, et vers la ville de Cork, à seize kilomètres au sud. John traversa la cour goudronnée et boueuse, puis longea le côté nord de la maison, où Gabriel et un jeune garçon, Finbar, avaient abattu un vieux silo à fourrage tout pourri et creusaient des fondations pour installer une chaudière moderne.

Ils avaient dégagé une surface de quatre mètres sur neuf. La terre, noire et brute, dégageait l'odeur aigre caractéristique de la tourbe. Finbar se trouvait de l'autre côté de l'excavation, appuyé sur sa pelle d'un air lugubre. C'était un adolescent efflanqué, au teint terreux, aux cheveux coupés ras et aux oreilles décollées. Il portait un pull-over gris détrempe.

Quatre crânes humains étaient posés sur le sol devant lui. On aurait dit une scène des atrocités commises par Pol Pot au Cambodge. Plus près du mur de la maison humide, enduit de ciment, un trou était rempli d'ossements humains couverts de boue.

John s'accroupit et regarda fixement les crânes comme s'il

s'attendait à ce qu'ils justifient leur présence.

— Dieu tout-puissant ! Ils doivent être ici depuis un sacré bout de temps. Il ne reste pas un seul lambeau de chair sur ces crânes...

— Un charnier, je vous dis ! insista Gabriel. Des types qui se sont trouvés du mauvais côté de l'IRA !

— Ça m'a flanqué une trouille bleue, déclara Finbar en s'essuyant le nez sur la manche de son pull-over. Je creusais et, brusquement, j'aperçois ce crâne qui me reluque en grimaçant comme mon oncle Billy !

John prit une longue pointe de fer et farfouilla parmi les ossements. Il distingua une mâchoire, une partie de cage thoracique, un autre crâne. Cela faisait au moins cinq corps. Il n'y avait qu'une seule chose à faire : prévenir la Garda.

— Vous pensez pas que votre père était au courant ? demanda Gabriel tandis que John rebroussait chemin vers la maison.

— Quoi ? Pourquoi voudrais-tu qu'il ait été au courant ?

— Ben, c'était un grand républicain, votre père.

John s'arrêta pour poser son regard sur Gabriel.

— Qu'essaies-tu de dire ?

— Rien de précis, mais si certaines personnes avaient eu besoin de dissimuler des restes qu'elles voulaient pas qu'on trouve, votre père aurait très bien pu leur rendre ce service, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oh, Gabriel ! Mon père n'aurait jamais permis qu'on enterre des corps sur sa propriété.

— J'en suis pas si sûr, John. Certains trucs ont été enterrés ici, autrefois, sous l'étable.

— Tu veux dire des armes ?

— Je dis simplement que cela vaudrait peut-être mieux pour tout le monde qu'on oublie ce que nous avons trouvé ici. Ces types sont morts et enterrés, alors pourquoi troubler leur repos ? Votre père est mort et enterré, lui aussi. Vous tenez pas à ce que les gens salissent sa mémoire, si ?

— Gabe, ce sont des êtres humains, bon sang ! dit John. Si nous ne parlons pas de notre découverte, il y aura cinq familles qui ne sauront jamais ce que leurs fils ou leurs maris sont devenus. Tu peux imaginer quelque chose de plus affreux ?

— Ben, vous avez sans doute raison. Mais je continue de penser que c'est créer des emmerdes parfaitement inutiles !

John pénétra dans la maison. À l'intérieur, il faisait sombre, et les pièces dégageaient toujours une odeur d'humidité à cette époque de l'année. Il retira ses bottes et se lava les mains dans le petit cabinet de toilette qui donnait dans le vestibule. Puis il entra dans la grande cuisine aux carreaux de céramique, où sa mère faisait cuire quelque

chose au four. Elle paraissait tellement frêle, ces derniers temps, avec ses cheveux blancs, son dos voûté et ses yeux aussi clairs que du lait. Elle tamisait de la farine pour le *barm brack*¹ du thé.

— Tu as fini de labourer, John ? lui dit-elle.

— Pas tout à fait. Il faut que je téléphone.

Il hésita. Elle leva les yeux vers lui en fronçant les sourcils.

— Tout va bien ?

— Bien sûr, m'man. Je dois téléphoner, c'est tout.

— Tu allais me demander quelque chose.

Oh, elle était perspicace, sa mère !

— Te demander quelque chose ? Non. Ne t'inquiète pas.

Si son père avait vraiment permis à l'IRA d'enterrer des cadavres chez lui, John doutait fort qu'il lui en ait jamais parlé. Ce que vous ignorez ne peut pas frapper à votre porte en pleine nuit.

Il passa dans le séjour, meublé de fauteuils tapissiers. Dans la grande cheminée de brique rouge crépitaient trois énormes bûches. Lucifer, le labrador noir, était couché de tout son long sur le tapis, les pattes écartées de façon indécente. John souleva le combiné noir démodé et composa le 112.

— Allô ? Je voudrais la Garda. J'ai besoin de parler à un inspecteur. Oui. Euh, je suis John Meagher, de la ferme Meagher à Knocknadeenly. Nous avons déterré des corps.

1. Brioche aux fruits secs faite avec de la levure. (*Les notes sont du traducteur.*)

Il pleuvait à verse lorsque Katie Maguire arriva à la ferme Meagher à bord de sa Mondeo gris métallisé couverte de boue. L'inspecteur Liam Fennessy était déjà là, ainsi que deux autres inspecteurs et trois ou quatre *gardai* en uniforme qui luttèrent contre les rafales de vent pour installer des bâches en plastique bleu vif.

Katie descendit de voiture et traversa la cour de la ferme, le col de son imperméable relevé. Liam se tenait près de l'excavation, les mains enfoncées dans les poches de son long pardessus à chevrons marron. Indifférent à la pluie, il fumait une cigarette. Le *garda* Patrick O'Sullivan était accroupi, protégé par son ciré, et considérait les ossements avec une attention réfléchie, tandis que le sergent Jimmy O'Rourke, s'abritant sous le toit de la maison, parlait à John Meagher.

— Bonjour, commissaire, dit Liam.

Mince, les joues creuses, il avait des cheveux blonds plaqués en arrière et portait des lunettes rondes à monture d'acier dont les verres étaient mouchetés de gouttes de pluie. Il ressemblait plus à James Joyce jeune qu'à un inspecteur de la Garda.

— J'ai l'impression que nous avons quelques os à ronger, non ? fit-il remarquer.

— Dieu tout-puissant ! (Katie n'avait rien vu de tel de toute sa carrière.) Dans combien de temps l'équipe des services techniques sera-t-elle là ?

— Dans une demi-heure, je pense. Et le vénérable docteur Owen Reidy doit arriver demain matin à la première heure. Reidy l'Éventreur. Il vous faucherait votre duodénum pour en faire une cravate fantaisie avant même que vous ayez rendu le dernier soupir !

Katie lui accorda l'ombre d'un sourire.

— Vous avez parlé au commissaire O'Connell, à Naas ?

Jerry O'Connell était chargé de l'opération Traces et avait passé les neuf dernières années à rechercher huit jeunes femmes qui avaient disparu sans laisser la moindre trace dans l'est de l'Irlande.

— J'ai laissé un message, oui, répondit Liam.

Katie fit lentement le tour de l'excavation en s'efforçant d'identifier les ossements qui gisaient là, éparpillés tels des bâtonnets, comme si quelqu'un les avait lancés en l'air pour les laisser retomber au hasard. Elle distingua au moins trois bassins, deux sternums et d'innombrables vertèbres.

Elle avait l'habitude des cadavres : on repêchait chaque semaine trois ou quatre noyés verdâtres dans la Lee, et il y avait aussi les

drogués boursoufflés et noircis que l'on retrouvait régulièrement dans Lower Shandon Street, sans oublier les alcoolos au visage violacé recroquevillés sous les porches de Maylor Street, morts d'hypothermie et d'un excès de Paddy. Mais là, c'était différent. Elle sentait presque l'horreur de ce qui s'était passé ici, mêlée à la puanteur de la tourbe détrempée.

Le sergent O'Rourke la rejoignit. C'était un homme courtaud aux cheveux blond-roux et à la tête évoquant un bloc de pierre mal dégrossi.

— Qu'en pensez-vous, Jimmy ? lui demanda-t-elle.

— J'ai jamais vu un truc pareil, c'est sûr. Excepté sur un tableau dans le bureau du père Francis, à St Michael's, avec le ciel en haut et l'enfer en bas, vous savez. Eh bien, l'enfer ressemblait exactement à ça ! Rien que des squelettes, un monceau de squelettes !

— C'est John Meagher, n'est-ce pas ? s'enquit Katie.

— Oui. John... je vous présente le commissaire Kathleen Maguire. Elle est chargée de cette enquête.

John tendit la main.

— Oh, je vois. Excusez-moi. Je n'avais pas compris que...

— La Garda Siochana est un employeur qui ne pratique aucune discrimination, déclara Katie. Parfois jusqu'à l'excès.

— Il pourrait y avoir six squelettes, ou même sept, dit le sergent O'Rourke. Kevin a compté treize astragales.

— Est-ce que vous savez comment ces restes ont pu être enterrés ici ? demanda Katie à John.

John secoua la tête.

— Je n'en ai aucune idée. Absolument aucune. Je dirige la ferme depuis quatorze mois maintenant ; personne n'a pu les enterrer ici depuis cette date.

— Et *avant* cette date ?

— La ferme Meagher appartient à ma famille depuis 1935. Je ne vois pas mon père en train d'enterrer des corps ici. Pourquoi l'aurait-il fait ? Ni mon grand-père, d'ailleurs.

— Est-ce que quelqu'un d'autre a accès à votre propriété ? Des métayers, ce genre de personnes ? Ou des vacanciers ? Ou des gens du voyage ?

— Il n'y a personne ici, à part moi, Gabriel et les frères Ryan, Denis et Bryan. Ils s'occupent des gros travaux, et Maureen O'Donovan me donne un coup de main pour la coopérative laitière.

— J'aimerais leur parler également.

— Bien sûr, pas de problème. Pour moi, tout cela est un mystère complet. Je ne suis pas un expert, mais je pense que ces gens sont morts depuis sacrément longtemps.

— Vous avez raison, John, répliqua Katie. Vous n'êtes pas un expert.

John attendit que la commissaire se soit éloignée de l'autre côté de l'excavation avant de demander au sergent O'Rourke :

— Elle est toujours aussi tranchante ?

— Non, pas toujours. Mais la commissaire Maguire est totalement dépourvue d'humour lorsqu'elle s'occupe d'un homicide. Elle ne voit pas le côté amusant de la chose, si j'ose dire !

John observa Katie tandis qu'elle tournait autour des ossements. Une femme très étonnante, songea-t-il. Pas plus d'un mètre soixante-quinze, la quarantaine probablement, des cheveux cuivrés coupés court, des yeux verts enfoncés et des pommettes saillantes. Elle avait cet air d'elfe irlandais que l'on prête aux gens qui ont été apparentés aux fées, dix générations plus tôt. Le genre de femme que vous vous surprenez à regarder une deuxième fois, puis une troisième. À ce moment, elle leva les yeux et s'aperçut qu'il la regardait ; John détourna la tête comme s'il avait quelque chose à se reprocher. Qui sait ce qu'il aurait éprouvé s'il avait su pourquoi ces squelettes avaient été enterrés ici !

Finalement, elle rebroussa chemin vers John. Les gouttes de pluie scintillaient dans ses cheveux.

— Vous n'avez pas entendu d'histoires locales concernant des disparitions ? Pas nécessairement des histoires récentes. Quelque chose qui pourrait nous donner une idée approximative de la date de la mort de ces gens ?

— Désolé, mais je n'ai pas tellement le temps d'écouter les commérages. Je vais à Ballyvolane de temps en temps et je prends un verre ou deux au Fox and Hounds. Mais je suis toujours un étranger pour les gens du coin. En fait, cela n'a rien de surprenant. Je ne comprends toujours pas l'accent du comté de Cork et, jusqu'à ce que je m'installe ici, je croyais que le hurling² était quelque chose que l'on faisait quand on avait bu trop de Guinness !

— Très bien, John, dit Katie. Vous n'avez pas l'intention de partir en voyage, n'est-ce pas ? Lorsque nous aurons dégagé ce site comme il faut, et une fois que le médecin légiste d'État aura examiné les ossements, j'aurai un certain nombre de questions supplémentaires à vous poser.

— Entendu. Je ne demande qu'à vous aider.

Katie alla jusqu'à sa voiture et prit son téléphone portable.

— Paul ? C'est moi. Je suis à Knocknadeenly. Oui, quelqu'un a découvert des restes. Oui, je sais. Écoute, j'ai l'impression que je rentrerai très tard. Il y a une croustade de volaille Marks & Spencer dans le congélateur. Tu la mets dans le four préchauffé, réglé sur le bouton 8. Oui. Bon, tu sais éplucher des pommes de terre, hein ? D'accord, va au pub si tu préfères, à toi de voir, mais mange quelque

chose de décent. Je te rappellerai plus tard.

Une fourgonnette blanche de la Garda remontait l'allée. L'équipe technique. Katie rebroussa chemin jusqu'à l'excavation et attendit qu'ils aient enfilé leurs combinaisons en Tyvek et leurs bottes en caoutchouc. Elle contempla l'amas d'ossements et se demanda à qui ils avaient appartenu. En règle générale, lorsqu'elle examinait une scène de crime, tout lui paraissait tout de suite évident : qui avait fait quoi, à qui, et pourquoi. Des couteaux à découper couverts de sang dans l'évier de la cuisine. Des nouveau-nés étouffés, le visage grisâtre. Des jeunes filles étendues sur le ventre, les cuisses maculées de boue, dans un fossé, étranglées avec leur propre foulard.

Mais là, c'était complètement différent. Tant qu'elle ne saurait pas depuis combien de temps ces personnes étaient enterrées ici, il ne servait à rien d'essayer de deviner qui les avait sans doute tuées, et pour quelle raison. Une seule chose sautait aux yeux : aucun des crânes ne présentait de trou causé par une balle dans la nuque. Cela aurait été la preuve tout à fait convaincante qu'elles avaient été les victimes d'une exécution politique, ou peut-être d'un acte de vengeance commis par l'un des gangs de la région.

Elle allait informer l'opération Traces de la découverte de ces squelettes, c'était une question de procédure, même si elle ne pensait pas qu'il y eût le moindre lien avec l'enquête du commissaire O'Connell. Les jeunes filles qu'il recherchait avaient disparu l'une après l'autre pendant presque une décennie – la dernière en juillet 1998 –, et Katie avait le sentiment que ces corps avaient tous été enterrés ici en même temps.

Liam s'approcha et lui offrit un bonbon à la menthe extra-fort.

— Qu'en pensez-vous ? Vous croyez que c'est le père de Meagher qui aurait pu faire ça ?

— Nous ne le saurons pas tant que nous n'aurons pas trouvé qui étaient ces gens, quand ils ont été tués, et pourquoi.

— Vous ne cherchez pas un mobile ? Regardez autour de vous : un bled perdu ! À s'écarter depuis l'aube jusqu'au crépuscule pour essayer de vivre même pas décemment, sans personne pour s'intéresser à vos frustrations économiques et sexuelles, à part le bétail ou, de temps à autre, un cycliste en quête d'un endroit où passer la nuit ! Vous vous rappelez cette affaire du Bed & Breakfast à Crosshaven ? Trois randonneurs fourrés dans un sèche-linge !

Katie leva la main pour se protéger les yeux de la pluie.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas cette impression. Je n'écarte pas cette éventualité, mais il y a quelque chose de bien plus mystérieux ici. La façon dont les différents squelettes sont enchevêtrés... comme si on les avait démembrés avant de les enterrer.

Tels des éclairs, une série de flashes illuminèrent les bâches en

plastique bleu. Le photographe s'était mis au travail, et les hommes de l'équipe technique, dans leurs combinaisons de protection, allaient et venaient lentement, marquant l'emplacement des crânes et des cages thoraciques.

L'un d'eux ramassa un fémur où, apparemment, quelque chose était fixé. Il se pencha de nouveau, en ramassa un autre, puis un troisième. Après les avoir examinés, il s'approcha de Katie :

— Regardez, commissaire.

Katie enfila un gant en plastique pour saisir l'un des os. Le fémur avait été percé à son extrémité supérieure, là où il devait s'emboîter dans la cavité de la hanche, et une ficelle graisseuse avait été passée dans le trou. Au bout de la ficelle pendillait un petit personnage, semblable à une poupée, formé de chiffons grisâtres et tire-bouchonnés, où l'on avait enfoncé des hameçons et des clous rouillés. Tous les fémurs avaient été percés de la même façon, et une minuscule poupée de chiffon était fixée à chacun d'eux.

— Qu'en pensez-vous, Liam ? Vous avez déjà vu un truc de ce genre ?

Liam observa attentivement le petit personnage, puis secoua la tête.

— Jamais. On dirait une effigie vaudoue, non ? Vous savez, on enfonce des épingles dedans pour se venger de quelqu'un...

— Un rite vaudou ? À Knocknadeenly ?

L'expert médico-légal récupéra le fémur et se remit au travail.

— J'ignore ce qui s'est passé ici, Liam, reprit Katie, mais c'était sacrément étrange, sans aucun doute !

John demanda alors :

— Désirez-vous boire quelque chose, commissaire ?

Elle aurait fait n'importe quoi pour un grand verre de vodka.

— Un thé, je vous remercie. Sans lait ni sucre.

— Et vous, inspecteur ?

— Trois sucres, s'il vous plaît. Et ne remuez pas le thé, si cela ne vous dérange pas. J'ai un faible pour le dépôt au fond de la tasse.

Le ciel commençait à s'éclaircir à l'ouest, et un soleil grisâtre et délavé éclairait les lieux. Katie entra dans la maison pour parler à la mère de John. Celle-ci était assise dans le séjour, un cardigan vert d'eau sur les épaules. Elle regardait *Fair City* tout en caressant le chien. Sur la table basse à côté d'elle, une grande photographie – le portrait d'un homme aux cheveux blancs qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à John – voisinait avec une tasse de thé vide et un cendrier rempli de mégots.

— Je dois vous poser quelques questions, madame Meagher.

— Oh, vraiment ? dit la mère de John en continuant de regarder la télévision.

— Puis-je m'asseoir ?

— Vous le pourrez lorsque vous aurez ôté votre imperméable.

— Oui, bien sûr.

Katie ôta son imperméable et le mit sur le dossier d'une chaise en bois placée derrière la porte. Elle portait un élégant tailleur gris et un corsage cuivré presque assorti à ses cheveux. Elle s'assit en face de Mme Meagher, qui s'intéressait toujours à sa série télévisée. Dans la pièce flottait une odeur d'humidité, de nourriture et d'encaustique à la lavande.

— Jusqu'ici, nous avons découvert les restes de huit personnes, et il y en a probablement davantage.

— Que Dieu donne le repos à leurs âmes.

— Vous n'avez pas une idée de qui aurait pu les enterrer ici ?

— Ma foi, c'est forcément quelqu'un, non ? Elles ne se sont pas enterrées toutes seules !

— En effet, madame Meagher, le contraire serait surprenant. Mais j'aimerais savoir si, à votre connaissance, votre défunt mari a effectué des travaux dans l'ancien silo à fourrage, à un moment ou à un autre.

— Il n'arrêtait pas d'y aller et d'en sortir. Il faut bien nourrir le bétail, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Mais ce que je voulais dire... N'a-t-il jamais fait quelque chose d'inhabituel dans ce silo ? Construire quelque chose, par exemple, ou bien creuser ?

— Mon Dieu ! J'espère que vous n'insinuez pas que mon Michael a enterré ces pauvres gens...

— J'essaie seulement de trouver comment ils sont arrivés là, et quand.

— Je n'en ai pas la moindre idée, croyez-moi ! Enterrer tous ces gens, c'est certainement beaucoup de travail, et Michael n'aurait jamais eu le temps de faire ça. Il disait souvent qu'il travaillait plus dur que deux chevaux et un âne brun...

— Est-ce qu'il s'intéressait à la politique ?

— Je vois où vous voulez en venir. Il lisait *An Phoblacht*, mais il n'avait jamais le temps pour ça non plus. Il n'allait jamais aux réunions. Je réussissais tout juste à l'emmener à l'église pour assister à la messe le dimanche.

— Avait-il des amis intimes ?

— Un ou deux gars qu'il rencontrait au Roundy House à Ballyhooly. Il jouait de l'accordéon avec eux de temps en temps, le jeudi soir. C'étaient les seules fois où il sortait de la ferme, le jeudi soir. Mais c'étaient des hommes âgés, incapables de tuer une mouche, et encore moins d'enterrer qui que ce soit !

— Il ne recevait jamais la visite d'inconnus ? Quelqu'un que vous-même ne connaissiez pas ?

Mme Meagher secoua la tête.

— Michael aimait être entouré de sa famille, mais il n'était pas du genre à recevoir du monde. Chaque fois que ce bon à rien de père Morrissey venait à la ferme et que je lui donnais une tranche de gâteau ou un sandwich au jambon, Michael disait qu'il avait envie de lui ouvrir le ventre pour récupérer ce qu'il avait mangé. Il pensait au travail éreintant que lui avait coûté chaque bouchée !

— Je vois. Diriez-vous que Michael était un homme peu commode ? Sachez que je n'ai pas du tout l'intention de dire du mal de lui.

Mme Meagher renifla.

— Il avait ses opinions et il n'aimait pas les imbéciles. Mais non, il n'était pas plus difficile à vivre que n'importe quel autre homme.

Comme si tous les hommes étaient parfaitement insupportables.

— A-t-il jamais eu des différends avec quelqu'un ?

— Quoi ? C'est tout juste s'il nous disait un mot le soir pour le matin ! Alors, se disputer avec quelqu'un... certainement pas !

— Autre chose. Avez-vous entendu parler de personnes disparues dans la région ? Pas nécessairement à une date récente, mais peut-être autrefois ?

— Des personnes disparues ? (Mme Meagher détournait pour la première fois son attention de la télévision.) Non, je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un avait disparu. Bien sûr, lorsque j'étais petite, ma mère nous racontait toujours des histoires de gens enlevés par les fées et emmenés dans le Royaume invisible, mais c'était juste pour nous faire peur et pour que nous mangions nos pommes de terre...

Katie sourit.

— Une dernière chose. Avez-vous déjà vu un objet comme celui-ci ?

Elle glissa une main dans sa poche et en tira un sachet en plastique scellé contenant l'une des petites poupées de chiffon grises.

— Hé, qu'est-ce que c'est ?

— Vous n'avez jamais vu un objet semblable à celui-ci ?

— C'est un jouet plutôt dangereux pour un enfant, non ? Tous ces hameçons et tous ces clous !

— Je ne pense pas que ce soit un jouet, madame Meagher. Pour être tout à fait franche, j'ignore ce que c'est. Mais je préférerais que vous n'en parliez à personne.

— Pourquoi le ferais-je ?

— Eh bien, juste dans le cas où quelqu'un vous poserait des questions. Un journaliste de la presse ou de la télévision.

Mme Meagher prit un paquet de Carroll's à moitié vide et proposa une cigarette à Katie.

— Non ? Ma foi, je ne devrais pas fumer, moi non plus, avec ma poitrine. Le docteur dit que j'ai un voile au poumon droit.

— Pourquoi n'arrêtez-vous pas ?

Elle alluma sa cigarette et souffla un nuage de fumée.

— Arrêter de fumer ? Pourquoi diable essaierais-je de faire quelque chose alors que je sais pertinemment que j'en serais incapable ?

2. Variété de jeu de hockey très populaire en Irlande.

À la tombée de la nuit, l'équipe technique avait découvert onze crânes humains et la plupart des squelettes qui allaient avec – ainsi que dix-neuf fémurs percés et ornés de petites poupées grises. L'excavation avait été photographiée à chaque étape des recherches, l'emplacement de chaque ossement indiqué par de petits drapeaux blancs et noté sur ordinateur. Demain, aux premières lueurs du jour, ils commenceraient à mettre délicatement les restes dans des sacs et à les emporter à l'hôpital universitaire de Cork. Là-bas, ils seraient examinés par le docteur Owen Reidy, le médecin légiste d'État, réputé pour son caractère exécrable et qui arrivait par avion de Dublin avec sa trousse noire.

Liam rejoignit Katie comme elle sortait de la maison.

— Alors ? demanda-t-il en tapant dans ses mains pour se réchauffer.

— Rien. J'ai du mal à croire que le père de John Meagher ait eu quoi que ce soit à voir dans cette affaire. Mais quelqu'un a réussi à creuser un trou dans le sol de son silo et à y enterrer onze squelettes, sans parler du fait que ce quelqu'un a percé leurs fémurs et les a décorés de petites poupées. Que Michael Meagher ne s'en soit pas rendu compte, voilà qui me dépasse. Comme Mme Meagher l'a déclaré, il allait dans ce silo tous les jours prendre le fourrage pour le bétail.

— Dans ce cas, c'est évident. Il savait forcément.

— Et qu'en déduisons-nous ? Qu'il était de mèche avec l'équipe chargée de ces exécutions ?

— Je ne crois pas qu'il s'agisse d'exécutions, dit Liam. Dans ce cas, c'est presque toujours une balle dans la nuque, non ? Et que faites-vous de ces poupées ? Quel peloton d'exécution prendrait la peine de démembrer ses victimes et de percer des trous dans leurs fémurs ? Ces types auraient creusé une fosse et jeté les corps dedans, avant de filer vite fait ! Toutefois, même s'il s'agit d'exécutions sommaires et si le père de John a enterré les corps, nous ne pouvons pas en déduire qu'il l'a fait de son plein gré. On lui a peut-être conseillé de se taire, sous peine de subir le même sort ?

Katie sortit son mouchoir et se moucha.

— Je ne sais pas. Je pense que nous devons chercher ailleurs la solution de cette affaire.

— Eh bien, réservons notre opinion sur Michael Meagher. Comme je disais tout à l'heure, quelque chose dans ces fermes loin de tout et de tous me rappelle *Massacre à la tronçonneuse*. La pluie, la boue, et

personne à qui raconter vos malheurs, à part les cochons et les vaches. Rien de bon pour la santé mentale d'un homme !

Katie consulta sa montre.

— Nous avons fait ce que nous pouvions pour ce soir. Briefing général demain matin, à 10 heures précises. Entre-temps, demandez à Patrick d'examiner minutieusement les dossiers des personnes portées disparues dans le district nord de Cork au cours de ces dix dernières années. Dites-lui de vérifier tout particulièrement les disparitions de groupes et de personnes se déplaçant à vélo, en stop ou à pied. Ce sont toujours les plus vulnérables. Demandez à Jimmy de parler à ses amis des gens du voyage... Ils savent peut-être quelque chose.

— Et moi ?

— Vous savez ce que je vais vous prier de faire. Allez prendre un verre avec Eugene O'Beara.

— Vous ne pensez pas sérieusement qu'il me dira quoi que ce soit, hein ?

— Si des membres de l'IRA provisoire sont impliqués dans cette affaire, non. Mais vous pourriez peut-être le persuader de confirmer qu'ils n'y sont pour rien, ce qui me ferait gagner un temps précieux, nous éviterait une situation délicate et économiserait des centaines de livres sur notre budget.

Il était bientôt 22 heures lorsqu'elle rentra. Elle franchit le portail de leur bungalow à Cobh et gara sa Mondeo à côté de la Pajero de Paul. La pluie qui arrivait de l'ouest était aussi douce que du duvet de chardon. Paul n'avait pas fermé les rideaux et, tandis qu'elle remontait l'allée, elle l'aperçut dans le séjour. Il parlait au téléphone en marchant de long en large. Elle tapota sur la baie vitrée avec sa clé, et il leva son verre de whisky en guise de salut.

Elle ouvrit la porte. Immédiatement, Sergent, son labrador noir, accourut vers elle. Sa queue battait frénétiquement contre le radiateur, tel un tambourin *bodhran*.

— Salut, le chien, comment vas-tu ? Est-ce que ton papa t'a emmené faire une promenade ?

— Je n'ai pas eu le temps, chérie, lança Paul depuis le séjour. Je suis au téléphone avec Dave MacSweeney, j'essaie de régler ce contrat Youghal. Je sortirai Sergent dans une minute.

— Oh, le pauvre. Il va éclater !

Katie ôta ses chaussures, suspendit son imperméable et entra dans le séjour. Brillamment éclairée par un lustre de cristal, la pièce était meublée en style Régence, avec dorures, surfaces blanches et coussins roses. Les murs étaient ornés de reproductions dans des cadres dorés, principalement des marines, avec des yachts s'inclinant contre le vent. Un énorme téléviseur Sony à écran plat trônait dans un coin, à proximité d'un baromètre en forme de gouvernail. Dans le coin opposé, un grand vase en cuivre était rempli d'herbe de la pampa teinte en rose.

— Entendu, Dave, dit Paul. Formidable. Je vous appelle demain matin à la première heure. Tout à fait. Vous avez ma parole.

Katie ouvrit le buffet blanc et prit une bouteille de Smirnoff Black Label. Elle versa une dose généreuse de vodka dans un verre en cristal taillé, puis alla jusqu'à la fenêtre pour tirer les rideaux. Sergent la suivit en reniflant attentivement ses pieds.

Paul passa ses bras autour de la taille de Katie et déposa un baiser sur sa nuque.

— Bonsoir, toi ! Comment ça va ? Je t'ai vue au JT de 20 heures. Tu étais superbe. Si je n'étais pas déjà marié avec toi, j'aurais appelé la chaîne de télé pour demander ton numéro de téléphone !

— Je t'aurais fait arrêter pour harcèlement sexuel !

Paul Maguire était un homme replet de petite taille, ne dépassant Katie que de cinq ou six centimètres, au visage joufflu et aux cheveux

châtains frisés tombant sur le col de sa chemise vert années 1980. Ses yeux étaient d'un bleu vif, légèrement globuleux, et il semblait toujours désireux de plaire. Il n'avait pas toujours eu de l'embonpoint. Lorsqu'elle l'avait épousé, sept ans et demi plus tôt, il faisait du 40 pour ses chemises et du 44 pour ses pantalons, et il jouait régulièrement au football au sein de l'Association athlétique gaélique de Glanmire.

Mais, cinq ans auparavant, son entreprise de bâtiment avait subi une série de graves revers et sa confiance en avait pris un coup, dont il ne s'était toujours pas remis. À présent, il passait le plus clair de son temps à essayer de conclure des deals rapides et rentables – brassant des affaires à la limite de la légalité dans tous les domaines, depuis des Toyota d'occasion jusqu'à des matériaux de construction vendus au rabais. Il y avait trop de virées nocturnes, trop de déjeuners dans des pubs avec des hommes portant des complets Gentleman's Quarters aux épaules rembourrées, et affirmant qu'ils pouvaient tout lui obtenir pour une bouchée de pain.

— Tu as dîné, finalement ? s'enquit Katie.

— J'ai mangé un croque-monsieur au pub O'Leary. Et un sachet de cacahuètes grillées.

— Je n'appelle pas ça manger, bon sang !

— Oh, ne t'inquiète pas. Je n'avais pas très faim, de toute façon.

— Tu avais bu trop de whisky, évidemment !

— Allons, Katie, tu sais que ce contrat avec Dave MacSweeny me stresse.

— Ce Dave MacSweeny ne m'a pas vraiment l'air d'un homme honnête ! Je me demande bien pourquoi tu es en affaires avec lui...

— Il a fait de la taule une seule fois, et pour quel motif ? Recel d'un harmonium volé dans une église. Dave n'est pas exactement Al Capone, si ?

— N'empêche, c'est un individu peu recommandable !

Sergent trotinant sur ses talons, elle entra dans la cuisine. Paul la suivit tandis qu'elle ouvrait la boîte à pain et en sortait quelques tranches.

— J'ai épousé la seule femme commissaire de toute l'Irlande ; alors, quoi que je fasse, je dois me conduire comme un saint. C'est ça, hein ?

— Pas comme un saint, Paul. Juste comme un citoyen respectueux des lois. Si tu pouvais cesser de t'acoquiner avec des gens qui fauchent des véhicules de la voirie, vendent des cigarettes de contrebande sur les quais ou volent des cargaisons entières de pneus chez Hi-Q Motors...

Paul l'observa d'un air maussade tandis qu'elle se préparait une grosse tranche de cheddar rouge et découpait des tomates.

— Je fais de mon mieux, Katie. Tu le sais. Mais je ne peux tout de

même pas vérifier les papiers d'identité de tous les gens avec qui je traite ! Ils ne me donneraient même pas l'heure, si c'était le cas ! C'est suffisamment moche comme ça que tu sois flic...

Katie mit du sel sur son sandwich et le coupa en quatre.

— Il ne t'est jamais venu à l'idée que c'est justement *parce que* je suis flic qu'ils font des affaires avec toi ? Qui oserait te toucher, *garda* ou malfrat, alors que tu es monsieur le commissaire Kathleen Maguire ?

Paul voulut dire quelque chose, mais se retint. Il suivit Katie qui retournait dans le séjour, et il trébucha sur Sergent.

— Fous le camp, espèce d'abruti !

Katie s'assit et mordit dans son sandwich. Elle prit la télécommande et alluma la télévision.

— Bon, ne parlons plus de Dave MacSweeney, dit Paul en s'asseyant à côté d'elle. Tu as passé une bonne journée ? C'est quoi, cette histoire de squelettes ? Ils ont dit aux informations qu'il y en avait au moins une douzaine.

Katie avait la bouche pleine, mais, avec un étrange à-propos, son visage apparut brusquement sur l'écran du téléviseur, dans la grisaille de l'après-midi à la ferme Meagher. Elle monta le son.

« Pour le moment, il nous est impossible de dire depuis combien de temps ces gens sont enterrés ici, ou comment ils sont morts. Nous n'écartons aucune éventualité. Nous sommes peut-être en présence d'une exécution massive ou d'une série de meurtres individuels, voire de morts naturelles. Avant toute chose, les restes doivent être examinés par le médecin légiste ; dès qu'il nous aura fourni des indications sur la date et la cause de toutes ces morts, nous poursuivrons nos investigations avec la plus grande rigueur. »

— Et voilà, dit Katie. Maintenant, tu en sais autant que moi.

— C'est tout ? Tu n'as aucune piste ?

— Absolument aucune. Il pourrait s'agir des membres d'une famille morts du typhus et enterrés là parce qu'ils étaient trop pauvres pour un enterrement décent. Ou bien de onze individus qui ont rendu furax quelqu'un de la confrérie criminelle de Cork !

— J'espère que tu ne te moques pas de moi...

— Non, Paul. Je suis très fatiguée, c'est tout. Bon, et si tu sortais Sergent, maintenant ? J'aimerais me coucher et dormir. D'accord ?

Tandis que Paul enfilait son imperméable et emmenait Sergent pour sa promenade du soir, Katie alla dans la petite pièce à l'arrière de la maison où elle avait son bureau et son ordinateur. Ils continuaient d'appeler cette pièce la « nursery », bien qu'ils aient arraché le papier peint bleu pâle. Le seul souvenir de Seamus était une petite photographie en couleurs prise lors de son premier et unique

anniversaire.

Elle sortit son pistolet nickelé Smith & Wesson calibre 38 de l'étui plat fixé à sa hanche par des bandes Velcro et le rangea dans le tiroir du haut de son bureau. Puis elle demeura immobile, à contempler son reflet sur l'écran gris de son ordinateur. Lorsqu'elle était jeune, elle s'asseyait souvent sur la banquette de la fenêtre de sa chambre, la nuit ; elle regardait dehors et imaginait qu'une jeune fille spectrale l'observait depuis l'obscurité. Parfois même, elle parlait à son reflet. « Qui es-tu, que fais-tu là, à flotter dans la nuit, et pourquoi as-tu l'air aussi triste ? »

Elle n'aurait su dire pourquoi, mais la découverte à la ferme Meagher l'avait profondément troublée, comme si quelque chose d'effroyable était sur le point de se produire. La dernière fois qu'elle s'était sentie aussi bouleversée, c'était le printemps précédent, lorsque les garde-côtes avaient découvert le corps d'une Roumaine, rejeté sur la plage à Carrigadda Bay dans une robe multicolore. Au cours des semaines suivantes, ils avaient trouvé trente-sept autres femmes sur le littoral, jusqu'à Kinsale. Chacune d'elles avait donné 2 000 livres à des passeurs pour entrer illégalement en Irlande, mais on les avait jetées à la mer à une centaine de mètres du rivage avec toutes leurs affaires, et aucune d'elles ne savait nager.

Cette nuit-là, Paul se retourna sur le dos et se mit à ronfler. Katie lui donna des coups de coude et dit d'une voix sifflante : « Tais-toi, bon sang ! » Il s'arrêta un moment, puis se remit à ronfler, encore plus fort. Elle enfouit sa tête sous la couette et essaya de se rendormir, malgré ces sons rauques et exaspérants.

Elle marchait dans un abattoir sombre et humide. Elle n'avait pas conscience de dormir et de rêver. Elle entendait, non loin, un chœur strident de scies à ruban et des hommes qui sifflotaient en travaillant.

Elle tourna soudain et se retrouva dans la salle d'abattage. Autour de tables en acier se tenaient cinq ou six tueurs, portant de longs tabliers en cuir et des bonnets de mousseline étrangement pliés. Ils débitaient nonchalamment des carcasses et les jetaient sur des tas. Un tas de bras, un tas de jambes et, dans le coin opposé, un tas de têtes.

Katie s'avança vers eux ; le sol était couvert de tissus conjonctifs et visqueux, et elle sentait le sang coller à ses pieds nus. Alors qu'elle s'approchait, elle se rendit brusquement compte que les carcasses étaient des êtres humains – des hommes, des femmes et des enfants.

Arrivée derrière l'un des tueurs, elle leva la main pour toucher son épaule. « Arrêtez ! » articula-t-elle sans que le moindre son franchisse ses lèvres. L'homme posa sur la table une tête humaine tranchée et s'apprêta à la scier en deux.

« Arrêtez ! » répéta-t-elle toujours aussi silencieusement. À ce moment, la

tête tranchée ouvrit les yeux et la regarda fixement. Elle se mit à jacasser et à baragouiner. Avec un frisson d'horreur, Katie comprit que la tête essayait de lui expliquer ce qui s'était passé à la ferme Meagher.

— L'homme aux poupées grises ! Vous devez rechercher l'homme aux poupées grises !

— Arrêtez ! Je suis officier de police ! cria Katie au tueur.

Sans la moindre hésitation, ce dernier poussa la tête vers sa scie à ruban. L'acier crissa sur les os, et le visage de Katie fut aspergé de sang.

Elle se réveilla en sursaut. Paul continuait de ronfler et la pluie cinglait la fenêtre. Elle attendit quelques minutes avant de s'extirper du lit et de se rendre à la cuisine pour boire de l'eau gazeuse de Ballygowan. Elle aperçut son reflet dans la vitre obscure tandis qu'elle buvait au goulot. Le fantôme, à nouveau, qui l'observait.

Tu as besoin d'un break, se dit-elle. Paul et elle n'avaient pas pris de vacances depuis février, lorsqu'ils étaient allés à Lanzarote – un séjour de dix jours à prix dégriffé –, et il avait plu pendant neuf jours d'affilée. Ou peut-être avait-elle besoin d'un autre genre de break. Rompre totalement avec son quotidien. Ne plus penser à la souffrance, à la violence, aux portes enfoncées à coups de pied pour pénétrer dans des appartements sordides. Oublier son sentiment de culpabilité à propos du petit Seamus.

Mais elle ne parvenait pas à oublier ces onze crânes alignés à côté de l'excavation où était éparpillé le restant de leurs corps. Et elle ne parvenait pas à oublier ces petites poupées de chiffon accrochées à leurs fémurs. Onze personnes qui méritaient qu'on leur rende justice. Elle pria pour que ces personnes n'aient pas trop souffert.

Le mercredi, il faisait plus froid, mais la journée était beaucoup plus claire, et Katie dut chausser ses lunettes de soleil tandis qu'elle se rendait en ville. Encore mouillées par la pluie du petit matin, les routes luisaient d'un éclat argenté et la Lee scintillait, telle une rivière de verre brisé.

Katie longea les quais où étaient amarrés des pétroliers rouges et blancs, des bateaux transportant du bétail, ainsi qu'un navire-école allemand, un superbe trois-mâts. La rivière se divisait en deux bras à la hauteur de l'imposant bâtiment victorien des douanes. Le centre-ville avait été construit sur une île de moins de seize cents mètres de large et presque quatre kilomètres de long ; relié à la terre par une douzaine de ponts, il était sillonné de ruelles étroites et tortueuses.

Les maisons le long de la rivière étaient peintes en diverses nuances de vert, d'orange et de bleu, ce qui donnait à Cork un aspect danois surprenant pour une ville anglaise de la fin de l'époque victorienne.

Katie dépassa l'hôtel de ville et tourna au sud dans Anglesea Street jusqu'à l'immeuble moderne de la Garda. Alors qu'elle sortait de sa voiture sur le parking, elle aperçut sept corneilles mantelées perchées sur la clôture en fil de fer barbelé. Les volatiles demeurèrent immobiles même lorsque Katie passa tout près d'eux. Leurs plumes étaient ébouriffées par le vent vif du début de la matinée, et leurs yeux aussi noirs que des charbons.

Elle se souvint qu'une religieuse de Notre-Dame-de-Lourdes lui avait dit que, jadis, les corneilles étaient blanches. Mais, lorsque Noé en avait fait s'envoler une de l'Arche pour qu'elle cherche une terre préservée du Déluge, l'oiseau blanc n'était jamais revenu. Alors Dieu avait enduit ses plumes de goudron pour que la corneille soit aussi noire que Satan.

Katie prit un cappuccino dans un gobelet en plastique au distributeur au fond du couloir et se dirigea vers son bureau. Le sergent Jimmy O'Rourke l'attendait devant la porte, entouré d'un nuage de fumée de cigarette.

— On a reçu un e-mail des services du docteur Reidy ce matin. Je vais le chercher à l'aéroport à 11 h 30.

Elle accrocha son imperméable. Elle portait une veste verte en tweed à chevrons et un chandail noir.

— C'est inutile. Je préfère y aller moi-même.

— Patrick a laissé sur votre table la liste des personnes disparues que vous aviez demandée. J'ai chargé Dockery et O'Donovan de faire

le tour des fermes à proximité de celle des Meagher. Mais j'ai appris quelque chose qui pourrait être intéressant. Hier soir, j'ai appelé le camping pour caravanes à Hollyhill et l'un des gens du voyage m'a dit que l'on avait aperçu Tomas O'Conaill dans le comté de Cork. Lui et certains membres de sa famille.

— O'Conaill ? Cette vieille crapule ? Je croyais qu'il était à Donegal...

— Exact, mais on ne l'y a pas vu, lui et sa famille, depuis au moins la mi-août. Ne vous inquiétez pas : où qu'il soit, je le trouverai.

— Merci, Jimmy.

Katie s'assit à sa table de travail, écrivit « Tomas O'Conaill » sur son bloc-notes et souligna le nom trois fois. Deux ans auparavant, elle l'avait arrêté pour une agression sur une jeune fille enceinte à Mallow. Il l'avait presque éventrée avec un ciseau de menuisier, mais personne n'avait voulu témoigner contre lui, même pas la jeune fille. Il était intelligent et charismatique, mais c'était un parfait sociopathe qui donnait aux gens du voyage une mauvaise réputation qu'ils ne méritaient pas – il utilisait leur langue et leur grande discrétion pour dissimuler ses activités illégales.

Tomas O'Conaill. Si quelqu'un était capable de tuer et de démembrer onze personnes, c'était bien lui.

Tout en sirotant son cappuccino, Katie regarda par la fenêtre vers le nouveau parking à plusieurs étages, à l'arrière de l'immeuble de la Garda, et vit plus d'une douzaine de corneilles juchées sur le toit.

Elle se leva, alla jusqu'à la fenêtre et les considéra. Elle n'avait jamais été vraiment superstitieuse, même si elle évitait de passer sous une échelle. Mais tous ces oiseaux sur le toit du parking renforçaient sa conviction que quelque chose de grave était sur le point de se produire.

Elle revint s'asseoir. À côté du terminal de son ordinateur, il y avait une photographie encadrée de Paul et d'elle-même, le jour de leur mariage. Elle n'avait encore jamais remarqué que l'œil droit de Paul semblait regarder dans une direction, et l'œil gauche dans l'autre. Elle effleura la photographie du bout des doigts et chuchota :

— Désolée.

À 7 h 35, on frappa à sa porte, qui était ouverte, et le commissaire principal Dermot O'Driscoll entra en grignotant un morceau de pain grillé. Cet homme énorme débordait de partout, avec un haut toupet blanc et un visage gris rosâtre évoquant un quartier de corned-beef. Sa bedaine couverte de poils blancs dépassait entre les boutons de sa chemise. Il se laissa tomber dans l'un des fauteuils de Katie.

— Eh bien, Katie, ça gaze ? J'espère que vous êtes consciente que les yeux du monde sont braqués sur nous...

— Oui, j'ai regardé *Sky News* ce matin. Mais tant que je n'aurai pas le rapport du docteur Reidy...

— Bien sûr. C'est juste que les médias attendent impatiemment des faits nouveaux. J'ai déjà reçu deux appels de Dublin, ce matin, me demandant où en était l'enquête.

Katie aimait bien Dermot et lui faisait confiance. Après sa promotion inattendue au grade de commissaire, il l'avait protégée de certaines critiques mesquines, émanant notamment de certains de ses collègues masculins déçus de ne pas avoir été promus. Mais elle ne se préoccupait guère de l'opinion de la presse à son égard et elle avait trop hâte d'obtenir des résultats pour partager son obsession permanente de l'image médiatique de la police.

— Je suis sûre que nous pouvons gérer la situation, monsieur, répondit Katie d'un ton un peu vif. Nous avons tous les effectifs et tous les moyens techniques dont nous avons besoin. Mais cette affaire comporte des prolongements imprévus, et je n'ai aucune envie d'arriver prématurément à des conclusions à sensation uniquement pour divertir les médias !

— Alors, qu'avons-nous jusqu'ici ?

Katie montra le dossier que le *garda* O'Sullivan avait préparé à son intention.

— Au cours des dix dernières années, plus de quatre cent cinquante personnes ont disparu sans laisser la moindre trace dans le secteur nord du comté de Cork, mais jamais plus de trois personnes en même temps – et c'était en 1997, près de Fermoy. Même lorsque treize personnes, ou davantage, ont disparu en un laps de temps très court, il n'y avait aucun lien entre elles. Été 1995 : un homme âgé de quarante-cinq ans, originaire de Waterford, a disparu après avoir été aperçu sur le pont franchissant la Bride près de Bridebridge. Le lendemain, une jeune Anglaise âgée de treize ans a disparu de la caravane de ses parents à Shanballymore. Le même soir, un électricien âgé de trente-trois ans n'a pas regagné la demeure familiale à Castletownroche. Huit autres personnes ont disparu au cours des deux jours qui ont suivi. Ce qui fait un total de onze. Mais ces personnes n'avaient absolument rien en commun – sexe, aspect, âge, situation financière, pas même l'endroit où on les avait aperçues pour la dernière fois –, et aucune d'elles ne présentait le moindre signe de dépression ou de perturbation avant de se volatiliser...

— Et des meurtres commis par vengeance, ou bien des exécutions ?

— Trop tôt pour le dire. Ce pourrait être un acte politique comme un acte criminel. Nous n'en savons rien. Liam doit parler à Eugene O'Beara, mais je ne suis pas particulièrement optimiste.

— Et Eamonn Collins ?

— Je lui parlerai moi-même, aujourd'hui.

— Vous avez dit qu'il pourrait s'agir d'une catastrophe naturelle. Une épidémie ?

— Patrick O'Sullivan effectue des recherches de ce côté. Il va examiner les registres des hôpitaux et des médecins pour les secteurs de Mallow, Fermoy et Mitchelstown. Mais onze personnes, cela fait beaucoup de gens qui meurent en même temps, et personne n'aurait rien remarqué ? Nous avons aussi ces mystérieuses petites poupées...

— Vous avez une idée de ce qu'elles signifient ?

— Pas la moindre ! Elles suggèrent une sorte de rituel, non ? Mais aucun de nous n'a jamais eu connaissance de rien de semblable jusqu'ici.

— D'autres pistes ?

— Jimmy a parlé à certains de ses contacts dans la communauté des gens du voyage. Apparemment, Tomas O'Conaill a été aperçu dans la région.

— O'Conaill ? Ce fumier ? Je croyais qu'il était parti dans le Nord. Le Charles Manson irlandais !

— Il n'est peut-être pour rien dans cette affaire, mais je veux m'en assurer. À part ça, j'aimerais avoir au moins vingt *gardai* à ma disposition pour l'enquête de proximité dans le secteur de Knocknadeenly et pour procéder à une fouille complète de la ferme Meagher.

— Et que dois-je dire aux médias ?

— Vous pouvez leur dire que nous avons la situation bien en main.

— Euh, Katie, ils s'attendent probablement à un scoop un peu plus sensationnel que ça !

— Nous ne sommes pas au cirque, monsieur. Sauf votre respect.

— Katie, voyons, un peu de diplomatie ! Vous savez aussi bien que moi que, si nous voulons leur aide, nous devons donner aux médias quelque chose qui continue de les faire saliver. Vous-même êtes un sujet d'article, ne l'oubliez pas.

— Je ne veux absolument rien divulguer au sujet des poupées. Pas pour le moment. Nous devons d'abord savoir ce qu'elles signifient.

— Entendu. Mais que pouvez-vous rendre public ?

— Je leur dirai que nous expérimentons de nouvelles techniques secrètes permettant d'établir l'identité des victimes.

— Oh, oui. Excellent. Ça me plaît bien. Et quelles pourraient être ces nouvelles techniques secrètes ?

— Comment le saurais-je ? Elles sont secrètes.

Le commissaire principal O'Driscoll secoua la tête.

— Vous êtes un policier de premier ordre, Katie. L'un des meilleurs que j'aie jamais eus. Mais vous devez comprendre que ce travail exige non seulement des compétences, mais aussi du doigté.

— Quand j'aurai découvert qui a démembré onze personnes et les a

enterrées à la ferme Meagher, je serai la gentillesse même !

Le briefing fut de courte durée, peu concluant et très enfumé. L'équipe technique montra les photographies des squelettes éparpillés, mais leur disposition ne semblait présenter aucun motif particulier. La seule déduction utile qu'ils pouvaient en tirer était que les corps avaient sans aucun doute été démembrés avant d'être enterrés, parce qu'ils avaient trouvé neuf fémurs au niveau inférieur de l'excavation, trois cages thoraciques sur le dessus, puis une quantité de tibias, de péronés et d'omoplates, ainsi que des os de doigt et d'orteil, et enfin des crânes.

Et, bien sûr, on avait tranché les jambes pour percer des trous dans les fémurs et y fixer les petites poupées de chiffon.

Le sergent Edmond O'Leary montra d'un air lugubre les photographies agrandies.

— Il est impossible de dire avec certitude quel fémur allait avec quel pelvis, ou quelle rotule allait avec quel fémur, et ainsi de suite.

Au fond de la salle, Liam chantonna à voix basse :

— L'os iliaque était détaché du... fémur ! Le fémur était détaché de la... rotule !

Katie se retourna et lui lança un regard sévère. Il lui adressa un petit sourire d'excuse et un geste de la main.

— Jusqu'à ce que nous ayons reçu un rapport complet du médecin légiste, tout ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est que ces squelettes ont été enterrés en même temps sous le silo de la ferme Meagher... même si ces gens ne sont peut-être pas morts, ou n'ont peut-être pas été tués, à la ferme Meagher. Leurs restes ont très bien pu être apportés d'un autre endroit, et pour le moment nous n'avons aucune preuve qu'ils sont morts ou ont été tués le même jour.

— Vous avez trouvé des empreintes de pas ? demanda Liam.

— Seulement celles de John Meagher, de sa mère et de ses ouvriers agricoles.

— Des traces de pneus ?

— La Land Rover Discovery de John Meagher. Le camion de la coopérative laitière Dawn. Et le vélo du jeune garçon. C'est tout.

— Des vêtements, des chaussures ? relança Katie.

— Non, absolument rien.

— Des boutons, des agrafes, des fermetures à glissière ou des attaches de ce genre ?

— Non, et c'est plutôt inhabituel, parce que le sol tourbeux est un excellent préservateur.

— Alors nous pourrions rechercher des vêtements, comme une piste éventuelle ?

— En effet. Ainsi que des bijoux, bien sûr. Toutes ces personnes

étaient adultes, à en juger par la taille des squelettes, et il serait étonnant de trouver onze adultes qui ne portent pas sur eux une croix, une montre ou une alliance.

— Occupez-vous de ça, dit Katie à Edmond O'Leary. Renseignez-vous en particulier auprès des bijouteries de Cork. Voyez si quelqu'un a proposé de leur vendre une quantité importante d'alliances et autres colifichets personnels. Commencez donc par la bijouterie Lenihan, dans French Church Street. Nous avons arrêté Gerry Lenihan à deux reprises l'année dernière pour recel de bagues volées.

— La seule autre chose que je puis vous dire, c'est que ces ossements étaient probablement ceux de jeunes femmes. Mais, bien entendu, je me rangerai à l'avis autorisé du docteur Reidy si ses conclusions ne vont pas dans ce sens !

À ce moment, la *garda* Maureen Dennehy entra dans la salle de briefing et tendit une note à Katie. « Eamonn Collins : pub Dan Lowery, 14 h 30. »

— Merci, Maureen.

— Au fait, votre mari vous a également appelée. Il a dit qu'il serait sans doute obligé d'aller à Limerick ce soir ; inutile de l'attendre.

— Très bien, acquiesça Katie.

Tout en pensant : *Bon sang, qu'est-ce que Paul mijote à présent ?*

Elle parlait avec l'un des officiers de sécurité de l'aéroport lorsque le docteur Owen Reidy franchit la porte coulissante en écartant deux enfants d'un geste impatient. Il portait un ample trench-coat havane dont la ceinture était trop serrée et un chapeau mou à large bord.

— Ils nous ont fait attendre sur la piste d'envol à Dublin pendant plus de vingt minutes, grommela-t-il en poussant sa trousse de médecin et son sac de voyage plein à craquer vers le jeune *garda*. Qu'est-ce qu'ils croient ? Que nous avons du temps à perdre à attendre que les vacanciers au rabais reviennent de Floride ? On devrait faire tourner leurs avions en rond jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de kérosène. Alors, ils se crasheraient et tout le monde cramerait !

Doté d'un visage massif à la peau marbrée et de somptueux sourcils roux, le docteur Reidy arborait toujours un gigantesque nœud papillon à pois. Il avait été très proche de Charlie Haughey lorsque celui-ci était *Taoiseach*, Premier ministre, et l'*Irish Examiner* avait affirmé qu'il avait été le « cinquième homme » dans une orgie pour hommes d'âge mûr à l'hôtel Grafton de Dublin – ce que le docteur Reidy avait toujours nié catégoriquement. Quoi qu'il en soit, il était un imposant stégosaure du milieu des années 1980, époque où l'économie irlandaise avait commencé à décoller et où certains avaient gagné énormément d'argent grâce à des signes de tête, des clins d'œil, des exonérations fiscales et des faveurs spéciales. Reidy s'attendait toujours à ce qu'on le traite comme l'un des grands de ce monde.

— Je suis ravie de vous voir en pleine forme, docteur Reidy, dit Katie comme ils sortaient du terminal et retrouvaient la lumière du jour.

— Peuh ! J'espérais jouer au golf pendant deux jours à Killarney, et non trier des squelettes à Cork...

— Jusqu'ici, nous avons exhumé onze crânes, ce qui présuppose onze personnes différentes, et une quantité correspondante d'ossements assortis.

— Alors vos hommes savent compter, hein ? Quelle chance !

— Nous n'avons pas encore de suspect. Cela dépend largement de la façon dont ces personnes sont mortes, et de la date de leur mort.

— Donc, comme d'habitude, vous comptez sur moi pour résoudre cette affaire à votre place...

— Vous êtes un très grand médecin légiste, docteur Reidy.

— Et vous, commissaire, vous devriez être à la maison et vous occuper de vos gosses !

Katie regarda par la vitre de la voiture tandis qu'ils descendaient la longue colline vers l'échangeur de Kinsale, puis vers Cork. Elle aurait pu répondre toutes sortes de choses. Elle aurait pu se montrer caustique ou amère. Ou bien dire que, lorsqu'elle était allée donner à manger à Seamus par cette froide matinée de janvier, elle avait constaté qu'il ne respirait plus et qu'il était mort.

Elle se contenta de dire :

— Nous avons réservé votre chambre habituelle, à l'Arbutus Lodge. Mais je dois vous prévenir : l'hôtel a changé de propriétaire depuis la dernière fois que vous êtes venu, et la cuisine n'est plus ce qu'elle était.

— Il faut vivre dangereusement, commissaire...

Ils arrivèrent en ville, et le *garda* déposa Katie à Anglesea Street.

— Je vous ferai connaître mes conclusions le plus tôt possible, dit le docteur Reidy. Finalement, je compte bien jouer au golf pendant deux jours !

Katie ne répondit pas, referma sa portière et le regarda s'éloigner. La voiture de patrouille cahotait et bringuebalait sur les nids-de-poule. Elle traversa la rue et pénétra dans l'immeuble de la Garda, la tête baissée. Même lorsque la *garda* Maureen Dennehy annonça : « Le commissaire O'Driscoll vous a cherchée, m'dame », elle ne leva pas les yeux.

Eamonn « Foxy » Collins l'attendait déjà lorsqu'elle arriva au Dan Lowery, dans MacCurtain Street. C'était un pub exigü, aux murs encombrés de bouteilles et de miroirs vantant les mérites de la Murphy's Stout, de souvenirs et de vases contenant des fleurs séchées. Eamonn Collins avait une prédilection pour ce pub, non seulement parce qu'il était fréquenté par des acteurs (il se trouvait juste à côté du théâtre Everyman), mais surtout à cause de sa devanture sombre – des vitraux provenant d'une église à Killarney – qui empêchait quiconque de voir à l'intérieur du pub depuis la rue.

Il était assis dans la petite salle du fond, d'où il pouvait surveiller à la fois la porte d'entrée et l'escalier qui menait aux toilettes. Un homme corpulent et silencieux lui faisait face – le crâne rasé, les oreilles décollées et le tatouage d'un python dépassant du col de son chandail. Eamonn, pour sa part, était svelte et pimpant. Ses cheveux roussâtres coiffés en arrière, qui lui avaient valu son surnom de « renard », commençaient à blanchir sur le devant. Il portait un complet en tweed gris chiné merveilleusement coupé, un gilet noir, et ses chaussures noires étaient impeccablement cirées.

Katie s'assit en face de lui, lui cachant délibérément la vue de la porte d'entrée.

— Vous prenez quelque chose ? demanda-t-il.

Ils n'avaient nul besoin d'échanger des civilités. Les yeux d'Eamonn ressemblaient à deux pierres grises sur une plage en hiver.

— Un verre d'eau fera l'affaire, merci.

— Jerry, dit Eamonn.

L'homme au crâne rasé se leva et se dirigea vers le comptoir.

— Vous vous la coulez douce, ces derniers temps, reprit Katie. Cinq jours à pêcher à Sligo, deux semaines de golf en Caroline du Sud...

— C'est agréable de savoir que je vous ai manqué !

— Vous m'avez manqué autant qu'une bonne hépatite A !

— Vous êtes trop stricte, commissaire. Un peu plus de « vivre et laisser vivre » vous ferait le plus grand bien.

— Laisser vivre les gens, alors que nous parlons de drogue ?

Eamonn haussa légèrement une épaule.

— Comme j'ai coutume de le dire, on ne devrait pas laisser des activités scélérates tomber entre de mauvaises mains. Le crime doit rester propre.

— C'est ce qui s'est passé à la ferme Meagher ? Quelqu'un a fait en sorte que le crime reste propre ?

— Désolé, mais j'ignore ce qui s'est passé à la ferme Meagher. C'était très calme ici, à Cork, ces derniers mois, et c'est pour cette raison que j'ai pris deux semaines de vacances. La seule chose que je puis vous affirmer, c'est que cela n'avait rien à voir avec moi, ni avec personne d'autre de mes relations.

Eamonn était le seul homme qu'elle connaissait qui prononçait les points, en glissant le bout de sa langue entre ses dents pour produire un petit claquement sec. Elle avait toujours trouvé que son raffinement était ce qu'il y avait de plus inquiétant chez lui. Il dirigeait l'un des trafics de drogue les plus lucratifs de la ville et il était personnellement responsable du meurtre brutal d'au moins cinq personnes. Mais ses costumes étaient coupés sur mesure à Dublin et il aimait citer Yeats et Moore.

Il n'y avait pas beaucoup de criminels à Cork qui lui faisaient froid dans le dos. Mais « Foxy » Collins, si.

— Avez-vous déjeuné ? demanda-t-il. Je sais que vous autres, policiers, êtes souvent trop occupés pour déjeuner. Ici, les sandwiches au rosbif sont tout à fait délicieux. Ou bien la soupe de poissons de Kinsale ?

— J'ai déjà déjeuné, je vous remercie, mentit Katie. Ce que j'ai besoin de savoir, c'est qui a disparu au cours de ces six derniers mois. Onze personnes, cela représente beaucoup de corps. Si c'étaient vos corps, je suis sûre que vous tiendriez à vous venger. Dans le cas contraire, je suis sûre que vous seriez tout aussi désireux de faire en sorte que l'un de vos rivaux soit châtié comme il le mérite.

— Et si j'étais responsable ? répliqua Eamonn. Je ne vous le dirais

évidemment pas...

— Je ne pense pas que vous soyez responsable de ces meurtres. Vous êtes plus flamboyant que cela. Lorsque vous réglez son compte à quelqu'un, vous aimez que le monde entier soit au courant. Comme la fois où vous avez fait cramer Jacky O'Malley au milieu de Patrick Street.

Eamonn eut presque un sourire. Il but une gorgée de son whisky Power's et regarda Katie par-dessus le bord de son verre avec ces pierres en guise d'yeux.

— Vous savez à quoi cela me fait penser, ce massacre dont vous parlez ? Cela ressemble à l'œuvre de gitans. Il y a eu des vendettas très sanglantes entre certaines de leurs familles. Si j'étais vous, j'irais parler à certains membres de la communauté des gens du voyage.

— Tomas O'Conaill ?

— Cela ne me surprendrait pas. Ce type est un salopard haineux, et il a la tête farcie d'absurdités et de contes de fées.

Un long silence retomba. Dans la salle, un homme d'affaires criait dans son portable. Finalement, Eamonn se pencha en avant et traça un motif sur la table vernie du bout de son index à l'ongle manucuré.

— La façon dont cela a été fait, vous comprenez. Les ossements mélangés et tout le reste. Les gitans procèdent ainsi afin d'empêcher une personne d'être admise au ciel. Si vous êtes incapable de trouver vos pieds, comment pouvez-vous franchir les Portes nacrées ?

— J'ignorais que vous étiez un tel spécialiste des superstitions irlandaises, fit remarquer Katie.

— Je m'intéresse énormément à ce qui concerne la chance.

— Dans ce cas, vous me préviendrez si vous entendez parler de quelqu'un dont la chance a tourné à la ferme Meagher, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. J'ai toujours eu pour politique de coopérer avec la Garda.

— Un jour, Eamonn, je vous briserai. Vous pouvez me croire !

Eamonn lui adressa un sourire et cita :

— « Tu peux briser le vase, le mettre en morceaux, si tu le désires... mais le parfum des roses continuera de flotter dans l'air. »

Katie partit sans avoir touché à son verre d'eau et sans saluer Eamonn. L'homme au crâne rasé l'accompagna jusqu'à l'entrée du pub et lui tint la porte le temps qu'elle s'en aille.

Le docteur Reidy l'appela depuis l'hôpital universitaire le vendredi à 11 h 25.

— Je terminerai mon rapport durant le week-end, commissaire. Mais je pense que vous devriez venir au laboratoire de pathologie afin que je puisse vous faire part de quelques résultats préliminaires. Lesquels vous surprendront.

— Me surprendre ? Pour quelle raison ? demanda Katie.

Mais il avait raccroché brutalement.

Liam la conduisit à l'hôpital. C'était une journée grise, sèche et pas vraiment froide, mais des nuages bas arrivaient continuellement de l'ouest et se déversaient sur la ville. Une journée où l'on pouvait aisément imaginer que l'on ne reverrait plus jamais le soleil de sa vie.

Elle n'avait pas besoin de manteau. Son tailleur en laine couleur prune et son col roulé beige suffisaient. Liam portait son nouveau blouson de cuir noir.

— Pour moi, cela ne fait aucun doute, déclara-t-il. Quelle que soit la façon dont vous examinez cette affaire, Michael Meagher savait forcément que les corps étaient enterrés sous son silo. Mme Meagher minimise ses liens avec les républicains, mais il est tout à fait possible qu'il ne lui en ait jamais parlé, ou quasi jamais.

— Pourtant, Eugene O'Beara a nié être au courant.

— En effet, mais ce n'était pas la surprise du siècle !

Ils se garèrent devant l'hôpital. Katie franchit la porte d'entrée et remonta le couloir jusqu'au laboratoire de pathologie. Un vieil homme en robe de chambre écossaise était assis dans un fauteuil roulant au fond du couloir. Il la regarda en fronçant les sourcils. Les verres de ses lunettes étaient tellement maculés de traces de doigt qu'ils étaient presque opaques. Il était le parfait sosie de Samuel Beckett, mais si on lui avait dit : « Il ne se passe rien, personne ne vient, personne ne s'en va, c'est affreux ! », il aurait probablement été de votre avis sans pour autant avoir conscience qu'il s'agissait d'une phrase tirée d'*En attendant Godot*.

Le docteur Reidy se tenait tout au fond du laboratoire de pathologie. Il portait un grand tablier en plastique vert. La lumière gris perle émanant des fenêtres hautes formait un halo autour de lui. Onze tables à tréteaux étaient alignées en deux rangées et recouvertes d'un drap vert foncé ; sur chaque table était disposé un ensemble d'ossements munis d'une étiquette. En les apercevant, Katie les trouva encore plus vulnérables et pathétiques que lorsqu'elle les avait vus

pour la première fois à la ferme Meagher. Une famille d'orphelins dépourvus de chair.

Elle éprouva une tristesse infinie. Il était bien trop tard pour leur porter secours.

Occupés à trier précautionneusement les ossements, trois assistants s'efforçaient de reconstituer les squelettes. Ils consultaient fréquemment une carte murale comportant onze diagrammes complets afin de vérifier la progression de leur travail.

Le docteur Reidy se moucha dans un grand mouchoir blanc.

— Nous avons identifié la plupart des os de ces malheureuses... Oui, toutes étaient des femmes, d'âges divers. Je vous donnerai une liste des ossements qui manquent afin que vos techniciens puissent retourner à la ferme Meagher et continuer les recherches avec un peu plus de zèle que, de toute évidence, ils ne l'ont fait jusqu'à présent. Je joindrai à cette liste des dessins de chacun de ces ossements. Je serais fort étonné qu'ils sachent faire la différence entre leur coccyx et leur humérus !

— Vous voulez dire entre leur cul et leur coude, répliqua Katie sans sourire.

— Tout à fait, commissaire. Vous êtes une anatomiste de premier ordre.

Katie tourna autour de la table la plus proche, considéra le crâne qui gisait tristement à une extrémité et ses ossements disposés sur le plateau.

— Vous avez dit que vous aviez une surprise pour moi, docteur.

— C'est exact. Et rassurez-vous, ce n'est pas une surprise désagréable. J'ai fait des tests préliminaires sur ces ossements et je puis vous affirmer avec une certitude absolue qu'aucune de ces femmes n'est morte de votre vivant... ni même de *mon* vivant. Nous pouvons donc oublier l'opération Traces. La moelle des os s'est décomposée, mais je devrais être en mesure d'effectuer un prélèvement d'ADN identifiable. J'ai également envoyé des échantillons à Dublin afin qu'ils procèdent à une racémisation des acides aminés. Lorsque j'aurai reçu les résultats, je pourrai sans doute vous donner une date bien plus précise. Mais vous serez probablement soulagée d'apprendre que vous recherchez un assassin qui, selon toute vraisemblance, n'est plus en vie.

— Vous êtes sûr qu'elles ont été assassinées ?

— À quatre-vingt-dix-neuf pour cent, oui. À part les trous percés sur la partie supérieure des fémurs, et les personnages-poupées qui y étaient fixés, on a enfoncé un objet étroit, comme une gouge de menuisier, dans leurs orbites. Chaque corps a été démembré, mais il m'est impossible de déterminer si cette opération a été effectuée avant ou après la mort. Par ailleurs, il y a une autre chose très intéressante...

— Oh, vraiment ?

Le docteur Reidy prit un tibia sur la table devant eux et le tendit à Katie pour lui permettre de l'examiner plus attentivement.

— Qu'en pensez-vous ?

— C'est l'os d'une jambe.

— Bien sûr que c'est l'os d'une jambe, commissaire. Mais faites ce que les policiers sont censés faire et décelez ce que ce tibia a de remarquable.

Katie tourna le tibia d'un côté et de l'autre.

— Je ne vois pas.

D'un index boudiné, taché de nicotine et tremblant, le docteur Reidy montra une série de rayures en diagonale tout le long du côté de l'os.

— Ces stries, dit-il. Apparemment, elles ont été faites à l'aide d'un couteau à petite lame très pointue comme en utilisent les bouchers pour désosser une épaule de mouton.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que leur chair ne s'est pas décomposée naturellement. Avant que ces femmes soient enterrées, on a retiré toute la chair de leurs corps.

Katie demeura silencieuse, mais parcourut du regard les ossements couleur ivoire sur les tables. Ils avaient quelque chose de tellement tragique. Des victimes inconnues, sans sépulture, et que personne ne pleurerait. Dieu seul sait ce qu'elles avaient pu souffrir avant de mourir.

Liam ôta ses lunettes afin d'observer plus attentivement.

— Excusez-moi, mais de quoi parlons-nous, docteur ? Pourquoi quelqu'un voudrait-il ôter la chair sur des corps ?

Le docteur Reidy farfouilla sous son tablier en plastique, trouva un mouchoir et se moucha bruyamment.

— Cannibalisme ? suggéra-t-il.

— Cannibalisme ? Merde, nous ne sommes pas aux îles Fidji !

— Je me contente de vous indiquer mes premières conclusions, inspecteur Fennessy. Et ces conclusions, indépendamment du fait que l'on a manifestement fixé de petits personnages de chiffon sur leurs fémurs, sont que tous ces squelettes ont été dépouillés de leur chair, avec un soin considérable et énormément d'efforts, dans un but précis, comme un rituel. Dont le cannibalisme a peut-être fait partie.

— Pouvez-vous me donner une idée approximative de l'âge de ces squelettes ? demanda Katie.

— D'après les tests que j'ai effectués jusqu'ici, et qui, comme je l'ai souligné, ne sont pas du tout probants, je dirais que ces ossements se trouvaient sous le silo de Meagher depuis environ quatre-vingts ans, peut-être davantage. Bien avant que le grand-père de John Meagher ait acheté la ferme, et donc bien avant que Michael Meagher en soit

devenu le propriétaire.

— Et pour les poupées ?

— Elles sont constituées de toile de lin, enroulée et nouée comme les bandelettes funéraires d'une momie. Les vis, les clous et les hameçons ont été faits à la main, pour la plupart, et nous pouvons probablement les dater avec une grande précision. À l'évidence, leur corrosion est compatible avec le fait qu'ils sont restés enterrés pendant au moins trois quarts de siècle, et peut-être plus.

— Avez-vous déjà vu des meurtres de ce genre ? s'enquit Katie.

Le docteur Reidy secoua la tête.

— Jamais. Comme je l'ai indiqué, il y avait manifestement un élément ritualiste dans ce qui est arrivé à ces femmes, mais lequel précisément, je suis incapable de vous le dire. Je n'avais encore jamais vu des os aussi méthodiquement dépouillés de leur chair. Et je n'ai jamais vu quoi que ce soit ressemblant à ces poupées, malgré mes vingt-neuf années d'exercice de la médecine légale.

— Alors, que faisons-nous maintenant ?

— Ma chère amie, je n'en sais strictement rien. Pour ma part, je file à Killarney jouer au golf. Vous, vous allez sans doute essayer de découvrir quelle sorte de personne a pu commettre un crime aussi étrange, et pour quelle raison.

Katie se tint un moment immobile aux côtés du docteur Reidy, considérant les onze crânes avec leurs rictus déjetés sans mâchoires. Puis elle dit simplement :

— Je vous remercie.

— À votre service, répondit le docteur Reidy en posant une main inattendue sur son épaule, tel un oncle bienveillant. Cela rend toujours la vie plus intéressante de voir quelque chose de nouveau, même si c'est un brin répugnant !

L'après-midi, Katie tint une conférence de presse à Anglesea Street. La salle de conférences était brillamment éclairée par les projecteurs des caméras de télévision et par le scintillement épileptique des flashes. Elle leva une main devant son visage pour se protéger les yeux.

— Un examen préliminaire effectué par le médecin légiste indique que ces squelettes ont été enterrés il y a plus de quatre-vingts ans. Nous attendons de plus amples informations de Dublin. Pour le moment, nous n'avons pas de date précise, mais il semble que ces personnes auraient pu être victimes d'une sorte de massacre rituel.

— Un rituel celtique ? demanda Dermot Murphy, de l'*Irish Examiner*, en levant son stylo-bille.

— Nous ne le savons pas encore. Mais nous allons consulter plusieurs experts du folklore irlandais pour voir si l'on connaît des

précédents religieux ou sociaux à ces meurtres.

— Vous avez dit que l'on avait ôté la chair des ossements à l'aide d'un couteau de boucher. Pourrait-il s'agir d'un acte de cannibalisme ? Ou bien d'un fermier nourrissant son bétail avec des êtres humains ? J'ai lu une histoire d'horreur de ce genre.

— Ceci n'est pas de la fiction, Dermot. C'est la réalité.

— Alors, que pouvons-nous dire ? Enfin, sans verser dans le sensationnalisme ?

— Vous pouvez dire simplement que nous aurons recours à toute l'aide qualifiée que nous pourrons trouver. Nous lançons également un appel pour que toute personne ayant connaissance de meurtres semblables se manifeste et nous fasse part de ses informations. C'est une affaire difficile et tout à fait inhabituelle, mais vous pouvez être assurés que nous progressons.

— Est-il utile de poursuivre des investigations sur une grande échelle ? demanda Gerry O'Ryan, de l'*Irish Times*. Il est en effet plus que probable que le meurtrier n'est plus de ce monde...

— Jusqu'ici, l'enquête suit son cours, répondit Katie. J'ai une réunion avec le commissaire principal O'Driscoll demain matin, et nous déciderons de la conduite à tenir. Il est clair que nous ne désirons pas gaspiller l'argent des contribuables en poursuivant une enquête qui ne donnerait aucun résultat utile.

La conférence de presse prit fin et les projecteurs s'éteignirent, plongeant la salle dans une soudaine obscurité. Katie parla un moment avec Jim McReady, de RTE, puis elle quitta la salle pour regagner son bureau.

Elle remontait le couloir lorsqu'elle entendit des pièces de monnaie tinter comme si quelqu'un courait pour la rejoindre.

— Commissaire ! appela une voix.

C'était Hugh McGarvey, un journaliste indépendant de Limerick, un petit homme efflanqué au nez crochu.

— Alors, vous avez la situation bien en main, commissaire ?

— Je fais mon possible.

— Dans ce cas, serait-il effronté de ma part de vous demander qui votre mari a en main ?

— Pardon ? lâcha-t-elle, surprise.

— Je m'explique. Jeudi soir, je prenais un verre avec des amis à l'hôtel Sarsfield de Limerick et, ô surprise ! voilà que j'aperçois votre mari, Paul, entrer dans l'ascenseur avec une jeune femme aux cheveux bruns et portant une robe bleue très courte. Un joli petit lot, dirais-je, très enjouée. Et, ma foi, ils semblaient très intimes !

Katie le regarda fixement, les yeux écarquillés. Elle avait la respiration coupée.

Hugh McGarvey ajouta :

— Il n'y avait pas de Paul Maguire inscrit sur le registre de l'hôtel ce soir-là. Mais le contraire aurait été étonnant, non ?

— Vous avez pris cette personne pour Paul, dit Katie. Vous devriez être plus prudent, Hugh. Beaucoup de gens s'attirent de gros ennuis en commettant ce genre d'erreur.

— Oh, je suis tout à fait sûr que c'était lui.

— C'est impossible. Il n'était même pas descendu au Sarsfield.

— Je me renseignais, commissaire, voilà tout. Cela ferait un sacré article si c'était vrai, vous ne trouvez pas ?

— Écoutez, vous avez été invité ici pour une conférence de presse à propos d'un crime très grave – même s'il a été commis il y a plus de quatre-vingts ans. C'est ça, le sujet de votre article. Pas moi.

— Vous serez toujours le sujet d'un article, commissaire. Du moins jusqu'à ce qu'une autre femme soit nommée à votre grade.

— Vous avez une haleine fétide, répliqua Katie.

— Katie, il ne s'est rien passé à Limerick, dit Paul. J'essayais d'acheter des matériaux de construction à Jerry O'Connell, c'est tout. Nous avons mangé un morceau ensemble, bu quelques verres, et ensuite je suis allé me coucher. Seul.

— Mais tu étais descendu au Sarsfield, n'est-ce pas ? Tu m'avais dit que tu descendrais au Dwyer's.

— C'était mon intention, en effet, mais ils n'avaient plus une seule chambre.

— Ils n'avaient plus une seule chambre ? Le Dwyer's ? Au milieu de la semaine ?

— Bon Dieu, Katie ! Une fois sortie de cette maison, tu es commissaire, mais à l'intérieur de cette maison, tu es ma femme. J'espère que tu ne vas pas me soumettre à un interrogatoire musclé uniquement parce qu'un pisse-copie minable a imaginé qu'il m'avait vu avec une femme qui n'a jamais existé !

— D'accord, dit Katie. Excuse-moi. Tu as raison.

— C'est toujours la même histoire. Avec toi, je me sens toujours fautif même si je n'ai rien fait !

— J'ai dit que je m'excusais.

— Bordel de merde ! grommela Paul. Je t'aime, et voilà ce que j'obtiens en retour !

Katie ne savait pas si elle croyait ou non à ses protestations d'innocence. Si Paul avait été l'un de ses suspects, elle n'aurait pas accordé le moindre crédit à son récit. Bien sûr, elle pouvait appeler le Dwyer's et vérifier s'il disait la vérité ; elle pouvait également appeler le directeur du Sarsfield. Mais à quoi cela servirait-il ? Paul était son mari, et elle devait lui faire confiance. Non pas seulement par loyauté, mais aussi parce qu'elle n'était pas encore prête à affronter

l'alternative. Elle n'avait pas envie de décider quels CD étaient les siens et quels étaient ceux de Paul. Elle n'avait pas envie de vendre la maison, parce que la nurserie s'y trouvait, et qu'il lui était impossible d'abandonner la nurserie. Ne plus pouvoir entrer dans cette chambre, fermer les yeux et imaginer qu'elle sentait toujours cette odeur de talc pour bébé, qu'elle entendait toujours cette respiration oppressée, aiguë – pour le moment, elle ne le supporterait pas.

Paul but une gorgée de whisky et déclara :

— Hugh McGarvey est un enfoiré. Un fouille-merde. Il est probablement toujours furax parce que tu t'es plainte de cet article dégueulasse qu'il avait écrit sur les heures supplémentaires des policiers...

— N'en parlons plus, Paul. Il s'est trompé, c'est tout.

— Jerry et moi, on a descendu une bouteille de whisky à nous deux. J'aurais été incapable de sauter une fille même si j'en avais eu envie !

— On oublie ça, d'accord ?

Il s'assit sur le canapé rose à côté de Katie et lui caressa la joue.

— Je n'aime qu'une seule femme, Katie, et c'est toi.

— Qu'est-ce qui cloche chez toi, Paul ? Pourquoi refuses-tu de m'en parler ?

— Il n'y a absolument rien qui cloche chez moi. J'essaie simplement de me remettre en selle. Donne-moi une chance, putain de merde !

— Je t'ai toujours donné une chance. Mais qu'est-il arrivé à notre bonheur, Paul ?

Il s'apprêtait à répondre lorsque le téléphone sonna. Katie décrocha le combiné. C'était Liam, et il se trouvait apparemment à proximité d'un carrefour à grande circulation.

— J'ai eu un coup de fil d'Eugene O'Beara. Il a dit que quelqu'un désirait nous parler. Dimanche, 15 heures, à Blackpool.

— Bon, entendu. Il vous a dit de quoi il s'agissait ?

— Non, il était plutôt mystérieux.

Katie raccrocha. Elle leva les yeux vers Paul, mais celui-ci soutint son regard avec une expression qui signifiait uniquement : « Quoi ? » Elle avait envie de lui donner un peu d'espoir. Elle avait envie de lui dire qu'il n'était pas trop tard, qu'ils pouvaient encore s'aimer, si tous deux faisaient un effort. Mais Paul but une autre gorgée de whisky, tira sur les oreilles de Sergent, et demeura silencieux.

Lorsque les deux entrepreneurs en bâtiment la déposèrent près du pont devant l'Angler's Rest³, sur la route de Blarney, le ciel gris goudron s'était encore assombri et d'énormes gouttes de pluie avaient commencé à tomber sur la route. Ils la saluèrent de la main, donnèrent un coup de klaxon, puis partirent en direction de Dripsey, à l'ouest. Elle traversa la chaussée et se tint au bord de la route pour faire de nouveau du stop.

Le vent faisait virevolter les longs cheveux blonds qui s'échappaient de sous son bonnet de laine. C'était une jeune fille de haute taille à l'air athlétique, et son visage présentait le hâle couleur de miel typique de la Californie. Elle portait un blouson bleu marine, un jean bleu, des chaussures de marche Timberland et un sac à dos.

Parcourir l'Irlande en stop avait été magique pour elle. Elle avait préparé ce voyage depuis plus de dix-huit mois, assise sous la véranda de la maison de ses parents à Santa Barbara, à contempler les photographies de montagnes vertes ourlées de brume, de plages abruptes et de pubs pittoresques aux façades couleur framboise, avec des bicyclettes garées sur le trottoir. La plupart de ces photos étaient devenues réalité. Elle s'était tenue sur les rochers de l'anneau de Kerry dominant la mer turquoise, elle avait tapé du pied en rythme avec la musique gaélique dans des pubs minuscules, et elle s'était promenée sur les rives du Shannon et de la Lee, l'herbe verte et humide lui arrivant à hauteur du genou.

Maintenant, elle se rendait au château de Blarney, situé à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville de Cork, pour faire ce que tous les touristes consciencieux étaient obligés de faire : embrasser la Pierre de Blarney.

Elle faisait du stop depuis cinq minutes à peine lorsqu'une Mercedes noire s'arrêta sur le bas-côté de la route et l'attendit, laissant tourner le moteur. Le capot était impeccablement encaustiqué, mais les flancs et le coffre étaient recouverts d'une épaisse couche de boue. Elle courut vers la Mercedes et ouvrit la portière.

— Excusez-moi, est-ce que vous passez par Blarney ?

— Blarney ? dit l'homme. Je peux vous emmener partout où votre cœur le désire.

— J'ai seulement besoin d'aller à Blarney.

— Dans ce cas, pas de problème.

Elle s'installa sur le siège à l'avant. L'intérieur de la voiture, d'une propreté irréprochable, dégageait une odeur de cuir.

— Je ne vous écarte pas trop de votre destination ? demanda-t-elle en jetant son sac à dos sur la banquette arrière.

— Bien sûr que non. Je *suis* la destination.

Ils partirent et prirent la direction de Blarney. Il était seulement 15 heures ; pourtant, il fit brusquement si sombre que le conducteur dut allumer ses phares. Il n'y avait pas d'autres voitures en vue, et les deux côtés de la route étaient bordés de bois d'un vert foncé.

— Vous êtes américaine, dit-il.

— Oui, mais d'ascendance irlandaise. Fiona Kelly, je viens de Santa Barbara en Californie. Mon trisaïeul était originaire de Cork, il a émigré à New York en 1886.

— Ainsi, vous redécouvrez vos racines ?

— J'ai toujours eu envie de le faire. Je ne sais pas vraiment pourquoi. Mes parents ne sont jamais revenus ici, mais j'ai vu une émission sur l'Irlande il y a deux ou trois ans et, vous savez, dès que j'ai vu ces montagnes et ces merveilleuses prairies vertes...

— Oui. On dit que si vous êtes originaire d'Irlande, vous devez revenir en Irlande pour prononcer vos dernières paroles. *In articulo vel periculo mortis*. Lorsque vous êtes à l'article de la mort, votre dernière prière pour demander l'absolution peut être entendue par n'importe quel prêtre, même si c'est un prêtre défroqué ou apostat, même si vous avez commis des péchés mortels qui, en principe, ne peuvent être pardonnés que par un supérieur de l'Église.

— Mince alors, vous êtes rudement calé ! Vous êtes prêtre ?

— Non, répondit-il en souriant. Je ne suis pas prêtre. Mais oui, je suis rudement calé, comme vous dites.

Brusquement, il plut à verse. Le conducteur roula plus lentement, mais les essuie-glaces continuèrent de balayer le pare-brise à toute vitesse, et il devint quasi impossible de voir la route.

— Nous devrions peut-être nous arrêter un moment, suggéra Fiona d'une voix inquiète.

— Oh non, tout va bien. Et nous sommes presque arrivés.

Elle scruta la route à travers le pare-brise, mais elle ne voyait toujours pas de panneau annonçant Blarney.

— Il faut que j'embrasse la Pierre de Blarney. Mon père me l'a fait promettre.

— Oui, bien sûr. Toute personne qui vient à Cork doit embrasser la Pierre de Blarney. Elle vous donne le don de l'éloquence, sinon de la flatterie !

La pluie commença à diminuer, le conducteur arrêta les essuie-glaces et, de manière inattendue, un pâle soleil doré apparut entre les nuages.

— Certains disent qu'ici nous n'avons pas de climat, seulement du mauvais temps !

Il tourna soudain à gauche et gravit une route escarpée, dépassant un écriteau qui indiquait « Pépinières Sheehan ». La route devint de plus en plus étroite, et Fiona finit par demander :

— Ce n'est pas la direction de Blarney, hein ?

— C'est un raccourci. Nous serons là-bas dans une minute.

— Non, non, ce n'est pas mon avis. Je veux que vous vous arrêtiez tout de suite, et je veux descendre !

— Ne soyez pas ridicule. Nous ne sommes plus qu'à huit cents mètres de Blarney.

— Dans ce cas, je peux continuer à pied, d'accord ? Je veux descendre !

— Vous n'avez pas peur, dites-moi ?

— Non, je n'ai pas peur. Mais je veux descendre. Il ne pleut plus et je peux faire à pied le reste du chemin.

— Hum, fit le conducteur.

Il appuya brusquement sur l'accélérateur. La Mercedes bondit et ses pneus arrière dérapèrent sur la route boueuse.

— Arrêtez-vous immédiatement ! cria Fiona. Je veux descendre !

— Désolé, Fiona Kelly. Mais c'est tout à fait impossible.

Fiona glissa la main dans la poche de son jean et en tira son portable.

— Vous vous arrêtez immédiatement et vous me laissez descendre, sinon j'appelle la police !

Le conducteur lui arracha le téléphone de la main et lui donna un coup de poing sur la joue. Il la frappa si violemment que sa tête heurta la vitre.

— Oh, mon Dieu ! s'écria-t-elle. Arrêtez-vous ! Laissez-moi descendre ! *Arrêtez-vous !*

Le conducteur freina brutalement. La voiture chassa sur le côté et s'arrêta de biais sur l'accotement. Fiona saisit la poignée de la portière, mais celle-ci était verrouillée.

— *Laissez-moi sortir !* Vous êtes fou ou quoi ? *Laissez-moi sortir !*

Le conducteur la frappa une seconde fois, sur le côté du nez, lui brisant le cartilage. Le pare-brise fut éclaboussé de sang. Puis il la prit par les épaules et lui cogna la tête contre la vitre à plusieurs reprises, tandis qu'elle se débattait, agitait les bras et essayait de le repousser.

— Tu aurais pu... m'éviter... de faire ça, grogna-t-il. Tu aurais pu... rester tranquille... et te comporter... comme une gentille petite... fille.

Il empoigna ses longs cheveux blonds, tira sa tête vers lui et la projeta si violemment contre la vitre qu'elle perdit connaissance et s'affaissa. Du sang s'écoulait de son nez en un mince filet ininterrompu.

Il demeura immobile pendant deux ou trois minutes, respirant bruyamment. « Merde ! » dit-il à voix basse. Puis il remit le contact,

effectua une marche arrière et poursuivit sur le chemin vicinal. À côté de lui, Fiona ballottait doucement lorsque la voiture passait sur des bosses et des nids-de-poule. De temps en temps, il lui jetait un regard et secouait la tête d'un air contrarié. Il n'était pas habitué à ce que des filles pigent si vite qu'il avait l'intention de les enlever. D'habitude, elles continuaient de sourire jusqu'au moment où il prenait les cordes – et, parfois, même après qu'il les eut attachées.

Il tourna à gauche et gravit un chemin escarpé et sinueux, où les orties et les digitales pourprées poussaient de plus en plus près de chaque côté. Au faîte de la colline se trouvait une barrière affaissée ; les cinq barreaux qui la constituaient étaient encore ourlés de gouttes de pluie. Au-delà se dressait un cottage d'aspect humide dont un côté était recouvert de lierre. Il contourna le cottage jusqu'au jardin à l'arrière, afin que l'on ne voie pas la Mercedes depuis le chemin, et il se gara à côté du petit jardin potager envahi par les herbes folles. Alors qu'il descendait de la voiture, il aperçut des dizaines de corneilles mantelées sur les lignes téléphoniques au-dessus de sa tête. Il tapa dans ses mains et cria : « Hoi ! », mais les corneilles restèrent où elles étaient. Toutes faisaient face au vent, vers le sud-ouest.

Il ouvrit la portière côté passager et extirpa Fiona de la voiture. Il la traîna à travers la cour, et ses chaussures cognèrent sur les dalles de ciment craquelées. Elle était toujours évanouie, mais son nez avait cessé de saigner. Elle arborait maintenant une sorte de moustache noire figée. Il l'appuya contre le côté du porche tandis qu'il cherchait les clés dans sa poche.

— Merde, répéta-t-il comme une litanie.

Il parvint à faire jouer la clé dans la serrure de la porte du cottage peinte en vert, et il poussa le battant avec son épaule. Il enroula le bras de Fiona autour de son cou et la porta péniblement à l'intérieur. Il franchit le vestibule et entra dans le séjour sombre à l'odeur prononcée de moisi. Il laissa tomber Fiona sur le canapé défoncé, avec son couvre-lit jaune moutarde, puis il retourna dans le vestibule pour fermer la porte d'entrée et la verrouiller.

— Bien, dit-il pour lui-même.

Il traversa le séjour et ouvrit les rideaux bon marché en coton jaune. Puis il ôta son pardessus, le jeta sur le dossier de l'un des fauteuils et retroussa ses manches de chemise.

— Tu ne pouvais pas te montrer gentille, hein ? Tout aurait pu se passer en douceur... Mais non, il a fallu que tu te débattes !

La pendulette sur la cheminée sonna quatre coups. Fiona, sur le canapé, bougea et gémit. Immédiatement, il délaça ses chaussures de marche, les lui retira et les laissa tomber par terre. Puis il lui enleva ses grosses chaussettes rouges.

Elle gémit de nouveau et voulut lever son bras. Il se pencha vers elle :

— Chut, chut ! Tout va bien. Ce sera terminé dans une minute...

Il déboucla sa ceinture, tira la fermeture à glissière de son jean et le fit glisser sur ses cuisses. Il fut surpris et légèrement excité de constater qu'elle ne portait pas de slip. Puis il lui ôta son blouson et son chandail à côtes rouges.

— M'man, que se passe-t-il, m'man ? marmonna-t-elle. J'ai pas envie d'aller me coucher...

— Tout va bien. Ne t'inquiète pas.

— M'man, j'ai mal à la tête !

— D'accord, je vais te donner de l'aspirine. Reste allongée.

Il lui enleva son jean et le jeta dans un coin de la pièce. Il la souleva pour la mettre en position assise, puis il s'agenouilla devant elle et la fit basculer sur son épaule. Il se leva en haletant et la porta dans la chambre à côté. Les bras de Fiona pendaient mollement contre son dos. Fiona était une fille robuste, bien nourrie : lorsqu'il réussit à l'allonger sur le lit, il tremblait, essoufflé par l'effort.

— Merde, dit-il.

Le lit comportait un montant en fonte vert, mais pas de matelas ni de couvertures. Plusieurs couches de journaux avaient été disposées sur le plancher, sous le lit. Les ressorts du sommier métallique grincèrent tandis qu'il lui attachait les poignets, puis les chevilles, avec des cordes. Elle ouvrit les yeux un instant et dit : « Que... que se passe-t-il ? », puis elle les referma et se mit à respirer bruyamment par sa bouche ouverte.

Il se redressa et la considéra. Son expression était complètement impassible, même s'il avait agrippé ses parties génitales à travers son pantalon en velours côtelé et les pressait violemment. Au bout d'un moment, il alla dans la cuisine et revint avec une paire de ciseaux aux anneaux orange. Il découpa le devant de son soutien-gorge, puis les bretelles.

— Maman ? dit-elle.

Il avança la main et lui caressa le front, puis la croûte de sang sur sa lèvre supérieure. Il ne savait pas pourquoi la situation de victime rendait les filles aussi séduisantes, mais c'était toujours le cas. Cela les faisait paraître tellement plus féminines et vulnérables, même si elles avaient eu un comportement énergique et un air assuré lorsqu'il les avait rencontrées. « *Arrêtez votre voiture et laissez-moi descendre !* » C'était une demande si futile, si arrogante, qu'y repenser le fit sourire.

Finalement, il alla chercher dans la cuisine un rouleau de fine cordelette en nylon. Il enroula la cordelette autour de la partie supérieure de la cuisse droite de Fiona, la noua, et serra aussi fort qu'il le pouvait. La cordelette s'enfonça si profondément dans sa chair hâlée

qu'elle disparut presque complètement. Fiona battit des paupières et commença à se débattre.

— Oh, mon Dieu, ça fait mal ! Qu'est-ce que vous me faites ? Qu'est-ce que vous faites ?

Il se pencha vers elle et posa son index sur ses lèvres.

— Inutile de crier, personne ne peut t'entendre. Tu es au beau milieu de nulle part !

— Vous me faites mal à la jambe ! Vous me faites mal à la jambe !

— Désolé, mais c'est nécessaire. Tu n'as pas envie de te vider de ton sang, hein ?

Ses yeux papillotèrent frénétiquement.

— Que voulez-vous dire ? De quoi parlez-vous ? Où suis-je ?

— Tu es seule avec moi, c'est tout ce que tu as besoin de savoir. Tu es seule avec moi et Morgan.

— Écoutez, espèce d'ordure, vous feriez mieux de me laisser partir. Mon père est le président de CalForce Electronics.

— CalForce Electronics ? Connais pas.

— Vous me faites très mal à la jambe !

— Je sais, ma chérie. Je suis désolé. Mais, comme je te l'ai dit, c'est nécessaire pour ta survie.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'avez-vous l'intention de me faire ? Mon père peut vous donner de l'argent.

— Oh, je n'en doute pas. Mais l'argent ne m'intéresse pas. Pas le moins du monde.

— Quoi, alors ? Qu'est-ce que vous voulez ? Vous allez me violer, c'est ça ?

— Te violer ? Bien sûr que non. Tu ne penses tout de même pas que j'ai l'air d'un *violeur*, hein ?

— Je n'en sais rien. Mais, je vous en prie, ôtez cette corde de ma jambe. Elle est tellement serrée...

— Je sais. Mais il faut qu'elle soit très serrée.

— Pour quelle raison ? Qu'est-ce que vous allez faire ? Regardez ma jambe, elle devient violacée.

— C'est très bon signe. Cela montre que j'ai arrêté la circulation du sang.

— Je vous en prie, supplia Fiona. Si jamais il m'arrive quelque chose, mes parents seront fous de douleur.

— C'est très altruiste de ta part. Mais j'ai bien peur que tu n'aies une destinée qui l'emporte de beaucoup sur toute considération pour tes parents.

— De quoi parlez-vous ? Je vous en prie... Si vous me laissez partir, je ne dirai à personne ce qui s'est passé ici. Je rentrerai chez moi et je n'en parlerai jamais à personne.

Il hocha la tête, presque tristement.

— Bien sûr que tu n'en parleras jamais à personne, parce que tu seras morte.

— Vous allez me tuer ?

— C'est une partie regrettable, mais inévitable, du rituel.

— Je vous en prie. J'ai vingt-deux ans...

— Ah.

Des larmes coulèrent brusquement sur les joues de Fiona.

— J'ai vingt-deux ans et je découvre tout juste la vie. J'ai vu l'Irlande, et c'est à peu près tout. J'ai envie de faire tellement d'autres choses. J'ai envie d'être institutrice et d'instruire de jeunes enfants...

— Tu as un petit ami ?

Fiona acquiesça en reniflant.

— Il s'appelle Richard. Je le connais depuis l'âge de quatorze ans.

— Hum. Tu vas lui manquer, alors.

— Je vous en prie, ne me tuez pas. Je vous en prie, ne me tuez pas. Je ferai tout ce que vous voulez...

— Holà, holà ! Ne te hâte pas trop d'exprimer tes désirs ! D'ici à demain matin, tu me supplieras pour que j'en finisse avec toi, crois-moi.

— Je vous en prie !

Il consulta sa montre et lui fit un petit signe négatif de la tête.

— Je vais devoir te laisser seule un moment... juste une demi-heure. Tu m'as pris au dépourvu, tu sais. Je ne m'attendais pas à rencontrer aussi vite une personne aussi appropriée. Il faut que je fasse quelques achats, pour les prochains jours.

— Je ferai tout ce que vous voulez. Je peux appeler mon père et lui demander de vous envoyer de l'argent.

— *De l'argent ?*

— Je ne sais pas... Tout ce que vous voulez. N'importe quoi.

— À tout à l'heure, dit-il. Et, je t'assure, inutile de crier.

3. Le « Repos du pêcheur à la ligne ».

L'après-midi s'écoula comme un rêve étrange. Fiona entendit la voiture de l'homme démarrer et faire crisser le gravier de l'allée devant le cottage. Puis il n'y eut plus que le croassement des corneilles et le bruissement du lierre contre la fenêtre.

D'abord, elle se démena avec acharnement pour se dégager de ses liens, mais il avait fait des nœuds si compliqués qu'elle réussit seulement à les serrer encore plus fort. Malgré sa mise en garde, elle cria au secours ; mais, à l'évidence, il avait dit la vérité. Le cottage était bien trop isolé pour que quelqu'un puisse l'entendre.

Elle grelottait de froid et elle pleura sur son sort. Sa jambe droite avait pris une couleur bleu turquoise et elle ne la sentait plus du tout. Elle essaya de parler à sa mère, dans l'espoir que celle-ci percevrait d'une façon ou d'une autre qu'elle était en danger, comme les gens le faisaient dans les romans de Stephen King.

Puis il n'y eut plus que le croassement des corneilles, le bruissement du lierre, et les battements du sang dans ses oreilles.

Il revint moins d'une heure plus tard. Il n'alla pas la voir tout de suite. Il se rendit directement à la cuisine et posa ses sacs d'épicerie sur la table en Formica. « Comment allons-nous ? » lança-t-il, mais elle ne répondit pas. Il remplit d'eau la bouilloire, la mit sur la vieille cuisinière et alluma le gaz avec un tortillon de papier journal. Puis il rangea ses boîtes de haricots blancs et ses paquets de gâteaux secs avant de refermer bruyamment les portes du placard. Il avait acheté très peu de produits surgelés : il y avait bien un réfrigérateur dans le coin qui ferrailait et toussait comme une salle d'hôpital remplie d'emphysémateux, mais il parvenait seulement à conserver les aliments entre froid et tiède.

Il se prépara une tasse de café instantané et le remua en produisant un tintement exaspérant. Il entendait Fiona pleurer doucement dans la chambre. Sur le mur à côté de la cuisinière était accroché un calendrier jauni de l'année 1991, avec une image de Jésus entrant triomphalement dans Jérusalem. Tout en sirotant son café, il feuilleta les mois du calendrier. Le 11 juin était morte une certaine Pat. Le 14 juin, Pat avait été enterrée. *Requiescat in pace*, pensa-t-il.

Il rinça sa tasse et la posa à l'envers sur l'égouttoir. Puis il alla dans la chambre et alluma une lampe Anglepoise aveuglante à côté du lit. Fiona fit une grimace et détourna la tête.

— Oui, je sais ! Cette lumière est très forte. Désolé, mais je dois voir

ce que je fais.

— Je vous en prie, sanglota-t-elle. Je ne sens plus du tout ma jambe !

— C'est bien. C'est *très* bien. Pour toi, en tout cas.

— Vous n'allez pas me faire souffrir, hein ?

Il la regarda avec une expression pensive sur le visage.

— Si, répondit-il. Très probablement.

— Vous ne pouvez pas me donner quelque chose pour calmer la douleur ? De l'aspirine, n'importe quoi ?

— Bien sûr. Je ne suis pas un sadique !

— Alors, *pourquoi* ? s'écria-t-elle, presque hystérique. *Pourquoi* faites-vous cela ? Si vous n'êtes pas un sadique, *pourquoi* ?

— Il y a certaines choses que j'ai besoin de savoir.

— Quelles choses ? Je ne comprends pas.

— Il y a d'autres mondes que celui-ci. D'autres existences. Des endroits plus sombres, habités par de sombres monstruosités. J'ai besoin de savoir si on peut les appeler. J'ai besoin de savoir si ces rituels marchent vraiment.

— Oh, mon Dieu, pourquoi vous en prendre à *moi* ?

— Aucune raison particulière, Fiona. Tu étais là, c'est tout, au bord de la route. Le destin. *Kismet*. Ou juste une putain de déveine.

— Mais vous ne me connaissez pas. Vous ne savez rien de moi. Comment pouvez-vous me tuer ?

— Si ce n'était pas toi, ce serait quelqu'un d'autre.

— Alors, faites que ce soit quelqu'un d'autre. Je vous en prie. Pas moi. Je ne veux pas mourir.

Cette fois, il ne répondit pas. Il sortit de la chambre et revint une minute plus tard avec un gobelet rempli d'eau et un flacon marron contenant des comprimés d'aspirine. Il fit tomber les comprimés dans le creux de sa main devant le visage de Fiona, comme s'il faisait manger un animal. Elle pencha la tête en avant et happa les comprimés, trois ou quatre à la fois. Elle en croqua certains et en avala d'autres sans les mâcher. En même temps, elle poussait de petits cris plaintifs, sanglotait, et des larmes ruisselaient sur ses joues.

— Imagine que tu fais un voyage, dit-il. (Sa voix devint étrangement monotone, comme s'il essayait de l'hypnotiser.) Imagine que tu vas voyager, non pas à travers une terre inconnue, mais à travers le paysage de tes propres souffrances. Au lieu de forêts, tu t'avanceras parmi les épines et les ronces de nerfs arrachés, et, au lieu de sommets enneigés, tu verras les cimes blanches de la douleur absolue...

Il approcha le gobelet de ses lèvres et elle but autant d'eau qu'elle le pouvait, même si la plus grande partie lui coulait sur le menton.

— Je ferai tout ce que vous voulez, dit-elle. Mais laissez-moi partir, je vous en prie. Je ferai absolument n'importe quoi.

— Tu ne comprends pas, Fiona. Je veux simplement que tu t'allonges de nouveau et que tu te prépares à ce qui va t'arriver.

Peut-être était-ce l'effet des comprimés d'aspirine, ou le choc, mais Fiona cessa brusquement de sangloter et baissa la tête. Elle fixa le pied du lit sans accommoder, le regard perdu dans le vague. Peut-être était-ce le désespoir – le fait de comprendre que, même si elle le suppliait de toutes ses forces, il la tuerait néanmoins.

Une serviette en cuir marron était posée par terre, à côté de l'armoire bon marché au placage de noyer. Il la prit, s'assit au bord du lit, et l'ouvrit. Fiona continua de fixer le pied du lit, même lorsqu'il sortit de la serviette une trousse d'instruments chirurgicaux, un bout de grosse ficelle et une petite poupée blanche faite de toile de lin déchirée, transpercée d'hameçons, de vis et de clous de tapissier.

— C'est un rituel très ancien, déclara-t-il. Personne ne sait exactement à quand il remonte. Mais, à travers les siècles, son but a toujours été le même. Ouvrir la porte qui donne sur l'autre monde, et inviter certaines de ses monstruosité à la franchir. Intéressant, non ? Des hommes et des femmes ont toujours eu envie de jouer avec le feu... De risquer leur vie et leur raison en appelant leurs pires cauchemars. Ils pourraient laisser leurs démons dormir en paix ; pourtant, ils s'obstinent à les aiguillonner et à les réveiller, tels de petits garnements qui excitent un chien enragé !

Fiona demeura dans un état proche de la transe tandis qu'il ouvrait la trousse plate et rectangulaire. Elle contenait deux scies à amputation, plusieurs scalpels, et tout un jeu luisant de couteaux en acier inoxydable. Il prit un scalpel à longue lame, referma la trousse et se leva.

— Je ne sais pas si tu désires prier, dit-il.

Katie et Liam arrivèrent en avance pour leur rendez-vous fixé à 15 heures avec Eugene O'Beara. Ils franchirent la porte rouge délabrée du Crow Bar à Blackpool, situé en face de la brasserie Murphy's. La salle était bondée et envahie par la fumée de cigarette. Un match de hurling opposant Cork et Kilkenny était retransmis à la télévision, le son monté au maximum, tandis que la radio du pub était réglée de façon aussi assourdissante sur une station diffusant des variétés.

Quelques mois auparavant, le pub aurait été fermé entre 14 et 16 heures pour l'« Heure sainte », tout en étant aussi bondé à l'intérieur, mais la législation irlandaise sur les débits de boissons avait été assouplie durant l'été. Katie et Liam se frayèrent un chemin le long du comptoir et se dirigèrent vers un box tout au fond, séparé du reste du pub par une cloison en bois.

Katie s'attira des regards mauvais tandis qu'elle traversait la salle. Tous les hommes présents savaient qui elle était. Elle reconnut Eoin O'Aodhaire et deux des frères Twohig, qu'elle avait personnellement arrêtés pour vol de voiture au cours de sa première année dans la Garda, lorsqu'elle était encore sergent. Micky Cremen était également là, assis dans le coin opposé. Il la fixait d'un air maussade au-dessus de sa pinte de bière. Micky avait essayé de monter son propre racket à la protection jusqu'à ce qu'Eamonn Collins l'apprenne, et il avait eu de la chance de se retrouver en prison plutôt qu'au Mercy Hospital.

— Qu'est-ce que je vous sers ? leur demanda Jimmy, le barman.

— Rien pour le moment, merci, répondit Katie. Nous attendons des amis.

— Des amis, vraiment ?

Jimmy eut l'air surpris, comme s'il n'arrivait pas à croire que des *gardai* puissent avoir des amis – et, même si c'était le cas, il savait qu'ils n'étaient pas les bienvenus au Crow Bar. La porte du bar s'ouvrit alors et Eugene O'Beara entra, suivi d'un homme plus âgé qui tenait en laisse un énorme lévrier d'Irlande. Un silence perceptible se fit dans la salle, et les consommateurs prêtèrent une attention accrue au match de hurling, ou à ce qu'ils disaient à leurs amis, ou à n'importe quoi d'autre, sauf à Eugene O'Beara et à son compagnon aux cheveux blancs, et à son chien gigantesque.

Eugene traversa la salle et se glissa dans le box à côté de Katie, tandis que l'homme plus âgé prenait place près de Liam, en face d'elle. Eugene avait trente-huit ans environ, des cheveux frisés châains qui commençaient à grisonner, et les traits d'un bébé grassouillet et

querelleur. Il portait un anorak kaki et une cravate du GAA⁴ de Blackpool, et il posa un coûteux téléphone Ericsson sur la table devant lui.

L'homme plus âgé avait des traits de rapace, et ses cheveux blancs étaient coupés si court que Katie distinguait chaque bosse et chaque cicatrice sur son crâne. Elle avait l'impression de le reconnaître, mais il ne se présenta pas et Eugene ne le fit pas pour lui. Ses ongles étaient très longs et terreux, et trois bagues en argent ornées de symboles celtiques étaient passées à ses doigts. Son chien se coucha sous la table et ne bougea plus, son échine appuyée de façon peu confortable contre les jambes de Katie.

— Eugene m'a dit que vous l'aviez interrogé au sujet de personnes qui avaient disparu, déclara l'homme plus âgé.

Sa voix évoquait quelqu'un ponçant au papier de verre une grille en fonte.

— C'est exact. Mais c'était avant que nous apprenions que ces personnes étaient mortes depuis très longtemps. Je pense que vous avez vu le reportage aux informations. Le médecin légiste estime qu'elles ont probablement été tuées il y a plus de soixante-quinze ans.

— J'ai vu le reportage, oui. Mais c'est pour cette raison que j'ai appelé Eugene et c'est pour cette raison que je suis ici aujourd'hui.

Katie se pencha en avant, dans l'expectative, mais le vieil homme s'appuya sur le dossier de la banquette, renifla bruyamment et demeura silencieux. Katie regarda Eugene, puis regarda Liam. Celui-ci fit un petit geste de la main pour indiquer que ce serait une bonne idée de lui offrir un verre.

— Un verre de Beamish et un double Paddy's, merci, lui dit le vieil homme.

Il avait vu du coin de l'œil le geste de Liam.

— Eugene ? Une Guinness, c'est bien ça ? demanda Katie.

Eugene lui fit un clin d'œil à peine perceptible.

Toutes les personnes présentes dans le pub poussèrent brusquement des rugissements et applaudirent : Cork venait de marquer un but. Le vieil homme attendit patiemment que le boucan se calme, puis il déclara :

— J'avais dit à Eugene que, à ma connaissance, il n'y avait pas eu de meurtres de ce genre à une époque récente. Pas onze femmes. Mais, lorsqu'ils ont dit aux informations qu'elles étaient enterrées là depuis bientôt quatre-vingts ans, cela m'a rappelé quelque chose.

Jimmy, le barman, apporta la Beamish du vieil homme. Celui-ci but une petite gorgée et s'essuya la bouche avec une délicatesse exagérée.

— Lorsqu'il était en vie, Dieu bénisse son âme, mon grand-oncle Robert m'a raconté toutes sortes d'histoires sur ce que les nôtres faisaient autrefois. Il m'a dit que, au cours de l'été 1915, ils avaient

posé une bombe près du mur de la caserne britannique à Military Hill. La bombe a explosé trop tôt, elle a tué les femmes de deux officiers britanniques et en a blessé grièvement une troisième. Elle a eu les bras arrachés. C'est ce que mon grand-oncle Robert m'a raconté. Une semaine plus tard, une jeune femme a disparu de son domicile à Carrignava, puis deux autres jeunes filles à Whitechurch. En septembre, cinq jeunes femmes avaient disparu sans laisser la moindre trace. Bien sûr, les nôtres ont rendu les Anglais responsables de ces disparitions, persuadés qu'ils vengeaient ainsi les épouses des officiers. Une sixième femme a disparu le jour de Noël, puis trois autres avant la fin janvier. Les nôtres ont répliqué en janvier. Ils ont attaqué un camion de l'armée britannique à Dillon's Cross, et ils ont tué deux soldats. On peut lire cet épisode dans les livres d'histoire. Il y avait déjà suffisamment de sang versé entre les Irlandais et les Anglais à cette époque, et cette affaire a rendu la situation dix fois pire. Mais des jeunes filles ont continué de disparaître, jusqu'au printemps 1916, à peu près au moment des Pâques sanglantes. Ensuite, plus personne n'a disparu, mais on n'a jamais retrouvé aucune trace de ces jeunes femmes, nulle part.

— Combien en tout ? demanda Katie.

— Onze, très exactement. Onze, le nombre qu'ils ont indiqué aux informations. C'est pour cette raison que j'ai pensé que vous deviez en être informée.

— Ainsi, vous suggérez que les Anglais auraient pu assassiner ces jeunes femmes ?

— Les dates correspondent, non ? Et le motif était évident.

— Vous avez peut-être raison, mais ce sera plutôt difficile de prouver quoi que ce soit. Cela m'étonnerait fort que l'armée britannique nous prête son concours !

— Quelqu'un sait nécessairement ce qui s'est passé, intervint Eugene. Si ces jeunes femmes ont été enlevées sur un ordre officiel, cet ordre se trouve dans un dossier, même après toutes ces années. Et si elles ont été enlevées non officiellement, ne me dites pas que personne n'en a jamais parlé ou n'a jamais consigné par écrit ces événements !

— Hypothétique, déclara Liam. *Très* hypothétique. Mais cela nous donne au moins une idée plus précise de la date où ces jeunes femmes ont été tuées.

Katie songea à mentionner les poupées de chiffon, au cas où elles produiraient un déclic, elles aussi, puis décida de n'en rien faire. Les poupées étaient le seul moyen lui permettant d'établir l'authenticité des témoignages qu'elle pouvait recueillir.

— Je suppose que votre grand-oncle ne tenait pas un journal de tous ces événements, dit-elle.

Le vieil homme renifla de nouveau.

— Il ne savait pas écrire. Mon père a été le premier homme de notre famille à faire des études, que Dieu bénisse sa mémoire ! Et il en était très fier. C'est pour cette raison qu'il a veillé à ce que je reçoive le don de la langue.

— Maintenant, je sais qui vous êtes ! s'exclama Katie. Jack Devitt. L'auteur du *Sang de mes pères*.

Le vieil homme sourit et leva son verre pour la saluer.

— Vous êtes une jeune femme étonnante. Quel dommage que vous soyez flic...

Ils prirent congé d'Eugene O'Beara et de Jack Devitt, se frayèrent un passage à travers la cohue dans le Crow Bar, et sortirent dans la rue morne et grisâtre. De la vapeur s'échappait des cheminées de la brasserie Murphy's, et il y avait dans l'air une odeur âcre de malt et de houblon, comme les fumées d'un crématorium.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Liam tandis qu'ils se dirigeaient vers la Mondeo de Katie. Une histoire véridique, ou bien un tas de conneries et de ragots de cette époque ?

— Je n'en sais rien. Mais je veux que vous recherchiez tout ce qui nous permettra d'en apprendre davantage sur ces onze disparitions. Dites à Patrick de consulter les vieux dossiers de la police et les archives des journaux. Voyez si nous pouvons découvrir comment s'appelaient ces femmes, et si l'une d'elles a encore de la famille que nous pouvons retrouver. Si Devitt a raison, nous devrions être en mesure de confirmer leur identité grâce à des tests ADN.

— Compris, patron !

— Je veux également les actes notariés et les titres de propriété de la ferme Meagher. Remontez aussi loin que vous le pourrez. J'aimerais savoir qui en était le propriétaire en 1915.

— Je vous parie tout ce que vous voulez que c'était un Anglais !

4. Gaelic Athletic Association, Association athlétique gaélique.

Après avoir déposé Liam dans le centre-ville, Katie se rendit à Monkstown pour voir son père. Monkstown était situé sur la rive ouest de Cork Harbor et, si elle regardait au-delà de l'étendue d'eau de huit cents mètres vers Cobh, elle apercevait les ormes sombres qui entouraient sa propre maison sur la rive est. Il bruinait, et le ferry qui faisait la navette entre Monkstown et Cobh était tout juste visible dans la brume.

Son père était le propriétaire d'une vaste maison victorienne vert clair perchée sur une colline d'où l'on avait une superbe vue du port. Il laissait des jumelles dans sa chambre afin d'observer les paquebots et les navires de plaisance qui entraient et sortaient. Depuis la mort de la mère de Katie – deux ans déjà en juillet dernier –, la maison semblait plus humide et plus froide chaque fois que Katie venait, et elle avait le sentiment que le fantôme de sa mère avait quitté cette demeure pour toujours.

Paul était allé à Youghal « pour régler une affaire » ; aussi, Katie avait téléphoné à son père et avait proposé de lui faire un ragoût de mouton, qui avait toujours été l'un de ses plats préférés, et l'une des spécialités de sa mère. Katie avait toujours adoré faire la cuisine, surtout la cuisine irlandaise traditionnelle, et si elle ne s'était pas engagée dans la Garda, elle aurait aimé suivre des cours à Ballymaloe et ouvrir son propre restaurant. Mais aucun de ses six frères n'avait voulu être *garda*, et elle seule avait senti la profonde déception de son père. Lorsqu'elle lui avait annoncé qu'elle allait perpétuer la tradition familiale, les yeux du vieil homme s'étaient remplis de larmes.

Elle gara sa voiture devant le portail et gravit les marches raides jusqu'à la porte d'entrée. Maintenant, il pleuvait dru et le jardin de devant était détrempé, avec ses glycines rabougries et ses dahlias morts depuis longtemps. De l'herbe poussait entre les cailloux de l'allée. Du vivant de sa mère, le jardin avait toujours été impeccable.

Son père mit du temps avant d'ouvrir et, lorsqu'il le fit, il parut de ne pas la reconnaître. De petite taille – et à présent voûté –, il était d'une maigreur pitoyable, et de grosses veines couraient sur son front et ses mains. Il portait un cardigan beige trop ample et des pantoufles en velours côtelé usées.

— Ah, tu es venue, dit-il comme s'il était surpris.

— J'ai dit que je venais, non ?

— En effet. Mais parfois tu me donnes le sentiment que tu vas venir, et puis tu ne viens pas.

— Papa, je ne t'ai pas donné ce sentiment aujourd'hui. Je t'ai téléphoné.

— Alors, qu'est-ce que tu fais sur le pas de la porte ?

— La pluie me dégringole sur la nuque et j'attends que tu m'invites à entrer !

— Tu n'as pas besoin d'une invitation, Katie. Cette maison est également la tienne.

Elle s'avança dans le vaste vestibule sombre. L'odeur d'humidité était pire que la dernière fois qu'elle était venue, en septembre. Il y avait deux vieilles chaises longues de chaque côté de la pièce, et une horloge de parquet dont le tic-tac résonnait lugubrement. Un large escalier incurvé menait aux étages supérieurs.

Elle embrassa son père. Sa joue piquait par endroits, comme s'il s'était mal rasé.

— Comment vas-tu ? lui demanda-t-elle. Est-ce que tu manges comme il faut ?

— Oh, tu me connais, moi et mes omelettes incomparables !

— Papa ! dit-elle.

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus. Vaguement éclairé par la lumière grisâtre, il se tenait à l'entrée du séjour, triste, fatigué, et toujours affligé. Rien ne pourrait faire revenir la mère de Katie, pas même les côtelettes d'agneau et les pommes de terre Kerr's Pink qu'elle avait apportées dans son sac Tesco.

Elle ôta son imperméable et laissa ses provisions dans le vestibule. Son père alla dans le séjour et prépara deux verres de sherry.

— *Slainte*, fit-il lorsqu'elle le rejoignit. Tu es la meilleure fille qu'un père puisse souhaiter.

— *Slainte*.

Ils s'assirent côte à côte sur le sofa victorien en velours vert. Une grande peinture à l'huile sombre était accrochée au-dessus de la cheminée, représentant des personnes qui traversaient un bois. De part et d'autre de la pièce, il y avait des tables basses où étaient disposés divers bibelots, des presse-papiers en verre, des porcelaines de Meissen et une étrange statuette en bronze : un homme jouant de la flûte, un sac jeté sur son épaule. Dans son enfance, Katie avait toujours pensé que c'était le Joueur de flûte de Hamelin, emmenant des enfants vers le pays magique au-delà de la montagne.

— Je t'ai vue aux informations, dit son père.

Elle avait toujours cru que les yeux de son père étaient bleus, mais à présent ils n'avaient plus de couleur particulière. Est-ce que tout se flétrit quand on vieillit, même la couleur des yeux ?

— Ces squelettes à Knocknadeenly, acquiesça-t-elle. Oui.

— Tu ne poursuis pas ton enquête, n'est-ce pas ? Même si ces femmes ont été assassinées, il y a peu de chances pour que l'auteur de

ces crimes soit toujours en vie aujourd'hui, tu ne crois pas ? Ou qu'il soit physiquement apte à passer en jugement, s'il est toujours vivant.

— Eh bien, je dois en parler à Dermot O'Driscoll demain matin. Il va probablement classer l'affaire.

— Mais ?

— Je n'ai pas dit « mais ».

— Je sais que tu ne l'as pas dit, mais n'oublie pas que j'ai été policier, moi aussi. D'accord, je n'ai jamais atteint le grade de commissaire, mais je suis sorti de Templemore avec les meilleures notes de ma promotion, exactement comme toi. Et je sais toujours quand quelqu'un a un « mais » sur le bout de la langue.

— D'accord. J'ai un « mais ». Ces onze femmes ont été tuées rituellement dans un but précis et je veux savoir quel était ce but. Je tiens absolument à le savoir. Si je ne le découvre pas... j'aurai le sentiment de ne pas avoir été à la hauteur. Qu'elles sont mortes et que tout le monde s'en fiche complètement.

Son père finit son sherry et posa son verre.

— Des personnes tuent d'autres personnes pour toutes sortes de motifs impénétrables. Un jour, j'ai arrêté un fermier à Watergrasshill. Il avait coupé la tête d'un type avec une faux. *Tchac !* Un seul coup, terminé. Il a déclaré que ce type voulait lui jeter le mauvais œil.

— Allons, papa, il s'agit de onze femmes !

— Ma foi, je ne sais pas. Tu ne dois pas oublier que l'Irlande en 1915 ne ressemblait pas du tout à l'Irlande que tu connais aujourd'hui. C'était une période très difficile. Il y avait une pauvreté épouvantable, il y avait l'oppression. Il y avait des superstitions et très peu d'instruction. Qui sait pourquoi quelqu'un a tué onze femmes !

— J'aimerais bien le savoir.

Son père secoua la tête.

— À ta place, je laisserais cette affaire aux archivistes et aux archéologues.

— Il y a autre chose, papa. Quelque chose que je n'ai pas révélé aux médias. Tu dois me promettre de n'en parler à personne.

— Comme si j'allais appeler l'*Echo* dès que tu seras partie !

— On avait percé un trou dans tous les fémurs que nous avons exhumés, au gros bout, là où l'os se rattache au bassin. Et on avait passé et noué une ficelle dans chaque trou, avec une petite poupée de chiffon attachée à la ficelle.

— Une poupée de chiffon ? Alors, là, c'est inhabituel ! Je n'ai encore jamais entendu parler d'un truc pareil. Elles ressemblent à quoi, ces poupées ?

— Elles sont faites de lambeaux de vieille toile de lin, elles font dix ou douze centimètres de haut, et elles sont transpercées d'hameçons, de vis et de clous rouillés. Cela ressemble plus à un fétiche africain

qu'à ce qu'on a l'habitude de voir en Irlande !

Son père fronça les sourcils.

— Je n'ai jamais entendu parler de quelque chose de ce genre. Autrefois, il y avait toutes sortes de rituels en Irlande, particulièrement dans les régions isolées, et parmi les gens du voyage. Mais aujourd'hui les seuls rituels, ce sont la télévision et le loto. Il s'agit probablement d'un rituel qui a disparu depuis longtemps, et dont personne ne se souvient. À mon avis, tu devrais laisser tomber cette affaire et la confier à quelqu'un qui adore farfouiller dans les trucs poussiéreux du passé. Un inspecteur à la retraite, par exemple. Je peux t'en indiquer deux ou trois. Cela ne vaudra rien pour ta carrière si tu donnes l'impression de faire une fixation sur un mystère qui remonte à quatre-vingts ans, tu peux me croire !

— Je ferais bien de m'occuper du repas, dit Katie.

Elle se leva et alla dans la cuisine spacieuse à l'ancienne mode, avec ses placards en pin et ses carreaux vert et crème. Son père la suivit et s'assit sur une chaise en bois devant la fenêtre.

— Comment ça se passe à la maison ? lui demanda-t-il.

— Tu veux dire, pour Paul et moi ? (Elle passa les côtelettes sous l'eau et les sécha avec un morceau d'essuie-tout.) Je ne suis pas sûre de le savoir. Apparemment, nous ne sommes pas très proches, ces derniers temps. Parfois, j'ai l'impression que nous ne parlons pas la même langue !

Son père la regarda attentivement tandis qu'elle hachait des oignons sur le gros billot en pin.

— Tu es malheureuse, dit-il.

— Moi ? Pas du tout.

— Je ne suis pas dupe, Katie. Tu étais toujours la plus réservée de vous sept, mais lorsque quelque chose te préoccupait, je m'en rendais compte immédiatement.

— Je ne suis pas malheureuse, papa. J'aimerais juste savoir où j'en suis exactement.

— Tu n'as pas songé à avoir un autre enfant ?

— Non, papa. Je n'y ai pas songé. Je ne peux pas remplacer Seamus. Qui plus est, même si j'avais un autre enfant... eh bien, pour être franche, je ne suis pas du tout sûre que je voudrais que Paul soit son père.

Le père de Katie fit une grimace.

— Je ne sais pas quoi te dire, ma chérie. J'ai toujours eu le sentiment que tu ferais la meilleure des mères.

— Comment peux-tu dire que je ferais la meilleure des mères alors que j'ai pratiquement assassiné mon propre fils ? Je l'ai embrassé sur les lèvres avant de le coucher dans son berceau. Le médecin a expliqué que l'on peut tuer son enfant en l'embrassant sur les lèvres...

Son père se leva, la prit dans ses bras et la serra très fort contre lui.

— Katie, dit-il. Katie.

Il continua de l'étreindre jusqu'à ce que les oignons commencent à brûler.

Fiona fut brusquement réveillée par la douleur la plus atroce qu'elle ait jamais ressentie de toute sa vie. Elle avait l'impression que sa cuisse droite avait été enfoncée de force à travers la grille d'un fourneau chauffé à blanc. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais la douleur était telle qu'elle ne put même pas respirer, et n'émit qu'un gargouillis étranglé.

Oh, mon Dieu, quelle douleur insoutenable ! Elle essaya de bouger sa jambe, mais celle-ci ne réagit pas. Elle tira sur les cordes qui attachaient ses poignets au montant du lit, secoua sa tête d'un côté et de l'autre, mais ne parvint pas à se dégager de ses liens. Et rien ne soulageait la douleur qui embrasait sa hanche.

De nouveau, elle voulut crier. Cette fois, elle réussit à pousser un cri strident, déformé.

La porte de la chambre s'ouvrit avec un bruit sec. Il se tint un moment sur le seuil, souriant à Fiona, puis s'avança vers le lit.

— Je t'avais dit que je te ferais souffrir. Tu me crois, maintenant ?

Elle leva les yeux vers lui. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec effort. Elle ouvrit et referma la bouche, mais la douleur l'empêchait de parler.

— C'est étonnant, non ? Quand on songe aux traumatismes physiques que nous autres, êtres humains, sommes capables de supporter ! On s'attendrait à ce que notre cerveau cesse de fonctionner lorsque la douleur atteint un certain seuil, afin de nous éviter de souffrir davantage. Mais non, il continue... comme tu peux en témoigner. Notre esprit nous permet d'éprouver des souffrances presque inimaginables.

Il marqua un temps et s'humecta les lèvres, comme s'il percevait ce qu'elle ressentait.

— Mon père est mort d'un cancer de l'estomac, tu sais, et il disait que parfois il avait tellement mal que la souffrance était presque belle. Il disait que cela ressemblait à une énorme fleur écarlate qui s'ouvrait à l'intérieur de son âme, pétale après pétale, luxuriante.

Fiona déglutit, et déglutit encore.

— Je vous en prie, murmura-t-elle.

— Je vous en prie quoi ? Je vous en prie, laissez-moi partir ? Je vous en prie, donnez-moi d'autres comprimés d'aspirine ? Je vous en prie, tuez-moi ?

— *Je vous en prie.*

— Je suis désolé, mais je ne peux absolument rien faire pour toi.

J'ai les mains liées, pour ainsi dire, exactement comme toi. Je dois accomplir le rituel conformément à la tradition. Si je ne le faisais pas, Dieu sait ce qui pourrait se produire ! C'est très bien de *faire venir* quelque chose, vois-tu, mais on doit être sûr de pouvoir contrôler cette entité une fois qu'elle est apparue...

Fiona continuait de le regarder fixement, comme si elle pouvait lui imposer sa volonté pour qu'il la détache, ou au moins pour qu'il lui donne quelque chose afin de soulager la douleur. Mais il se contenta d'avancer la main, d'écarter de son front une mèche de cheveux trempée de sueur, et de lui sourire.

— Tu as été merveilleuse, dit-il. C'est une bonne chose que tu sois aussi apte physiquement. Apté physiquement et très belle. Je n'aurais pu trouver quelqu'un de mieux.

Il alla de l'autre côté du lit et examina attentivement la jambe droite de Fiona.

— Est-ce que tu l'as regardée ? C'est étonnant. On dirait un cours d'anatomie.

— Quoi ? fit-elle d'une voix brouillée.

Elle sentait qu'elle allait de nouveau s'évanouir d'un instant à l'autre. La douleur était tellement accablante qu'elle n'arrivait pas à croire que c'était elle qui l'éprouvait. Ce devait être une autre Fiona qui souffrait à ce point.

— Regarde, dit-il.

Il se pencha vers elle et souleva sa tête pour lui permettre de baisser les yeux et d'apercevoir sa jambe. Au sein de sa douleur atroce, elle sentit le déodorant corporel de l'homme, une odeur de lavande.

— Alors, qu'en penses-tu ? C'est extraordinaire, non ?

Elle ne comprit pas tout de suite ce qu'elle voyait. Sa jambe gauche était normale, hâlée, musclée par le jogging et la natation. Mais, à l'endroit où aurait dû se trouver sa jambe droite, il n'y avait qu'un long fémur blanchâtre, une rotule dénudée, deux minces tibias, un tarse, et un pied squelettique. Tous ces os avaient été entièrement dépouillés de leur chair, à l'exception de quelques lambeaux rouges et de fins tendons blanchâtres qui avaient été conservés afin de laisser les os vaguement rattachés. Les journaux sous le lit étaient trempés de sang.

Paniquée, Fiona releva les yeux vers l'homme.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ? haleta-t-elle. Qu'avez-vous fait ?

— J'ai commencé à te préparer pour le festin, répondit-il en reposant doucement sa tête sur les ressorts du lit.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait, espèce d'ordure ?

— Allons, calme-toi. Tu auras besoin de toutes tes forces pour cette épreuve, crois-moi.

— Quoi ? Vous n'allez pas...

— Cela prend du temps et exige beaucoup de soins. Tout doit être accompli selon le rituel.

— Dites-moi ce que vous allez faire. Dites-le-moi !

— Je vais te préparer pour t'offrir à la plus grande puissance occulte qui ait jamais existé.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça ! Mon père vous retrouvera, et alors, je le jure devant Dieu, il vous tuera de ses propres mains !

Il éclata de rire.

— Ton père ne saura jamais qui t'a fait ça. Jamais. Même sur son lit de mort, il se demandera qui c'était, et pourquoi il t'a permis de venir toute seule en Irlande. Ses tourments seront infiniment pires que les tiens...

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Fiona.

Elle fut brusquement submergée par un nouveau flot de douleur et entra en état de choc. Sa tête retomba sur les ressorts du lit, et son visage devint aussi blanc que de la cire. Il l'observa un moment, tout à fait impassible, puis il alla dans le séjour et prit le couvre-lit jaune moutarde du canapé. Il revint et le disposa sur Fiona afin de la tenir au chaud.

Il ne pouvait pas la laisser mourir, après tout.

Le commissaire principal O'Driscoll leva les yeux de sa table de travail et dit : « Ah, Katie. » Il attrapa une chemise en carton vert et la lui tendit.

— J'aimerais que vous preniez la suite de l'enquête concernant Flynn. Le sergent Ahern tourne en rond et décrit des cercles qui se rétrécissent de plus en plus. J'ai bien peur qu'il ne finisse par disparaître dans son propre cul, ce qui est probablement arrivé à Charlie Flynn !

Charlie Flynn était un homme d'affaires très connu de Cork qui avait disparu durant la première semaine d'octobre. On avait retrouvé sa voiture sur le bas-côté de la route à proximité de Middleton, à une quinzaine de kilomètres à l'est de la ville, mais il n'y avait pas la moindre trace de son propriétaire – ni empreintes de pas, ni taches de sang, rien du tout. Charlie Flynn était le beau-frère du maire ; aussi les services de l'hôtel de ville harcelaient-ils le commissaire principal O'Driscoll pour que l'on découvre ce qui lui était arrivé.

— Et pour nos onze squelettes ? demanda Katie.

Elle ouvrit la chemise et examina rapidement les photographies en noir et blanc placées au-dessus du rapport. Une Mercedes noire vide, les portières grandes ouvertes, photographiée sous différents angles.

— L'affaire de la ferme Meagher ? Nous allons devoir la classer, bien sûr – en tant que dossier urgent, en tout cas. Je me proposais de transmettre les informations dont nous disposons au professeur Gerard O'Brien, de l'Université... C'est l'homme qu'il nous faut, concernant le folklore.

— Mais ce qui s'est passé à la ferme Meagher n'était pas simplement du folklore, monsieur. Onze femmes ont été assassinées.

— Oui, certes. Mais à quoi bon rechercher leur assassin alors qu'il est décédé, selon toute probabilité ? Ne vous inquiétez pas, Katie... Même si le meurtrier n'a pas eu à comparaître devant un tribunal en ce bas monde, il a certainement comparu devant Dieu. Vous et moi ne pouvons rien faire de plus à ce sujet.

— J'aimerais poursuivre cette enquête pendant deux ou trois jours encore. La façon dont ces femmes ont été tuées... c'est tellement inhabituel qu'il me paraîtrait utile de découvrir ce qui s'est passé au juste.

Dermot O'Driscoll secoua la tête, et ses bajoues tremblotèrent.

— Désolé, Katie, mais c'est impossible. Outre l'affaire Flynn, je veux que vous alliez au South Infirmary pour interroger Mary Leahy. Le

garda Dockery est allé la voir hier soir et il pense qu'elle est sans doute disposée à nous dire qui a abattu son Kenny.

Katie fit la moue, consciente qu'il ne servirait à rien de discuter.

— Entendu, dit-elle. Mais laissez-moi remettre en main propre le dossier Meagher au professeur O'Brien. J'aimerais en discuter avec lui.

— Bien sûr. Mais essayez d'obtenir des résultats dans l'enquête sur Flynn. Pour le moment, nous passons pour une bande d'incapables !

Dermot O'Driscoll avait travaillé à la brigade de la répression des fraudes à Dublin, et il était particulièrement sensible aux moqueries maintenant qu'il dirigeait la police rurale. Ses anciens collègues de Phoenix Park lui avaient même envoyé un jouet d'enfant : un tracteur avec une lumière bleue.

En sortant, Katie croisa dans le couloir le sergent O'Rourke.

— Je crois que j'ai quelque chose pour vous, commissaire. Des photocopies du *Cork Examiner* depuis l'été 1915 jusqu'au printemps 1916.

— Allons dans mon bureau, dit Katie.

Elle disposa les photocopies sur sa table de travail et mit ses petites lunettes de lecture à monture d'acier. Jimmy avait entouré une dizaine d'articles au marqueur rouge : « Mystérieuse disparition d'une femme à Rathcormac », « Aucune trace de la jeune fille de Whitechurch au bout de trois semaines », « On est sans nouvelles de Mme Mary O'Donovan depuis neuf jours ».

Il y avait également un éditorial où le rédacteur en chef du journal faisait part de « la très vive inquiétude manifestée par la communauté après la disparition de ces sept jeunes femmes à la réputation irréprochable. Nous hésitons à désigner un coupable sans la moindre preuve, alors que pas un seul corps n'a été retrouvé, mais nous rappellerons à nos lecteurs les mots de Bacon : "Un homme qui prépare sa vengeance entretient ses propres blessures" ».

— À votre avis, qu'essaie-t-il d'insinuer ? demanda Katie. Que ces femmes ont été enlevées par mesure de représailles ?

— On le dirait bien. Mais il ne donne pas de noms.

— Ma foi, c'est également ce que nous a raconté Jack Devitt. Peut-être que ce rédacteur en chef savait parfaitement qui avait enlevé ces femmes, mais qu'il ne pouvait pas le dire ouvertement, par crainte d'un procès en diffamation, ou pire.

— Je ne vois pas comment nous pourrions découvrir de qui il s'agissait. Au bout de quatre-vingts ans...

— Le professeur O'Brien dénichera peut-être quelque chose. Le commissaire principal a classé l'affaire et nous la lui transmettons.

— Oh ! Vous ne voulez pas parler à Tomas O'Conaill, alors ?

— Vous avez trouvé O'Conaill ? Où ça ?

— On m’a rencardé hier soir. Sa famille et lui, avec une Winnebago et trois mobil-homes, campent près d’une ferme abandonnée à un peu plus d’un kilomètre à la sortie de Tower, sur la route de Blarney.

— Hum, non... Je ne crois pas avoir besoin de lui parler pour le moment. Mais rendez-moi un service, Jimmy : surveillez-le de près, d’accord ?

— Oh, avec plaisir ! J’ai prévenu les gars du commissariat de Blarney, pour qu’ils sachent où chercher des marteaux-piqueurs en fuite et des épandeurs d’asphalte en cavale, et tout autre matériel de l’État qui se serait offert une petite balade...

Ce matin-là, il faisait tellement beau que le professeur O’Brien lui proposa de faire une promenade dans Lee Fields, le long de la rivière. Sur le côté ouest de la ville, les eaux de la Lee étaient bien plus claires, et elles franchissaient un grand barrage vitreux. Sur la rive opposée, sur une haute colline, se dressaient les flèches victoriennes de l’hôpital de Notre-Dame, jadis un asile d’aliénés, lequel avait la plus longue façade de toute l’Europe.

Des enfants couraient et criaient joyeusement dans le parc, et un petit vent vif soufflait à travers les saules qui scintillaient dans la lumière du soleil. Katie noua une écharpe de soie verte autour de sa tête.

— Cela me fait du bien de sortir un peu, déclara le professeur O’Brien. Ces derniers temps, j’ai l’impression de passer ma vie devant l’écran d’un ordinateur...

Il était très jeune, trente-quatre ou trente-cinq ans, mais il se déplumait sur le sommet de la tête ; aussi ramenait-il soigneusement ses cheveux sur son commencement de tonsure. Il était de petite taille, et ses petites mains roses qui sortaient furtivement des manches de son pardessus de tweed vert faisaient songer à des pieds de porc, les fameux *crubeens* de Cork.

— Gerard, dit Katie. Je veux que vous considériez qu’il s’agit d’une enquête en cours sur un crime, et non d’un exercice abstrait. D’accord, ces femmes ont été tuées il y a quatre-vingts ans, mais c’étaient des femmes réelles et elles ont été assassinées pour une raison très précise.

— Vous pensez vraiment que cela a quelque chose à voir avec l’armée britannique, qui aurait voulu se venger ?

— C’est une possibilité. Après tout, c’est par vengeance que les forces de la Couronne ont incendié la plus grande partie de la ville de Cork. Mais ce sont ces petites poupées de chiffon qui ne cadrent pas avec le reste.

— Hum, j’avoue que je n’ai jamais entendu parler de poupées de ce genre, répondit le professeur O’Brien. Apparemment, elles ne correspondent à aucune culture ni à aucune époque particulière.

Avant de nous convertir au christianisme, nous avons eu des dizaines de dieux différents, et toutes sortes de cérémonies étranges destinées à les apaiser. Mais je n'ai jamais trouvé la moindre mention de sacrifices humains, ou de démembrements, et c'est la première fois que je vois des poupées comme celles-là.

Il leva le sachet en plastique transparent et examina la poupée plus attentivement, en fronçant le nez.

— Je suppose que l'on pourrait dire qu'il y a une vague ressemblance avec les petits personnages en toile de coton que certains Irlandais accrochaient jadis à la porte de leur maison lorsque l'un de leurs enfants était malade. Ils agissaient ainsi pour que la Reine de la Mort, Badhbh, emporte le petit personnage à la place de l'enfant malade. Mais ces effigies étaient toujours confectionnées avec de petits morceaux des vêtements de l'enfant malade, et remplies de mèches de ses cheveux et de rognures de ses ongles. Ainsi, lorsque la Reine Badhbh survenait et reniflait l'effigie dans l'obscurité, elle était abusée et pensait que c'était l'enfant.

— Pas d'hameçons, pas de clous, pas de vis ?

Le professeur O'Brien secoua la tête.

— Cela fait plutôt penser à un rituel vaudou, vous ne trouvez pas ? Au ^{xviii}^e siècle, il y avait des sorcières au Danemark qui enfonçaient des clous magiques dans la reproduction de la tête de leurs victimes, afin de leur donner de violents maux de tête, et nous savons que des marins danois ont probablement apporté cette pratique à Cork.

Katie fit halte et contempla la rivière. Trois cygnes nageaient à contre-courant, quasi invisibles dans l'éclat du soleil. Trois S blancs.

— Je vous serais très reconnaissante de me tenir au courant de vos recherches, dit-elle. Si vous avez besoin de quelque chose, comme une voiture pour vous conduire à la ferme Meagher, appelez-moi.

— Bien sûr. C'est l'une des choses les plus intéressantes que l'on m'ait demandé de faire depuis longtemps. C'est même excitant !

— Parfait, conclut Katie en lui tendant la main.

Le vent souleva une longue mèche de cheveux du sommet de la tête du professeur O'Brien.

— Une dernière chose, dit-il.

— Oui ?

— Lorsque j'aurai pris connaissance du dossier et vérifié quelques faits préliminaires... pensez-vous que vous et moi pourrions discuter de ces investigations au cours d'un dîner ?

— Un *dîner* ?

Il lui adressa un sourire espiègle d'écolier.

— Rien de tel que de mélanger le travail et le plaisir ! Est-ce que vous connaissez ce petit restaurant espagnol dans Oliver Plunkett Street ?

Elle serra la petite main de Gerard.

— Pour le moment, voyons comment les choses évoluent.
D'accord ?

— Bien sûr.

Elle rebroussa chemin vers le parking et il resta au bord de la rivière, la regardant s'éloigner. À un moment, elle se retourna et il lui fit un petit geste raide du bras, comme un signal de sémaphore. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais, lorsqu'elle déverrouilla la portière de sa voiture, elle était sous le choc. Non pas tellement parce que Gerard O'Brien l'avait invitée à dîner, mais surtout parce qu'elle n'avait pas répondu par un non catégorique.

— Sainte Mère de Dieu ! s'exclama-t-elle en s'apercevant dans le rétroviseur. J'espère que tu n'es pas *flattée* !

Fiona dormait par à-coups lorsque la porte s'ouvrit bruyamment. Il alluma le plafonnier.

Elle demeura silencieuse tandis qu'il s'approchait du lit et scrutait son visage. Elle continuait de souffrir beaucoup trop, même si elle était parvenue durant la journée à s'y habituer, comme on peut s'habituer à n'importe quoi – au grondement de la circulation, à une musique rock assourdissante, ou au cliquetis exaspérant d'un climatiseur.

— Tu es prête pour la prochaine aventure ?

— Je me fous de ce que vous faites. Faites-le et qu'on en finisse !

— Tu ne le penses pas vraiment.

— Je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ? De toute façon, vous le ferez.

— Sur ce point, tu as entièrement raison.

Il ouvrit sa trousse d'instruments chirurgicaux.

— Cela a été une journée splendide aujourd'hui, non ? Je suis allé à Blarney, le soleil brillait et il faisait tellement chaud !

— Je n'ai pas remarqué.

— Ce sont tes derniers jours, Fiona. Tu devrais en profiter au maximum.

Elle se mit à pleurer, même si elle ne s'apitoyait plus sur son sort. Elle avait déjà accepté le fait que l'homme l'avait enlevée par hasard, et que si *elle* n'endurait pas ces souffrances, ce serait une autre fille. Et qui pouvait souhaiter ces souffrances à quiconque ? Des souffrances extrêmes peuvent conduire à une parfaite lucidité et à une totale abnégation.

Il noua une fine corde en nylon autour du haut de sa cuisse gauche, et la serra violemment en grognant.

— Pas l'autre jambe, dit-elle faiblement.

Il secoua la tête.

— Je suis désolé. Il doit en être ainsi. La jambe droite, la jambe gauche.

— Mais pourquoi ? Pourquoi faites-vous cela ? Vous ne pouvez pas simplement me tuer ?

— Je le pourrais, en effet. Scalpel, carotide, ce serait très rapide. Mais un rituel est un rituel. Si je ne suivais pas le rituel à la lettre, cela ne marcherait pas. Tu n'as pas envie de subir tout ça pour rien, hein ? Mourir dans d'atroces souffrances, c'est déjà très moche. Mais mourir dans d'atroces souffrances sans le moindre dessein...

— Quelle heure est-il ? dit-elle.

- Deux heures et demie du matin.
- J'ai envie d'un verre d'eau.
- Entendu. Je te l'apporte tout de suite.

Il alla dans la cuisine et revint avec un gros gobelet d'eau rempli d'une eau chaude au goût de tourbe. Elle but avidement et l'eau lui coula sur le menton.

- Vous me haïssez ? lui demanda-t-elle.

Chose incroyable, il rougit.

- Bien sûr que non ! Je trouve que tu es très, très spéciale.

- Mais regardez ce que vous m'avez fait !

— Je sais. Je sais. Et c'est ce qui te rend tellement spéciale. C'est ce qu'on ne vous dit pas dans les livres d'histoire : que chaque sacrifice humain était une personne, avec une mère et un père et des conceptions personnelles. Mais c'est précisément ce qui rend un sacrifice humain si précieux. C'est pour cette raison qu'il a une telle signification. On peut sacrifier une chèvre, mais que sait une chèvre ? Sacrifier une vie humaine, particulièrement de cette façon, c'est ce qui fait sortir les démons de leur tanière. C'est ce qui provoque un sacré remue-ménage en enfer !

Il ouvrit sa trousse d'instruments chirurgicaux et choisit l'un de ses scalpels.

— Tu sais, Fiona Kelly, c'est le meilleur moment pour invoquer des démons. La troisième heure du jour, lorsque les anges de la mort surviennent à travers les ténèbres pour comprimer le cœur usé des vieillards, et pour appuyer leurs mains sur le visage des bébés endormis.

Fiona s'efforçait de ne pas l'écouter, ou même d'accommoder sur ce qu'il faisait. Elle s'appliqua à penser à sa mère, assise au bout de la véranda dans son fauteuil à bascule peint en blanc, en train de coudre et souriant, puis à visualiser sa chambre, avec son dessus-de-lit en guingam rose, et les bougainvillées violettes qui murmuraient de part et d'autre de la fenêtre.

Elle tenta de se remémorer une chanson que sa mère lui avait apprise dans son enfance. Elle n'avait jamais compris ce que cette chanson signifiait vraiment ; pourtant, elle la chanta maintenant, à maintes et maintes reprises, silencieusement, dans son esprit, comme un mantra. N'importe quoi pour ne pas penser à la douleur.

Une jeune fille demanda du romarin

Une jeune fille demanda du thym

Une troisième demanda des serrures et des clés

Et des cloches qui ne carillonnaient jamais

Mais tout ce que je désire, c'est une porte qui amène

À la route qui conduit à la mer

*Et savoir, lorsque je me retourne, que mon ombre
Continuera de me suivre.*

Elle avait souvent demandé à sa mère ce que signifiait cette chanson, et qui la lui avait apprise, mais sa mère ne le lui avait jamais dit. Adolescente, elle l'avait cherchée dans des comptines et des recueils de poèmes pour enfants, mais elle ne l'avait pas trouvée. La chanson l'avait toujours troublée, particulièrement le passage sur la jeune fille qui désire savoir si son ombre la suit. Et si ce n'était pas le cas ? Que se passait-il, alors ?

Elle répétait la chanson pour la troisième fois lorsqu'il lui incisa la cuisse. Il trancha profondément, à travers la peau, la graisse et les muscles fémoraux, jusqu'à ce que la pointe du scalpel touche l'os. Du sang jaillit de la plaie et tambourina sur les journaux placés sous le lit.

Le scalpel était tellement affilé qu'elle le sentit à peine. Un jour, elle s'était coupée à la langue en léchant une enveloppe pour la cacheter, et elle ne s'en était pas aperçue jusqu'à ce que le sang ruisselle sur son menton. Cette incision lui fit encore moins mal que cela ; pourtant, elle poussa une longue plainte de désespoir.

— Ne pleure pas, lui dit-il. C'est juste le commencement. Attends jusqu'à demain. Alors tu sauras ce qu'est la douleur. Non seulement tu la sentiras, mais tu la *comprendras*.

Il incisa le quadriceps, tout autour, jusqu'au fémur. Il respirait régulièrement par le nez, comme le font les dentistes. Lorsqu'il eut découpé tout autour de la partie supérieure de sa cuisse, il abaissa le scalpel et pratiqua une autre incision à trois centimètres environ au-dessus de son genou. Ses mains étaient à présent couvertes de sang, et il y avait des empreintes de doigts ensanglantées sur la jambe de Fiona. Elle laissa sa tête retomber en arrière afin de ne pas être obligée de regarder, puis elle redressa la tête de nouveau. Son menton tressauta en raison de la douleur et de l'effort. Elle éprouva une horrible fascination tandis qu'elle observait sa propre mutilation. Il avait dit la vérité : cela ressemblait à un voyage à travers une terre inconnue, une contrée où tout était possible, où aucune souffrance n'était trop grande et aucune horreur trop excessive.

Après avoir découpé un cercle autour de la partie supérieure de sa jambe et un autre cercle au-dessus de son genou, il prit un autre scalpel dans sa trousse et pratiqua une ligne verticale sur le devant de sa cuisse afin de réunir les deux cercles. Cette fois, elle sentit la pointe du scalpel glisser tout le long de son os, et elle poussa un cri si long et si fort qu'il s'interrompit, attendant patiemment qu'elle cesse de crier.

— Ça va ? lui demanda-t-il. C'est bientôt terminé, je te le promets.

— Je ne peux pas... vous ne pouvez pas... Je n'en peux plus, je n'en peux plus !

— Je peux m'arrêter, si tu veux. Mais juste un moment. Les os doivent être dénudés avant la lumière du jour.

— Je vous en prie, je vous en prie, je n'en peux plus, je vous en prie !

— Je suis désolé... Et si tu essayais de penser à autre chose ?

— *Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus !*

Elle rejeta sa tête en arrière sur les ressorts du lit et la cogna plusieurs fois, en hurlant et en pleurant, comme si elle voulait s'assommer. Il demeura immobile, son scalpel à la main, le sang couleur rubis se figeant sur la lame, et il la regarda d'un air désapprobateur, comme si elle n'était qu'une enfant qui pique sa colère.

Elle cessa finalement de hurler et de se cogner la tête sur les ressorts. Elle resta allongée, respirant en de rapides jappements rauques. Ses yeux papillotaient éperdument.

Il se pencha de nouveau sur elle et entreprit de trancher le muscle droit du fémur tout le long jusqu'au genou. Puis il posa son scalpel et, avec le pouce de ses deux mains, écarta largement les pans de l'incision, jusqu'à ce que l'os soit visible. La chair luisait dans la lumière vive de la lampe Anglepoise, aussi écarlate qu'un bœuf fraîchement dépecé.

— Et voilà, dit-il. Ta substance même, venant à la lumière !

Il prit un petit couteau à désosser et commença à détacher précautionneusement la chair du fémur. Fiona était maintenant immobile, le visage blême. Ses mains agrippaient les barreaux du lit, tout son corps était totalement rigide et luisait de sueur. À part le crissement des ressorts du lit, elle n'entendait que le son de la chair humide, comme quelqu'un qui s'humecte les lèvres lentement et continuellement.

Elle avait dépassé le stade de la douleur et se trouvait dans un endroit où elle ne voyait rien d'autre qu'une blancheur aveuglante et ne ressentait rien d'autre qu'un froid absolu. Le pôle Nord de la souffrance. Et il continuait de détacher la chair de l'os, de la gratter et de l'enlever méticuleusement.

Au bout d'un quart d'heure, il gratta une dernière fois et dégagea les muscles de la partie supérieure de sa jambe, en un seul morceau ensanglanté, tel un plombier qui dégage le revêtement à l'écume rose d'une conduite d'eau chaude. Il s'essuya le front avec la manche de sa chemise, puis il emporta la chair dans la cuisine et la laissa tomber dans l'évier. Il se rinça les mains et les sécha sur un torchon déchiré, puis il pencha la tête sous le robinet et se désaltéra, longuement et bruyamment.

Lorsqu'il revint dans la chambre, Fiona avait perdu connaissance. *C'est mieux ainsi*, pensa-t-il. À présent, il devait retirer la chair du

genou, et c'était particulièrement douloureux.

Il tendit ses deux mains, paume tournée vers le haut, puis il les retourna. Pas le moindre tremblement. Il récupéra le couteau à désosser, et se mit au travail.

Katie fut réveillée par le claquement de la porte d'entrée et par le heurt de quelqu'un contre le portemanteau dans le vestibule. Puis elle entendit Sergent aboyer et quelqu'un s'écrier :

— Ferme-la, espèce d'abruti !

— Paul ? appela-t-elle en se mettant sur son séant.

— C'va, marmonna Paul en retour. C'va très bien.

Elle s'extirpa du lit et prit sa liseuse sur le dossier du fauteuil.

— Paul, mais que se passe-t-il ? Tu es ivre ?

— Descends pas, lui dit-il d'une voix pâteuse. Je vais dormir en bas. Pas la peine de descendre.

Elle alluma la lumière sur le palier et se rendit au rez-de-chaussée. Sergent n'arrêtait pas d'entrer et de sortir du séjour, il haletait avec excitation. Elle pénétra dans la pièce et actionna le commutateur du lustre. Elle aperçut Paul sur le canapé, allongé sur le ventre, un bras pendant mollement vers le parquet. Son pardessus bleu marine était déchiré dans le dos et laissait apparaître la doublure blanche. Il avait perdu l'un de ses mocassins et ses cheveux frisés étaient poissés de sang.

— Sainte Mère de Dieu ! s'exclama Katie en s'agenouillant près de lui.

Il ouvrit un œil. Une profonde entaille semi-circulaire entourait son sourcil, lequel était couvert d'une croûte de sang séché, et ses pommettes étaient tuméfiées.

— Que s'est-il passé, Paul ? Laisse-moi t'examiner.

— C'va. Tout baigne !

— Paul, bordel de merde, regarde dans quel état tu es ! Que s'est-il passé ?

Il redressa la tête, et c'est alors seulement qu'elle vit à quel point il était amoché. Ses narines étaient maculées de sang, et son nez apparemment cassé. Ses lèvres étaient enflées et fendues, et de toute évidence il avait perdu plusieurs dents. Un long filet de salive ensanglantée reliait sa bouche au coussin du canapé.

— Qui t'a fait ça, Paul ? Dave MacSweeny ?

— Aucune importance, chérie. J'ai juste besoin de dormir un peu !

— Paul, je veux savoir qui t'a agressé !

— Laisse tomber. Ça ferait que des emmerdes. La seule femme commissaire en Irlande... elle peut pas permettre que quelqu'un tabasse son mari, hein ?

— Assieds-toi, Paul. Laisse-moi t'examiner. Tu dois aller voir un

médecin. Tu as vu cette entaille ? Il faut des points de suture !

— Tu veux bien arrêter de faire des histoires, merde ! C'est juste quelques coups de poing. Mon père me cognait pire que ça quand j'étais gosse !

Katie se releva. Paul la regarda en battant des paupières. Son visage était tellement tuméfié qu'il semblait deux fois plus gros que la normale.

— Paul... je parle sérieusement. Celui qui t'a agressé, qui que ce soit, je vais le faire arrêter, et l'inculper de coups et blessures.

Paul réussit à se redresser et à s'asseoir. Son œil gauche était complètement injecté de sang – un œil de vampire.

— Aïe, merde ! s'écria-t-il en appuyant sa main sur ses flancs. Mes putains de côtes sont cassées !

— Paul...

— Katie, laisse tomber ! J'ai fait une connerie, c'est tout. Ce qu'on pourrait appeler une erreur de jugement. Si tu fais du foin, ce sera dix fois pire. La prochaine fois, ils me tueront, crois-moi. D'ailleurs, ils me tueront de toute façon...

Katie toucha doucement son front, à l'endroit où ses cheveux étaient poissés de sang.

— Seigneur, tu es tellement stupide par moments ! Tu ne sais donc pas à quel point je t'aime ? Nous étions heureux, jadis, non ? Tout était parfait, non ?

Il grimaça un sourire aux lèvres boursoufflées.

— C'était jadis, Katie.

— Tu ne peux pas les laisser s'en tirer à si bon compte, Paul. Il faut que je sache qui a fait ça. C'est mon devoir de faire observer la loi.

— Je ne te le dirai pas, Katie. Je ne peux pas. Ils me tueraient. Sauf si tu me tues la première.

Elle s'appuya sur le dossier du canapé et ôta sa main du genou de Paul.

— Pourquoi aurais-je envie de te tuer ?

— Eh bien, je n'ai rien d'un mari formidable...

— C'est à cause de cette fille, hein ? La fille du Sarsfield ?

— Dieu tout-puissant ! N'épousez jamais un policier !

— Réponds, Paul. C'est à cause de cette fille, n'est-ce pas ?

— En partie, oui. Mais pas seulement.

— Paul, j'appelle une ambulance.

Il la retint par la manche de sa liseuse.

— Laisse, Katie. Le dernier truc qu'ils m'ont dit, c'est : « Sûr que ta bourgeoise va nous tomber sur le râble ! » Et, à ton avis, de quoi j'aurai l'air si tu le fais ? Un homme a besoin de sa... virilité.

Katie demeura silencieuse. Il lui fallait du temps pour réfléchir, du temps pour se ressaisir. Puis elle dit :

— Tu veux boire quelque chose ? Tu devrais vraiment aller à l'hôpital, mais si tu ne veux pas...

— C'est pas aussi grave que ça en donne l'impression. Ils m'ont tabassé, des coups de poing et des coups de pied, d'accord. Mais on n'arrive à rien si on ne prend pas de risques...

Katie alla jusqu'au buffet et lui versa un grand verre de whisky. Sergent la suivit d'un air protecteur et resta à ses côtés lorsqu'elle revint s'asseoir.

— Et qu'est-ce que cette fille du Sarsfield a à voir avec tes affaires ?
Paul secoua la tête.

— J'ai fait une erreur, Katie, c'est tout.

— Oui, mais qui était-elle ? Et qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suppose que je cherchais quelque chose de différent. Une échappatoire, disons. La vérité, c'est que, encore aujourd'hui, je ne peux pas te regarder sans penser à ce pauvre Seamus.

— Tu crois peut-être que, chaque minute de chaque heure de chaque jour, je ne me reproche pas ce qui est arrivé à Seamus ?

— Je ne te reproche rien, chérie. Dieu a rappelé Seamus au ciel, point final ! Mais... je ne sais pas. Je pensais sans doute que tu étais magique, et que tu ne permettrais jamais qu'il nous arrive quelque chose. Quand Seamus nous a été enlevé, j'ai compris que tu n'étais pas magique, en fin de compte.

— Paul, j'étais la mère de Seamus, mais je ne suis pas la tienne.

Il se palpa le nez délicatement du bout des doigts.

— Oh, c'était aussi ma faute. Si mon entreprise n'avait pas capoté, tu n'aurais pas été obligée de travailler.

— Qu'est-ce que tu racontes ? D'après toi, Seamus est mort parce que je travaillais ?

— Oh, je ne sais pas. Peut-être que tu aurais mieux veillé sur lui.

— Paul, je suis un officier de carrière dans la Garda. J'aurais continué de travailler, que nous ayons un enfant ou non. Et quant à insinuer qu'il est mort parce que je ne m'occupais pas de lui... merde, tu déconnes ou quoi ?

Paul ne répondit pas. Il baissa la tête et renifla.

— Parle-moi de cette fille ! insista Katie.

Le chauffage central se remettrait en marche dans trois heures ; elle grelottait de fatigue, de froid et d'exaspération.

— Il n'y a rien à dire. Nous sommes allés au Sarsfield, nous avons pris quelques verres, et c'est toujours la même histoire, non ?

— Qui est-ce ?

— C'est bien le problème. C'est la petite amie de Dave MacSweeny.

— Geraldine Daley ? Cette pétasse ?

— Je suis désolé, Katie. Mais perdre son fils unique... ce n'est pas exactement un aphrodisiaque.

Elle le gifla, violemment. Elle n'en avait pas eu l'intention, mais elle le fit avant même de réfléchir. Il leva une main pour se protéger.

— Nom de Dieu, Katie ! Putain, ça fait foutrement mal !

— Tu ne crois pas que tu l'as mérité ?

— Pourquoi ? Parce que j'ai essayé d'avoir quelques minutes de plaisir dans ma vie, au lieu de devoir constamment marcher sur des œufs à cause de toi et de ton chagrin ? Tu n'as pas le monopole du chagrin, Katie, crois-moi... et tu n'as pas le droit de te défouler sur ceux qui t'entourent. Je suis bien content de ne pas être l'un de tes suspects. Être ton mari me suffit largement !

Katie ne savait pas quoi dire. Paul avait peut-être raison ; elle trimbalait sa croix partout où elle allait. D'un autre côté, il aurait pu la prendre dans ses bras de temps en temps, dans l'obscurité de la nuit, et lui montrer qu'ils pouvaient trouver un moyen pour être heureux de nouveau.

— Ne t'inquiète pas, dit Paul. Je vais dormir sur le canapé. Au moins, Sergent me manifestera un peu de compassion.

Un long, très long silence. Paul extirpa de l'une de ses narines une croûte ensanglantée et l'examina.

— Cela durait depuis longtemps ? lui demanda Katie.

— Quoi ?

— Toi et Geraldine Daley. C'était juste une nuit, ou bien tu te payais ma tête depuis plus longtemps ?

— Quelle importance ?

— C'est important parce que la nature de mon job exige que j'aie une vie privée exempte de tout scandale. Et, par-dessus tout, c'est important parce que nous sommes mariés.

— Ma foi, si cela peut te consoler, oui, c'était juste une nuit. Geraldine en avait ras le bol : Dave ne l'emmène jamais nulle part, et il lui interdit de regarder d'autres hommes. En plus, il la bat. Je suppose qu'elle voulait prendre sa revanche.

— Et toi ? Tu voulais prendre ta revanche ? Pour quelle raison ? Parce que j'ai tué Seamus ?

Paul eut un geste péremptoire de la main. Katie s'apprêta à lui dire autre chose, quelque chose de très blessant, puis elle décida de n'en rien faire. Sans un mot, elle tourna les talons et quitta le séjour. Paul resta assis sur le canapé. Sergent léchait ses doigts couverts de sang.

Le matin suivant, il pleuvait de nouveau, cette pluie fine et brumeuse qui vous trempe jusqu'aux os en un instant. Elle entra dans son bureau et aperçut le professeur O'Brien qui l'attendait avec un bouquet de chrysanthèmes jaunes, un imperméable soigneusement plié et un large sourire enthousiaste.

— Gerard, quelle surprise !

Il se leva et lui tendit les fleurs comme si c'était un tour de passe-passe.

— J'espère que vous aimez le jaune. Cela me rappelle la lumière du soleil. Exactement ce dont nous avons besoin par un temps pareil !

Les chrysanthèmes commençaient à se faner, la tige de l'un d'eux était cassée, mais Katie les prit néanmoins.

— Je vous remercie, dit-elle. Je vais, euh... je vais les mettre dans un vase.

— Cela ne vous dérange pas que je sois venu ici pour vous rendre compte de mes recherches ? Je veux dire, en personne ?

Elle se sentait littéralement brisée après la nuit dernière, et elle n'avait vraiment pas besoin d'une conversation pleine de sous-entendus avec le professeur O'Brien. Elle parvint toutefois à lui sourire et s'assit derrière sa table de travail. À l'arrière de l'immeuble de la Garda, les corneilles étaient toujours perchées sur le toit du parking. Parfois, une ou deux s'envolaient et décrivaient des cercles, mais elles revenaient toujours, telles des mouches à viande qui n'abandonnent jamais un corps en décomposition.

— Désirez-vous un café ? demanda-t-elle au professeur O'Brien.

— Non, je vous remercie. Le café me rend nerveux. À vrai dire, je ne dors pas très bien. J'ai veillé la plus grande partie de la nuit : j'ai lu votre dossier sur l'affaire de la ferme Meagher.

— Vraiment ? fit Katie en ôtant le couvercle en plastique de son gobelet de cappuccino. Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

Il sortit une volumineuse enveloppe en papier bulle de sous son imperméable soigneusement plié, et en tira la photocopie d'une carte d'état-major. Il l'étala sur la table de Katie et la lissa du plat de la main.

— Lorsque j'étudie un événement historique, je commence toujours par examiner une carte contemporaine, si c'est possible. Tellement de choses peuvent changer au cours des années : les routes, le nom des lieux, absolument tout. Voici le secteur nord du comté de Cork tel qu'il était en 1911. Ici, la route qui va de la ville de Cork à Ballyhooly,

et ce tracé rouge, ici, c'est la ferme Meagher. Vous remarquerez qu'il n'y avait pas de ferme à cet endroit, à l'époque. Mais il y avait trois ou quatre maisons, un hameau qui était déjà connu sous le nom de Knocknadeenly. En gaélique, c'est Cnoc na Daoine Liath.

— La Colline des Personnes grises ?

— Voilà. Mais « Êtres », peut-être, plutôt que « Personnes ». Cet endroit était censé être une porte entre le monde des fées et le monde réel. Le lieu où vivait Mor-Rioghain chaque fois qu'elle venait en Irlande. S'il y a un endroit dans le comté de Cork où quelqu'un aurait désiré accomplir une cérémonie rituelle, c'est bien celui-ci.

— Excusez-moi, Gerard, l'interrompt Katie. Mais qui était Mor-Rioghain ?

— Mor-Rioghain ? C'était une sorcière maléfique – une méchante fée. Elle apparaît dans des dizaines de légendes différentes dans toute l'Europe et en Scandinavie. En Angleterre, on l'appelait Morgan Le Fay ; elle passait pour être la demi-sœur perverse du roi Arthur, et elle complotait toujours de le tuer. Ici, en Irlande, elle était la cousine de la Reine de la Mort, Badhbh, ou peut-être un autre aspect de la personnalité de Badhbh, et elle était censée sortir de sa colline magique, sa *sidhe*, sous la forme d'une louve. Si on lui donnait à manger la chair de femmes innocentes, elle vous accordait tout ce que vous désiriez.

— Alors, selon vous, ces meurtres auraient pu faire partie de quoi ? D'une cérémonie issue de la tradition ?

— Une cérémonie dont je n'ai jamais entendu parler, comme je vous l'ai déjà dit. Mais... oui, je pense que c'est une possibilité sérieuse.

— Et c'est ce que vous avez réussi à trouver ?

— Oui. (Il battit des paupières et s'assit.) C'est un pas en avant tout à fait excitant, non ?

— Disons que c'est toujours un début. Croyez-vous qu'il soit possible de découvrir s'il y avait des rites païens dans la région de Knocknadeenly à l'époque ? Par exemple, des adorateurs du diable, un culte de ce genre ?

— Une personne cherchant à invoquer Mor-Rioghain n'aurait certainement pas été un adorateur du diable, mais quelqu'un de tout à fait ordinaire, en quête de fortune, de renommée et de pouvoir – tout ce que les fées peuvent vous accorder.

— Et cela valait la peine d'assassiner onze femmes ?

— Je ne sais toujours pas pourquoi elles ont été assassinées, ni ce que signifie le rituel des petites poupées de chiffon, mais je le découvrirai, c'est promis ! Cela ne nous permettra sans doute pas d'arrêter un assassin, mais au moins nous saurons pourquoi il les a tuées. Cela devrait vous procurer une certaine satisfaction, non ?

Katie le regarda en fronçant les sourcils.

— Une satisfaction ? Non, je ne pense pas.
— Écoutez, dit le professeur O'Brien, nous pourrions peut-être déjeuner ensemble et poursuivre cette conversation...

— Je suis désolée, mais pas aujourd'hui. Je dois m'occuper de deux autres affaires importantes. Sans parler de la disparition de Charlie Flynn.

— Ils font d'excellents sandwiches club à l'hôtel Morrison's Island. Au thon, ou au poulet cajun. Je déjeune là-bas au moins deux fois par semaine.

— Gerard, je regrette. Je suis débordée. Mais c'est gentil d'être passé. Et merci pour toutes ces informations.

Le professeur O'Brien esquissa un sourire timide avant de lancer :

— Je trouve que vous êtes une très belle femme, commissaire. J'espère que cela ne vous gêne pas que je dise cela.

Katie sourit.

— Non, bien sûr que non. C'est très flatteur. Mais...

Elle faillit dire : « Je suis mariée, Gerard », mais elle n'en fit rien. Tout simplement parce que ce n'était pas pour cette raison qu'elle gardait ses distances. Et elle se contenta d'ajouter :

— Je suis vraiment désolée. Mais je suis submergée de travail.

Le professeur O'Brien se débattit avec sa carte d'état-major.

— Je comprends. Mais je vais continuer mes recherches. Vous comprenez, on ne sait jamais : les forces de la Couronne ont très bien pu assassiner ces femmes et accrocher ces poupées à leurs fémurs pour que cela ressemble à un sacrifice rituel, même s'il n'en était rien.

— C'est une autre possibilité, en effet.

Le professeur O'Brien lui serra la main et pencha sa tête en avant comme s'il voulait embrasser Katie sur la joue, puis il se ravisa.

— J'ai été fiancé autrefois, déclara-t-il. Elle s'appelait Mary. Elle vous ressemblait énormément. Ou, plutôt, vous lui ressemblez énormément.

— Je suis désolée, dit Katie.

Elle le regretta aussitôt : cela semblait tellement condescendant.

— Je suis tombé de haut. La veille, elle m'avait dit qu'elle m'aimait, et le lendemain elle a dit qu'elle ne m'aimait pas. Ah, les femmes ! Je crois bien que je ne les comprendrai jamais...

Katie le regarda, avec ses cheveux soigneusement ramenés sur le sommet de sa tête, son imperméable soigneusement plié, ses petites mains semblables à des *crubeens*, et elle pensa : *Pourquoi ne pouvons-nous jamais dire la vérité aux gens ?*

Une heure plus tard, le docteur Reidy l'appela, et il semblait de très mauvaise humeur.

— J'ai demandé que l'on procède à des tests sur vos poupées, et je

ne suis pas content du tout que vous ayez mis fin à cette enquête sans avoir la politesse la plus élémentaire de m'en informer.

— Je suis désolée, docteur Reidy. J'avais cru comprendre que le commissaire principal O'Driscoll se mettrait en rapport avec vous.

— O'Driscoll ? Cet imbécile ? Il ne dirait pas à son proctologue qu'il s'est assis sur un pot de confiture ! De fait, nous avons perdu un temps précieux et dépensé beaucoup d'argent pour rien du tout !

— Avez-vous découvert quelque chose d'intéressant au sujet des poupées ?

— Oh oui, même si vous n'en avez plus rien à cirer... Nous avons une jeune femme très douée ici, à Phoenix Park, qui est une spécialiste des tissus. Elle a éventré plusieurs de vos petites effigies et elle a dit qu'elles étaient constituées de lambeaux de toile de lin, dont certains ont un liséré de dentelle. En d'autres termes, elle suppose qu'ils provenaient de jupons de femme, déchirés en morceaux. Toutefois, la dentelle n'est pas irlandaise. C'est un motif qu'elle n'a encore jamais vu.

— Et pour les vis et les hameçons ?

— Nous avons établi une identification provisoire. Ils ont probablement été faits à la main dans un atelier près de French's Quay à Cork en 1914 ou dans ces eaux-là. Ils étaient d'un usage courant dans la région. On peut sans doute encore en trouver une grande quantité aujourd'hui, dans les demeures anciennes.

— Alors, que pensez-vous, docteur Reidy ?

— Je ne pense absolument rien, ma chère, sauf si on me paie pour penser !

— J'aimerais lire votre rapport complet le plus tôt possible.

— Ma chère enfant, ces malheureuses femmes ont attendu quatre-vingts ans. Alors, deux jours de plus, est-ce que cela fera la moindre différence ?

— Peut-être que oui.

Le docteur Reidy respira bruyamment et demeura silencieux un moment. Puis il dit :

— Vous avez un pressentiment à propos de cette affaire, n'est-ce pas, commissaire ?

— Cela dépend de ce que vous entendez par pressentiment.

— Vous avez le pressentiment que cette affaire est sur le point de prendre une mauvaise tournure.

— Comment le savez-vous ?

— Allons, je suis médecin légiste depuis vingt-deux ans ! Je l'ai vu dans vos yeux. Je l'ai entendu dans la façon dont vous m'avez parlé.

Katie ne savait pas quoi répondre. C'était comme si quelqu'un vous racontait un très vieux cauchemar dont vous n'avez jamais parlé à personne.

— Je vous remercie, dit-elle. Je vais voir si je peux faire analyser ici certains de ces prélèvements de dentelle.

— Je ne suis pas superstitieux, commissaire, déclara le docteur Reidy. Je ne crois pas aux signes et aux miracles. Mais mes genoux me disent avec une grande fiabilité lorsqu'il va pleuvoir, et j'ai des picotements dans le cuir chevelu lorsqu'une chose néfaste rôde à proximité. Et c'est le cas en ce moment.

L'après-midi, Katie sortit l'une des poupées de son sac en plastique, en ôta tous les hameçons et toutes les vis, et la déroula précautionneusement. Elle avait été confectionnée avec une longue bande de toile de lin, grossièrement déchirée, et comportait un ourlet de dentelle. Katie glissa la bande de toile dans une enveloppe et l'emporta chez Eileen O'Mara. Celle-ci tenait une boutique spécialisée dans la dentelle de style victorien, aménagée dans l'ancien cinéma Savoy, sur Patrick Street. Katie ouvrit la porte de la petite boutique de forme triangulaire, remplie de chemises de nuit d'époque, de taies d'oreiller garnies de dentelle et de coupes de fleurs séchées. La sonnette tinta.

Eileen jaillit de l'arrière-boutique, les bras chargés de peignoirs brodés. Elle n'avait que vingt-quatre ans, mais elle avait suivi à Bruxelles des cours de dentellerie et de couture, et elle était une spécialiste pour tout ce qui était cousu ou brodé. Avec ses cheveux bruns ondulés et ses joues rouge feu, elle rappelait toujours à Katie une poupée-souvenir, trop irlandaise pour être vraie.

— Katie ! Je ne vous ai pas vue depuis des mois...

— J'étais très occupée. Comment vont les affaires ?

— C'est plutôt calme en ce moment, mais nous sommes en hiver, n'est-ce pas ? Je vous ai vue aux informations. Tous ces vieux squelettes à Knocknadeenly, ce devait être sinistre !

— C'est en partie pour cette raison que je suis venue vous voir.

— Je n'ai tué personne, je le jure !

— Non, bien sûr, sourit Katie en sortant la bande de toile de lin de son sac à main. Nous avons trouvé du tissu là-bas, un grand nombre de lambeaux, ressemblant apparemment à un jupon de femme. Il comporte un liséré de dentelle, comme vous voyez, mais ce n'est pas de la dentelle irlandaise. C'est ce qu'ils disent à Dublin, en tout cas. Je me demandais si vous ne pourriez pas m'indiquer la provenance éventuelle de cette dentelle. N'oubliez pas qu'elle est probablement vieille de quatre-vingts ans...

Eileen prit le tissu et l'examina à la lumière.

— Je ne sais pas. C'est très ancien, en effet. Je n'ai encore jamais vu un motif de ce genre. Vous devriez me laisser un peu de temps pour y réfléchir. Mais je peux vous dire dès à présent que cette dentelle a été

faite à la main et que votre homme à Dublin a tout à fait raison. Elle n'est certainement pas irlandaise.

— Ma femme à Dublin, en fait.

— J'aurais dû m'en douter ! Mais cette dentelle ne correspond pas aux motifs façonnés à la machine, comme la dentelle d'Alençon, de Chantilly ou de Valenciennes. Et elle ne ressemble absolument pas à tout ce que j'ai eu l'occasion de voir en Irlande. À mon avis, ce pourrait être une dentelle d'origine belge, ou allemande.

— Et que peut-on en déduire ? fit Katie.

— Une chose toute simple : quelle que soit la personne à qui appartenait ce jupon, elle était probablement très riche. C'est un travail magnifique, et il a sûrement coûté beaucoup d'argent, même il y a quatre-vingts ans.

— Je vois.

Katie récupéra la dentelle et l'observa à la lumière. Si elle avait été effectivement très coûteuse, alors il y avait très peu de chances pour qu'elle ait été prise à l'une des femmes qui étaient mortes à la ferme Meagher. Katie n'avait pas la liste complète des disparitions dans le secteur nord du comté de Cork entre l'été 1915 et le printemps 1916, mais celles dont les noms avaient été publiés dans l'*Examiner* étaient des épouses de fermiers, des employées de magasin et, dans le cas de Mary O'Donovan, une receveuse des postes. Pas le genre de femmes à porter des jupons avec de la dentelle faite à la main outre-Manche.

Alors, à qui avait appartenu ce jupon ? D'où provenait-il ? Et, si cette dentelle était aussi raffinée, pourquoi l'avait-on déchirée en morceaux ?

Katie quitta le Savoy Center et traversa Patrick Bridge pour regagner sa voiture. Deux corneilles étaient perchées de façon précaire sur des poteaux en bois pourris au milieu de la rivière. Elle commençait à avoir le sentiment que les oiseaux la suivaient, tels les familiers d'une sorcière.

Lorsque Katie se gara dans la cour de la ferme, John Meagher se tenait devant la porte de sa maison comme s'il l'attendait. La pluie avait cessé, mais il faisait toujours gris, et les nuages étaient presque aussi bas que la cime des ormes.

— Bonjour, lui dit-il en ouvrant sa portière.

Il portait une veste bleu marine imperméable et un pantalon de velours côtelé couleur havane. Il ressemblait plus à un mannequin dans un catalogue de tenues de loisirs pour hommes qu'à un fermier du comté de Cork.

Elle descendit de sa voiture.

— Je suis juste venue pour vous dire que l'affaire est officiellement classée et que vous pouvez reprendre vos travaux de construction.

— C'est terminé, alors ? Nous ne saurons jamais qui a fait ça ?

— J'espère bien que si. Nous poursuivons nos investigations, bien que l'affaire soit classée. Tout le monde mérite qu'on lui rende justice, même si cela survient quatre-vingts ans trop tard.

— Je partage votre avis.

Elle parcourut la cour du regard.

— Si jamais vous tombez sur autre chose... peut-être pas des ossements, mais quoi que ce soit d'autre qui vous semble bizarre...

— Oh, bien sûr. Comptez sur moi. Vous m'avez donné votre numéro de téléphone. Mais je manque à tous mes devoirs ! Désirez-vous une tasse de thé, ou un café ?

Katie hésita, puis elle sourit :

— Oui, avec plaisir.

Il y avait quelque chose chez John Meagher qui l'attirait. Ce n'était pas simplement son aspect physique – même si elle avait toujours eu un penchant pour les hommes aux cheveux châtain foncé et aux yeux brun chocolat. C'étaient ses manières paisibles, son attitude réservée, amusée, et son accent cultivé de la côte Ouest. Elle avait le sentiment qu'il devait être toujours intéressant, et protecteur.

Il la fit entrer dans la maison. Sa mère était assise à la table de la cuisine. Elle cousait, une cigarette fichée entre les lèvres.

— Tu te souviens du commissaire Maguire, n'est-ce pas, maman ?

Mme Meagher releva la tête et scruta Katie à travers les verres épais de ses lunettes.

— Bien sûr. J'ai l'impression que le temps a rattrapé votre assassin avant que vous ne puissiez le faire.

— Oui, j'en ai bien peur.

— Tu devrais allumer la lumière, maman, dit John. Comment peux-tu voir ce que tu fais ?

— Je peux recoudre des boutons les yeux fermés.

— Je peux aussi manger des hamburgers les yeux fermés, mais pourquoi le ferais-je ?

— Arrête tes salades ! Depuis que tu es allé en Amérique, tout ce que tu dis, c'est de l'hébreu pour moi...

— Que désirez-vous ? demanda John à Katie. Thé ? Café ?

— Un thé serait parfait. Sans lait, merci.

Il brancha la bouilloire électrique. Sa mère toussa et éteignit sa cigarette dans le cendrier, puis alla prendre des sablés et un cake dans le garde-manger.

— Je ne m'étais pas rendu compte que vous étiez une célébrité, dit John en repoussant une chaise de la table de cuisine pour permettre à Katie de s'asseoir.

— Oh, et comment ! Je suis désignée d'office pour des interviews à la télé chaque fois que quelqu'un a envie de parler de la femme irlandaise d'aujourd'hui...

— Mais cela n'a pas dû être facile pour vous d'obtenir ce grade de commissaire.

— Non, cela n'a pas été facile. De l'avis de la plupart des *gardai*, les femmes policières sont là pour régler la circulation, pour reconforter les veuves affligées et pour aller chercher des sandwiches. Et, si elles ne sont pas trop laides, pour se faire pincer les fesses à la moindre occasion.

— Hum, je ne vous imagine pas vraiment accepter cela !

— Je ne l'ai jamais accepté, et je ne l'accepte toujours pas. Mais j'ai eu de la chance. À l'époque où je faisais mes classes, les services du préfet de police ont exercé une très forte pression pour qu'un plus grand nombre de femmes soient promues à des grades supérieurs. Qui plus est, j'avais un commissaire principal qui, en l'occurrence, était un ami intime de mon père. Et puis, deux mois après être sortie de l'école de la Garda, j'ai résolu un double meurtre à Knockraha. On avait retrouvé deux femmes noyées dans un puits, la mère et la fille. Tout ce que j'avais fait, c'était surprendre une conversation entre des poivrots dans un pub, mais on m'en a attribué tout le mérite.

— Vous êtes très modeste.

— Oh, je ne suis pas seulement modeste, John, je suis aussi très compétente !

John éclata de rire.

— Votre thé, ça va ? Il n'est pas trop fort ?

— Non, il est parfait. Il est brûlant, c'est tout.

Mme Meagher sortit de la cuisine en traînant les pieds, les laissant seuls. Ils se regardèrent et se sourirent un moment, puis John reprit la

parole :

— Que va-t-il se passer, maintenant ?

— Vous voulez parler des squelettes ? Nous avons demandé à quelqu'un de l'Université de voir s'il ne pouvait pas découvrir comment et pourquoi ces femmes avaient été tuées, mais c'est à peu près tout ce que nous pouvons faire.

— Néanmoins, c'était un massacre rituel, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Mon grand-père avait coutume de dire que cette ferme était possédée.

— Possédée ? Possédée par quoi ?

— Il ne l'a jamais vraiment expliqué. Mais il disait que si l'on savait où chercher, et comment trouver, et si l'on était prêt à payer le prix, on pouvait obtenir tout ce que l'on désirait de tout son cœur.

— C'est intéressant. Le professeur O'Brien de l'Université m'a appris que l'on appelait autrefois cette ferme la Colline des Êtres gris, parce qu'une sorcière, Mor-Rioghain, était censée l'avoir utilisée pour venir de l'Autre Monde. Mor-Rioghain vous donnait tout ce que vous désiriez, à condition de la nourrir des corps de jeunes femmes.

— C'est une histoire plutôt sinistre.

Katie but son thé à petites gorgées.

— Je ne la prends pas au sérieux une seule seconde.

— Oui, bien sûr. Mais... sait-on jamais ? Il y a quatre-vingts ans, *quelqu'un* a peut-être cru à cette histoire.

— C'est l'une des possibilités que le professeur O'Brien va examiner.

John lui offrit un sablé.

— Allez-y, faites-vous plaisir... Ils sont faits maison. Ma mère continue de cuisiner comme si elle devait nourrir la moitié de la population en Irlande !

Katie accepta le sablé et le rompit en deux.

— Et vous ? Comment vous en sortez-vous avec la ferme ?

— Pas aussi bien que j'espérais. Tous mes amis en Californie ont dit qu'ils m'enviaient parce que, pour moi, c'était le grand retour à la nature. Mais... je ne sais pas trop. Il y a la nature californienne : les orangers, les vignes et le soleil. Et puis il y a la nature à Knocknadeenly : de la boue, principalement !

— Mais vous vous débrouillez, quand même ?

John secoua la tête.

— Plutôt mal, pour être franc. La rentabilité ne suit pas. La nourriture pour le bétail coûte presque aussi cher que le caviar, mais le prix du lait est tellement bas qu'il serait plus économique de le verser dans le fossé que de le mettre en bouteilles. Les casiers en plastique dans lesquels je transporte mes poulets me coûtent plus cher que les poulets ne me rapportent. Par ailleurs, j'ai besoin d'un

nouveau différentiel pour mon tracteur et d'un nouveau générateur diesel, et les deux tiers de mon blé d'hiver ont pourri à cause de la pluie. J'avais très bien vendu mon cabinet aux États-Unis, mais, au train où vont les choses, j'ai calculé que je serai à deux doigts de la faillite d'ici à juillet.

— Pourquoi ne pas arrêter les frais ?

— La pression de la famille. Je suis le chef des Meagher, maintenant. Que penseraient-ils si je vendais la ferme à un promoteur immobilier ?

— C'est tout ? La pression familiale ?

— L'orgueil, également. Je ne suis pas du genre à m'avouer vaincu...

Katie sourit.

— C'est une chose que vous et moi avons en commun, alors. Un entêtement aveugle face à l'accablante adversité !

John la considéra, le menton appuyé sur sa main. Elle soutint son regard. Ni l'un ni l'autre n'éprouvait le besoin de parler. Puis Mme Meagher revint pour prendre ses cigarettes. Elle continuait de tousser.

— Je ferais mieux de rentrer, déclara Katie en consultant sa montre.

— Bien sûr... Et moi, j'ai trois hectares de pommes de terre rouges à labourer !

Ils sortirent. Il pleuvait de nouveau.

— Merci pour le thé, dit Katie. Vous n'oublierez pas, n'est-ce pas, si vous trouvez quelque chose d'anormal...

John hocha la tête. Il lui ouvrit sa portière et l'observa tandis qu'elle bouclait sa ceinture de sécurité. Alors qu'elle se dirigeait vers le portail de la ferme, elle regarda dans son rétroviseur : il était toujours immobile, là-bas, les mains dans les poches. Elle songea qu'elle n'avait jamais vu un homme ayant l'air aussi malheureux.

L'après-midi, vers 15 h 30, elle reçut un appel téléphonique d'un homme au fort accent du Nord.

— C'est bien vous qui dirigez l'enquête sur la disparition de Charlie Flynn ?

— Oui, pourquoi ? Vous savez où il se trouve ?

— Possible.

— Ou bien vous le savez, ou bien vous ne le savez pas. Alors ?

— Et si on se rencontrait quelque part pour en parler ? La cathédrale St Finbarr, dans une demi-heure. Et vous venez seule, d'accord ?

— Je vous connais, hein ?

— À tout de suite !

Elle se rendit à St Finbarr. Il n'était que 16 heures, mais il faisait déjà sombre. Elle se gara sur une double ligne jaune devant le portail de la cathédrale et traversa le cimetière. Au-dessous des arbres ruisselant d'humidité, sous des croix, des obélisques et des chérubins en pleurs, certaines des familles les plus éminentes de Cork reposaient en silence.

Un jeune prêtre surgit au galop dans le cimetière et lui cria : « J'ai oublié mon parapluie ! », comme s'il se sentait obligé d'expliquer pourquoi il était si pressé.

Katie franchit l'entrée principale et ses talons résonnèrent sur les dalles. Elle passa devant les sculptures des vierges sages et folles rassemblées de part et d'autre du Christ.

L'intérieur de la cathédrale était sonore et obscur, avec ses hautes colonnes en pierre de Bath et ses murs revêtus de marbre rouge de Cork. Très peu de lumière filtrait par les vitraux, et Katie dut s'arrêter un moment pour permettre à ses yeux de s'habituer à la pénombre.

Elle s'approcha lentement de l'autel. Elle fit une génuflexion et se signa, puis s'assit sur l'un des bancs du côté droit et baissa la tête. Devant elle, une femme d'un certain âge priait en un chuchotement éperdu.

Au bout de quelques minutes, elle entendit couiner des chaussures à semelles de caoutchouc. Quelqu'un s'assit sur le banc juste derrière elle. Elle sentit une haleine empestant la cigarette et des effluves d'eau de toilette Gucci.

— C'est bon de vous revoir, Katie, dit la voix à l'accent prononcé du Nord qu'elle avait entendue au téléphone. Ça fait un sacré bout de

temps !

— Dave MacSweeny, murmura-t-elle sans se retourner. Il me semblait bien avoir reconnu votre voix au téléphone. Que voulez-vous ?

— Je vous l'ai dit... Je sais où Charlie Flynn se planque. Je sais également pourquoi.

— Vous avez un sacré culot de venir me trouver, après ce que vous avez fait à Paul !

— Paul m'a entubé. Tout comme Charlie Flynn.

— Paul a couché avec Geraldine, c'est tout. Et ne me dites pas que Geraldine n'était pas aussi fautive que lui...

— La question n'est pas là. Geraldine est ma nana, du moins elle l'était, et Paul n'avait pas le droit de se l'envoyer. Il aurait dû me montrer plus de respect. D'autant plus qu'il m'a fauché des matériaux de construction d'une valeur de plus d'un demi-million de livres, lui et cet enfoiré de Charlie Flynn.

— Quoi ?

— Charlie Flynn avait promis à Winthrop Developments de leur fournir des parpaings, des briques de parement, des chambranles de fenêtres à double vitrage et Dieu sait quoi d'autre, pour un prix défiant toute concurrence. L'ennui, c'est qu'il ne le pouvait pas. Alors il est venu trouver votre mari, la queue basse, et lui a demandé de l'aider. Et votre mari lui a vendu des matériaux de construction pour un montant de six cent cinquante mille livres et a empoché une commission de vingt mille livres. Tout cela était épatant pour toutes les personnes concernées... sauf que ces matériaux de construction valaient en fait plus d'un million de livres, et qu'ils n'appartenaient pas à votre mari, mais à moi. Et je me suis retrouvé dans la merde jusqu'au cou, quand il m'a fallu expliquer à Erin Estates pourquoi j'étais incapable de remplir mon contrat. Mes amis et moi avons appelé Charlie pour lui demander ce qui se passait, mais il avait filé depuis belle lurette. En Floride... Voici des polaroids. (Il lui tendit quatre ou cinq clichés d'un homme roux et bedonnant en maillot de bain rouge à fleurs.) Charlie au bord de la piscine à Kissimme. Charlie sur la plage de St Petersburg. Il a l'air de bonne humeur, non ? Il a grossi, pas vrai ? Voilà ce qui est arrivé à Charlie. Il m'a arnaqué, et maintenant il a peur de rentrer.

— Et Paul ?

— C'est pour cette raison que je voulais vous voir aujourd'hui, Katie. C'est pour cette raison que je voulais vous voir ici, sur une terre consacrée. De surcroît, ils n'ont pas de caméras de surveillance. Je me suis senti trahi lorsque votre Paul s'est envoyé en l'air avec Geraldine. Et *vous*, qu'avez-vous ressenti ? Nous avons été trahis tous les deux, non ? Mais, vous savez, une petite baise n'est qu'une petite baise, et

on peut toujours passer l'éponge. Mais voilà que je découvre que Paul m'a volé mon bien, d'un montant de presque un million de livres. Et ça, ça ne passe pas !

— Alors, que comptez-vous faire ? demanda Katie.

Elle se sentait en colère, mais aussi profondément effrayée. Elle avait vu tellement de *gardai* se compromettre avec des hommes comme Dave MacSweeney, ruiner leurs carrières pour un prêt leur permettant d'acheter une maison ou une BMW neuve, ou de s'offrir des vacances à Gran Canaria. Elle ne voulait pas que la même chose lui arrive. Son père ne le lui pardonnerait jamais ; elle s'était engagée dans la Garda afin de gagner son estime.

Après un silence, Dave MacSweeney dit :

— Je suis quelqu'un de très accommodant, Katie. Je ne veux pas d'ennuis et je sais que vous n'en voulez pas, vous non plus. Tout ce que je demande, c'est que Paul rapporte mes matériaux de construction sur le chantier de Blackpool. Au complet, pas une seule brique en moins. Et nous passerons l'éponge sur ce qui s'est passé. Je lui laisse trois jours. C'est raisonnable, vu la quantité de matériaux qu'il a fauchés.

— Et s'il ne le fait pas ? Ou s'il ne le peut pas ?

— Vous serez ravissante en noir.

Katie tourna la tête, mais Dave MacSweeney s'éloignait déjà dans l'allée centrale. De haute taille, large d'épaules, il portait un long imperméable noir et une boucle d'oreille en argent qui étincela dans la lumière ténue de la cathédrale.

Elle resta là un moment. Elle récita une neuvaine à sainte Martha, lui promettant d'allumer un cierge tous les mardis, comme sa mère avait l'habitude de le faire. Puis elle se leva, se signa de nouveau, et sortit de St Finbarr la tête baissée, comme quelqu'un qui quitte un enterrement.

Il revint cette nuit-là, avec sa trousse d'instruments. Elle délirait à présent, et ne savait plus où elle était ni ce qui lui arrivait. Le moindre morceau de chair avait été gratté et retiré de ses deux jambes, et les os brillaient comme d'étranges instruments de musique sculptés dans l'ivoire. Son visage était un masque mortuaire, luisant et grisâtre, avec deux cavités sombres à la place des yeux.

— Maman, chuchota-t-elle.

Il se pencha vers elle et lui caressa le front.

— Ne t'inquiète pas, Fiona. Ce sera bientôt terminé.

— Maman, mes jambes me font mal. Elles me font tellement mal, maman !

— Chut ! Tu ne dois pas te plaindre. Tu devrais être reconnaissante de sacrifier ton corps pour un dessein aussi grandiose.

Elle ouvrit brusquement les yeux et le regarda fixement.

— Qui êtes-vous ? s'exclama-t-elle d'une voix sèche et rauque, presque un couinement.

— Ne dis pas que tu ne me reconnais pas. Je suis ton ami. Je suis ton meilleur ami.

— Non, ce n'est pas vrai. Que faites-vous dans ma chambre ?

Il porta un doigt à ses lèvres et lui adressa un sourire indulgent.

— Chut ! Nous ne voulons pas réveiller le reste de la maison, hein ?

— Je ne sais pas qui vous êtes. Que faites-vous ici ?

Il s'assit au bord du lit et ouvrit sa trousse.

— Je suis venu te préparer pour la prochaine étape de ton voyage.

— Mes jambes me font mal. Elles me font atrocement mal !

— Oui, bien sûr. Mais, tu sais, toute douleur, si horrible soit-elle, peut toujours être soulagée par une douleur encore plus grande.

— Il faut que je me lève. Il faut que j'aille rejoindre ma mère.

— Les choses essentielles d'abord !

Il prit une corde en nylon et la fixa en un nœud coulant autour du haut de son bras gauche.

— Qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi faites-vous ça ? Il faut que j'aille rejoindre ma mère.

— Tu la rejoindras, un jour. Je te le promets.

Il serra violemment la corde et grogna sous l'effort. Elle laissa échapper un son aigu, haletant, mais on ne pouvait pas appeler cela un cri. Il serra encore plus fort, jusqu'à ce que la corde disparaisse quasiment dans son bras. Les yeux de Fiona se révoltèrent.

Il prit un scalpel et commença à découper un cercle autour du haut

de son bras. Du sang jaillit de l'incision et coula dans l'aisselle. Il se mit à fredonner *Bom Dia, Amigo*, puis, comme son travail devenait plus délicat, il se tut et s'appliqua, fronçant les sourcils. Le seul bruit était maintenant le clapotis du sang qui ruisselait sur les journaux sous le lit.

Paul rentra à 2 h 35 du matin, mais Katie l'attendait. Elle était assise dans le séjour, portant son peignoir en satin vert et blanc. Sergent était couché à ses pieds, et elle regardait Vincent Price dans *L'Abominable Docteur Phibes*.

Paul apparut dans l'embrasure de la porte. Il titubait légèrement. Ses ecchymoses avaient commencé à prendre une teinte rouge et jaune, et il ressemblait à un petit garçon qui a joué au clown avec la trousse à maquillage de sa maman.

— Quoi ? finit-il par dire.

Katie prit la télécommande et coupa le son.

— Tu me demandes « quoi » ? Je vais te dire quoi. J'ai eu aujourd'hui une conversation tout à fait déplaisante avec un ami à toi.

Paul émit un rire sarcastique.

— Impossible ! Tu sais parfaitement que je n'ai pas d'amis. Plus maintenant.

— Cet ami était Dave MacSweeny. Apparemment, ce n'est pas uniquement ta partie de jambes en l'air avec Geraldine Daley qui le tracasse. Il veut savoir de toute urgence ce que sont devenus ses matériaux de construction d'un montant d'un million de livres.

— Des matériaux de construction ? Mais, bordel, comment le saurais-je ?

— Parce que tu les as vendus à Charlie Flynn pour six cent cinquante mille livres, voilà pourquoi, et tu as gardé vingt mille livres pour toi.

— Écoute, trésor. Ces matériaux n'appartenaient même pas à Dave MacSweeny. Il les avait volés sur un chantier à Kilmallock.

— Et tu penses que c'est une excuse pour les vendre à Charlie Flynn ?

— Ils étaient déjà volés. On ne peut pas voler quelque chose deux fois.

— Bon Dieu, Paul, tu es vraiment taré !

Paul s'avança dans le séjour et se laissa tomber sur le canapé.

— Charlie Flynn avait besoin de ces matériaux et j'avais besoin de cet argent. À ton avis, comment ai-je réussi à payer mes impôts ?

— Paul... tu as pris des biens que tu savais volés et tu les as vendus en toute illégalité. À ton avis, tu me mets dans quelle sorte de situation ? En principe, je devrais t'arrêter. À ton avis, cela aura quelle conséquence sur ma carrière ?

— Tu n'es pas obligée d'en parler à quiconque.

Katie secoua la tête avec incrédulité.

— Et dire que je déclarais fièrement à ma mère que tu étais l'homme le plus intelligent que j'aie jamais rencontré ! Comment pourrais-je n'en parler à personne ? Je suis censée diriger les recherches pour retrouver Charlie Flynn, et maintenant je sais où il se trouve, et pourquoi il a filé là-bas. Et tu es mouillé jusqu'au cou dans cette affaire. Pire, Dave MacSweeny veut récupérer ses matériaux de construction et, s'il ne les récupère pas, il te tuera.

— Eh bien, arrête-le, *lui* ! Après tout, il les a volés...

— Pour l'amour du ciel, Paul ! Si je l'arrête, je dois l'arrêter pour un motif. Et ce motif se trouve sur le chantier de construction de Charlie Flynn, grâce à toi ! Tu ne peux pas te sortir de ce pétrin, et cette situation m'oblige à démissionner.

Paul la regarda d'un air morne.

— Démissionner ? Mais tu n'es pas obligée de démissionner ! Pour quelle raison démissionnerais-tu ?

— Tu imagines les gros titres des journaux ? « La femme commissaire est mariée à un voleur de matériaux de construction d'un montant d'un million de livres ! » Qui croira un seul instant que tu as vendu des biens volés sans que je sois au courant ?

Paul ne répondit pas. Il se leva du canapé, alla jusqu'au bar et se servit un whisky. Il remplit son verre à ras bord.

— Cela t'avancera à quoi ? lui demanda-t-elle.

— À rien du tout, mais au moins je n'aurai pas conscience que cela ne m'avance à rien du tout.

Katie contourna le canapé et l'enlaça.

— Paul, murmura-t-elle.

Il lui caressa les cheveux, mais son regard était perdu dans le vide.

— Je sais, ma chérie. Je sais.

Mais il ne savait plus et Katie comprit alors qu'il avait renoncé.

Il travaillait depuis bientôt trois heures et demie, et ses mains tremblaient sous l'effort. Il avait enlevé toute la chair du haut du bras de Fiona, et il se servait à présent d'un scalpel à crans pour gratter et ôter les muscles entre les os de son avant-bras. Les doigts seraient la partie la plus compliquée, car il devrait détacher les derniers lambeaux rouges des métacarpiens et des phalanges.

Elle était toujours en vie, mais sa respiration était très faible, et il ne pensait pas qu'elle survivrait jusqu'au matin. Dès qu'elle serait morte, il devrait lui ouvrir l'abdomen et commencer à dépouiller son squelette aussi vite qu'il le pourrait, afin que la chair reste fraîche.

Il songea au plaisir qu'il prendrait à dénuder son visage, à lui inciser le nez, à peler les tissus adipeux sous les joues, et à découvrir le crâne

au-dessous de la peau.

Katie savait les risques qu'elle prenait, mais elle était restée éveillée toute la nuit et c'était la seule solution qu'elle avait trouvée, à part entrer dans le bureau du commissaire principal O'Driscoll, lui remettre son arme de service et son badge, et démissionner sur-le-champ de la Garda.

Elle retrouva Eamonn Collins au pub Dan Lowery à 11 heures le lendemain matin, avant l'affluence de l'heure du déjeuner. « Foxy » était tiré à quatre épingles, comme à son habitude : blazer vert foncé, gilet couleur chameau, et cravate Hermès ornée d'étriers. Son garde du corps, Jerry, était assis dans le coin opposé. Il s'empiffrait de frites avec tellement de ketchup que ses doigts semblaient couverts de sang.

— J'ai besoin d'un service, annonça Katie.

— Un service ? fit Eamonn. Quel genre de service un type comme moi pourrait rendre à une femme comme vous ?

— J'ai un petit problème que je ne peux pas régler de la manière habituelle. Il n'y a aucune preuve, vous comprenez, et peu de chances d'en trouver.

— Très bien. Cela n'a rien à voir avec cette histoire de squelettes, n'est-ce pas ?

Katie secoua la tête.

— Il s'agit de quelqu'un qui a pris quelque chose qui ne lui appartenait pas.

— Je vois. Vous savez pertinemment que c'est un délit, mais vous ne pouvez pas le prouver devant un tribunal. C'est bien ça ?

— Quelque chose de ce genre.

Eamonn se redressa et fit craquer ses jointures.

— Que voulez-vous que je fasse ? Et oserai-je demander ce que je puis espérer en retour ?

— Je veux que vous alliez voir la personne en question et que vous lui disiez de mettre un bémol. C'est tout.

— Cela ne semble pas trop difficile. Qui est-ce ?

— Dave MacSweeney. Il a volé des matériaux de construction à Mallow, mais quelqu'un d'autre a volé ces mêmes matériaux de construction et les a vendus, et Dave MacSweeney est un peu furax.

— Cela ne m'étonne pas. Dave MacSweeney n'est pas exactement du genre à pardonner. Et qui est ce « quelqu'un d'autre » qui l'a soulagé de son bien mal acquis ?

— Cela ne vous regarde pas.

Eamonn la considéra de ses yeux d'un gris terne.

— Mais cela vous regarde, hein ?

— Ce n'est pas la question.

Katie aurait voulu que son cœur cesse de battre aussi violemment.

Eamonn réfléchit longuement. À la table voisine, Jerry se suçait bruyamment les doigts pour les nettoyer. Au bout d'un moment, Eamonn se pencha en avant :

— Entendu, je suis partant. Je glisserai moi-même deux mots à l'oreille de Dave MacSweeny. Vous voulez que je lui dise quelque chose de particulier ?

— Dites-lui simplement d'être frappé d'amnésie à propos des matériaux de construction et de la personne qui les a pris. Si vous voulez, vous pouvez lui dire que c'est Charlie Flynn qui vous envoie.

— Charlie Flynn ? Vous me surprenez. Je pensais que Charlie Flynn flottait gentiment en pleine mer depuis belle lurette, ou qu'il s'était enlisé dans une tourbière de Little Island.

— Non, Charlie est toujours en ce bas monde.

— Bon, c'est parfait. Vous voulez que je me montre énergique jusqu'à quel point ?

— Explicite, cela suffira.

— Pas de problème. Je peux me montrer très explicite.

— Vous voulez quelque chose en retour, n'est-ce pas ? Je peux faire réduire l'inculpation de Billy Phelan pour trafic de drogue et ne garder que la simple possession de stupéfiants.

— Hum, fit Eamonn. Ce n'est pas un marché très équitable.

— Entendu, dit Katie. J'essaierai d'obtenir l'abandon des poursuites.

— C'est mieux. Et peut-être que vos hommes pourraient laisser mes gars tranquilles un moment, au lieu de les arrêter et de les fouiller dès qu'ils mettent le nez dehors. Ils ont même arrêté Jimmy Twomey alors qu'il venait d'assister à la messe avec sa mamie !

— Je peux probablement vous lâcher les bretelles pendant un mois, disons, mais pas plus. Sans quoi, mon commissaire principal commencerait à poser des questions gênantes.

— Oui, bien sûr, des questions gênantes. Nous devons éviter cela, hein ?

Katie sortit du pub et retrouva l'éblouissante lumière du soleil. Elle se sentait nerveuse et écoeurée. Elle fut presque tentée de faire demi-tour et de dire à Eamonn Collins d'oublier cette conversation. Mais il était trop tard. Elle s'était compromise.

Elle rentra à Anglesea Street. La ville semblait soudain différente – comme si des machinistes avaient travaillé durant la nuit, déplaçant les ponts, modifiant les rues, disposant les quais dans un nouvel ordre. Et, bien sûr, la ville *était* différente, parce que la vie de Katie avait changé pour toujours, et qu'il lui était impossible de revenir deux

jours en arrière.

Le dimanche matin, le téléphone sonna à 7 h 05. Katie saisit le combiné sur la table de nuit et l'enfouit sous les couvertures.

— Oui ? Qui est-ce ?

— C'est Dermot O'Driscoll. Vous avez vu les journaux ?

— Je me réveille à peine.

— Dans ce cas, sortez du lit et allez acheter un numéro du *Sunday Times*. Page trois, vous ne pouvez pas manquer l'article. Ensuite, appelez-moi ici, à la maison.

— Oui, monsieur.

Elle emmena Sergent chez le marchand de journaux. C'était une matinée ensoleillée, même s'il avait probablement plu à verse durant la nuit, et elle aperçut un superbe yacht blanc mouillant dans le port.

Elle acheta le *Sunday Times* et l'*Irish News of the World*. En revenant, elle ouvrit le *Times*. Elle ralentit aussitôt le pas, puis s'arrêta. Sergent se mit à faire des bonds autour d'elle et à remuer la queue, impatient de rentrer à la maison.

Le titre de l'article en page trois annonçait : « Onze Irlandaises assassinées par des soldats britanniques. » Il y avait une photographie de Katie se tenant près de l'excavation à la ferme Meagher, et une autre de l'homme aux cheveux blancs que Katie avait rencontré avec Eugene O'Beara au Crow Bar.

L'article rapportait : « Le mystère vieux de quatre-vingt-six ans de onze femmes du comté de Cork qui avaient disparu sans laisser la moindre trace entre 1915 et 1916 a sans doute été éclairci hier par un écrivain républicain très connu, Jack Devitt. Il affirme avoir la preuve qu'elles ont été assassinées par des soldats britanniques, en représailles à un attentat à la bombe des Fenians. Les squelettes de onze femmes ont été découverts la semaine dernière au cours de travaux dans une ferme de Knocknadeenly. Un examen pratiqué par le médecin légiste d'État, le docteur Owen Reidy, a établi que toute la chair avait été retirée de leurs os avant qu'elles soient enterrées, peut-être afin d'empêcher toute identification. »

Katie continua de lire. Le léger vent de la matinée agitait les feuilles du journal. Sergent, de plus en plus impatient, se mit à aboyer en la regardant. Mais elle lut l'article jusqu'au bout, puis demeura immobile, perdue dans ses pensées.

Le *Times* indiquait que Jack Devitt avait eu accès à des lettres privées et à des rapports de police montrant que, avant de disparaître,

trois des onze femmes avaient été aperçues par des témoins dignes de confiance alors qu'elles parlaient avec un jeune officier britannique portant une moustache, et deux autres alors qu'elles montaient dans une voiture avec lui. « On n'a jamais découvert si cet officier agissait sur un ordre officiel ou s'il menait une vendetta personnelle. Cependant, l'enquête n'a pas été menée plus avant et aucun officier britannique n'a jamais été interrogé par la police ou la police militaire. Trois mois après la dernière disparition (Mary Ahern, le matin du Vendredi saint, en 1916) l'affaire a été officiellement classée. »

Katie comprenait très bien qu'Eugene O'Beara et Jack Devitt désirent exploiter politiquement cette affaire, mais il était évident que ni eux ni le *Times* ne savaient que les squelettes avaient été décorés de façon ritualiste. S'il s'agissait des mêmes femmes, il était tout à fait possible qu'elles aient été assassinées par un officier britannique, mais pour quelle raison un officier britannique aurait-il percé un trou dans leurs fémurs afin d'y accrocher des poupées de chiffon ? Il y avait peut-être une signification politique ou religieuse. Durant la révolte des cipayes, des soldats britanniques avaient cousu des musulmans condamnés à mort dans des peaux de porc avant de les pendre, parce que le porc était un animal impur aux yeux des musulmans. Mais si cela avait été fait dans une intention similaire – insulter les Irlandais –, pourquoi toutes ces femmes avaient-elles été tuées d'une manière qui n'avait aucune signification pour quiconque, puis enterrées en secret ?

Elle rentra à la maison. Paul dormait toujours sur le canapé. La tête rejetée en arrière, il émettait des ronflements rauques et réguliers. Elle le contempla un moment et comprit avec un mélange déconcertant de peine et de soulagement qu'elle ne l'aimait plus.

Elle téléphona à Dermot O'Driscoll.

— Excusez-moi, dit-il en lui mastiquant dans l'oreille. Je suis en train de manger un petit pain au lait.

— J'ai lu le *Times*.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

— Je continue de penser qu'il y a un tas de questions qui restent sans réponse, même si les preuves produites par Jack Devitt se révèlent être authentiques.

— Hum, c'est bien possible, mais le préfet de police m'a appelé ce matin. Il a dit que le ministre de la Justice voulait que nous arrêtions complètement l'enquête.

— Et les recherches menées par le professeur O'Brien ?

— Même chose. Le ministre ne veut plus la moindre investigation, et absolument aucun commentaire aux médias. La situation entre

Dublin et Londres est suffisamment tendue comme ça. Inutile de sortir du placard des squelettes vieux de quatre-vingts ans !

— Mais, monsieur...

— N'insistez pas, Katie. C'est préférable pour tout le monde. Où en êtes-vous pour Charlie Flynn ?

— Je... euh, je progresse.

— Parfait. Plus tôt vous découvrirez ce qui lui est arrivé et mieux ce sera. Le maire me fichera peut-être la paix !

John Meagher revenait à la ferme, le mardi après-midi, lorsqu'il aperçut des dizaines de corneilles qui voletaient et sautillaient sur le champ du haut, à proximité de Iollan's Wood. Il gara sa Land Rover et alla jeter un coup d'œil. Il escalada le muret de pierre et prit un raccourci à travers les sillons sombres et friables.

Les corneilles avaient manifestement trouvé quelque chose à manger – un renard mort ou un lapin – parce qu'elles décrivait des cercles dans le ciel, plongeaient, croassaient et se chamaillaient entre elles. Elles étaient tellement occupées que la plupart ne le remarquèrent même pas tandis qu'il s'approchait, et qu'elles continuèrent de battre des ailes et de se disputer leur festin. Quelques-unes s'écartèrent d'un air irrité, mais elles n'allèrent pas très loin.

Il y avait tant de corneilles qu'il ne comprit pas tout de suite ce qu'il voyait. Puis il prit peu à peu conscience qu'elles étaient en train de déchiqueter un corps humain radicalement démembré.

Il eut l'impression que le champ s'inclinait brusquement sous ses pieds. Il trébucha. Puis il s'avança, aussi près qu'il l'osait, et regarda, en proie à une horreur absolue.

Tous les os du corps avaient été entièrement dépouillés de leur chair, à l'exception de quelques lambeaux écarlates autour des articulations. Puis chaque os avait été planté à la verticale dans le sol pour former une sorte de palissade. Sur le côté opposé de la palissade, le crâne était placé sur un tertre d'os plus petits : des os de l'épaule, des os d'orteil et de doigt. Les fémurs étaient disposés de part et d'autre du crâne ; le haut des deux fémurs avait été percé, et une petite poupée de chiffon y était attachée à l'aide d'une ficelle.

Un monceau de déchets humains gisait à l'intérieur de cette enceinte. John distingua le cœur d'aspect spongieux, les poumons semblables à des sacs, l'estomac à moitié dégonflé, ainsi que des morceaux de viande saignante que l'on pouvait encore identifier : des muscles du mollet et des avant-bras. Tandis qu'il était figé sur place, pris de nausées, l'une des corneilles saisit dans son bec une oreille et s'envola en l'emportant, aussitôt poursuivie par trois ou quatre autres congénères poussant des cris furieux.

Les jambes raides, il rebroussa chemin à travers le champ. Gabriel et son aide, Finbar, continuaient de creuser les fondations pour la nouvelle chaudière. Gabriel leva les yeux comme il s'approchait.

— Que se passe-t-il, John ?

— Il y a eu... un genre d'accident.

— Un accident ? Où ça ?

— Là-haut, près de Iollan's Wood. Tu vois l'endroit où se trouvent les corneilles ? Reste ici... Surtout, tu ne vas pas là-bas, et tu empêches Finbar d'y aller. Ou toute autre personne.

Gabriel comprit, à l'expression de John, que quelque chose de terrible était arrivé.

— Qu'est-ce que c'est ? Quelqu'un est mort ?

John hocha la tête, puis se retourna brusquement, s'appuya contre le mur et vomit son déjeuner : soupe aux pommes de terre et aux poireaux, *soda bread*⁵. Gabriel et Finbar l'observèrent d'un air grave et demeurèrent silencieux jusqu'à ce qu'il se soit essuyé la bouche et ait craché plusieurs fois.

— Vous voulez que je prévienne les *gardai* ? lui demanda Gabriel.

— Pas la peine. J'ai le numéro de cette femme commissaire. Tu restes ici et tu ouvres l'œil, d'accord ?

Il appela Katie sur son portable. Elle tarda à répondre et, lorsqu'elle le fit, la communication était très mauvaise.

— Commissaire ? cria-t-il, un doigt dans l'oreille. Ici John Meagher, de la ferme Meagher.

— Désolée... vous entendez pas... je suis...

— C'est John Meagher. J'ai trouvé un autre corps. Un autre squelette.

— Un autre squelette ? Au même endroit ? Sous le silo ?

— Non... dans le champ du haut. Celui-là est récent.

— Désolée... Où avez-vous dit ? Je suis... tunnel Jack Lynch...

Il y eut des crachotements, puis sa voix redevint plus distincte.

— Désolée, je suis en voiture et me rends au South Infirmary. Où avez-vous dit que se trouvait le squelette ?

— Dans le champ du haut, près du bois. Mais il est différent des autres. Le reste du corps... toute la chair... est toujours là. Apparemment, il est là depuis quelques heures seulement.

— Entendu. J'arrive immédiatement. Surtout, ne vous en approchez plus. Il y a peut-être des empreintes de pas ou d'autres preuves matérielles...

— Je ne retournerais pas là-bas pour tout l'or du monde !

Liam Fennessy écarta la bâche en plastique et s'avança. Il regarda longuement le crâne, les os et les viscères luisants, puis il secoua la tête et murmura :

— Putain de merde !

— Le docteur Reidy revient par avion et sera là dans la soirée, annonça Katie en glissant dans sa bouche un autre bonbon à la menthe Ritchie's. Il veut voir les restes *in situ*.

— C'est une femme, hein ?

Katie acquiesça.

— Nous avons trouvé une partie de ses organes génitaux externes et l'un de ses seins. Nous avons également trouvé son cuir chevelu. De longs cheveux blonds, couleur naturelle. En outre, de grands lambeaux de chair provenant de son dos sont encore intacts, et sa peau semble très ferme. En attendant l'avis autorisé du docteur Reidy, je dirais que nous sommes en présence d'une jeune fille d'une vingtaine d'années. La peau est très hâlée. Ou bien c'était une fille de la région qui était récemment en vacances, ou bien c'était une touriste venue d'un pays très ensoleillé.

— Je vais vérifier les dépositions concernant les personnes disparues, intervint Jimmy O'Rourke, une cigarette non allumée oscillant entre ses lèvres. Mais si cette fille était une touriste ou faisait du tourisme à pied avec un sac à dos, il pourrait être difficile de trouver qui elle était : beaucoup de ces routards partent pendant des mois avant que leurs familles commencent à se demander où ils sont...

— Des marques d'identification ? demanda Liam. Des tatouages, des piercings, des boucles d'oreilles ?

— Pas de tatouages, pas de piercings et, malheureusement, les cornilles ont filé avec les oreilles. Mais nous avons le crâne, et nous avons une partie du nez et la plupart des muscles faciaux. Il ne devrait pas être trop difficile d'obtenir une image IRM identifiable.

Liam s'accroupit devant l'un des fémurs et donna une chiquenaude à la petite poupée de chiffon.

— Bien sûr, c'est l'élément le plus déconcertant, dit Katie. Autant que nous le sachions, personne n'est au courant pour ces poupées, à part nous.

— Et les deux types qui ont découvert les squelettes, fit remarquer Liam. Et le fermier, John Meagher. Et sa mère.

— Vous ne pensez pas sérieusement que John Meagher aurait imité les meurtres précédents dans sa propre ferme ?

— Je ne pense absolument rien pour le moment. Mais, jusqu'ici, nous n'avons relevé aucune légende folklorique mentionnant des poupées de chiffon attachées à des fémurs de femmes. Donc, nous pouvons supposer à juste titre que celui qui a fait ça était au courant pour les poupées trouvées sur le premier lot de squelettes...

Il ôta ses lunettes à la James Joyce et scruta les fémurs encore plus attentivement.

— Apparemment, ce trou a été percé avec une perceuse électrique. Les autres l'avaient été à l'aide d'un vilebrequin.

— J'ai déjà confisqué trois perceuses électriques dans la remise de la ferme, dit Katie. J'ai également fait emporter toutes les mèches. Deux jeux complets de mèches pour professionnels – il n'en manquait que deux –, plus une boîte en fer-blanc contenant onze mèches

assorties. Oh... et trois pelotes de ficelle.

— Et vous pensez que John Meagher n'a absolument rien à voir là-dedans ?

— Je suis minutieuse, Liam, c'est tout.

— Des empreintes de pas ? Un champ fraîchement labouré, c'est idéal pour des empreintes !

— Nous effectuons des moulages. Mais, chose surprenante vu la façon dont le corps a été disposé, il y a très peu d'empreintes de pas.

— Alors, que voulez-vous que je fasse ?

— Faites du porte-à-porte, les maisons, les pubs, et tous les Bed & Breakfast dans un rayon de quinze kilomètres. Vous recherchez une jeune fille au teint hâlé avec de longs cheveux blonds.

— Et vous ?

— Je dois parler à Dermot. Ensuite, je dois faire un communiqué à la presse.

Liam se releva.

— Les poupées de chiffon sont la clé de cette affaire. Si nous parvenons à découvrir ce qu'elles signifient, nous saurons ce qui s'est passé ici, et pourquoi, et qui en est l'auteur.

Jimmy O'Rourke s'approcha :

— Venez voir, commissaire.

Il conduisit Katie vers le côté droit du jardin d'os et montra du doigt un énorme lambeau de chair qui avait été découpé sur la hanche de la victime, dans sa fesse et sur la partie supérieure de sa cuisse. Cela ressemblait presque à un cuissot de porc désossé au rayon boucherie d'un supermarché.

— Regardez ici... Il y a une entaille autour du haut de la cuisse. Une entaille très profonde. La dernière fois que j'ai vu un truc de ce genre, c'est lorsqu'un type s'est fait happer le bras par une presse mécanique à Douglas. Ses copains à l'imprimerie lui ont fait un garrot autour du haut de son bras pour empêcher qu'il ne se vide de tout son sang.

— Et qu'en déduisez-vous ? demanda Katie.

— Je ne sais pas trop. Mais pour quelle raison quelqu'un ferait-il un garrot à la jambe d'un cadavre ?

— Vous voulez dire que cette jeune fille aurait pu être amputée d'une jambe alors qu'elle était toujours en vie ?

— Pas amputée, non. Regardez les os : ils sont tous intacts. Ils n'ont pas été sciés.

Katie considéra l'horrible chaos du corps démembré de la jeune fille.

— Un sacré gâchis, dit-elle. Mais voyez avec quelle précision ces muscles ont été découpés. Celui qui a fait ce travail sait vraiment manier le scalpel !

— Je vais me renseigner auprès des hôpitaux, déclara Liam. On ne

sait jamais. Nous recherchons peut-être un chirurgien fou. Un docteur Frankenstein qui procéderait à l'envers !

— Interrogez également les bouchers de la région, ajouta Katie.

— Excellente idée ! L'un de mes neveux travaille pour O'Reilly au Marché anglais. C'est comme ça que j'ai mes boudins noirs pour un prix raisonnable !

— Entendu, dit Katie.

Les photographes se mettaient au travail, et la lueur aveuglante d'ampoules de flash l'obligea à détourner la tête. Elle préférait ne pas penser aux souffrances que cette jeune fille anonyme avait endurées. Elle était si bouleversée par l'horreur de cet acte qu'elle tremblait violemment.

— Attendez, dit Liam.

Il chercha dans la poche de son pardessus de tweed et en tira un mouchoir d'une blancheur immaculée.

— Quoi ? fit-elle en fronçant les sourcils.

Il déplia le mouchoir à son intention, mais elle ne comprenait toujours pas ce qu'il voulait dire. Alors il montra ses propres yeux, l'un après l'autre, pour indiquer qu'elle pleurerait.

5. Pain fait de farine et de babeurre.

L'après-midi, Katie tint une nouvelle conférence de presse à Anglesea Street. La salle était bondée : plus de soixante journalistes et cameramen. Elle se contenta d'exposer les faits : le corps d'une jeune fille non identifiée avait été découvert à la ferme Meagher, son squelette avait été dépouillé de sa chair et disposé « d'une manière suggérant un genre de rituel ou un comportement fétichiste ».

— Existe-t-il une similitude entre la façon dont était disposé ce squelette et celle dont l'étaient les onze premiers ? demanda Dougal Cleary de RTE 1.

— Non. Il semble que les onze premiers squelettes aient été enterrés pêle-mêle. Celui-ci a été placé très soigneusement à ciel ouvert, ainsi que la chair qui en avait été retirée.

— Retirée comment ?

— Habilement, dirais-je. À l'aide d'un scalpel ou d'un couteau.

— Donc vous recherchez peut-être quelqu'un qui a des connaissances médicales ?

— C'est possible. Mais nous réservons notre opinion jusqu'à ce que nous ayons reçu le rapport d'autopsie du docteur Reidy.

— Vous n'arrêtez pas de prononcer le mot « rituel »... Mais à quel rituel faites-vous allusion, au juste ?

— Jusqu'ici, j'utilise le mot uniquement dans le sens où cette jeune femme n'a pas été assassinée avec colère, ni à l'aveuglette, mais selon une procédure mûrement réfléchie. Nous ignorons si cette procédure a des implications religieuses ou occultes. Le professeur Gerard O'Brien, de l'Université, nous assiste dans nos investigations ; mais, jusqu'à présent, il n'a proposé aucune explication complète.

— A-t-il suggéré une explication *incomplète* ?

— Rien dont il soit utile de parler pour le moment.

— Est-ce que ce dernier meurtre met en doute la théorie de Jack Devitt, à savoir qu'un officier de l'armée britannique aurait assassiné ces onze femmes en 1915 ?

— Une fois encore, nous réservons notre opinion. Bien sûr, la même personne n'a pas pu commettre ce dernier meurtre. Mais nous prenons en compte l'hypothèse que les deux meurtriers pourraient appartenir à la même secte, ou avoir des croyances mystiques similaires. En fait, nous prendrons en compte toutes les hypothèses qui se présenteront à nous.

— Est-ce que cela signifie que vous allez rouvrir le dossier des meurtres commis en 1915 ?

— Nous le devons... dans la mesure où cela pourrait éclairer utilement cette dernière affaire. Nous allons publier demain la liste de ces onze femmes dans les journaux, et demander à toute personne qui pourrait leur être apparentée de nous contacter immédiatement, afin que nous puissions procéder à des tests ADN.

— Je suppose que, à titre personnel, vous n'aviez jamais eu l'intention de mettre fin à votre enquête ?

— Douze femmes ont été massacrées de façon inexplicable. Quel que soit le moment où elles ont été tuées, quelle que soit leur identité, nous leur devons à toutes de découvrir qui les a assassinées...

Ce soir-là, elle quitta l'immeuble de la Garda peu après 18 heures et alla faire des courses au Tesco dans Paul Street. Elle arpenta les allées du supermarché avec son chariot, en s'efforçant de ne pas penser au corps démembré dans le champ. À moins que ne surgissent de nouveaux indices, elle ne pouvait rien faire d'utile jusqu'à demain, et elle avait besoin de temps pour se ressaisir. Elle avait vu des personnes aux visages réduits en bouillie par des fusils à canon scié. Elle avait vu des personnes mortes noyées, brûlées, écrasées. Elle avait même vu des personnes méthodiquement torturées avec des tisonniers chauffés à blanc et des tenailles. Mais elle n'avait encore jamais vu un corps profané aussi complètement, dépouillé à ce point de son humanité, si totalement démembré. Cela la faisait penser à un cambriolage, plutôt qu'à un meurtre. Cela donnait presque l'impression que le meurtrier de la jeune fille avait mis son corps en pièces, morceau après morceau, dans une quête obstinée pour trouver son âme.

Elle avait l'intention, pour le dîner, de faire un bœuf mode accompagné de Guinness. Elle acheta des carottes, des navets et des oignons. Mais, alors qu'elle poussait son chariot vers le rayon boucherie, elle s'aperçut qu'elle respirait de plus en plus vite. Puis elle hyperventila. Elle serra violemment la poignée du chariot et ferma les yeux. Elle sentit une sueur glacée lui couler dans le dos.

— Est-ce que ça va, ma petite ? lui demanda une femme d'un certain âge.

Elle ouvrit les yeux et, juste devant elle, brillamment éclairés comme un accident de la route, elle aperçut des foies marron foncé luisants, des quartiers de bœuf écarlates, des monceaux de tripes jaune crème.

— Tout va bien, répondit-elle. Une petite défaillance, c'est tout.

Elle laissa son chariot où il était et sortit précipitamment du supermarché.

Elle remontait Carey's Lane lorsqu'une voix de femme appela :

— Katie ! Katie McCarthy !

Elle se retourna. Une jeune femme aux cheveux blonds, grassouillette et de petite taille, portant un imperméable vert, lui faisait de grands signes. Katie ne la reconnut pas tout de suite, puis elle s'exclama :

— Brigid Dennehy ! Je n'arrive pas à le croire...

— Comment vas-tu, Katie ? Je t'ai vue à la télévision. Tu as un job sensationnel, maintenant !

— Brigid, je ne t'ai pas vue depuis des années ! Que deviens-tu ?

— Oh, le truc habituel, tu sais. Mariée, des gosses. Nous avons déménagé : nous habitons à Skibbereen. C'est pour cette raison que je ne viens plus très souvent en ville.

— Tu as le temps de prendre un café ? lui demanda Katie. Il faut absolument que tu me racontes tout !

Elles allèrent à la cafétéria du Meadows & Byrne, le magasin d'électroménager à la mode sur Emmet Place. Toutes deux commandèrent des cappuccinos et Katie choisit deux énormes gâteaux à la crème, avec du sirop de framboise.

— Hé, je suis au régime ! protesta Brigid.

— Et alors ? Moi aussi ! Mais ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre la fille qui avait mis le feu à vos nattes à Notre-Dame-de-Lourdes !

— J'ai l'impression que c'était une autre vie, murmura Brigid.

Elle n'avait pas trop changé depuis l'époque où Katie l'avait connue à l'école. Grassouillette mais jolie, des taches de rousseur et des cheveux bruns bouclés. Mais, à cette époque, elle était toujours très sûre d'elle, enjouée et partante pour faire les quatre cents coups. À présent, elle semblait préoccupée et fatiguée, et ses cheveux étaient striés de gris sur la tempe gauche. Les poignets de son imperméable commençaient à s'effranger, et son chandail vert foncé avait connu des jours meilleurs.

— Depuis combien de temps es-tu mariée ? lui demanda Katie en remuant son café.

— Pat et moi, on s'est mariés dès la fin de mes études.

— C'est le même Pat avec qui tu sortais en troisième ?

— Tout à fait. Pat Murphy. Celui qui venait me chercher après les cours. Tu l'avais surnommé « cou de girafe »...

— Oh, je suis désolée. Mais il était très grand et plutôt dégingandé, non ?

— Pff ! Plus maintenant. Ces derniers temps, il te faudrait une heure pour faire le tour complet de Pat !

— Combien d'enfants ?

— Six. Deux garçons et quatre filles. L'aîné a dix-sept ans et la petite dernière a dix-neuf mois.

— Je suis tellement contente pour toi.

Brigid demeura silencieuse. Elle prit son gâteau, puis le reposa, comme si cela ne lui disait rien.

— Brigid ? fit Katie en fronçant les sourcils.

— Pour être franche, cela n'a pas été facile. Il y a un an, Pat s'est cassé la jambe alors qu'il posait une toiture à Scull. Depuis, il est au chômage.

— Je suis vraiment désolée. Vous vous en sortez comment ?

— Pas très bien. Depuis, Pat est très déprimé, tu comprends. Je ne peux pas vraiment le lui reprocher : il souffre constamment. Mais il boit beaucoup, ce qui n'arrange rien.

Katie prit sa main et la serra.

— Je n'aurais jamais imaginé que la vie tournerait de cette façon, dit Brigid. Je pensais que ce serait comme dans les romans d'amour, tu sais.

Elle plaqua sa main sur sa bouche et se mit brusquement à pleurer.

— Oh, Brigid ! La situation ne peut pas être aussi désespérée que ça...

— Pat dépense tout l'argent de sa pension d'invalidité dans les pubs. Il sort tous les soirs et rentre très tard. Parfois même, il ne rentre pas du tout. J'ai essayé d'en parler avec lui, mais il refuse de m'écouter. Il a changé du tout au tout. Ce n'est plus l'homme que j'ai épousé...

Les larmes coulaient sur ses joues et tombaient sur son gâteau. Elle dut prendre son mouchoir et se moucher.

— J'ai habité quelque temps chez ma sœur à Cork. Je n'en pouvais plus. Je n'en pouvais vraiment plus. J'étais si malheureuse, tu ne peux pas savoir ! Autrefois, je t'enviais tellement. Je te trouvais si intelligente, si jolie, je voulais tant te ressembler...

— Tu dois être forte, Brigid.

— J'ai essayé, mais c'est sans espoir. Quelquefois, j'ai envie de me jeter dans la rivière. Et je le ferais, s'il n'y avait pas les enfants.

— Allons, Brigid, il ne faut pas dire ça !

Brigid se moucha de nouveau.

— Quel est le secret, Katie ? Comment puis-je être heureuse ?

— Je ne sais pas, Brigid. J'aimerais bien le savoir.

— Mais tu es heureuse, n'est-ce pas ? Tu es mariée, hein ?

— Oui. J'ai épousé Paul Maguire. Je ne crois pas que tu le connaisses. Paul est... une espèce de promoteur immobilier.

— Et tu as ce job formidable.

Katie s'apprêtait à dire à Brigid à quel point son travail était le plus souvent monotone et déprimant, et comment elle avait perdu Seamus. Mais Brigid la regardait avec une telle admiration qu'elle ne put que sourire et hocher la tête.

Brigid commença à manger son gâteau et laissa de la crème sur sa lèvre supérieure.

— Cela me remonte le moral, tu sais, de penser que nous *pouvons* être heureux.

— Oui, dit Katie. Nous le *pouvons*.

Elle sortait du parking à plusieurs niveaux de Paul Street lorsque son téléphone gazonilla.

— Commissaire ? C'est Liam Fennessy. Vous feriez bien de venir au croisement de Blarney Road, aussi vite que possible.

— Que s'est-il passé ?

— C'est un vieil ami à nous. Apparemment, quelqu'un a décidé de lui donner une leçon qu'il n'oubliera pas de sitôt.

— Je suis sur Lavitt's Quay. Je vous rejoins dans cinq minutes.

Elle franchit la rivière et se dirigea vers l'ouest, brûlant trois feux rouges. Elle passa devant les murs en silex sombres de City Gaol, l'ancienne prison municipale, et continua sur Blarney Road. Il commença à pleuvoir, l'une de ces averses cinglantes que l'Atlantique apporte sans prévenir.

Deux voitures de patrouille étaient déjà garées au carrefour, ainsi que la Vectra verte de Liam. Alors que Katie se rangeait sur le bas-côté, une ambulance arriva également. Ses lumières bleutées scintillaient sous la pluie. Un *garda* en uniforme s'approcha de la voiture de Katie et ouvrit sa portière.

— Un automobiliste nous a téléphoné. Il semble que des dizaines de voitures soient passées sans même le voir...

Katie prit son boudier jaune fluo sur la banquette arrière et l'enfila tout en suivant le *garda* vers le triangle d'herbe où Shandon Road rejoignait Blarney Road. Là se dressait un calvaire : la statue en marbre blanc du Christ sur la croix, la Vierge Marie agenouillée sur l'herbe devant lui, affligée, et Marie-Madeleine détournant la tête.

Liam Fennessy se tenait devant la croix, le col de son pardessus relevé.

— Il est là depuis au moins deux heures. Nous attendons les sapeurs-pompiers.

D'un côté de la croix était suspendu le corps de Jésus. De l'autre côté, illuminé par les phares, était suspendu un homme corpulent, nu à l'exception de son caleçon. Il était entièrement recouvert d'une peinture blanche, mate, si bien qu'il donnait l'impression d'être lui aussi sculpté dans le marbre. Les seuls indices qu'il s'agissait d'un être humain vivant, c'étaient ses yeux noirs et brillants, la balafre rouge de sa bouche, et le sang qui avait dégoutté de la couronne en fil de fer barbelé que l'on avait placée sur sa tête aux cheveux coupés ras.

Un *garda* de forte carrure était juché sur un petit escabeau : les bras passés autour de la taille de l'homme, il s'efforçait de porter un peu de

son poids. Les yeux de l'homme étaient ouverts et levés vers le ciel, mais il n'émettait aucun son.

— Doux Jésus ! s'exclama Katie.

— Une sacrée ressemblance, en effet. Mais, en fait, c'est Dave MacSweeny.

Katie sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. *Oh, mon Dieu ! pensa-t-elle. Ne me dites pas que c'est ce qu'Eamonn Collins entend par « se montrer explicite ».* Si c'était le cas, alors Dave MacSweeny ne serait pas le seul à finir crucifié.

— On ne peut pas le détacher ?

— C'est pour cette raison que nous avons appelé les sapeurs-pompiers. On l'a cloué à la pierre à l'aide d'une riveteuse à air comprimé. Il nous faut un coupe-boulons avant de pouvoir assister à la descente de croix de Dave MacSweeny !

— Est-ce qu'il est conscient ?

— Je n'en suis pas certain. Je lui ai demandé qui l'avait cloué sur cette croix, mais il n'a pas réagi.

— Ses yeux sont ouverts.

— Oui, mais lorsque j'ai agité ma main devant son visage, il n'a même pas battu des paupières...

Katie regarda vers trois petites maisons sans étage de l'autre côté de la route.

— Des témoins ?

— La maison sur la droite est inoccupée et à vendre. Celle du milieu, il n'y a personne pour le moment. Et la vieille dame qui habite la dernière maison est à deux doigts de sucrer les fraises. Quand je l'ai priée de me prêter son escabeau, elle a voulu savoir si je venais tailler ses haies. Mais comment donc ! Dans l'obscurité, sous la pluie, et avec mon pardessus John Magee à quatre cents livres !

— Bon. Je passerai un appel à témoin par l'intermédiaire des médias. Quelqu'un a forcément vu quelque chose... même s'il n'y avait qu'une fourgonnette garée ici.

— Une fourgonnette ?

— Forcément. Ils n'auraient quand même pas traversé la ville avec un homme peint en blanc assis à l'arrière de leur voiture ! Et ils avaient besoin d'un motocompresseur pour la riveteuse, et de deux échelles pour le hisser sur la croix.

— Eh bien, nous avons constaté quatre creux très profonds dans l'herbe, ici, probablement dus à des échelles. Il y a également des traces de pneus, au bord de l'accotement.

Katie regarda de nouveau Dave MacSweeny. Ses yeux étaient toujours levés vers le ciel ; la pluie commençait à strier la peinture blanche sur ses joues, et il donnait l'impression de pleurer.

Il fallut plus de vingt minutes aux sapeurs-pompiers pour descendre Dave MacSweeny de la croix. En l'occurrence, les clous étaient bien trop durs pour un coupe-boulons, et ils durent les cisailer avec une meule. Katie se tint à proximité, épaules voûtées sous la pluie, tandis que Dave MacSweeny, suspendu sur la croix, enveloppé dans une couverture de survie argentée et affublé de lunettes protectrices en plastique, était entouré de cascades d'étincelles orange.

— Il ressemble plus à une dinde de Noël qu'au Christ crucifié, fit remarquer Liam.

Finalement, les sapeurs-pompiers descendirent Dave MacSweeny jusqu'au sol et l'allongèrent sur une civière. Katie se pencha vers lui :

— Dave ? Est-ce que vous m'entendez, Dave ?

Il la regarda fixement, mais ne répondit pas.

— Dave, est-ce que vous savez qui vous a fait ça ?

Il fit un imperceptible signe de tête affirmatif.

— Qui était-ce, Dave ? Vous voulez bien me le dire ?

Un coin de sa bouche frissonna et esquissa un sourire.

— Excusez-moi, commissaire, intervint l'un des ambulanciers, mais nous devons le transporter à l'hôpital de toute urgence.

— Oui, bien sûr.

Katie se redressa et laissa les ambulanciers emmener Dave MacSweeny. Elle se retourna et vit que Liam la regardait d'un air perplexe, comme si quelque chose lui échappait.

— Quel est le problème ?

— Rien. J'essayais seulement de comprendre pourquoi on s'est donné autant de mal pour le crucifier. Ils n'avaient pas l'intention de le tuer, c'est évident : quelqu'un allait bien finir par l'apercevoir avant qu'il meure. Qu'en pensez-vous ? Quelqu'un a voulu lui donner une leçon ?

— Probablement. Ce type est une ordure, vous le savez. Il a pu se mettre à dos une foule de gens.

— Mais pourquoi le crucifier ? Ils ont pris de sacrés risques, à l'amener jusqu'ici et à le suspendre à cette croix, tout près d'un carrefour. Pourquoi ne pas aller chez lui et le clouer à sa table de cuisine, tout bêtement ? C'était bien moins risqué, et c'était exactement la même punition...

La pluie avait cessé, et Katie abaissa la capuche de son boudoir.

— Je suis incapable de vous répondre, Liam. Qui sait ce qui se passe dans la tête d'individus qui clouent un homme sur une croix ? Ils souffraient peut-être d'un complexe de Ponce Pilate...

Liam lui ouvrit sa portière, et l'alarme de la voiture se déclencha.

— Sauf votre respect, commissaire, vous ne réfléchissez pas assez.

— Quoi ? fit Katie d'un ton brusque.

— S'ils l'ont cloué ici au bord de la route, ils ne l'ont pas fait

simplement pour le punir... Ils l'ont également fait pour que quelqu'un d'autre l'apprenne. Peut-être en guise d'avertissement.

— Ma foi, vous avez entièrement raison, reconnu Katie. Désolée, mais je dois penser à un tas de choses en ce moment. Par exemple, à cette jeune fille démembrée à la ferme Meagher...

— Oui, bien sûr. Écoutez, je m'occupe de cette affaire. Je m'étais juste dit que vous deviez voir ça.

— Merci beaucoup pour le spectacle ! répliqua Katie. Comme si je n'avais pas déjà eu plus que ma part de nausées !

Elle appela Eamonn Collins sur son portable. Une femme répondit avec un accent nasillard de Dublin. En bruit de fond, Katie entendit Andy Williams chanter *Moon River*.

— Eamonn est là ?

— Qui veut le savoir ?

— Katie Maguire.

— Et qui est Katie Maguire, si je puis me permettre ?

— Le commissaire Katie Maguire. Satisfaite ?

— D'accord, d'accord ! Pas la peine de m'engueuler !

Eamonn prit la communication.

— Bonsoir, commissaire. Que puis-je pour vous ?

— Vous en avez fait plus qu'assez, merci. Merde, qu'est-ce qui vous a pris ? Je voulais que vous ayez une petite conversation avec Dave MacSweeny, pas que toute la ville soit au courant !

— À vrai dire, cela a commencé par une petite conversation, et puis il a haussé le ton. Il a mal parlé de ma mère, vous comprenez, et je ne pouvais pas laisser passer ça.

— Alors vous avez décidé de le crucifier ? Sainte Mère de Dieu, Eamonn, il y aura une enquête approfondie et cette histoire va faire les gros titres des journaux ! Et ne me dites pas que Dave MacSweeny ne se fera pas un plaisir de révéler à tout le monde qui a fait ça, et pourquoi !

— Oh, j'en doute fort, commissaire. Outre sa punition, il a eu droit à un avertissement en bonne et due forme. Je serais très surpris que, après ça, il vous cause d'autres ennuis.

— J'espère foutrement que vous avez raison, Eamonn, sans quoi je plonge pour vos conneries, et je ferai en sorte que vous plongiez avec moi.

— Oh, commissaire ! « Tu as hérité de certaines fleurs du Jardin d'Éden, mais la trace du serpent est sur elles. »

— Je connais, dit Katie. Thomas Moore.

Le docteur Reidy avait de grosses poches sous les yeux, comme s'il n'avait pas dormi depuis une semaine, et il empestait le tabac. Sans un mot, il lui tendit un grand pot de Vick's Vapor Rub. Katie plongea son doigt dans le pot et en étala une couche épaisse sur sa lèvre supérieure. Cela fit larmoyer ses yeux et couler son nez, mais c'était encore préférable.

Le docteur Reidy l'emmena dans le couloir et la fit entrer dans une petite salle, en face du laboratoire de pathologie principal, et là, sur deux tables d'autopsie en acier inoxydable, il y avait tout ce qui subsistait de la jeune femme dont les restes avaient été trouvés à la ferme Meagher.

Son squelette avait été reconstitué sur la table de gauche et, sur la table de droite, le docteur Reidy avait fait de son mieux pour refaçonner sa peau, sa chair et ses viscères – un simulacre de la jeune fille qu'elle avait été. C'était la parodie flasque et informe d'un être humain, tacheté, tuméfié et couvert de caillots de sang, et cela ressemblait plus à une housse vide pour chemise de nuit qu'à une femme. Katie fut néanmoins surprise de constater à quel point le docteur Reidy avait réussi à la restituer. Elle s'approcha de la table et contempla longuement le cadavre. Le docteur Reidy disposa ses instruments sans la déranger.

— Cause de la mort ? demanda-t-elle enfin.

— Traumatisme chirurgical, très probablement, provoqué par une diminution de l'élément liquide dans le sang.

— Ce qui signifie qu'il a enlevé sa chair alors qu'elle était toujours vivante ?

Le docteur Reidy hocha la tête.

— Je le regrette, mais c'est sans doute le cas. À en juger par l'état des tissus, il semble que la chair a été retirée des deux bras et des deux jambes avant que la mort ne survienne. Ce qui explique les profondes contusions autour des biceps et du haut des cuisses. Votre homme lui a fait des garrots pour l'empêcher de mourir d'effusion de sang aussi longtemps qu'il le pouvait.

— Aucun moyen de savoir si elle avait été anesthésiée ou non ?

— Il y avait des résidus d'aspirine dans l'estomac, mais jusqu'ici il n'y a aucune trace d'un autre antidouleur ou d'anesthésiques.

— Vous pensez qu'un chirurgien aurait pu faire ça ?

— Non, absolument pas. La chair a été retirée avec une très grande habileté, dirais-je, mais ce n'est pas le travail de quelqu'un qui a reçu

une formation chirurgicale professionnelle. Nous avons plus vraisemblablement affaire à un boucher très doué.

Katie examina attentivement le visage de la jeune fille. Une partie de sa joue droite manquait, et elle n'avait plus que des trous sombres à la place des yeux. Le docteur Reidy déclara :

— Nous avons retrouvé la plupart de ses organes internes, excepté son cœur. J'ignore si c'était intentionnel ou non.

— Les corneilles l'ont probablement pris.

— Personne ne l'a encore réclamée, je suppose ?

Katie secoua la tête.

— Ne vous inquiétez pas. Avec ce que nous avons ici, le docteur Lambert devrait être en mesure de nous fournir une ressemblance tout à fait acceptable. Je peux vous dire dès à présent qu'elle mesurait environ un mètre quatre-vingts, qu'elle était bien nourrie et avait une bonne constitution, et qu'elle pesait dans les soixante-quinze kilos, bien que je ne dispose pas de tout son corps. Elle était blonde, elle avait entre vingt et un et vingt-quatre ans, et je soupçonne, au vu de la qualité de ses soins dentaires, qu'elle était américaine. Ses dents sont pratiquement parfaites.

— Autre chose ?

— Des hématomes sur ses poignets et ses chevilles indiquent qu'elle était menottée. Si vous réussissez à trouver les menottes, je devrais pouvoir vous donner une identification formelle. Il y a également de profondes marques en forme de losange sur ses fesses. À mon avis, elle est restée allongée plusieurs jours sur un lit ne comportant pas de matelas. Une fois encore, si vous trouvez le lit, je devrais pouvoir vous donner une identification formelle, ainsi qu'une comparaison d'ADN. C'était un lit de style ancien, dirais-je. Et, bien sûr, elle a sans doute saigné si abondamment qu'il a dû être quasi impossible à l'auteur de ces abominations d'enlever les taches de sang... Une chose encore. Il n'y a pas de traces de ruban adhésif autour de sa bouche, ni aucune meurtrissure, comme cela aurait été le cas si on l'avait bâillonnée. Toutefois, comme vous pouvez le voir, la peau autour de la bouche et des lèvres a été très gravement traumatisée lorsqu'on a écorché son visage. Il n'y a pas non plus de fragments de latex ou de peluche entre ses dents : on ne lui a donc sans doute rien enfoncé dans la bouche pour l'empêcher de crier.

— Elle n'était pas bâillonnée ? Et on a découpé la chair sur ses bras et ses jambes alors qu'elle n'avait que quelques comprimés d'aspirine pour calmer la douleur ? Seigneur, elle a dû hurler !

— Probablement, dit le docteur Reidy sans ciller.

— Ce qui signifie nécessairement qu'on l'a gardée prisonnière dans un endroit isolé... Quelque part où personne ne pouvait l'entendre. Ou bien un endroit insonorisé, par exemple une cave.

— C'est également mon avis.
— Et pour les trous dans les fémurs ?
— Tous deux ont été percés avec une mèche en acier numéro 8. Une mèche toute neuve, à en juger par la netteté des trous, et il y a aussi de légères traces d'huile. Nous avons trouvé des fragments microscopiques de métal : nous devrions donc être également en mesure de l'identifier.

— Très bien, dit Katie. Vous avez toutes les preuves matérielles... Il ne me reste plus qu'à débusquer ce monstre et à procéder à une arrestation.

Le docteur Reidy disposa deux draps sur les tables d'autopsie.

— C'est exact, commissaire. Oserais-je dire que je vous ai mâché le travail ?

Jimmy O'Rourke frappa à la porte de son bureau à 16 h 45 :

— Patron ? La victime de la ferme Meagher. Nous pensons connaître son identité.

Il lui tendit un fax comportant une photographie en couleurs. Katie prit le feuillet et s'aperçut à sa grande surprise que sa main tremblait.

Le fax était daté de la veille, à 18 heures, et avait été envoyé par les services du shérif de Santa Barbara, 1745 Mission Drive, Solvang, Californie. Il était adressé au siège central de la Garda à Phoenix Park.

« Nous avons reçu une demande urgente de M. et Mme Donald F. Kelly de Paseo Delicias, Solvang, concernant leur fille, Fiona Kelly, laquelle effectue en ce moment un voyage de trois semaines, seule et à pied, et visite les comtés de Limerick, Kerry et Cork, en République d'Irlande. Mlle Kelly avait promis à ses parents de leur téléphoner tous les deux ou trois jours afin de les rassurer et de leur dire que tout allait bien. Cependant... »

Katie regarda la photographie. Une jeune fille aux cheveux blonds, rayonnante de santé. Elle se tenait sous une véranda peinte en blanc et riait.

« Fiona est âgée de vingt-deux ans, mesure un mètre quatre-vingts et pèse soixante-seize kilos. Elle porte vraisemblablement un jean bleu et un blouson bleu marine avec des parements bleu turquoise sur le devant. Elle est équipée d'un sac à dos Nike bleu marine. »

— Oh, merde ! murmura Katie.

À 21 h 25, Katie s'entretint au téléphone avec le shérif adjoint Fred Olguin des services du shérif de Santa Barbara.

— Je dois vous prévenir que nous enquêtons sur un meurtre ici. Une jeune fille blonde qui est peut-être américaine.

— Je vois. Je suis vraiment désolé d'apprendre cela. Naturellement, je ne vais rien dire aux Kelly pour le moment. Mais ils sont très

inquiets. Apparemment, Fiona ne manquait jamais de leur téléphoner, quasiment tous les après-midi.

— Il me faut la liste de tous les endroits d'où Fiona a appelé ses parents depuis son arrivée en Irlande. À défaut, les numéros de téléphone.

— Je vous trouve tous ces renseignements, m'dame. Comptez sur moi !

La liste arriva par fax à peine vingt minutes plus tard, ainsi qu'une carte sur laquelle M. et Mme Kelly avaient soigneusement noté le périple de leur fille en faisant de petites croix rouges sur une carte de la République d'Irlande.

Katie pria Liam d'appeler les services des douanes à Shannon et les commissariats de Limerick, Killarney et Bandon. En moins d'une heure, elle avait reconstitué une image assez précise de la plupart des allées et venues de Fiona depuis le moment où elle était descendue de l'avion venant de Los Angeles.

Sur ce, Dermot O'Driscoll entra dans son bureau, un sandwich au jambon fumé dans une main et un gobelet de thé dans l'autre, et lui demanda où elle en était. Elle montra de la tête la carte et la photographie de Fiona punaisée à côté.

— Malheureusement, j'ai le pressentiment que c'est notre victime.

— Elle était américaine, alors ? Pas irlandaise.

— D'ascendance irlandaise.

Ce soir-là, des *gardai* se présentèrent à sept Bed & Breakfast où Fiona avait logé pour la nuit, et interrogèrent les propriétaires. Presque tous dirent qu'elle était « tout à fait charmante, très sympathique et pleine de confiance ». Mme Rooney, de l'hôtel Atlantic à Dingle, déclara : « Elle était tellement naïve que je dois dire que je me suis inquiétée à son sujet. Faire du stop n'est plus aussi sûr que du temps de ma jeunesse. »

Le dernier appel téléphonique de Fiona à ses parents provenait du Bed & Breakfast le Golden Shamrock6 à Ballyvourney, près de Macroom, lequel se trouvait à moins d'une heure en voiture de la ville de Cork.

Peu avant 8 heures, le lendemain matin, le *garda* John Buckley, à Macroom, parla à Denis Hennessy, lequel tenait une confiserie et était dépositaire de journaux sur la grande route de Cork. Il était occupé à ficeler les invendus de la veille lorsqu'il avait aperçu Fiona faisant du stop juste devant sa boutique. « Difficile de l'oublier, vous savez ? Elle ressemblait à l'une de ces filles dans *Alerte à Malibu*. » Une camionnette bleu pâle et sale s'était arrêtée pour la prendre. Sur la portière arrière était peint : « Entrepreneurs de bâtiment C & J O'Donoghue ».

À 11 h 05, le *garda* Patrick O'Sullivan avait retrouvé Con et Jimmy O'Donoghue, deux jeunes frères qui dirigeaient leur propre entreprise de bâtiment à Mallow, à vingt-cinq kilomètres au nord de Cork. Ils restauraient un ensemble de cottages victoriens à proximité de Cecilstown. Ils se rappelaient très bien avoir pris Fiona en stop à la sortie de Macroom et l'avoir déposée devant le pub l'Angler's Rest, à quelques kilomètres au sud de Blarney.

— Il ne lui est rien arrivé, hein ? C'était une fille adorable !

— Est-ce qu'elle a dit où elle allait ?

— Oh, bien sûr. Elle allait embrasser la Pierre de Blarney. Elle n'arrêtait pas d'en parler.

Patrick appela Katie sur son portable.

— Restez où vous êtes, lui dit Katie. Interrogez le propriétaire de l'Angler's Rest et les habitués. L'un d'entre eux a peut-être vu Fiona Kelly. Je vous rejoins tout de suite.

Le soleil automnal brillait dans son rétroviseur lorsqu'elle emprunta la longue route droite à la sortie de Cork et se rendit à l'Angler's Rest. La plupart des feuilles étaient maintenant tombées : le paysage était illuminé d'orange, de rouge et de jaune, comme si elle le regardait à travers un vitrail.

Patrick l'attendait sur le parking du pub, le col de son blouson relevé. Son haleine formait un petit nuage de vapeur.

— Vous avez parlé au propriétaire ? lui demanda-t-elle en sortant de sa voiture.

— Il n'a rien vu, mais il y a un type ici qui a vu Fiona Kelly.

Le type en question était assis dans la salle, une pinte de Beamish et un petit verre de whisky posés devant lui. Courtaud, le visage rougeaud, il avait le sommet de la tête si étrangement plat qu'on aurait pu poser dessus une tasse et sa soucoupe. Il portait une veste qui avait appartenu jadis à un costume havane et un pantalon qui avait appartenu jadis à un costume bleu foncé.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda Katie.

— Ricky Looney. Comme mon père avant moi.

Le feu pétillait dans l'âtre et tous les clients de l'Angler's Rest observaient Katie avec une curiosité non dissimulée.

— Bien. Ricky, je m'appelle Katie Maguire.

Elle brandit la photographie de Fiona Kelly devant le visage de Ricky.

— Le *garda* O'Sullivan m'a dit que vous aviez vu cette jeune fille.

— C'est exact.

— Est-ce que vous vous rappelez quel jour c'était ?

— C'était le jour où Cork a perdu le match de hurling junior contre Killarney.

— Jeudi, intervint Patrick.
— Vous étiez assis là lorsque vous l'avez vue ? demanda Katie.
— Ouais, tout à fait.
— Et où était-elle ?
— Elle était de l'autre côté de la route, là-bas. Une fourgonnette bleue est arrivée, elle est descendue et a traversé la route là-bas. Et je l'ai observée pendant qu'elle faisait du stop.
— Et quelqu'un l'a prise en stop ?
— Oh, oui. Juste une ou deux minutes plus tard, une grosse voiture noire s'est arrêtée, elle est montée dedans et elle est partie. Voilà tout.
— Quelle était la marque de cette voiture ?
— Une Mercedes, je dirais. Avec un seul phare.
— Vous n'avez pas vu la plaque d'immatriculation ?
Il secoua la tête.
— La voiture était toute couverte de boue à l'arrière. Comme si elle avait roulé dans un champ.

Katie passa un appel pour que l'on arrête toutes les Mercedes noires ou de couleur foncée, et pour que l'on interroge les conducteurs sur leurs allées et venues durant le jeudi de la semaine précédente.

Dermot O'Driscoll la rappela, et il n'était pas content du tout.

— Demain, nous avons une grève des routiers : ils vont bloquer le tunnel Jack Lynch. Si, en plus, vous arrêtez toutes les Mercedes de couleur foncée, ce sera le chaos !

— Je me rends à Blarney, monsieur. Je vous parlerai plus tard.

— Katie, je veux que vous soyez rentrée à 17 heures. J'ai prévu une nouvelle conférence de presse.

— Je suis sûre que vous pouvez vous en charger, monsieur. Vous savez autant de choses sur cette affaire que moi.

— Katie...

— Excusez-moi, monsieur. Je vous laisse.

Katie et Patrick O'Sullivan arrivèrent à Blarney et se garèrent devant le château. Blarney était un attrape-touristes, un petit village comportant un supermarché, deux immenses pubs qui accueillaien des milliers de visiteurs étrangers au cours de l'été, et des boutiques de souvenirs où l'on pouvait acheter des T-shirts Guinness, des porte-clés leprechaun, et des verres en cristal taillé de Waterford à soixante-quinze livres pièce. Cet après-midi, cependant, Blarney était quasi désert, et il n'y avait qu'un seul car sur le parking.

Katie alla jusqu'à la billetterie du château et montra la photographie de Fiona Kelly. La femme à la caisse déclara :

— Non, désolée... D'ailleurs, même si elle était venue ici, je ne la reconnaîtrais pas. Pour moi, tous ces touristes, ce sont juste des

visages, vous savez. Des visages qui n'arrêtent pas de défiler !

Ils traversèrent le parc vers le château lui-même. Un groupe de touristes japonais hilares se faisait photographier sur l'un des ponts en bois. La rivière en contrebas scintillait de centaines de pièces de monnaie que des visiteurs avaient jetées pour que cela leur porte bonheur.

Une fois qu'ils eurent dépassé les Japonais, toutefois, les pelouses et les allées devinrent paisibles et froides, avec seulement le croassement des corneilles et le soleil qui déclinait lentement. Ils gravirent les marches qui menaient au pied de la tour sombre datant du ^{xv}^e siècle. Mais, lorsqu'ils atteignirent l'entrée, Katie lança :

— À vous de jouer, Patrick ! Vous allez là-haut tout seul. Pas question que je me tape quatre cents marches, même au nom du devoir !

Elle attendit près de la boutique de souvenirs. Lorsque Patrick redescendit, il était essoufflé et en sueur, malgré le froid.

— Vous avez pris votre temps ! le taquina-t-elle.

— J'ai parlé aux photographes, haleta-t-il. Ils ne se souviennent pas d'une jeune fille ressemblant à Fiona Kelly venue embrasser la Pierre de Blarney, pas au cours de ces deux ou trois dernières semaines. Mais ils m'enverront des tirages de toutes les photos qu'ils ont prises depuis mercredi dernier. Comme ils l'ont dit eux-mêmes, impossible d'imaginer qu'une jeune Américaine soit venue ici toute seule et ne se soit pas fait photographier, afin d'envoyer la photo à ses parents.

— Très bien, Patrick. Voilà du bon boulot. Veillez à ce qu'ils vous envoient ces photos au plus vite. Mais je pense qu'elle n'est jamais venue ici.

— La Mercedes noire ?

— C'est plus que probable. Il n'y a que six kilomètres de l'Angler's Rest au centre de Blarney : ne me dites pas qu'un automobiliste innocent ne l'aurait pas conduite jusqu'ici.

— Alors il l'a emmenée vers Knocknadeenly, il l'a attachée et il l'a tuée.

— Sans doute. Et il l'a emmenée dans un endroit très isolé. Un cottage ou une grange. Un cottage, à mon avis. Il n'a pas pu la torturer et la dépecer de cette façon en une seule nuit : il avait donc besoin d'un endroit où se reposer, dormir et se faire à manger. Un cottage comportant deux chambres, vraisemblablement. Mettez-vous en rapport avec les agences immobilières de Cork, Mallow et Fermoy.

— Autre chose ?

— Oui. Je veux que la ferme Meagher soit gardée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et je veux au moins une demi-douzaine de voitures de patrouille pour demain matin. Je veux qu'ils frappent à toutes les portes de Ballyhooly, de Glanworth, de

Killavullen et de Castletownroche. Je veux qu'ils sillonnent toutes les routes secondaires et qu'ils s'arrêtent à toutes les fermes, bungalows et dépendances, sans exception. Je veux trouver celui qui a fait ça, Patrick, et très vite.

Un message l'attendait lorsqu'elle rentra à Anglesea Street. Un bouquet de roses rouges virtuel sur l'écran de son ordinateur, et les mots : « Pardonne-moi, Katie. Je suis tellement stupide par moments. Je t'aime, Paul. »

Elle regarda le message un moment, puis l'effaça. Elle aurait préféré que Paul ne se soit pas donné cette peine. Ce serait tellement plus facile de ne plus l'aimer s'il ne continuait pas de faire comme si leur mariage avait toujours une signification. Néanmoins, elle se sentait plus calme à présent, bien plus en paix avec elle-même, comme si elle avait été punie à juste titre pour avoir perdu Seamus.

Peut-être était-ce un truc catholique : faire pénitence. Ou peut-être éprouvait-elle le même sentiment de soulagement qu'exprimaient un nombre surprenant de meurtriers, une fois qu'elle leur avait passé les menottes.

6. Le « Trèfle doré ».

Le mercredi matin, le docteur Reidy appela Katie juste après 10 h 30 :

— Notre victime est Fiona Kelly, sans l'ombre d'un doute.

— Vous en êtes absolument certain ?

— Oui, le dossier dentaire correspond exactement.

— Bon, d'accord. Autre chose ?

— Pas pour le moment. Je me rends au Hayfield Manor pour prendre un petit déjeuner tardif. J'ai toujours du mal à pratiquer une dissection lorsque j'ai faim. À propos, comment s'appelle ce restaurant italien que vous m'avez recommandé ? J'ai pensé que je pourrais y aller ce soir.

— Le Florentino, à mi-hauteur dans Carey's Lane.

Katie raccrocha. Les parents de Fiona devaient prendre l'avion pour venir en Irlande cet après-midi, bien que Katie eût prévenu le shérif adjoint Olguin que, même si le corps était bien celui de Fiona, il était hors de question de les autoriser à la voir. Elle se souvenait d'avoir vu Seamus, dans son petit cercueil blanc. Son petit garçon chéri avait l'air si parfait qu'elle s'était presque attendue à ce qu'il ouvre les yeux et lui adresse un grand sourire.

Peu avant le déjeuner, Jimmy O'Rourke entra dans le bureau de Katie avec des photographies grandeur nature de plus d'une vingtaine d'empreintes de pas, complètes et partielles, relevées dans le champ où le corps de Fiona avait été découvert. Elles avaient été faites par des bottes pour homme en caoutchouc neuves, pointure 43. Elle envoya cinq *gardai* interroger tous les magasins de chaussures et d'articles d'habillement pour hommes de Cork. Avant 17 heures, ils revinrent avec une paire de bottes Primark, que l'on trouvait exclusivement au Penney's, un grand magasin à prix modiques dans Patrick Street. Le Penney's avait vendu vingt-sept paires de ce modèle de bottes depuis qu'elles avaient été mises en vente le 12 octobre. On pouvait retrouver onze clients grâce aux souches de leurs cartes bancaires, mais les autres bottes avaient été payées en espèces. Après tout, elles ne coûtaient que 7,99 livres irlandaises.

Katie chargea son équipe d'aller interroger les onze clients identifiables, mais elle avait très peu d'espoir que le tueur se trouve parmi eux. À moins qu'il n'ait eu envie de se faire attraper.

À 22 h 35, les techniciens du labo revinrent avec des informations sur une trace de pneu qu'ils avaient relevée sur l'accotement boueux à proximité de l'entrée de la ferme Meagher. Il n'avait pas plu la nuit où

le corps de Fiona avait été disposé dans le champ ; aussi n'y avait-il pas de traces nettes sur l'asphalte qui menait aux dépendances. Mais le tueur avait probablement roulé tous phares éteints, il avait franchi le portail de la ferme un peu trop brusquement et avait laissé une empreinte triangulaire de soixante-six millimètres de long et trente-sept de large. La sculpture du pneu avait été vérifiée sur le fichier central de Dublin : elle correspondait à un pneu à carcasse radiale ContiTouring Contact CH95 toute saison, dimension 215/55R16. Parmi beaucoup d'autres véhicules, c'était le pneu qui équipait normalement les Mercedes-Benz SEL.

La fouille des cottages et des fermes dans le secteur de Knocknadeenly s'était jusqu'à présent révélée infructueuse, bien qu'un *garda* ait découvert un alambic illégal et plus de sept cents bouteilles de whisky distillé en fraude dans un hangar à Ballynoe, et qu'un autre soit tombé sur un bulldozer CAT emprunté, dissimulé sous des bottes de foin à Templemichael. Le whisky distillé en fraude avait été confisqué et on avait envoyé un camion à plate-forme pour récupérer le bulldozer, mais aucune arrestation n'avait été effectuée. Katie avait besoin de toute la coopération des habitants de la région.

Elle rentra aux premières heures après minuit, le jeudi matin. Alors qu'elle ôtait son imperméable, elle entendit du bruit, des cris venant de la chambre au premier. Paul avait dû s'endormir devant la télévision, une fois de plus. Elle alla dans la cuisine et alluma la lumière. Depuis son panier, Sergent lui lança un regard de reproche, puis bâilla.

Elle se fit une tasse de thé et s'assit à la table de cuisine. Elle avait à réfléchir à trop de choses pour aller se coucher tout de suite. Cela faisait maintenant une semaine que Fiona avait été enlevée, et son assassin avait très bien pu quitter l'Irlande le lendemain, après avoir disposé son corps dans le champ de la ferme Meagher. Pourtant, elle avait le sentiment qu'il était toujours là, tout proche, comme s'il avait un travail à terminer. C'était juste une impression, rien de plus, résultant probablement de la fatigue, et du besoin éperdu qu'elle avait de croire qu'elle allait le trouver.

Finalement, à 2 h 36, elle versa le restant de son thé dans l'évier, éteignit la lumière et monta au premier. Sergent se recoucha dans son panier en poussant un grognement de soulagement.

Le lendemain matin, elle arriva à Anglesea Street à 10 h 25. Elle avait mis son réveil à 7 h 30, mais, lorsqu'il sonna, elle était plongée dans un rêve concernant sa mère. C'était une chaude journée d'août, avec un ciel bleu et des nuages arrivant de l'Atlantique. Elle était assise dans le jardin et disait à sa mère qu'elle attendait un bébé. Les oiseaux gazouillaient, les feuilles bruissaient au gré du vent. Sa mère fronçait les sourcils et demandait : « Un autre bébé, ou celui qui est mort ? »

Elle se redressa en sursaut. Ses cheveux étaient trempés de sueur. Elle regarda le réveil et vit avec effarement qu'il était 9 h 07. Paul était toujours enfoui dans l'oreiller à côté d'elle, et il ronflait en émettant un râle aigu, sinistre.

Elle s'habilla en hâte et fila son collant noir tout neuf avec son ongle. Elle réussit à avaler un demi-verre de jus d'orange avant de sortir de la maison en sautillant, l'arrière d'une chaussure écrasé maladroitement sous son pied et un morceau de tartine serré entre ses dents. Alors qu'elle approchait de Cork, elle constata que des embouteillages s'étendaient sur plus de deux kilomètres. Le tunnel Jack Lynch était bloqué par les routiers en grève et il y avait un contrôle en face de l'hôtel Silver Springs, où quatre *gardai* arrêtaient toutes les Mercedes noires et de couleur foncée. Lorsqu'elle parvint à atteindre le contrôle, l'un des *gardai* lui lança ironiquement : « Désolé pour ce léger contretemps, commissaire ! » Puis il commença à pleuvoir.

Liam et Jimmy l'attendaient dans son bureau et regardaient par la fenêtre.

— Je vous parie dix livres que je pourrais dégommer trois de ces corneilles avant que les autres s'envolent, dit Liam.

— Sauf votre respect, monsieur, répondit Jimmy, je vous parie vingt livres que vous ne toucheriez même pas ce putain de parking !

Katie entra et suspendit son imperméable à une patère.

— N'essayez jamais de contrarier les mauvais présages, lâcha-t-elle d'un ton sec.

Jimmy jeta un coup d'œil à Liam et haussa un sourcil d'un air interrogateur, mais ni l'un ni l'autre ne firent de commentaire.

— Bon, où en sommes-nous, Jimmy ? lui demanda-t-elle en s'asseyant à sa table de travail et en allumant son ordinateur. Des nouvelles de Dublin ?

— Rien jusqu'à présent. Mais nous avons eu des résultats concernant

les femmes disparues en 1915.

Il ouvrit son calepin et lut à voix haute :

— Une femme de Bishopstown nous a appelés pour dire que Mme Betty Hickey, qui a disparu de Glenville en novembre 1915, était sa grand-mère, et un type de Ballyvolane pense que Mme Mary O'Donovan était son arrière-grand-tante. Tous deux acceptent volontiers de se rendre à l'hôpital pour qu'on leur fasse un prélèvement d'ADN. Enfin, si nous leur payons le déplacement en taxi !

— Ma foi, c'est toujours un début. Est-ce que nous savons quand les parents de Fiona Kelly doivent arriver ?

— Ils seront à Dublin demain matin à 7 h 30, répondit Liam. Ne vous inquiétez pas, j'ai déjà pris des dispositions pour qu'on aille les chercher. Ah, le professeur O'Brien a téléphoné. Il a dit qu'il vous rappellerait plus tard.

— Oh, mon Dieu !

— Il avait quelque chose à vous dire. Quelque chose de fascinant, d'après lui, mais qui n'avait rien de dramatiquement urgent.

— Merci, Liam.

— Nous avons mis en place tous les contrôles ce matin, ajouta Jimmy, pour arrêter les conducteurs de Mercedes noires et de couleur foncée. Mais je parie que vous avez pu le constater par vous-même, non ? Rien jusqu'ici, mais nous prenons leurs noms et leurs adresses afin de vérifier leurs dires plus tard, et nous avons effectué des prélèvements de terre sur leurs pneus avant du côté gauche.

— Bien. J'espère que notre seigneur et maître n'a pas trop rouspété à cause des embouteillages occasionnés !

— Bien sûr que si. Mais c'est son boulot de rouspéter, non ?

Katie pressa le bouton sur son téléphone et demanda au standard de la mettre en communication avec le docteur Reidy. En attendant, elle parcourut rapidement son courrier, lequel comprenait deux invitations à faire une causerie sur le choix d'une carrière dans des écoles de la région. En ce moment, les conseils qu'elle pouvait prodiguer à des jeunes filles tenaient en huit mots : *Ne soyez jamais garda, faites-vous bonne sœur.*

Liam intervint :

— À propos, nous progressons dans l'affaire de la crucifixion.

— Vraiment ? dit-elle sans lever les yeux.

— La riveteuse et le motocompresseur ont été volés dans cette boutique de mode qu'ils sont en train de remettre à neuf, en face du bureau de poste. Le vol a été signalé hier matin à la première heure, dès que les ouvriers ont découvert qu'ils avaient disparu.

— Personne n'a rien vu ni entendu, bien sûr ?

— Nous n'avons pas de témoins oculaires jusqu'à présent. Mais ils

ont probablement été fauchés peu après 16 heures, après le départ des ouvriers. Il y a toujours foule dans le coin à cette heure-là, donc j'ai bon espoir.

— Bien. Mais ne passez pas trop de temps là-dessus, d'accord ? Quel que soit celui qui a fait ça, et quelle qu'en soit la raison, je suis sûr que Dave MacSweeney l'avait mérité !

— Compris. Mais même Notre Seigneur a eu droit à un procès !

Le téléphone sonna. C'était le docteur Reidy. Katie fit pivoter son fauteuil afin de regarder les corneilles juchées sur le toit du parking. Elles semblaient encore plus nombreuses aujourd'hui, au moins vingt ou trente ; elles se querellaient et poussaient des cris rauques.

— Ah, commissaire ! rugit le docteur Reidy. Je n'ai qu'une seule découverte importante à vous rapporter, à part la moule avariée que j'ai trouvée hier soir dans ma soupe aux fruits de mer. La prochaine fois, ayez la bonté de garder pour vous vos recommandations de restaurants ! Cet endroit ressemblait à des toilettes publiques futuristes et la nourriture était digne d'un hospice pour indigents du XIX^e siècle.

— Je suis vraiment désolée, docteur Reidy. La dernière fois que j'ai dîné là-bas, c'était tout à fait délicieux. J'espère que vous n'avez pas été malade ?

— Pas moi, ma chère. Je décèle la putrescence à cinq cents mètres de distance...

— Et quelle était votre autre découverte importante ?

— Aha, oui ! Fiona Kelly n'a pas fait l'objet de violences sexuelles. Bien sûr, le trauma qu'a subi son corps est tel qu'il m'est quasi impossible de dire si elle a fait l'objet d'autres violences. Mais ses tissus du vagin et du rectum ne montrent aucun signe d'une pénétration violente, et les ultraviolets n'indiquent pas de traces de sperme dans son corps.

— Je vois. Est-ce que le meurtrier a laissé la moindre preuve ADN ?

— Rien que nous ayons réussi à trouver jusqu'ici. Pas de poils étrangers, pas de cellules de la peau étrangères, pas de sang qui n'appartenait pas à la victime, pas de salive, pas d'autres sécrétions du corps. Ce n'est pas vraiment surprenant, vu l'état de ses restes, mais ne désespérons pas prématurément. Nous l'examinons, millimètre par millimètre, et notre application sera peut-être récompensée, qui sait ?

— Mais vous ne pensez pas que le mobile du tueur était d'ordre sexuel ?

— Hum, avec le sexe, c'est toujours difficile à dire. Je me souviens d'un individu, à Ballybunion, qui prenait son pied en étouffant des femmes avec des maquereaux fraîchement pêchés. Mais il ne les pénétrait jamais. Il ne retirait même pas son pantalon !

— Très bien, docteur. Je vous remercie. Au fait, nous avons sans

doute trouvé des parents directs de deux des onze femmes de 1915. Le sergent O'Rourke se mettra en rapport avec vous pour que vous procédiez à des tests ADN.

— Ah, les miracles de la médecine légale moderne ! Que feriez-vous sans elle, pauvres flics que vous êtes ? Êtes-vous sur le point de mettre la main sur votre monstre ?

— Nous faisons de gros progrès. Fiona Kelly a été aperçue à proximité de Blarney, et nous avons un signalement du véhicule. Le reste sera probablement un travail de routine. Vous savez, le porte-à-porte...

— Ma chère, vous feriez une merveilleuse gouvernante. Si jamais vous vous lassez de rechercher des criminels, j'ai du travail pour vous, c'est promis !

Katie reposa le combiné sur son socle sans rien ajouter.

— Alors ? demanda Liam.

— Elle n'a pas été violée et il n'y a pas de signes visibles de violences sexuelles.

— Comment peut-il en être certain ? Surtout lorsque la victime a été réduite à de simples quartiers de viande !

— Cette fille était âgée de vingt-deux ans, Liam. Elle avait toute la vie devant elle.

Liam lui adressa un regard circonspect. Katie n'était jamais désinvolte à propos d'un meurtre, contrairement à lui, mais elle se montrait rarement aussi irritable.

Elle se leva et fit le tour de sa table de travail.

— Il y avait peut-être un élément sexuel dans ce qui lui a été fait. Mais Owen Reidy n'est pas un imbécile. Je pense que nous devons nous appliquer principalement à découvrir quel genre de rituel a été exécuté ici.

— Dans ce cas, peut-être feriez-vous mieux de rappeler Gerard O'Brien.

— Oui, peut-être.

Liam sourit et lui donna une petite tape sur l'épaule.

— Le professeur O'Brien vous porte beaucoup d'affection, vous savez...

Le café de Gerard couvrait de buée les verres de ses lunettes.

— Je crois que j'ai fait une découverte très intéressante, déclara-t-il. J'ai cherché Mor-Rioghain sur l'Internet et, de fil en aiguille, je suis tombé sur un site allemand consacré aux rites païens en Westphalie.

— Je vous écoute, dit Katie. Je suis désolée, mais je suis très pressée.

Ils étaient assis devant la baie vitrée d'un café dans Oliver Plunkett Street. Au-dehors, il continuait de pleuvoir, et les trottoirs étroits

étaient encombrés de personnes faisant leurs courses.

— Oh, excusez-moi. Je vais, euh... aller au plus court. À proximité de la ville cathédrale de Münster, apparemment, il y avait une sorcière connue sous le nom de Morgana. Elle se livrait à toutes sortes de méfaits. Par exemple, elle poussait des hurlements lors de mariages, jetait des chats vivants dans l'eau bouillante, mordait les orteils de nouveau-nés... Mais vous pouviez aussi lui demander de vous aider, si vous étiez disposé à lui donner ce qu'elle désirait.

— C'est-à-dire ?

— Il fallait enlever treize femmes à la conduite irréprochable, une à la fois, les emmener dans un lieu sacré, et les écorcher vives. Ensuite, on devait ôter toute la chair de leurs os, afin que Morgana s'en nourrisse, et disposer les os autour de la chair selon un motif bien précis.

Brusquement, Gerard capta toute l'attention de Katie.

— Un motif ? Quel motif ?

— Je ne le sais pas exactement. Mon allemand du XVIII^e siècle n'est pas très bon. Mais cela devait être fait avec beaucoup de soin. *Mit Vorsicht*. Et il y a autre chose. Il fallait attacher une poupée de chiffon aux fémurs de la victime – une poupée de chiffon décorée d'hameçons et de clous. Chacune de ces poupées était censée contenir une moitié de l'âme de la victime : le bon côté fixé à la jambe droite, le mauvais côté fixé à la jambe gauche. Aussi longtemps que l'âme était séparée de cette façon – le bien dans une poupée, le mal dans l'autre –, elle ne pouvait pas aller au purgatoire et elle était obligée de faire tout ce que Morgana lui disait de faire. Elle ne pouvait pas non plus utiliser la magie pour se reconstituer, parce que les poupées empêchaient ses jambes d'être attachées de nouveau à son corps.

Katie demeura silencieuse, tournant et retournant sa cuillère à café entre le pouce et l'index. Gerard O'Brien l'observait avec circonspection, ne sachant trop s'il devait poursuivre.

Puis elle posa sa cuillère sur sa soucoupe et regarda Gerard.

— Et ensuite, que se passait-il ? Une fois que l'on avait tué treize femmes, ôté toute leur chair et attaché ces poupées ?

— Ensuite, je suppose que Morgana vous donnait tout ce que vous désiriez. Argent, renommée, succès auprès des femmes...

— Existe-t-il des cas authentifiés de personnes qui ont vraiment tenté de faire ça ?

— Je n'en sais rien. Mais l'origine de cette légende est tout à fait digne de foi. Elle est mentionnée en détail dans *Hexenprozesse in Westfalen*, du docteur Ignatz Zingerle, et dans un in-quarto du XVII^e siècle intitulé *Wunderbarliche Geheimnissen der Zauberei*.

— Je vois. Eh bien, c'est très intéressant.

Gerard se gratta frénétiquement la tête.

— Ce n'est pas grand-chose, je sais. Mais c'est un début, non ? Au moins, vous savez maintenant à quoi servaient les poupées. Et cela vous aidera peut-être à déterminer le pays d'où est venu votre tueur.

— C'est possible. Mais une fée comme Morgana est connue, sous une forme ou sous une autre, dans quasi tous les pays d'Europe du Nord. Morgan, Mor-Rioghain... Le rituel pour solliciter son aide doit être à peu près le même partout.

— Oui, mais il y a la dentelle.

— Comment ça ?

— Vous m'avez dit que la poupée était faite de lambeaux de jupon, avec un liséré de dentelle allemande. Une légende allemande, de la dentelle allemande. Il y a certainement un lien.

Katie sourit.

— Vous avez peut-être raison, Gerard. L'ennui, c'est que nous avons besoin de preuves convaincantes, et non de spéculations.

— Mais cela pourrait contribuer à vous mettre sur la bonne voie ?

— Cela pourrait, oui.

Gerard consulta sa montre et battit des paupières.

— Je suppose que vous n'avez pas le temps de déjeuner avec moi ?

Elle mangeait un sandwich au poulet ciabatta lorsque Liam frappa à la porte de son bureau.

— Je vais au Regional pour interroger Dave MacSweeny. Cela vous dirait de m'accompagner ?

— Je suis trop occupée, Liam, répondit-elle en ôtant des miettes de pain sur les rapports qu'elle était en train de lire.

— J'ai posé des questions à droite et à gauche. Je pense avoir une idée assez précise de celui qui l'a crucifié.

— Vraiment ?

— Deux types prenaient un pot à la taverne Ovens l'après-midi avant que la riveteuse soit volée. Ils ont quitté le bar à 16 h 45 en disant qu'ils avaient un boulot à faire, mais qu'ils reviendraient plus tard. Ils avaient une fourgonnette Transit blanche garée juste en face du bar, ils sont montés dedans et sont partis. Mais ils ont parcouru seulement vingt-cinq mètres. Ils se sont arrêtés en face du bureau de poste, sont descendus de la fourgonnette et ont ouvert la portière arrière. Personne ne les a vus charger le motocompresseur, donc je n'ai aucune déposition irréfutable de témoins oculaires. Mais je vous parie un billet de dix livres que ce sont eux qui ont fait le coup.

— Et qui étaient ces deux types ? Nous les connaissons ?

— Oh oui ! Gerry Heelan et Cors O'Leary. Et nous savons tous pour qui ils font de petits boulots.

— Eamonn Collins, oui. Eux et une vingtaine d'autres enfoirés. Mais pour quelle raison Eamonn Collins aurait-il voulu crucifier Dave MacSweeny ? Ils ne fréquentent pas les mêmes milieux, ils ne s'occupent pas du même genre de rackets...

— Je sais, dit Liam.

Derrière ses lunettes rondes, son visage était très sérieux.

— Heelan et O'Leary ont peut-être agi seuls, suggéra Katie.

— J'en doute. C'était bien trop théâtral. Bien trop technique, également. Agissant seuls, Heelan et O'Leary auraient coincé MacSweeny dans une ruelle et lui auraient éclaté la tête avec une brique !

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance, dit Katie.

Elle continua de lire ses rapports et de manger, mais Liam resta où il était, appuyé contre le montant de la porte.

Finalement, elle leva les yeux :

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

— On ne peut pas s'empêcher de prêter l'oreille aux bruits qui

courant. Or, selon l'un de ces bruits, Dave MacSweeny cherchait un type qui s'était envoyé sa petite amie, dans l'intention de lui flanquer une dérouillée.

— Ah oui ?

— Et, d'après ce que j'ai entendu dire, il en a effectivement flanqué une sacrée à ce type. Il l'a coincé dans le parking de Beasley Street et il l'a tabassé quelque chose de bien. Ce qui m'amène à penser que, peut-être, ce type a voulu se venger et a demandé à Eamonn Collins de s'en occuper pour lui. Ou elle.

— Tout ça, ce sont des ouï-dire et des suppositions...

— Certes. Mais c'est un mobile possible, non ?

— Dave MacSweeny a plus d'ennemis qu'un chien n'a de puces. N'importe qui aurait pu vouloir lui donner une leçon.

— Je ne sais pas. Il n'y a pas beaucoup de « n'importe qui » qui oseraient faire ça. Dave MacSweeny est un type très vicieux quand il est furax. D'où mon impression que c'était Eamonn Collins. Réfléchissez un instant, commissaire. Non seulement Eamonn Collins est le seul homme à Cork qui aurait eu l'idée de le clouer sur une croix, mais il est également le seul homme à Cork qui aurait eu le culot de lui donner une leçon comme celle-là et de le laisser en vie.

Katie froissa lentement le sachet de son sandwich et le jeta dans la corbeille à papiers.

— Faites-moi savoir où vous en êtes, dit-elle.

L'après-midi, elle alla voir son père. Lorsqu'il vint ouvrir, ses cheveux blancs rebiquaient sur la nuque et il donnait l'impression d'avoir été tiré de son sommeil.

— Katie ! C'est inattendu ! Est-ce que tout va bien ?

Elle s'avança dans le vestibule. Elle sentit une odeur de viande hachée et d'oignons.

— J'avais juste besoin de parler à quelqu'un, c'est tout.

— Oh, pas de problème. Je te prépare une tasse de thé ?

— Non, je te remercie. Je viens de déjeuner.

Ils s'assirent sur la banquette de la fenêtre qui donnait sur la rivière. Le soleil ne cessait d'apparaître et de disparaître. Ils étaient tantôt éclairés par une lumière aveuglante, tels des acteurs, tantôt plongés dans l'ombre comme s'ils n'étaient plus que les souvenirs d'eux-mêmes. En plein soleil, les cheveux de Katie prenaient des reflets cuivrés et sa peau semblait d'un blanc éclatant. C'est alors qu'elle remarqua les taches de soupe à la tomate sur le chandail de son père, et à quel point ses mains étaient desséchées.

— Il se passe quelque chose de très étrange, dit-elle. L'ennui, c'est que je ne sais pas si c'est réel ou imaginaire. Enfin, j'ai le sentiment très net que le meurtrier de Fiona Kelly est tout près, et qu'il y a de

fortes chances pour qu'il commette un autre meurtre. Mais j'ignore pourquoi j'ai ce sentiment. Peut-être est-ce juste moi, la tension et tout le reste.

— Est-ce que tu as la moindre preuve qu'il est toujours à Cork ?

— Absolument aucune. Mais il avait certainement une raison pour reproduire les meurtres de 1915. Ou bien c'est juste un imitateur des meurtres précédents, ou bien il tente à son tour de faire ce que le premier tueur avait apparemment essayé de faire : faire venir l'esprit de cette Mor-Rioghain depuis l'Autre Monde afin de lui demander un service.

— Autrement dit, il aurait l'intention de tuer douze autres femmes ?

— Je ne sais pas. Peut-être que les onze premières femmes comptent toujours pour le sacrifice. On les a retrouvées au même endroit, après tout. Peut-être pense-t-il qu'il a seulement besoin d'en tuer encore une.

— Mais ce serait encore une de trop !

— Bien sûr. Je n'arrive pas à gérer cette affaire. Nous avons tellement de preuves matérielles... et je ne sais toujours pas au juste ce que je cherche.

Son père prit sa main et la serra. Ses doigts étaient si froids qu'il donnait l'impression d'être déjà mort.

— Tu sais ce que tu dois faire ? lui dit-il. Tu dois oublier *qui* tu cherches et réfléchir à *ce que* tu cherches. Tu n'es ni un psychologue ni un profiler : ce n'est pas ton boulot. De toute façon, personne ne peut deviner ce que pense un psychopathe. Oublie les intuitions, les impressions et les mauvais pressentiments. Concentre-toi sur ce que tu sais. Les faits, les preuves matérielles, les dépositions des témoins oculaires.

— Je n'ai qu'un seul témoin oculaire et je ne dirais pas qu'il est particulièrement fiable.

— C'est toujours le cas pour ce type de dépositions. Tu te souviens de ce triple meurtre à Togher ? Un homme avait déclaré que le tueur était de petite taille et roux ; un autre, qu'il était de grande taille et portait une grosse moustache ; et un troisième, que c'était une femme. Mais, entre les trois, j'ai eu suffisamment de preuves pour découvrir qui avait commis ces meurtres.

— La dernière fois que quelqu'un a vu Fiona Kelly, elle montait dans une Mercedes de couleur foncée devant l'Angler's Rest, sur la route de Blarney. Une Mercedes de couleur foncée dont un seul phare fonctionnait. Un homme a été témoin de la scène – un pilier du pub –, et il s'était déjà envoyé un certain nombre de pintes de bière. Il faisait très sombre cet après-midi-là et l'arrière du véhicule était recouvert d'une couche de boue, si bien qu'il ne pouvait pas distinguer la plaque d'immatriculation.

— Il n'a pas pu voir le conducteur ?

Katie secoua la tête.

— La voiture s'est arrêtée à une vingtaine de mètres en face de la baie vitrée du pub, en diagonale ; donc le témoin avait seulement une vue de trois quarts de l'arrière de la voiture.

— Dessine-moi ça.

— Quoi ?

— Tiens... Utilise le bloc-notes du téléphone. Montre-moi où se trouve le pub, où s'est arrêtée la voiture, et où était la fille.

— À quoi bon ?

— Fais-moi confiance.

Katie traça un carré pour représenter l'Angler's Rest, puis deux lignes partant à quarante-cinq degrés vers le nord-est pour représenter la route menant à Blarney. En face de l'Angler's Rest, elle dessina un petit rectangle noir, la voiture, et termina par un petit bonhomme composé de bâtonnets, Fiona Kelly.

Son père considéra un moment le dessin, puis demanda :

— Ce dessin est plus ou moins précis, hein ?

— Autant que possible.

— Et où était assis ton témoin oculaire ?

— Ici, devant la baie vitrée de gauche, avec une vue en diagonale de la route.

— Suffisamment près pour être capable d'identifier la marque de la voiture ?

— C'est ce que je dirais, oui.

— Mais comment savait-il qu'un seul phare fonctionnait ?

— Hein ?

— La voiture est probablement passée devant le pub sans que ton témoin puisse voir l'avant. Ensuite, elle s'est arrêtée pour prendre ta victime, assez loin sur la route pour qu'il puisse voir seulement l'arrière, et elle est repartie très vite pour filer vers le nord-est. Alors, comment savait-il qu'elle n'avait qu'un seul phare ?

— Je l'ignore. Mais pourquoi dirait-il qu'elle n'avait qu'un seul phare si ce n'était pas le cas ? Il l'a sûrement vu.

— Rappelle-toi ce qu'on t'a appris à Templemore : « sûrement » n'existe pas dans le vocabulaire d'un bon policier. Ou bien l'avant de la Mercedes était visible depuis la baie vitrée du pub, ou bien il ne l'était pas. Et, d'après ce que tu viens de me dire, je pense qu'il vaudrait la peine d'avoir un nouvel entretien avec ton témoin oculaire. Tu perds peut-être ton temps, mais... j'ai comme une impression.

— Et c'est toi qui me dis de me méfier des intuitions ?

Il commençait déjà à faire nuit, mais elle se rendit de nouveau à l'Angler's Rest. Il n'y avait que cinq personnes dans la salle, quatre hommes et une femme d'âge mûr aux cheveux d'un noir de corbeau et

au rire strident, mais il faisait chaud, l'endroit était accueillant, et un feu vivace pétillait dans l'âtre.

Ricky Looney était assis à sa place habituelle, une pinte à moitié vide devant lui.

— Je vous offre un verre, Ricky ? lui demanda Katie.

— Une Beamish, si cela ne vous dérange pas. Mais je ne peux rien vous dire de plus que ce que je vous ai déjà dit.

— Ne vous inquiétez pas. Je voulais juste voir si vous pouviez dépeindre ce qui s'était passé.

— Dépeindre ce qui s'était passé ? Vous voulez dire, le *dessiner* ? Je n'ai jamais été très doué pour le dessin !

— Non, rassurez-vous. Tout ce que vous devez faire, c'est fermer les yeux et essayer de *voir* la scène, comme si vous regardiez un film.

Ricky Looney sembla hésiter, mais lorsqu'elle insista : « Allez-y, essayez ! », il ferma les yeux et son visage se crispa en une grimace de concentration.

— Est-ce que vous voyez la jeune fille au bord de la route, en train de faire du stop ?

Il hocha vigoureusement la tête.

— Elle a de longs cheveux blonds, n'est-ce pas ? Mais que porte-t-elle ? Un jean, peut-être ?

— Oui, un jean. Et un blouson avec comme des bandes vertes dessus, là, vous savez ? Et elle a un sac à dos.

— C'est elle. Bravo, Ricky ! À présent, est-ce que vous vous rappelez dans quelle direction la voiture est partie ? Est-ce qu'elle a tourné à gauche à l'embranchement, est-ce qu'elle a continué tout droit, ou bien est-ce qu'elle a bifurqué à droite vers Blarney ?

— Elle a tourné à droite. Sans aucun doute. Je la vois en ce moment dans ma tête, c'est clair comme de l'eau de roche !

— Très bien. Est-ce que vous voyez autre chose ?

— Il commence à faire nuit. Et il pleut. C'est difficile de voir quelque chose distinctement.

— Vous ne distinguez pas la plaque d'immatriculation ?

— La plaque d'immatriculation ? Non. Elle est bien trop crottée. Tout l'arrière de la voiture est couvert d'une couche de boue.

— Maintenant, parlez-moi des phares. Lequel ne fonctionne pas : celui de gauche ou celui de droite ?

— Ça, j'en sais rien ! Je le vois pas, d'ici.

— Je ne comprends pas. Vous m'aviez bien dit qu'un seul phare fonctionnait, non ?

— Ouais, en effet. Mais je peux pas le voir cette fois. Je peux le voir seulement lorsque la voiture revient.

— La voiture est *revenue* ?

Ricky ouvrit les yeux précautionneusement.

- Oui. Une vingtaine de minutes plus tard, disons.
- Vous en êtes sûr ? Vous êtes sûr que c'était la même voiture ?
- Elle est passée juste devant la baie vitrée, là-bas. Je l'aurais pas remarquée, mais le vieux Joe sortait du parking plutôt lentement. La Mercedes descendait la route et le conducteur a klaxonné, comme s'il était foutrement pressé...
- Et c'est à ce moment-là que vous avez remarqué que l'un des phares ne fonctionnait pas ?
- Celui de droite, oui.
- Et vous n'avez pas vu le conducteur, la seconde fois ?
- Non. Je vous mentirais si je disais que je l'ai vu, et j'ai pas envie de mentir juste pour vous faire plaisir.
- Mais vous êtes absolument certain que c'était la même voiture ?
- J'en jurerais pas sur la tête de ma mère, mais ça avait l'air d'être la même voiture. De toute façon, ma mère est morte il y a trois ans, que Dieu donne le repos à son âme !

Elle roula lentement sur la route sinueuse vers Blarney. Il faisait nuit maintenant, le vent s'était levé, et des tourbillons de feuilles dansaient devant ses phares. Elle s'engagea dans chaque route secondaire et chaque entrée, à la recherche d'un chemin boueux avec un cottage isolé ou une grange tout au bout.

Si Ricky Looney avait raison, et si la même voiture était passée de nouveau devant l'Angler's Rest seulement vingt minutes après que Fiona eut été prise en stop, alors elle n'avait pas pu être retenue prisonnière très loin d'ici. Le conducteur était arrivé à sa destination, avait maîtrisé Fiona, l'avait sortie de la voiture et l'avait attachée. Ce qui ne devait pas lui laisser plus de quatre ou cinq minutes pour aller de l'Angler's Rest à l'endroit où il l'avait enfermée.

Un chemin de terre, bifurquant de la route à un peu moins de trois kilomètres, commença à paraître prometteur. Il faisait des tours et des détours, montait et descendait, et la boue était si épaisse qu'elle l'entendait tambouriner sur les ailes de sa voiture. Cependant, lorsqu'elle arriva tout au bout, elle trouva seulement un hangar délabré, recouvert de lierre, dont les portes et les fenêtres avaient disparu. Elle prit sa torche électrique et en fit le tour, mais il n'y avait rien à l'intérieur, excepté une chaise de cuisine, enchevêtrée de plantes grimpantes. Elle se tint immobile et écouta. Le silence était presque total, hormis le bruissement mécontent des feuilles mortes et le fouettement insidieux de la pluie.

Elle repartit vers la route principale et essaya l'allée suivante, mais celle-ci menait à une vaste demeure aux grilles munies de grosses chaînes et cadénassées. Apparemment, la maison avait été fermée pour l'hiver. Elle ne se découragea pas pour autant et trouva une

petite route cailloutée qui la conduisit en haut d'une montée abrupte, puis qui redescendait. Elle se dit que, si elle la suivait jusqu'au bout, elle finirait par rejoindre la grande route de Kanturk à l'ouest. Roulant très lentement, elle continua et parcourut plus d'un kilomètre. Le chemin devenait de plus en plus étroit, et les côtés commençaient à s'effriter.

Ses phares accrochèrent soudain quelque chose qui tanguait et tremblotait juste devant elle. Elle freina violemment et la Mondeo chassa sur le gravier de l'accotement. Elle entendit un cliquetis métallique, puis un cri : « Merde ! »

Elle descendit en hâte. Elle faillit trébucher sur un cycliste, un vieil homme efflanqué portant un pardessus de tweed marron. Il était tombé de son vélo au milieu de la route, et il se tenait à quatre pattes devant la voiture de Katie.

— Oh, mon Dieu, je suis vraiment désolée ! dit-elle en l'aidant à se remettre debout. Vous n'êtes pas blessé, j'espère ?

— Qu'est-ce qui vous prend de *foncer* comme ça ? lui demanda-t-il, plus perplexe que furieux. Regardez dans quel état je suis, tout couvert de boue ! Vous auriez pu me tuer, à *foncer* comme ça !

— Je suis confuse, mais vous seriez bien plus en sécurité si vous achetiez des cataphotes.

— Hein ? Je n'ai pas besoin de cataphotes ! Je connais le chemin.

— Ma foi, je ne peux pas en dire autant. Je crois bien que je me suis perdue. Est-ce que ce chemin conduit à la route de Kanturk ?

— Non.

— Où mène-t-il, alors ?

— Nulle part. C'est un cul-de-sac. Vous avez manqué le tournant pour les pépinières Sheehan, mais c'est fermé depuis des mois.

— Je vois. Alors l'endroit est inhabité, maintenant ?

— Sheehan n'habite plus là, non.

— Est-ce que *quelqu'un* y habite ?

— Je ne sais pas. Peut-être. J'ai vu une voiture là-bas, il y a cinq minutes à peine.

— Ah oui ? Quelle sorte de voiture ?

— Je ne saurais pas vous dire, je ne la voyais pas très bien avec la haie.

— Entendu, merci beaucoup. Vous n'êtes pas blessé, hein ?

— Je suis tombé, c'est tout. Je me suis un peu sali, mais je survivrai.

— Je suis vraiment désolée. Tenez, prenez ma carte. Si votre vélo a été endommagé, contactez-moi. Ou bien si votre pardessus a besoin d'être nettoyé.

— Oh, c'est un vieux machin, comme moi !

Katie regagna sa voiture. Elle repartit prudemment en marche arrière ; sa transmission gémissait. Elle aperçut alors l'allée étroite,

envahie par les mauvaises herbes, qui s'éloignait vers la gauche et disparaissait dans une obscurité totale.

Elle continua sur quelques mètres et effectua un demi-tour afin que les phares de sa voiture éclairent directement l'allée. Elle distingua plusieurs traces de pneus fraîches qui luisaient. L'allée n'était pas empruntée régulièrement – elle le voyait à la façon dont l'herbe et les plantes avaient colonisé l'accotement de part et d'autre –, mais elle l'avait été très récemment, et plusieurs fois.

Elle remonta le chemin en essayant de rester bien sur la gauche afin de ne pas effacer complètement les traces de pneus existantes. L'allée était creusée d'ornières, inégale et jonchée de nids-de-poule. À plusieurs reprises, la suspension de la Mondeo émit un craquement sinistre. Katie finit cependant par apercevoir la silhouette d'un arbre massif se découpant sur l'horizon devant elle et, à proximité de l'arbre, le toit d'un cottage et une cheminée. Tandis qu'elle s'approchait, elle vit également les feux de position d'une voiture qui brillaient à travers une haie d'aubépines.

Elle dirigea la Mondeo vers le côté de l'allée, presque sur l'accotement, et coupa le moteur. Elle ne bougea d'abord pas, observant le cottage et la voiture garée au-dehors. Au bout de trois ou quatre minutes, elle perçut le tremblotement d'une lumière ténue à l'une des fenêtres du cottage, comme si quelqu'un se déplaçait à l'intérieur en s'éclairant à l'aide d'une torche électrique. Elle fut tentée de téléphoner pour demander des renforts, mais elle n'avait pour le moment aucune certitude d'être tombée sur quoi que ce soit de suspect, et elle ne tenait pas à faire perdre du temps à ses hommes.

Elle descendit de la voiture et referma doucement la portière. Le cottage était situé au sommet de la colline, et le vent frais soufflait en rafales dans ses oreilles. Elle s'avança dans l'allée et atteignit l'entrée de la propriété. La barrière était ouverte, et la voiture devant le cottage avait été tournée de façon à pouvoir repartir aussitôt. Katie hésita un moment, puis franchit le portail en restant près des massifs de lauriers sur la gauche. Maintenant qu'elle était plus près, elle vit que la voiture était une Mercedes 320 E.

La lueur de la torche tremblota de nouveau derrière la fenêtre, puis elle entendit le fracas d'une chaise que quelqu'un heurtait et renversait. Elle traversa lentement la cour et parvint au porche de devant. Elle sortit son arme de son étui de ceinture et releva le chien.

La porte d'entrée du cottage était entrouverte. Elle s'en approcha prudemment, en prenant soin que sa silhouette ne se détache pas sur le ciel. Elle l'avait presque atteinte lorsque la porte s'ouvrit brusquement en grand. Un homme apparut, une torche à la main.

— Garda ! Ne bougez plus ou je tire ! cria-t-elle.

— Bordel de merde ! Vous m'avez foutu une putain de trouille !

s'exclama l'homme.

Il braqua la torche sur Katie, mais elle se jeta de côté et hurla :

— Lâchez cette torche ! Lâchez-la !

Il lâcha la torche immédiatement et leva les mains.

— Vous êtes seul ? demanda-t-elle vivement.

— À votre avis ? Bon Dieu de merde !

— Reculez ! ordonna Katie.

Il obtempéra. Elle se baissa rapidement et récupéra la torche tombée par terre. Elle la braqua sur le visage de l'homme, qu'elle reconnut tout de suite. Il était très grand : plus de deux mètres. Sa tête était hérissée de dreadlocks noires, semblables à des serpents, et son menton allongé et étroit était couvert d'une barbe piquante de plusieurs jours. Ses yeux étaient tellement enfoncés qu'il paraissait ne pas en avoir du tout. Il portait un long pardessus noir aux pans crottés, et des bottes à l'écuillère en cuir noir couvertes de boue.

— Tomas O'Conaill, dit-elle. Ça fait un bail que je ne t'avais pas vu...

— Qui est-ce ? grogna-t-il. On dirait le sergent Katie Maguire.

— Commissaire, aujourd'hui. Tu devrais lire les journaux.

— Quoi ? Un type comme moi n'a pas le temps de lire les journaux. Je dois travailler très dur pour joindre les deux bouts, vous le savez très bien !

— C'est ta voiture ?

Il tourna la tête et regarda la Mercedes en fronçant les sourcils, comme s'il était étonné.

— Jamais vu cette bagnole de ma vie !

Katie fit deux pas en arrière et ouvrit la portière de la Mercedes. La voiture émit un doux carillon pour lui rappeler que les feux de position étaient allumés.

— Les clés sont toujours sur le tableau de bord, dit-elle. Tu voudrais me faire croire que quelqu'un l'a laissée ici et est parti ?

— C'est un mystère pour moi aussi ! Je me promenais dans l'allée lorsque j'ai aperçu la voiture dans la cour, ses feux de position allumés.

Katie alluma les phares de la Mercedes. Elle alla jusqu'à l'avant de la voiture et constata que le phare de droite ne fonctionnait pas.

— Que faisais-tu à l'intérieur de la maison ? demanda-t-elle.

— Je suis entré dans la cour et j'ai vu que la porte était ouverte. Il n'y avait personne dans le coin, alors j'ai frappé pour voir si tout allait bien.

— Un acte de civisme de ta part, j'en suis sûre ! Tu veux bien me dire où tu allais ?

— Je vous l'ai dit. Je me promenais, c'est tout.

— Oh, tu te promenais ? Dans le noir, sur un chemin qui ne conduit

nulle part ?

— Aucune loi n'interdit à quelqu'un de se promener, si ?

— Non, mais il y a une loi qui interdit le vol de voitures et il y a une loi qui interdit l'entrée par effraction dans la propriété d'autrui.

— Je n'ai rien fauché. Je mène désormais la vie d'un saint, Katie, je le jure !

— Commissaire Maguire, si cela ne te fait rien, Tomas, répliqua Katie. (Elle brancha sa radio personnelle.) Charlie Six à Charlie Alpha. J'ai besoin de renforts urgents aux pépinières Sheehan. C'est à environ deux kilomètres, le *cinquième* tournant sur la gauche, sur la route de Blarney, après l'Angler's Rest. J'ai un suspect de sexe masculin à embarquer.

— Moi, un suspect ? s'exclama Tomas O'Conaill. Auriez-vous la bonté de me dire de quoi je suis suspecté ?

— Je ne le sais pas encore, Tomas. Peut-être peux-tu me le dire ?

— Je n'ai rien fauché et je n'ai fait de mal à personne, que Dieu m'en soit témoin !

— Alors cela ne te dérange pas de répondre à quelques questions, hein ?

— Je n'ai rien à dire, Katie. Je suis aussi innocent qu'un nouveau-né.

Presque vingt minutes s'étaient écoulées lorsqu'elle aperçut les phares de la voiture de Jimmy O'Rourke bringuebaler et cahoter dans l'allée boueuse, suivie d'une voiture de patrouille. Tandis qu'ils attendaient, Tomas O'Conaill s'était montré loquace : il avait parlé à Katie des endroits où sa famille et lui étaient allés au cours de ces trois dernières années – Roscommon, Longford et Sligo –, et il lui avait dit qu'il s'était fait de l'argent en achetant et en vendant des chevaux et des voitures d'occasion, ainsi qu'en goudronnant des allées et en retapant les toitures qui fuyaient de vieilles dames.

— Rien que du travail honnête, Katie, je vous le promets !

— Commissaire Maguire.

— Oh, voyons, Katie. J'essaie juste d'être sociable. Tous les deux, on se connaît depuis assez longtemps, non ?

— En effet, depuis que tu as éventré cette pauvre fille à Mayfield pour tuer son bébé !

— J'ai été acquitté, vous avez oublié ?

— Tu veux dire que personne n'a eu le courage de déposer contre toi. Mais je sais que tu l'as fait et tu sais que tu l'as fait, et cela me suffit amplement.

— Ce bébé était un enfant du diable. Même si c'était moi qui l'avais tué, et je peux vous assurer qu'il n'en est rien, alors j'aurais rendu au monde le plus grand service depuis Jésus-Christ !

— Oh, oui. La progéniture de Satan. Un système de défense très pittoresque, si je me souviens bien.

— Si vous ne croyez pas à Satan, Katie, comment pouvez-vous dire que vous croyez en Dieu ?

C'est alors que la voiture de Jimmy s'engagea dans la cour, suivie de près par la voiture de patrouille. À voix basse et rapidement, comme s'il voulait lui communiquer une dernière information d'une importance vitale, Tomas O'Conaill ajouta :

— Laissez-moi vous dire quelque chose, Katie. Il y a des forces sur cette terre dont la plupart des gens ne soupçonnent même pas l'existence. Il y a toutes sortes de démons et de sorcières qui n'ont qu'une envie : qu'on les invoque. Oh, vous pouvez rire, mais ils existent, pas de doute là-dessus, et tout ce qui les empêche de venir ici, ce sont des gens comme moi.

— Est-ce que j'ai l'air de rire ? répliqua Katie.

Tandis que Tomas O'Conaill était assis à l'arrière de la voiture de patrouille, sous la surveillance musclée du *garda* Pat O'Malley, Katie et Jimmy O'Rourke inspectèrent le cottage. Une odeur d'humidité et de délabrement flottait dans les pièces, mais, à l'évidence, le cottage avait été utilisé très récemment. Il y avait un paquet de thé Barry's dans la cuisine, une bouteille de jus d'orange rance dans le réfrigérateur, et un tube de fromage industriel Calvita recouvert de moisissures verdâtres.

Dans le séjour, Katie trouva un numéro de l'*Evening Echo* vieux de trois semaines, ainsi que deux papillotes froissées de barres Mars. Dans la petite chambre, il y avait un lit à une place avec des couvertures roses et un édredon piqué en satin havane. Le lit avait été soigneusement fait, mais, lorsque Katie écarta les couvertures, les nombreux plis des draps attestèrent clairement que quelqu'un y avait dormi.

— Les lits, dit-elle. Toujours un régal pour les gars du labo ! Cheveux, peau, pellicules, et j'en passe.

Ils allèrent dans la chambre principale. Katie tâtonna sur le mur près de la porte, repéra l'interrupteur et l'actionna. Elle comprit immédiatement qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait. Le papier peint de la chambre était orné de roses d'un marron terne, la plupart flétries par l'humidité. Un antique lit en fer était placé du côté opposé de la pièce, sans matelas ni couvertures, de telle sorte que ses ressorts en forme de losange étaient visibles. Trois ou quatre épaisseurs de journaux étaient disposées sous le lit – des numéros de l'*Irish Examiner* –, et les journaux étaient imbibés de sang marron foncé. Près du lit, sur une table de chevet bon marché, il y avait une lampe de bureau Anglepoise.

À part le lit et la table de chevet, la chambre était vide. Mais le sentiment d'horreur qu'elle inspirait était accablant, quasi assourdissant.

— Sainte Mère de Dieu ! murmura Jimmy.

Katie regarda fixement la chambre sans rien dire. Elle n'avait pas envie d'imaginer ce qui s'était passé ici, mais ce fut plus fort qu'elle. Elle avait vu le squelette de Fiona, reconstitué sur la table d'autopsie du docteur Reidy, et elle avait vu sa chair, ses cheveux et ses intestins entassés.

L'un des *gardai* survint :

— Je peux faire quelque chose, commissaire ?

— Oui, Kieran. Je veux que l'équipe technique vienne ici

immédiatement. Par ailleurs, j'ai besoin d'au moins dix hommes supplémentaires et je veux que le chemin soit isolé dans les deux directions. Il me faut des projecteurs. Et je ne veux pas que les médias apprennent quoi que ce soit. *Rien du tout*. Pour le moment.

— Compris, commissaire.

Katie ne s'avança pas dans la chambre. D'abord, il y avait des empreintes de pas ensanglantées sur le sol recouvert de linoléum, et elle ne voulait pas les endommager. Ensuite, l'odeur du sang séché évoquait la puanteur d'un mouton putréfié. Enfin, il y avait dans l'air comme une chape de glace qui lui donnait la certitude que, si elle entrait dans la chambre, elle ne pourrait jamais se réchauffer. Plus jamais.

— Qu'est-ce qui vous a amenée jusqu'ici ? lui demanda Jimmy.

— La main de Dieu. À part ça, mon père m'a rappelé que je devais réfléchir.

Katie sortit de la maison et alla examiner la voiture. Son haleine formait un petit nuage de vapeur, la lumière bleue jaillissait des gyrophares, et des radios émettaient des crachotements. Elle posa une main sur le capot. Il était encore chaud, ce qui signifiait que Tomas O'Conaill avait probablement conduit la Mercedes jusqu'ici. Dans l'habitacle, elle trouva un sachet à moitié vide de bonbons à la menthe, une carte routière pliée, une bouteille vide de cidre Bulmer's et une boîte de Kleenex. Il y avait trois mégots de cigarettes dans le cendrier, des Winfield – une marque économique, seulement trois livres irlandaises et demie pour un paquet de vingt.

Les sièges étaient tapissés de vinyle tissé couleur chameau. Celui du passager présentait une tache de sang incurvée, comme si quelqu'un s'était assis dans son propre sang, et il y avait des gouttes de sang séché sur le tapis de sol côté passager.

Katie alla jusqu'à l'arrière de la voiture et ouvrit le coffre. Il était garni de plusieurs épaisseurs de journaux, comme le plancher sous le lit. Les journaux n'étaient pas souillés de sang, mais il y avait trois ou quatre rigoles marron foncé, et un motif de sept gouttes.

Jimmy se tenait à ses côtés, fumant une cigarette et ne prononçant pas un seul mot. Au bout de quelques instants, Katie referma le coffre violemment et se dirigea vers la voiture de patrouille. Elle monta à l'arrière, s'assit à côté de Tomas O'Conaill et le regarda droit dans les yeux.

— L'expression de votre visage est très sérieuse, Katie, lui dit-il.

Mais il continuait d'arborer ce même sourire sournois, comme s'il flirtait avec elle.

— Il faut que tu me dises où tu étais jeudi dernier dans l'après-midi.

— Jeudi ? Il faut que je réfléchisse. Pourquoi ?

— Tu vas avoir besoin d'une histoire très convaincante. Je t'arrête à titre préventif pour meurtre.

Il plissa lentement les yeux.

— Pour *meurtre* ? De quel meurtre s'agit-il ? Je n'ai absolument rien à voir avec un meurtre !

— Et que fais-tu de tout ce sang dans la chambre ? Ne me dis pas que tu as égorgé un porc !

— Je ne sais rien du tout sur ce sang. Je ne suis même pas entré dans cette chambre !

— Tu mens, Tomas.

— Pas du tout. Je vous dis la pure vérité du Bon Dieu. J'ai vu que la porte d'entrée était ouverte et j'ai juste jeté un coup d'œil à l'intérieur pour voir s'il n'y avait pas quelque chose dont plus personne n'avait besoin. Je ne suis jamais entré dans la chambre et je jure que je n'ai absolument rien à voir avec un meurtre !

— Mais bien sûr ! Exactement comme tu n'y étais pour rien lorsque tu as éventré une fille enceinte avec un ciseau de menuisier ? Ou lorsque tu as frappé un homme de soixante-cinq ans sur la tête avec un marteau parce que tu pensais qu'il t'avait floué sur le prix de l'un de tes chevaux ?

— Vous devriez faire attention à ce que vous dites, l'avertit Tomas. (Il continuait de sourire, mais son humeur avait tourné à l'aigre.) Je me promenais et je suis arrivé ici, tout à fait innocemment. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur, et c'est tout. Je n'ai rien pris et je n'ai fait de mal à personne.

Katie déclara d'un ton solennel :

— Tomas O'Conaill, je vous arrête pour le meurtre de Fiona Kelly. Vous pouvez garder le silence, mais tout ce que vous direz sera consigné par écrit et pourra être utilisé contre vous.

— J'espère que le carrosse de Dullahan s'arrêtera devant votre maison et que vous serez noyée dans une bassine remplie de sang !

Katie sortit de la voiture.

— Jimmy, emmenez-le à Anglesea Street. Je vous rejoindrai pour lui parler dès que j'aurai terminé ici.

Tomas O'Conaill se pencha sur la banquette arrière et chuchota :

— Vous êtes une sorcière, Katie, et vous savez ce que nous faisons aux sorcières. Je n'ai assassiné personne et vous ne pourrez jamais prouver que j'ai tué quelqu'un.

Jimmy claqua la portière sur lui et se tourna vers Katie en secouant la tête.

— Quel salopard ! J'espère que nous trouverons suffisamment de preuves pour l'envoyer en taule !

— Qui d'autre aurait pu tuer une jeune fille de cette façon ? C'est un beau parleur quand il le veut, mais il est aussi haineux qu'un chien

enragé.

— Ne vous inquiétez pas, commissaire. Cette fois, on le tient vraiment par les couilles !

— Je vais demander sur-le-champ un mandat de perquisition, dit Katie. Dès que nous aurons le feu vert, je veux que vous alliez au campement d'O'Conaill à Tower et que vous passiez au peigne fin chaque caravane et chaque véhicule. Emmenez avec vous Pat O'Sullivan et Mick Dockery, et autant de *gardai* que vous le jugerez bon. Interrogez la famille d'O'Conaill. Demandez-leur où il était jeudi après-midi, le jour où Fiona Kelly a disparu, et demandez-leur aussi de rendre compte de ses allées et venues la nuit où son corps a été emporté à la ferme Meagher.

— Vous plaisantez ? Ils me diront simplement d'aller me faire foutre ou d'avoir des relations charnelles avec ma grand-mère !

— Oh, sûrement. Mais nous devons essayer, non ? Souvenez-vous de la devise des Maguire.

— J'ai oublié. C'est quoi ?

— Ne laissez personne vous chier dans les bottes.

— D'accord. Mais j'espère que vous me ferez un bon pour mes heures supplémentaires.

Dermot O'Driscoll entra dans son bureau avec un beignet à la confiture saupoudré de sucre et un sourire ravi.

— Vous vous êtes surpassée, Katie ! J'aimerais faire un communiqué aux journaux à temps pour l'édition de demain matin.

— Je préférerais attendre un peu, si cela ne vous dérange pas, monsieur.

— Mais vous avez la certitude que c'est O'Conaill, n'est-ce pas ? Vous avez quasiment pris ce fumier en flagrant délit.

— Néanmoins, je préférerais attendre le rapport du labo, si vous êtes d'accord. Particulièrement les empreintes digitales et les empreintes de pas. O'Conaill jure ses grands dieux qu'il s'est seulement assis dans la voiture... et qu'il ne l'a pas conduite.

— Oh, voyons ! S'il ne l'a pas conduite, comment est-il allé là-bas ?

— À pied, à ce qu'il prétend.

— À *pied* ? explosa Dermot, la bouche pleine de beignet. Génial, j'adore les meurtriers rituels qui ont le sens de l'humour !

— Vous avez sans doute raison. Mais si nous ne trouvons aucune preuve qu'il a bien conduit cette voiture, nous serons obligés de reconsidérer cette affaire du tout au tout, non ? Je ne dis pas une seule seconde que cela prouverait nécessairement qu'il est innocent. Après tout, il aurait pu avoir des complices qui ont pris Fiona en stop et qui l'ont conduite au cottage, où il les attendait. Mais je n'ai pas envie que nous fassions une bourde.

— Entendu. Mais arrangez-vous pour que les gars du labo se magnent le cul, d'accord ?

Alors que Dermot s'en allait en léchant bruyamment le sucre sur ses mains, le *garda* Patrick O'Sullivan entra dans le bureau de Katie.

— La Mercedes était enregistrée au nom d'Auto Rentals O'Mahony, à Mallow. Ils l'ont louée il y a dix jours à un homme, un certain Francis Justice, lequel a donné son adresse : Green Road, à Mallow.

— Comment a-t-il payé la caution ?

— En espèces.

— Dans ce cas, nous ferions bien d'aller parler à ce M. Justice, non ? Est-ce que la société de location de voitures vous a donné un signalement ?

— La jeune femme qui s'est occupée de son dossier est partie en vacances aux Canaries.

— Alors contactez-la. Et mettez-vous en rapport avec l'inspecteur Ahern, à Mallow. Nous aurons besoin de renforts.

Il était bientôt 23 heures lorsqu'ils furent enfin prêts à se rendre à Mallow. Katie appela Paul sur son portable : elle entendit des rires et de la musique en bruit de fond. À tous les coups, il était au pub Counihan, avec certains de ses amis les plus louches.

— J'espérais te voir, dit-il d'une voix pâteuse, comme s'il était ivre.

— Je suis désolée, Paul. Je ne sais pas combien de temps je serai partie. Nous avons procédé à une arrestation concernant le meurtre à la ferme Meagher.

— Vraiment ? Hé, c'est une excellente nouvelle ! Super, super ! Qui est-ce ?

— Quelqu'un que tu connais de réputation, mais je ne peux rien te dire pour le moment.

— Je suis fier de toi, mon chou. Vraiment fier. Écoute, je peux... je peux t'attendre, si tu veux.

— Non, c'est inutile. Je ne serai sans doute pas de retour avant demain matin.

— Bon, d'accord, marmonna-t-il.

Il semblait aussi déçu qu'un petit garçon.

— Qu'y a-t-il, Paul ? Dis-moi ce qui ne va pas.

— Oh, à peu près tout ! Mais ça peut attendre jusqu'à demain.

— Réponds-moi !

— Non, trésor, laisse tomber. Cela prendrait le reste de la nuit.

— Paul...

— J'ai tout merdé, c'est tout. Je suis quasiment au bord de la faillite. Dave MacSweeny a menacé de me couper les couilles. J'ai eu deux autres malfrats au cul, pour des dettes de jeu. Mon fils unique est mort, et maintenant je t'ai perdue, toi aussi.

— Paul...

Il sanglotait.

— J'ai essayé de m'en sortir, ma chérie. J'ai fait tout mon possible. Mais, au bout du compte, je n'ai fait qu'empirer les choses.

Katie ne savait pas quoi lui dire. Elle continuait de ne pas lui faire confiance, et elle savait qu'elle ne l'aimerait plus jamais, du moins plus comme autrefois, mais elle se sentait néanmoins responsable de lui, de la même façon qu'elle se sentait toujours responsable de tout le monde.

— Rentre à la maison, lui dit-elle. Passe une bonne nuit de sommeil et nous reparlerons de tout ça demain.

Bien sûr, il n'y avait pas de Francis Justice au 134, Green Road, Mallow, et il n'y en avait jamais eu. La rue était pleine de voitures de patrouille et de gyrophares bleus qui scintillaient, mais la pauvre vieille dame qui habitait au numéro 134 n'avait jamais entendu parler

de quelqu'un répondant au nom de Francis Justice. Pas plus que sa voisine, une femme en robe de chambre matelassée et bigoudis, avec des avant-bras de catcheur, qui se fit un devoir de se pencher par-dessus la clôture pour donner son opinion sur à peu près tout.

— Vous seriez même pas capables d'attraper la chtouille !

— C'est une invitation, chérie ?

Ils reprirent la direction de la ville. Liam était assis à l'arrière avec Katie. Sa tête dodelinait ; il regardait fixement par la vitre et ne disait absolument rien. Alors qu'ils passaient à la hauteur de la brasserie Murphy's à Blackpool, Katie lui lança :

— Qu'en pensez-vous ?

— De quoi ?

— Vous pensez que Tomas O'Conaill aurait pu tuer Fiona Kelly ?

— Je n'en sais rien. Il faut plutôt se demander *pourquoi*, non ? Je sais qu'il a mauvaise réputation, et qu'il croit aux *banshees*, aux *merrows* et à toutes ces conneries, mais je ne pense pas qu'il essaierait sérieusement d'invoquer Mor-Rioghain. S'il a envie de quelque chose, il le vole. Il n'a pas besoin de s'adresser à des putains de sorcières !

— Comment savons-nous ce qu'il désire ? Il a peut-être envie d'être milliardaire, après tout. Il a peut-être envie d'être le prochain Haut Roi de Munster.

— Oui. Ou bien il n'est peut-être rien d'autre qu'un psychopathe sexuel à cent pour cent qui prend son pied en écorchant des femmes vivantes.

— Merde, Liam !

— Je sais. C'est difficile de ne pas penser à ça, hein ? Mais il y a toujours un « pourquoi ». Parfois, nous n'arrivons pas à croire à ce « pourquoi ». Parfois, cela semble tellement ridicule que vous êtes obligé d'éclater de rire. Je parie que vous ne vous souvenez pas de ce type, à Mayfield, qui avait écrasé le cou de sa femme avec les pieds pliants de sa planche à repasser. Il croyait sérieusement qu'elle voulait le transformer en rat !

— J'ai lu un article sur cette affaire, en effet.

— C'était ridicule, c'était psychotique, mais c'était néanmoins une raison. Ce que vous devez demander à Tomas O'Conaill, c'est : « Pourquoi avez-vous fait ça ? » Pas *si*, pas *comment*, mais *pourquoi*.

Ils traversèrent Christy Ring Bridge. Les eaux sales de la Lee luisaient de part et d'autre du pont, telle une nappe de mazout, et les lumières de l'Opéra s'allumaient et s'éteignaient sans cesse.

— Liam, répondez-moi franchement, dit Katie. Est-ce que ma nomination au grade de commissaire vous a déplu ?

— Ce n'était pas ma décision. Cela n'a jamais dépendu de moi.

— Je sais. Mais j'ai l'impression que vous mettez en doute mon jugement.

— Je mets tout en doute, commissaire. Je mets en doute le coucher du soleil et le lever du soleil. Je ne crois pas un traître mot de ce que l'on me dit et, tout particulièrement, je ne crois pas un traître mot de ce que mes supérieurs me disent.

— Vous êtes un bon policier, Liam.

— Merci. C'est réciproque.

Elle interrogea Tomas O'Conaill de 14 h 30 à 17 heures largement passées. Il se tenait voûté au-dessus de la table, sa voix montait rarement au-delà du chuchotement rauque, et il gardait les yeux fixés sur elle – ces yeux si enfoncés qu'il paraissait ne pas en avoir du tout.

Jimmy O'Rourke resta avec Katie pendant une heure, puis Patrick O'Sullivan vint le remplacer. O'Conaill avait été informé qu'il pouvait demander l'avocat de son choix, mais il se contenta d'accepter l'avocat commis d'office : un jeune homme du nom de Desmond O'Keeffe, avec des lunettes aux verres épais et une constellation de boutons d'acné sur le front.

O'Conaill fumait cigarette sur cigarette et la salle d'interrogatoire, nue et peinte en gris, fut bientôt envahie par une brume surréaliste.

— Où as-tu volé la voiture, Tomas ?

— Je vous l'ai dit vingt fois, sorcière ! Je voyais cette putain de bagnole pour la première fois de ma vie !

— Le moteur était encore chaud lorsque tu as été arrêté. Ne me dis pas que tu ne l'as pas conduite.

— Je ne l'ai pas conduite.

— Je te parie tout ce que tu veux que le volant est couvert de tes empreintes digitales.

— Probable, ouais. Je vous ai déjà dit que je m'étais assis dans cette voiture, pour voir l'effet que ça faisait. Mais c'est tout.

— Tu espères vraiment que nous allons croire ça ?

— Vous pouvez croire ce que vous voulez. Je n'ai assassiné aucune fille.

Katie prit une photographie en couleurs de Fiona Kelly et la brandit devant le visage de Tomas. Il ne cilla pas, n'accommoda même pas sur la photographie.

— Je veux savoir où tu étais jeudi après-midi.

— J'étais parti à Dripsey, voir un type pour des chevaux.

— Quel type ?

— Tout le monde l'appelle Cootie. Je ne connais pas son vrai nom.

— Comment es-tu allé à Dripsey ?

— J'y suis allé avec mon cousin Ger et mon deuxième fils, Tadgh. Ger nous a emmenés dans sa... comment appelle-t-on ça ? sa Land Cruiser.

— Nous vérifierons. Où étais-tu vendredi ?

— On était allés à plusieurs à Mallow pour un chantier... La pose d'une toiture en feutre bitumé.

Katie garda la photographie de Fiona Kelly levée devant lui.

— Tu as déjà entendu parler de Mor-Rioghain ?

Pour la première fois, Tomas battit des paupières.

— Ouais, bien sûr.

— Dis-moi, alors.

— Quoi ?

— Parle-moi de Mor-Rioghain. Qui elle est, ce qu'elle peut faire pour vous.

Desmond O'Keeffe donna de petits coups sur la table avec son stylo-bille.

— Excusez-moi, mais je ne vois pas le rapport.

— Monsieur O'Keeffe, vous êtes ici pour veiller aux droits de M. O'Conaill, pas pour mettre en doute le déroulement de notre enquête, répliqua Katie.

— Tout de même ! protesta Desmond O'Keeffe tandis que son visage s'empourprait violemment.

— Cela ne m'ennuie pas de répondre, déclara Tomas. Je n'ai rien fait à quiconque, comme cette sorcière le sait parfaitement. Mor-Rioghain est une *bean-sidhe*, une *banshee*, ce qui signifie une femme-fée.

— Tu crois aux fées ?

— Je crois à Mor-Rioghain, et alors ? Ne l'ai-je pas entendue la nuit précédant la mort de mon pauvre père, alors qu'elle se lamentait et chantait une mélodie funèbre à la porte de derrière ?

— Je pensais que les *banshees* pleuraient uniquement pour cinq familles bien précises.

— C'est exact, admit-il. (Il les compta sur ses doigts.) Les O'Neill, les O'Brien, les O'Connor, les O'Grady et les Kavanagh. Mais mon père était un O'Grady par alliance.

— Est-ce que tu crois que l'on peut faire venir Mor-Rioghain du pays des fées si on lui offre un sacrifice humain ?

Tomas haussa les épaules et fit tomber d'une chiquenaude la cendre de sa cigarette dans le cendrier rempli de mégots.

— Tu as entendu parler des squelettes de ces onze femmes que l'on a découverts à Knocknadeenly ?

— Ouais, bien sûr. J'ai vu le reportage à la télé.

— L'un de nos experts pense que quelqu'un a peut-être essayé de faire un sacrifice à Mor-Rioghain. Si l'on tue treize femmes et que l'on retire la chair de leurs os, afin qu'elle puisse s'en nourrir, apparemment Mor-Rioghain vous récompense en vous donnant tout ce que vous désirez.

— Je suis au courant, oui.

— Il semblerait que notre meurtrier de 1915 ait été interrompu avant d'être en mesure de lui offrir tous les sacrifices qu'elle exige.

Dis-moi, il ne te serait pas venu à l'esprit que, si tu tuais juste deux autres femmes, tu pourrais invoquer Mor-Rioghain et lui demander de faire de toi un homme riche ? C'est plus facile que de gagner au loto, non ?

— Vous ne devriez pas vous moquer de la *sidhe*, commissaire Sorcière !

— Je te pose la question sans détour, Tomas. Est-ce que tu as tué Fiona Kelly ?

— Ma réponse est non : je ne l'ai pas tuée. Et si jamais j'avais l'intention d'invoquer Mor-Rioghain, je ne lui demanderais qu'une seule chose : vous rendre aveugle et infirme.

— C'est ton cœur qui parle, Tomas !

Quelques minutes plus tard, Liam frappa à la porte de la salle d'interrogatoire et fit signe à Katie de le rejoindre dans le couloir.

— Interrogatoire suspendu à 5 h 09 du matin, dit-elle.

Elle sortit, tandis que Tomas allumait une nouvelle cigarette. Liam lui montra un rapport du labo.

— Ils ont procédé à un examen préliminaire de la voiture. O'Conaill a laissé ses empreintes digitales sur les portières, les poignées des portières, le volant, le levier de vitesse, le frein à main, les boutons de la radio, les clés, le coffre, partout. Il y a une empreinte de pouce parfaite sur le rétroviseur, qu'il a probablement adapté à sa position de conduite.

— Des empreintes de quelqu'un d'autre ?

— Celles de Fiona Kelly, sur la poignée de la portière côté passager, ce qui corrobore le récit de votre témoin, à savoir qu'elle faisait du stop et qu'elle est montée de son plein gré.

— Mais personne d'autre ?

— Une ou deux empreintes à moitié effacées autour du couvercle du réservoir d'essence, probablement celles d'un employé d'une station-service. Mais rien qui soit compatible avec une autre personne ayant conduit la voiture, à part O'Conaill.

— Et pour les taches de sang ?

— O positif. Même groupe sanguin que Fiona Kelly. Ils n'ont pas encore reçu le résultat des tests ADN.

— Du nouveau concernant le cottage ?

— Des empreintes de pas, oui. Laissées par des bottes pointure 43, les mêmes que celles que nous avons relevées à la ferme Meagher. Mais pas d'empreintes digitales, et c'est ce qui est bizarre. Ils ont relevé l'empreinte partielle d'une paume sur la poignée de la porte d'entrée, mais pas une seule empreinte digitale d'O'Conaill à l'intérieur. Il y a une quantité d'autres empreintes, mais ce ne sont pas les siennes. Jusqu'à présent, en tout cas.

— Absolument aucune ?

Liam secoua la tête.

— Pour quelle raison se serait-il donné autant de mal pour ne pas laisser d'empreintes dans le cottage alors qu'il en avait mis partout sur la voiture ? D'autant plus qu'il y avait encore du sang de Fiona Kelly à l'intérieur de la voiture.

— Vous l'avez pris sur le fait, non ? Il avait probablement l'intention de filer avec la voiture et de ne jamais retourner là-bas.

— Néanmoins, je trouve que cela ne colle pas. Pas vous ?

— Il n'y a qu'une seule façon de le savoir : c'est de le lui demander.

— Et pour ses alibis ?

— Toute sa famille affirme qu'il est allé voir ce type, Cootie, le jeudi, et qu'il s'est rendu à Mallow le vendredi. Mais le contraire serait étonnant, non ? Sa mère donne l'impression de manger des blocs de béton au petit déjeuner. Quant à sa sœur... un vrai bâton merdeux, et je suis poli !

— Leurs véhicules ? Quelque chose ?

— Nous les avons tous fouillés. Sept en tout. Deux Jeep Cherokee flambant neuves, une BMW haut de gamme, une Winnebago Chieftain et trois caravanes. Nous avons enlevé la garniture des portières des voitures et nous avons même démonté le plancher des caravanes. Rien du tout, excepté vingt-huit bouteilles de Paddy's et des vêtements griffés pour femmes qui donnaient l'impression d'avoir été fauchés chez Brown Thomas.

— Très bien. Merci, Liam.

Elle retourna dans la salle d'interrogatoire. Tomas ne leva même pas les yeux pour la regarder. Elle s'assit et posa le rapport du labo sur la table entre eux.

— Je veux que tu me dises où tu as trouvé la voiture, déclara-t-elle.

— Je vous l'ai déjà dit, sorcière. Je l'ai trouvée dans la cour devant la maison. D'accord, je l'ai touchée, mais toucher n'est pas un crime, autant que je sache !

— Elle est couverte de tes empreintes digitales. Tes empreintes digitales et celles de personne d'autre, excepté la jeune fille que tu as assassinée.

— Combien de fois dois-je vous dire que je n'ai assassiné personne ?

— Mais tu as volé la voiture, hein ?

Tomas demeura silencieux. Puis il prit une autre cigarette, l'alluma et exhala longuement la fumée par les narines.

— J'ai roulé avec cette bagnole, admit-il. Mais je ne l'ai pas volée. Je l'ai trouvée et je l'ai empruntée, c'est tout.

— Tu l'as *trouvée* ?

— Ouais, je l'ai trouvée.

— Tu crois peut-être que je suis née de la dernière pluie ?

Il soutint son regard.

— Non, sorcière, je ne le crois pas. D'accord, vous avez l'air jeune et vous êtes jolie, mais vous avez le visage d'une vieille sorcière sur vous !

— Et où as-tu *trouvé* cette voiture, Tomas ?

— Elle était à moitié embourbée dans un fossé sur le côté de la route, à un peu plus d'un kilomètre au nord du carrefour de Curraghnalaght. Les portières n'étaient pas verrouillées, les clés étaient toujours sur le tableau de bord.

— Garée, en d'autres termes ?

— Pas garée. Abandonnée. Abandonnée, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute. Il n'y avait personne à des kilomètres à la ronde.

— Et quand était-ce exactement ?

— Hier soir. Vers les 21 heures, je dirais.

— Pourquoi n'as-tu pas signalé cette voiture à la Garda ?

Tomas ne répondit pas, mais secoua ses nattes de rasta d'un air amusé.

— Ainsi, tu as trouvé cette voiture abandonnée et tu as décidé de la voler ?

— Je ne l'ai pas volée, je l'ai simplement empruntée, je vous l'ai déjà dit ! J'avais un problème avec la boîte de vitesses de ma bagnole et je devais aller à Cork pour acheter des pièces de rechange.

— Tu avais donc l'intention d'utiliser cette voiture abandonnée pour te rendre à Cork, et ensuite tu l'aurais ramenée ?

— C'était ce que je comptais faire, oui.

— Très bien, dit Katie. Admettons que je croie à cette histoire extravagante à laquelle je ne crois pas une seule seconde. Que faisais-tu dans le cottage des pépinières Sheehan ? Ce n'est pas vraiment le chemin pour aller de Curraghnalaght à Cork... En fait, cette petite route ne conduit nulle part.

— J'avais trouvé un morceau de papier dans la boîte à gants, sur lequel on avait écrit « Pépinières Sheehan », et une carte routière.

— Oh, vraiment ? Ce morceau de papier est toujours en ta possession ?

— Je n'en sais rien. (Il chercha dans ses poches, mais n'en tira qu'une pochette de papier à cigarettes Rizla.) Non. Je l'ai sans doute perdu quelque part.

— Très commode !

— Je m'étais dit que, si j'allais aux pépinières Sheehan, je trouverais peut-être à qui appartenait cette voiture, et qu'il y aurait peut-être une récompense pour l'avoir ramenée.

— Oh, je te crois, Tomas, tu peux en être sûr !

— Vous n'avez aucune raison de ne pas me croire. Je jure devant Dieu que c'est la vérité.

— Je ne le pense pas. Je pense que la vérité, c'est que tu as donné un faux nom et une fausse adresse pour louer cette Mercedes et que, ensuite, tu l'as utilisée pour prendre en stop la première jeune fille innocente que tu as croisée. Tu l'as emmenée aux pépinières Sheehan, tu l'as attachée au lit, tu l'as torturée, tu l'as atrocement mutilée, et tu l'as tuée. Puis tu as emporté ses pauvres restes à la ferme Meagher et tu les as disposés dans le champ pour offrir un sacrifice à Mor-Rioghain.

Tomas secoua énergiquement la tête.

— Vous êtes une sorcière, commissaire ! Vous ne valez guère mieux qu'une *bean-nighe*. Vous êtes la blanchisseuse de la mort, qui nettoie le sang sur les vêtements des moribonds. Je n'ai commis aucun crime, et c'est mon dernier mot.

Katie se pencha en avant et le regarda droit dans ses yeux enfoncés.

— Je vais faire en sorte que tu sois envoyé en prison pour ce meurtre, Tomas. Et longtemps après avoir pris ma retraite, lorsque je serai chez moi le soir, devant un bon feu, je veux avoir le sentiment réconfortant de savoir que tu es toujours enfermé à Bridewell, et que tu y resteras jusqu'au jour où tu rendras ton dernier soupir.

Siobhan était tellement pressée d'attraper le bus qu'elle oublia de prendre son carton à dessin où se trouvaient tous ses croquis. Elle était arrivée à mi-chemin de Wellington Road lorsqu'elle se rendit compte qu'elle l'avait laissé, et elle dut retourner en courant vers la maison. Son gros sac en tricot ballottait contre son épaule. Elle déverrouilla la porte d'entrée, gravit l'escalier en haletant jusqu'à son studio, saisit son carton à dessin sur la table et redescendit en toute hâte.

Lorsqu'elle arriva à St Luke's Cross, le bus démarrait. Elle fit des signes frénétiques au conducteur, mais celui-ci s'éloigna du trottoir devant le marchand de journaux sans même la voir, et le bus descendit Summerhill dans un épais nuage noir de fumée de diesel, la laissant en plan. Courir après le bus ne servirait à rien. Maintenant, elle allait être en retard à son cours de dessin de mode. Mme Griffin l'accueillerait avec ses sarcasmes habituels et se moquerait d'elle devant les autres élèves, parce qu'elle était presque toujours en retard. Et, même si elle réussissait à terminer son projet de fin d'études, elle se sentirait humiliée et vexée.

Elle entreprit alors de dévaler à toute allure la longue pente vers Cork. Elle passa devant la flèche victorienne de l'église St Luke et les immeubles – des habitations à loyer modéré – qui s'entassaient pêle-mêle de chaque côté de Summerhill, avec leurs jardinets détrempés et leurs grilles en fonte rouillées. Le soleil bas de novembre brillait dans ses yeux et lui donnait la migraine. À cette heure de la matinée, la circulation vers le centre-ville depuis la banlieue nord était intense, et le vacarme assourdissant.

Siobhan avait des cheveux rouge feu et ondulés quasi impossible de coiffer. Elle les brossait chaque matin, les ramenait en arrière et les maintenait dans un foulard noué. Elle était jolie d'une manière préraphaélite, comme sa mère, et comme sa mère elle avait une peau d'une pâleur mortelle et des yeux bleu saphir. Et, chaque fois qu'elle était embarrassée, ses joues s'empourpraient.

Dès sa petite enfance, elle avait eu envie de créer des robes. À la maternelle, elle dessinait des dames élégantes dans des robes de bal resplendissantes et, à l'âge de onze ans, elle avait remporté un concours organisé par l'*Evening Echo* pour le meilleur dessin de robe de party pour adolescents. Son père s'était toujours montré sceptique, lui conseillant de songer plutôt à un « boulot sérieux » : par exemple, caissière au grand magasin Dunnes. Mais sa mère l'avait encouragée, protégée, et avait cru en elle. Maintenant, elle était assez âgée pour

comprendre que sa mère voyait en elle la jeune fille qu'elle avait toujours voulu être : douée, libre, indépendante, appréciée dans son métier – et non enceinte à dix-sept ans et épuisée à vingt-trois.

Elle avait descendu la moitié de Summerhill lorsqu'une grosse voiture blanche se rangea près du trottoir à sa hauteur. La vitre, côté passager, s'abaissa.

— Hé, bonjour ! Je peux vous conduire quelque part ?

Siobhan se pencha et scruta l'obscurité de l'habitacle. Elle distingua la silhouette d'un homme portant de petites lunettes de soleil aux verres teintés. Il y avait une odeur prononcée de garniture en cuir et d'eau de toilette très chère.

— Non, vous êtes sympa, mais je ne vais pas très loin.

— Vous donnez pourtant l'impression d'être très pressée !

— Ça ira, je vous remercie.

— Comme vous voudrez. Mais je dispose de quelques minutes avant mon premier rendez-vous, et je peux vous emmener en ville, où vous voudrez.

Elle hésita. Elle n'avait jamais accepté de monter dans la voiture d'un inconnu, mais ce n'était pas comme s'il était 2 heures du matin, avec personne dans le coin. Les trottoirs étaient encombrés de gens qui descendaient la colline vers la ville, exactement comme elle, et les rues étaient pleines de bus et de voitures.

— Entendu, dit-elle en montant et en posant son carton à dessin à côté d'elle sur le siège du passager. Je vais à l'École des beaux-arts Crawford. Vous savez où c'est ?

— Oui, bien sûr, répondit l'homme en s'insérant sans à-coups dans le flot des voitures. J'avais deviné que vous étiez probablement aux Beaux-arts, à en juger par votre magnifique manteau rouge !

— Je l'ai dessiné moi-même. Je veux travailler dans la haute couture.

Ils s'arrêtèrent au feu rouge au bas de Summerhill. L'homme se tourna vers elle et Siobhan vit son propre visage blanc réfléchi dans les verres de ses lunettes de soleil.

— Vos cheveux sont vraiment extraordinaires, fit-il remarquer. L'authentique feu celtique !

— Autrefois, je les détestais.

— Comment est-ce possible ? Ils ressemblent à un *cohullen druith*.

Siobhan lui adressa un sourire embarrassé. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un *cohullen druith*.

— C'est un bonnet écarlate, fait de plumes, expliqua l'homme comme s'il lisait dans ses pensées. Il est porté par les sirènes d'Irlande, les *merrows*, pour les aider à nager. Les *merrows* sont d'une beauté saisissante, comme vous, et pas du tout farouches quant à leurs relations avec des hommes mortels. Non pas que j'insinue, bien sûr...

Il s'interrompt tandis qu'il desserrait le frein à main et redémarrait, le feu passant au vert.

Ils franchirent la rivière et empruntèrent Merchant's Quay. Lorsqu'ils arrivèrent au feu rouge suivant, l'homme reprit :

— Les *merrows* doivent retirer leur bonnet lorsqu'elles viennent sur la terre ferme, et le cacher. Tout homme qui trouve le bonnet d'une *merrow* jouit d'un pouvoir absolu sur elle, parce que celle-ci ne peut pas regagner la mer sans son bonnet.

— Je crois qu'on nous a appris cela à l'école, dit Siobhan.

Elle commençait à se sentir tout à fait mal à l'aise. L'homme s'était arrêté sur la voie de droite, comme s'il avait l'intention de franchir la rivière de nouveau, à Patrick's Bridge, au lieu de continuer tout droit vers Sharman Crawford Street, où elle voulait aller.

— Vous pouvez me déposer ici, je continuerai à pied, déclara-t-elle.

— Il n'en est pas question !

— Je suis presque arrivée, je vous assure.

L'homme se tourna vers elle et lui fit un grand sourire, laissant apparaître ses dents.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il.

— Siobhan. Pourquoi ?

— Laissez-moi vous dire quelque chose, Siobhan. Tout voyage est une aventure. Lorsqu'on part de chez soi le matin, on ne sait jamais où le destin va vous attraper.

— Je pense que je vais continuer à pied, lui lança-t-elle, brusquement oppressée, en tirant sur la poignée de la portière.

Le feu passa au vert. L'homme tourna à droite, traversa le pont et poursuivit vers MacCurtain Street, ce qui les emmenait de nouveau vers l'est.

— Arrêtez-vous, s'il vous plaît. Je veux descendre.

— Désolé, mais c'est impossible. Ceci est l'un de ces voyages qui, une fois commencés, doivent continuer jusqu'au bout. Pas de flânerie, pas de détours. Il faut aller jusqu'au bout de la route, comme dit la chanson.

— Arrêtez-vous, s'il vous plaît ! Je veux descendre !

L'homme l'ignora. Déjà effrayée, Siobhan se mit à hyperventiler. Quand ils durent s'arrêter à un passage pour piétons juste devant le théâtre Everyman, elle cogna sur la vitre avec ses poings, s'efforçant d'attirer l'attention du conducteur de la fourgonnette qui s'était immobilisée à leur hauteur.

— Au secours ! cria-t-elle. Au secours !

Mais le conducteur de la fourgonnette parlait au téléphone, et il pensa manifestement que Siobhan plaisantait. Il lui adressa un clin d'œil, puis le feu passa au vert et ils repartirent. Ils dépassèrent Summerhill, la gare, et empruntèrent la route qui longeait les eaux

vitreuses de la Lee.

L'homme conduisait très vite, tenant le volant d'une main. Siobhan se colletait de nouveau avec la poignée de la portière, mais il tendit la main, saisit son poignet et le serra brutalement.

— Vous ne pouvez pas sortir, Siobhan. Alors, à votre place, je n'essaierais même pas. Détendez-vous et savourez les montagnes russes ! Ceci est une aventure, ma chérie... Une aventure bien plus excitante que d'aller à un cours de dessin et de créer des manteaux ! Vous pouvez créer un manteau n'importe quand. Mais combien de fois vous trouvez-vous face à face avec le destin ?

— Laissez-moi descendre ! hurla-t-elle.

Elle lança des ruades et se débattit. Ses joues s'étaient empourprées sous l'effet de la panique.

— Laissez-moi descendre ! Laissez-moi descendre !

L'homme donna un brusque coup de volant d'un côté, puis de l'autre. La voiture chassa sur la route et évita de justesse un camion qui venait en sens inverse. Il y eut une cacophonie de crissements de pneus et de coups de klaxon.

— Vous voulez mourir aussi vite ? demanda l'homme, dont la voix décelait une étrange note de triomphe.

— Arrêtez-vous, je vous en prie. Laissez-moi descendre, je vous en prie.

Il donna de nouveau un brusque coup de volant. Cette fois, la voiture heurta le bord du trottoir et l'un des enjoliveurs se détacha, roula et rebondit vers les buissons.

— Que voulez-vous ? lui cria Siobhan. Qu'est-ce que vous voulez ?

L'homme traversa Skew Bridge, conduisant adroitement d'une main. Il tourna à gauche, puis à droite, dans un hurlement de pneus, et franchit la voie ferrée.

— À votre avis ? Je veux tout ce que vous pouvez me donner, Siobhan chérie, et même un tout petit peu plus !

Il leva la main de Siobhan et l'écrasa triomphalement entre ses doigts.

Elle prit trois ou quatre inspirations frémissantes, comme quelqu'un entrant jusqu'à la taille dans l'eau glacée. Elle s'efforça de rester calme. Sa mère lui avait souvent dit que, même si des hommes se montraient très menaçants, elle ne devait jamais perdre le contrôle d'elle-même et céder à la panique. Ils voulaient que vous deveniez folle de terreur. Cela leur donnait un prétexte pour s'emporter contre vous, pour vous frapper. Son père battait sa mère tous les dimanches matin, après la messe, avec une régularité monotone, et elle n'avait jamais entendu sa mère dire ne serait-ce que : « Non, Tom, ne me frappe pas ! »

L'homme déclara :

— Je pourrais vous faire connaître toutes sortes de plaisirs... toutes sortes de sensations... des sentiments que vous n'avez jamais imaginés. Je pourrais vous procurer une telle extase, Siobhan, que vous me suppliriez de continuer. Mais il y a si peu de temps pour cela, aujourd'hui. Tout le monde est tellement pressé, tout est tellement rapide, et bien trop d'années se sont déjà écoulées...

— Je ne vous laisserai pas me faire du mal, dit Siobhan, s'efforçant de le défier.

— Excusez-moi, mais vous n'avez pas voix au chapitre ! Si j'ai envie de vous faire du mal, je le ferai.

— Je veux que vous me laissiez descendre de cette voiture.

— Hein ? Pour que vous préveniez les flics ? Non, ma chérie. Ceci est bien trop important. Il me faut seulement une autre vie, et ensuite je pourrai avoir tout ce que j'ai désiré depuis toujours. Ce jour est presque arrivé pour nous, Siobhan. Le plus beau jour de toute l'histoire romantique. Et toute sa splendeur sera vôtre. Enfin, la plus grande partie. Une partie, en tout cas. Disons, une petite partie.

Ils passèrent devant les docks de Tivoli, avec ses énormes grues triangulaires qui se reflétaient dans la rivière, puis il gravit la longue côte vers Mayfield. Siobhan commença à s'affaïsser sur son siège, de plus en plus bas, comme si elle essayait de se cacher.

— Vous ne devez pas avoir peur, lui dit l'homme. La seule chose dont on doit avoir peur, c'est de mourir en étant une personne insignifiante. Et ce ne sera certainement pas votre cas.

— Je suis en retard, murmura Siobhan. Je vais être en retard à mon cours de dessin de mode. Ils vont se demander où je suis.

L'homme lâcha le poignet de Siobhan et passa ses doigts dans ses cheveux cuivrés, tira sur leurs racines, lui caressa le cuir chevelu.

— Ceci est un chemin différent, Siobhan. Ceci est une autre direction à prendre. Lorsque tu t'es réveillée ce matin, tu pensais que ta vie serait exactement la même que la veille, l'avant-veille et le jour précédent. Mais il n'en est rien, crois-moi !

Il ôta ses doigts des cheveux de Siobhan et les sentit.

— C'est étrange que les personnes rousses aient une odeur si différente de nous autres, tu ne trouves pas ? Comme les renards, j' imagine.

Un moment plus tard, alors qu'ils approchaient du carrefour de Ballyvolane, il se pencha et chercha à tâtons sous son siège, comme s'il avait fait tomber quelque chose. Lorsqu'il se redressa, il tenait dans sa main un marteau à panne fendue tout neuf ; l'étiquette gommée du prix était toujours sur le manche. Siobhan entrevit quelque chose qui brillait, mais elle ne comprit pas ce qu'il avait l'intention de faire. Il ramena alors son bras en arrière, aussi loin qu'il le pouvait, et la frappa au milieu du front avec le marteau.

Lorsqu'elle reprit connaissance, elle était nue. Sa tête l'élançait, à la suite du coup de marteau, et sa vue était trouble. Elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait, mais c'était apparemment un appartement à l'étage, parce qu'il y avait une fenêtre en face, et elle apercevait la cime floconneuse de sapins, ainsi que l'horizon au loin, avec des nuages et le soleil qui brillait derrière.

Elle voulut se lever, mais se rendit compte qu'elle était attachée au fauteuil sur lequel elle était assise, ses poignets et ses chevilles liés avec une corde en nylon. Elle avait très froid. La pièce était dépourvue de mobilier, un linoléum moucheté de vert recouvrait le sol, il y avait une cheminée en fonte éteinte, le papier peint crème présentait des taches d'humidité et se décollait des murs.

Un chromo gondolé par l'humidité était accroché au mur opposé : Jésus, entouré de jeunes animaux. Une main levée, il adressait un sourire béat à Siobhan. Elle s'humecta les lèvres. Sa bouche était sèche et elle trouva à peine la force de respirer.

— Au secours ! chuchota-t-elle de façon pathétique. Au secours !

Elle dormit. Plusieurs heures s'étaient certainement écoulées parce que, lorsqu'elle rouvrit les yeux, le ciel avait pris une teinte bleu pâle nostalgique et le soleil s'était caché derrière le côté droit du chambranle de la fenêtre, de telle sorte qu'il éclairait seulement l'image de Jésus. Elle était tellement ankylosée qu'elle avait le sentiment que si quelqu'un tranchait ses liens, et qu'elle tentait de se lever, ses bras et ses jambes se casseraient net.

Sa peau paraissait plus blanche que jamais, et les veines de ses seins et de ses cuisses ressemblaient à une carte routière. Elle n'avait jamais eu aussi froid de toute sa vie.

— Maman, dit-elle éperdument.

Puis, bien plus doucement :

— Maman, je suis là.

Katie s'apprêtait à rentrer chez elle lorsque Conor Cronin, de l'association de soutien aux gens du voyage, frappa à la porte de son bureau.

— Je vous attendais, dit-elle en refermant violemment ses tiroirs et en donnant un tour de clé.

Conor, la cinquantaine passée, avait une grosse moustache et des yeux bouffis de buveur de Guinness. Il portait un vieil imperméable vert et tenait dans ses mains un chapeau à large bord.

— Tadgh O'Conaill m'a prévenu. Apparemment, vous avez arrêté Tomas sous l'inculpation d'assassinat.

— Il nous prête son concours pour nos investigations.

— Volontairement ?

— Tomas O'Conaill a-t-il jamais donné volontairement un coup de main à la Garda ?

— Ainsi, il a été formellement inculqué ?

— Oui.

Conor parcourut du regard le bureau de Katie comme s'il avait perdu quelque chose.

— Puis-je m'asseoir ?

— Bien sûr. Mais je crains qu'ils n'aient emprunté toutes mes chaises pour la conférence de presse. Attendez.

Elle débarrassa un tabouret d'une pile de dossiers et l'approcha de sa table de travail. Conor s'assit dessus et posa son chapeau sur son genou comme s'il allait exécuter un numéro de ventriloquie : Conor Cronin et son chapeau qui parle...

— Je veux m'assurer que vous respectez ses droits, déclara Conor. Quoi qu'il soit censé avoir fait, il n'est pas automatiquement coupable parce qu'il fait partie des gens du voyage. J'aimerais être certain que vous ne le harcelez pas pour des raisons raciales.

— Conor, vous et moi connaissons Tomas O'Conaill depuis longtemps. C'est un fumier de première et il donne aux gens du voyage une réputation que, la plupart du temps, ils ne méritent pas.

— Tomas n'est pas un assassin, commissaire, tant qu'un juge et un jury n'auront pas décidé du contraire. Et il n'y a qu'une seule Autorité qui puisse décider s'il est vraiment mauvais : c'est...

Conor montra le plafond du doigt.

— Je tiens une conférence de presse plus tard dans la journée, Conor. Je vais annoncer que nous avons arrêté Tomas pour le meurtre de Fiona Kelly, mais rassurez-vous : je leur rappellerai également le

protocole des médias concernant les gens du voyage.

— Néanmoins, je suis très inquiet au sujet des droits de Tomas. Vous avez une attitude lourde de préjugés, dirais-je.

Katie donna de petits coups de stylo sur la table.

— Une jeune Américaine était venue visiter l'Irlande. Tomas O'Conaill l'a enlevée, il l'a torturée, il a découpé la chair de ses jambes alors qu'elle était toujours vivante, puis il l'a démembrée et a utilisé ses restes pour faire un autel sacrificatoire au milieu d'un champ. Je ne pense vraiment pas que vous puissiez me reprocher d'avoir des partis pris...

Conor se leva brusquement.

— C'est ce que nous verrons. Les gens du voyage ont été persécutés depuis l'époque d'Oliver Cromwell et je ne permettrai pas que Tomas O'Conaill soit la toute dernière victime de votre persécution uniquement parce qu'il est sans domicile fixe.

— Et je ne le laisserai pas s'en tirer à bon compte uniquement parce qu'il prétend appartenir à la communauté des gens du voyage, répliqua Katie.

Les narines de Conor palpitèrent.

— Passez une bonne journée, commissaire ! lança-t-il.

Puis il enfonça son chapeau sur sa tête et sortit en écartant sans ménagements Patrick O'Donovan, qui venait d'entrer dans le bureau avec une pile de rapports.

— Quelle mouche l'a piqué ?

— Oh, une crise aiguë de suffisance sociologique... Que m'apportez-vous ?

— Deux autres parents qui se sont manifestés pour dire que leurs bisaïeules avaient disparu en 1915. Regardez : Kathleen Harrington et Brigid Lehane. Toutes les deux ont également accepté qu'on leur fasse un prélèvement d'ADN.

— Bonne nouvelle. Autre chose ?

— M. et Mme Kelly seront ici à 16 heures. Les parents de Fiona.

— Très bien, je les recevrai.

Katie appela Paul sur son portable durant le trajet de retour, mais elle n'obtint aucune réponse. Il était probablement toujours couché, en train de cuver ce qu'il avait bu la veille au soir. Elle appela ensuite Liam Fennessy ; son téléphone sonna pendant presque trente secondes avant que sa compagne, Caitlin, décroche.

— Caitlin ? C'est Katie Maguire. Liam est là ?

— Il est sorti il y a une vingtaine de minutes. Je ne sais pas quand il rentrera.

— Il faut que je lui parle de toute urgence, mais je n'arrive pas à le joindre sur son portable.

— Son téléphone est cassé.

— Oh, je vois. Bon, dès qu'il sera rentré, pouvez-vous lui demander de me contacter ?

Au lieu de répondre, Caitlin renifla bruyamment, comme si elle pleurait.

— Caitlin ? Est-ce que ça va ?

— Tout va bien. Je vous assure, tout va très bien.

— On ne le dirait pas !

Caitlin se mit brusquement à sangloter – de gros sanglots douloureux qui venaient du fond de sa gorge.

— Caitlin, qu'avez-vous ? Répondez !

— Ce n'est rien. J'ai mes règles, c'est tout.

— Je viens vous voir.

— Non, je vous en prie. C'est inutile.

— J'arrive tout de suite !

Liam et Caitlin habitaient une maison comportant deux chambres dans un lotissement récent et bien tenu juste à la sortie de Douglas, un village avec un centre commercial au sud-est de Cork. Katie gara sa Mondeo dans l'allée en pente raide et gravit les marches jusqu'à la porte d'entrée. Elle appuya sur la sonnette et l'entendit carillonner à l'intérieur de la maison. Le ciel était gris ardoise et la température baissait rapidement.

Elle dut sonner une seconde fois avant que Caitlin vienne ouvrir. C'était une jeune femme svelte, très mignonne, avec des cheveux noirs coupés court et un nez pointu. Elle portait un foulard, un chandail ample couleur porridge et un jean. Et des lunettes de soleil.

— Que s'est-il passé ? lui demanda Katie.

Caitlin haussa les épaules d'un air désespéré. Elle pivota et Katie entra en refermant la porte derrière elle. Dans le vestibule, une grande reproduction d'un tableau de Jack Yeats était appuyée contre le guéridon du téléphone. Le verre était craquelé et le cadre doré fendu. Dans la cuisine, au-delà, il y avait un monceau d'assiettes et de tasses brisées.

— C'était à propos de rien du tout, déclara Caitlin en s'asseyant à la table de la cuisine. Nous envisagions de partir en vacances. Liam a dit qu'il avait envie d'aller pêcher à Galway. J'ai dit que je préférerais aller au Portugal et profiter du soleil.

— Je vous comprends ! Et alors, qu'y avait-il de mal à ça ?

Les doigts de Caitlin dessinaient un papillon invisible sur la table en pin verni.

— Il a dit que je finirais probablement par arriver à mes fins, parce que les femmes obtiennent toujours ce qu'elles désirent, même si elles sont complètement irrationnelles, parce que ce sont des femmes. Et, je

ne sais pas... je lui ai dit de ne pas être stupide, et la discussion a dégénéré. Nous nous sommes disputés. Il a lancé son téléphone à travers la pièce. Il a cassé toutes les assiettes du petit déjeuner. Je lui ai demandé de sortir prendre l'air et de revenir lorsqu'il se serait calmé. C'est à ce moment qu'il m'a frappée.

Elle ôta ses lunettes de soleil. Sa pommette gauche était tuméfiée, son œil gauche presque complètement fermé. Elle avait une coupure au-dessus de son sourcil droit et une autre sur l'arête du nez.

Katie s'assit à côté d'elle et prit sa main.

— Je suis désolée, Caitlin. Vraiment désolée.

Des larmes coulèrent sur les joues de Caitlin.

— Avant, il n'était jamais comme ça. Il était toujours tellement doux. Vous savez, presque comme un poète. Maintenant, il semble si amer, si irascible...

— Il a peut-être besoin de repos, dit Katie. Je l'ai mis sous pression, ces six derniers mois. Je compte énormément sur lui... sur son expérience et ses compétences. Peut-être que j'exige trop de lui.

— Vous ne lui ferez pas d'ennuis, hein ?

— Cela dépend. Il vous a frappée, Caitlin, et c'est un délit. Vous pouvez porter plainte contre lui si vous le désirez.

— Mais ce serait le coup de grâce, non ? Enfin, cela mettrait fin à sa carrière ?

— Liam est un *garda*, Caitlin. Il est censé faire observer la loi. Il a le devoir de bien se conduire, de montrer l'exemple.

Caitlin prit un Kleenex et s'essuya les yeux.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je ne sais pas encore. Mais il m'est impossible de fermer les yeux. Je lui parlerai lorsque je le verrai.

— C'était en partie ma faute, également. Je n'aurais pas dû lui dire qu'il était stupide. J'aurais dû comprendre qu'il était stressé.

— Voyons, Caitlin, crier après quelqu'un est une chose. Frapper quelqu'un, c'est tout à fait différent !

— Il semble avoir une telle rage en lui. Une telle rancœur...

Katie serra doucement ses doigts.

— Je nous fais un café, d'accord ?

Alors qu'elle rentrait, elle aperçut Paul qui promenait Sergent le long de la route à environ huit cents mètres de la maison. Il commençait à pleuvoir ; aussi, elle s'arrêta et les fit monter. Sergent se secoua sur la banquette arrière, soufflant bruyamment après sa promenade et bavant sur la nuque de Katie. Paul semblait absent et affligé d'une gueule de bois. Il ne s'était pas coiffé et portait son vieux pantalon de jogging gris taché de peinture blanche.

— Alors, vous avez finalement alpagué votre meurtrier rituel ? dit-il sans la regarder.

— Nous faisons une déclaration aux médias cet après-midi à 15 heures.

— Est-ce qu'il m'est permis de savoir qui c'est ?

— À condition de garder ça pour toi.

— Je vois. Mariés depuis toutes ces années, et tu ne me fais toujours pas confiance !

— Bien sûr que si. Sergent, pour l'amour du ciel, arrête de me lécher ! C'est Tomas O'Conaill.

— Tomas O'Conaill, ce psychopathe ? Ce n'est pas vraiment une surprise. Il a avoué ?

— Il nie tout catégoriquement, alors que je l'ai arrêté à proximité d'une Mercedes avec du sang de Fiona Kelly dans le coffre et ses empreintes à lui sur toute la voiture !

— Tu as une idée de son mobile ? Ou bien il l'a tuée juste histoire de s'amuser ?

— Je n'en sais rien. Selon Gerard O'Brien, il faisait un sacrifice humain : il essayait de faire apparaître l'esprit de Mor-Rioghain, la *bean-sidhe*. Il en avait probablement plein le dos de vendre des voitures d'occasion et de goudronner des allées, et il voulait devenir riche sans se fatiguer. Par l'intermédiaire de la magie.

— Bon Dieu ! Je ne pensais pas que même lui était barjo à ce point !

— En fait, nous aimons tous imaginer que nous pouvons devenir riches grâce à la magie, non ? Le loto, les courses, les concours de pronostics sur les matchs de football...

— Ou bien fourguer des matériaux de construction d'un montant d'un million de livres qui ne nous appartiennent pas, ajouta Paul.

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu l'aurais fait, si je ne l'avais pas dit le premier.

Ils demeurèrent silencieux tandis qu'ils se garaient devant la maison, puis entraient. Il pleuvait à verse, maintenant, et le séjour

était si sombre que Katie alluma le lustre. Sergent se précipita vers son bol d'eau dans la cuisine et lapa bruyamment. Paul se servit un whisky.

— Tu en veux un ?

— À 10 heures du matin ? Seigneur, non ! Je vais prendre une douche.

— Écoute, lorsque tu as téléphoné hier soir... je n'avais pas l'intention d'être aussi amer.

— Tu as parfaitement le droit d'être amer. La vie n'a pas été très sympa avec toi, ces derniers temps... Même si la plupart de tes problèmes sont de ta faute.

Paul s'assit.

— Tomas O'Conaill n'est peut-être pas aussi barjo que ça, tout compte fait.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien... songe à tout ce que nous pourrions demander à cette Mor-Rioghain, si nous pouvions l'invoquer !

— Par exemple ?

Il fit tourner son whisky au fond de son verre, puis le but d'un trait.

— Pour commencer, nous pourrions demander que Seamus revienne.

— Quoi ?

— Cela améliorerait la situation entre nous, tu ne crois pas ? Enfin, si Seamus n'était pas...

Il s'interrompit en voyant l'expression sur le visage de Katie. Sans un mot, elle sortit du séjour et alla au premier. Elle enleva sa veste, ôta l'étui de son arme de service et déboutonna son corsage. Elle jeta le reste de ses vêtements sur le dessus-de-lit, puis elle gagna la salle de bains et ouvrit le robinet de la douche. Elle se regarda dans le miroir au-dessus du lavabo. Elle ressemblait à une personne en état de choc.

Nous pourrions demander que Seamus revienne. Sainte Mère de Dieu, comment avait-il pu dire ça ?

Elle prit une profonde inspiration et entra dans la cabine de douche. Elle resta immobile, le front appuyé contre les carreaux, tandis que l'eau coulait sur sa nuque.

Nous pourrions demander que Seamus revienne.

Elle était toujours dans la cabine de douche lorsque Paul frappa à la porte en verre dépoli.

— Tout va bien, ma chérie ?

— Oui, je sors dans une minute.

— Écoute, je ne voulais pas te bouleverser. Excuse-moi. J'ai un tas de choses qui me préoccupent...

— Je n'entends pas ce que tu dis !

Il ouvrit la porte de la cabine.

— J'ai de nouveaux ennuis au sujet de ces matériaux de construction.

— Quel genre d'ennuis ?

— Un type que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam m'a abordé dans le pub hier soir. Il a dit que j'avais quarante-huit heures. Ensuite, il s'occuperait de moi.

Katie sortit de la cabine de douche et noua autour de ses reins une serviette de toilette rose, puis elle enroula en turban une autre serviette de toilette rose autour de sa tête.

— Est-ce qu'il a prononcé le nom de Dave MacSweeny ?

Paul secoua la tête.

— Il a seulement dit : « Il te reste quarante-huit heures, mec. Ensuite, je m'occupe de toi. »

— Mais tu as compris qu'il voulait dire que Dave MacSweeny désirait récupérer ses matériaux de construction ?

— À ton avis, de quoi d'autre parlait-il ? Crois-moi, trésor, si je pouvais rendre ces putains de matériaux de construction, je le ferais aussi sec ! Mais Winthrop Developments les restituera seulement lorsqu'ils auront été entièrement remboursés ; Charlie Flynn continue de faire bronzer son gros cul en Floride, et comment pourrais-je le persuader de rendre l'argent, s'il ne l'a pas déjà dépensé ? Et tu sais ce qu'est devenue ma commission...

Katie ne savait pas quoi dire. Apparemment, même une crucifixion publique à un carrefour n'avait pas dissuadé Dave MacSweeny de se venger. Elle commençait à prendre conscience que, pour éviter qu'il n'arrive quelque chose à Paul, elle allait devoir avouer à Dermot O'Driscoll qu'elle savait où se trouvait Charlie Flynn, et pourquoi il se cachait, et que Paul était impliqué dans cette affaire. En d'autres termes, ce serait la merde totale.

Au moins, elle avait arrêté Tomas O'Conaill pour le meurtre de Fiona Kelly. Elle avait peut-être évité qu'une autre jeune fille ne soit tuée, également, si Tomas avait eu l'intention de porter à treize le nombre de femmes offertes en sacrifice. Mais ce n'était guère une consolation si sa carrière prenait brutalement fin.

Le téléphone sonna. Paul décrocha :

— C'est pour toi. C'est Jimmy O'Rourke.

Elle s'habilla en hâte et était revenue à Anglesea Street moins de quarante-cinq minutes plus tard, ses cheveux encore humides. Le sergent Jimmy O'Rourke parlait à une femme à la chevelure rousse et à l'air affolé dans le couloir devant son bureau.

— Madame Buckley ? dit Katie en tendant la main. Je suis le commissaire Katie Maguire. Entrez, je vous en prie, et prenez un siège. Jimmy... vous pouvez aller chercher un café ?

Mme Buckley s'assit au bord de la chaise. C'était une femme au teint très pâle, au visage meurtri par la vie. Ses cheveux roux rebelles étaient maintenus sans ordre par des peignes en plastique et elle portait un anorak gris bon marché acheté au Penney's. Katie remarqua son index jauni par la nicotine et lui proposa une cigarette. Mme Buckley la prit, l'alluma et exhala des nuages de fumée.

— Je voulais lui faire une surprise et l'emmener dîner au restaurant, déclara-t-elle. Je suis allée à son école, mais elle n'était pas là. On m'a dit qu'elle n'était pas venue ce matin et personne ne savait où elle était, même pas sa meilleure amie. Alors je me suis rendue à son studio et elle n'était pas là non plus. Je redescendais l'escalier lorsque j'ai croisé son voisin, celui qui habite au rez-de-chaussée. Il a eu des ennuis cardiaques ou quelque chose comme ça, et il est au chômage. Il m'a dit qu'il l'avait vue descendre la rue devant lui vers les 9 h 05. Une voiture s'est arrêtée à sa hauteur et elle est montée.

— Est-ce qu'il lui arrivait de s'absenter pour quelques jours ? De partir sans prévenir personne ?

— C'est possible. Elle vit seule, maintenant, à cause de notre situation familiale. Mais, aujourd'hui, c'était une journée très importante. Elle devait terminer son projet pour son diplôme de fin d'études. C'est pour cette raison que je voulais l'inviter au restaurant. Je m'étais dit qu'il fallait fêter ça.

Jimmy O'Rourke revint, suivi d'une jeune *garda* qui portait un plateau avec quatre gobelets de café.

— Frank O'Leary, le témoin, est en bas. Une voiture de patrouille l'a amené. Vous voulez que je le fasse monter ?

— Oui, s'il vous plaît. (Katie ôta les couvercles des gobelets de café et en tendit un à Mme Buckley.) Prenez-vous du sucre ? Tenez. Parlez-moi de votre situation familiale.

— J'ai quitté mon mari il y a sept mois environ, le lendemain de la Saint-Patrick. Il dépensait toute sa paie dans les pubs et je suppose que j'ai tout simplement décidé que j'en avais assez. Je suis allée habiter

chez ma sœur. Malheureusement, son mari, Kieran, était un peu trop sympathique, disons. Nous avons eu une liaison et cela a continué pendant trois ou quatre mois, jusqu'à ce que ma sœur s'en aperçoive. Nous sommes partis, Kieran et moi. Trois semaines durant, nous avons dû vivre dans sa voiture parce qu'aucun des autres membres de la famille ne voulait nous héberger. Ma mère refuse de me parler, encore aujourd'hui, et la famille de Kieran le traite comme s'il était atteint de la fièvre aphteuse. Siobhan ne pouvait pas rester avec nous, bien sûr, et ma sœur s'est débrouillée pour lui trouver un studio dans Wellington Street.

— Vous ne pensez pas que votre situation personnelle aurait pu perturber Siobhan suffisamment pour qu'elle ait envie de partir quelque temps ? Les filles de cet âge prennent souvent très mal les choses, vous savez, et elles n'en parlent à personne. Elles refoulent leurs sentiments.

— Nous nous entendons merveilleusement bien. Siobhan aimait beaucoup Kieran. Elle savait qu'il me rend heureuse, malgré tout. Et elle n'aurait jamais manqué ses cours ce matin sans me prévenir.

— Est-ce que vous avez une photographie de Siobhan ?

Mme Buckley ouvrit son sac à main et en sortit une photo.

— C'était lors de la fête pour son dix-neuvième anniversaire.

Katie considéra la jeune fille à la chevelure rousse qui riait et levait son verre de champagne.

— Vous allez la retrouver, n'est-ce pas ? demanda Mme Buckley en se mordillant les lèvres d'un air anxieux.

Frank O'Leary était un homme corpulent à l'air digne et à l'élocution très lente. Il portait des lunettes aux verres épais et un gros chandail vert.

— J'ai aperçu Siobhan qui descendait Summerhill à une cinquantaine de mètres devant moi, même si j'avais le soleil dans les yeux. J'ai reconnu son manteau rouge et sa chevelure rousse. Elle était presque arrivée à York Hill, près du marchand de journaux, lorsqu'une grosse voiture blanche s'est rangée à sa hauteur. J'ai vu qu'elle se penchait et parlait au conducteur.

— Vous avez vu le conducteur ?

— Non, pas à cette distance.

— Combien de temps Siobhan est-elle restée près de la voiture avant de monter ?

— Oh, très peu de temps. Je n'ai même pas eu l'opportunité de la rejoindre. Je voulais lui dire bonjour, mais elle a brusquement ouvert la portière et est montée, et la voiture est partie.

— Quelle sorte de voiture était-ce ?

— Une grosse voiture blanche.

— Aucune idée de la marque ?

Frank O'Leary secoua la tête.

— C'était peut-être une marque japonaise. Elle avait quelque chose de japonais...

— Vous n'avez pas vu la plaque d'immatriculation ?

— Je n'ai vraiment pas pensé à regarder, et puis j'avais le soleil dans les yeux. J'étais à moitié aveuglé !

— Avez-vous vu où se dirigeait cette voiture ?

— Elle est arrivée au bas de Summerhill et a continué tout droit vers Brian Boru Street, après les feux de croisement. Ensuite, je n'ai pas pu voir.

— Très bien, Frank, vous avez été très coopératif. Si jamais vous vous rappelez autre chose – même si cela vous semble tout à fait insignifiant –, je vous en prie, n'hésitez pas à m'appeler, d'accord ?

Frank O'Leary finit son café et se leva.

— Je me souviens d'une autre chose. La voiture avait les couleurs de l'équipe de hurling de Cork sur son antenne.

— Cela pourrait nous être très utile, je vous remercie.

Lorsqu'il fut parti, Katie alla voir Dermot O'Driscoll dans son bureau. Celui-ci examinait la corbeille de son courrier.

— La paperasserie, grommela-t-il comme Katie entra. On n'aura pas besoin de m'enterrer quand je mourrai. Je suis déjà enseveli sous deux mètres de statistiques sur la circulation !

Katie ferma la porte. Dermot leva les yeux. Les seules fois où Katie fermait la porte de son bureau, c'était lorsqu'ils devaient parler de quelque chose de personnel, ou de très confidentiel.

— Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais une jeune fille âgée de dix-neuf ans a disparu à St Luke's ce matin, annonça Katie. Une étudiante de l'École des beaux-arts, Siobhan Buckley.

— Jimmy me l'a dit, en effet. Mais elle a disparu depuis quelques heures seulement, non ? Une fille de dix-neuf ans qui sèche ses cours, cela n'a rien de vraiment anormal !

— Vous avez probablement raison. Mais j'ai un mauvais pressentiment, dans le cas présent. Un témoin oculaire dit qu'elle a accepté d'être prise en stop par quelqu'un conduisant une grosse voiture blanche...

— Où voulez-vous en venir ?

— C'est difficile d'exprimer cela par des mots. Je me demande si nous ne ferions pas mieux de différer la conférence de presse jusqu'à ce que nous en sachions un peu plus.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? Ne me dites pas que vous avez changé d'avis au sujet de Tomas O'Conaill ? La plupart des journalistes savent déjà que nous l'avons mis en détention préventive. Conor

Cronin a ouvert sa grande gueule, comme d'habitude !

— Je dis simplement que Siobhan Buckley a disparu dans des circonstances similaires à Fiona Kelly, et que nous devrions peut-être attendre un peu avant de faire une déclaration officielle.

Dermot réfléchit, tournant et retournant son stylo entre ses doigts.

— Vous avez la conviction que c'est Tomas O'Conaill qui a assassiné Fiona Kelly, n'est-ce pas ?

— Dans le cas contraire, je ne l'aurais pas arrêté. Et toutes les preuves matérielles que nous avons jusqu'à présent confirment sa culpabilité.

— Qu'est-ce qui vous tracasse, alors ?

— Je suis prudente, c'est tout. D'autant plus que la mère de Siobhan Buckley pense qu'elle ne se serait pas absentée toute une journée sans la prévenir.

— C'est elle ? demanda Dermot en montrant de la tête la photographie que Mme Buckley avait donnée à Katie.

Elle lui tendit le cliché et il chaussa ses lunettes pour l'examiner.

— Seigneur ! À quoi s'attendent les filles lorsqu'elles s'habillent de cette façon ?

— Elle ne portait pas une minijupe à paillettes quand elle est montée dans cette voiture.

— D'accord, mais tout de même...

— Écoutez, j'aimerais juste être sûre de ce qui est arrivé à Siobhan Buckley avant d'annoncer l'arrestation de Tomas O'Conaill. Celui-ci a très bien pu avoir un complice, qui est toujours en liberté. Il pourrait même s'agir d'un gang de tueurs.

Dermot lui rendit la photo.

— J'ai déjà dit au préfet de police que nous avons bouclé cette affaire.

— Et vous n'avez pas envie que nous passions pour des rigolos, hein ?

— Cela n'a absolument rien à voir, répliqua Dermot. Nous avons une foule de preuves indirectes établissant que Tomas O'Conaill est impliqué dans le meurtre de Fiona Kelly, et cela me suffit amplement. Ne me dites pas que vous n'avez pas envie de le voir derrière les barreaux autant que moi.

— Bien sûr que non ! Mais j'ai cette impression exaspérante que nous continuons de passer à côté de quelque chose.

Dermot posa son stylo.

— Écoutez, je prends ma retraite dans trois mois et demi. Je désire m'en aller avec le meilleur dossier possible. Qui plus est, j'aimerais avoir le sentiment que j'ai fait du bon boulot. Mettre derrière les barreaux une ordure comme Tomas O'Conaill compte énormément pour moi. Même s'il n'a pas tué Fiona Kelly – et je pense qu'il l'a tuée,

selon toute probabilité –, il mérite d'être envoyé en taule pour tous les autres délits qu'il a commis.

— Sauf votre respect, monsieur, cette décision ne nous appartient pas.

— J'aimerais foutrement que ce soit le cas. Bon, cette discussion est terminée. La conférence de presse aura lieu à 15 heures, comme prévu, et nous annoncerons aux médias que nous avons arrêté et inculpé l'homme qui a assassiné Fiona Kelly. Je vais vous dire ce que vous pouvez faire, si cela peut vous réconforter... Demandez aux types de 96FM de passer un appel au sujet de cette jeune fille, Buckley. Elle est probablement en train de s'amuser au Victoria Sporting Club avec le reste de la racaille !

— Oui, monsieur.

— Au fait, vous avez du nouveau concernant Charlie Flynn ? J'ai encore eu un coup de fil des services de la mairie.

— Je pense avoir une piste sérieuse. Laissez-moi vingt-quatre heures.

— Alors, faites de votre mieux. Je dois faire un discours au centre civique samedi soir... Ce serait un bon point pour nous si j'annonçais que nous avons également bouclé cette affaire.

— Oui, monsieur.

Elle retourna voir Tomas O'Conaill. Lorsqu'on le fit entrer dans la salle d'interrogatoire, il semblait très fatigué. Il s'assit en face d'elle, la tête appuyée sur ses mains, et regarda fixement la table.

— Tomas... je désire te poser deux questions.

— Tirez-vous, commissaire Sorcière. Foutez-moi la paix !

— Tomas, je veux savoir si tu as agi seul, ou si tu avais quelqu'un d'autre avec toi.

— Hein ? De quoi parlez-vous ? Quand j'ai vendu ces poneys à Limerick, ou quand j'ai posé cette toiture à Glanmire ?

— Quand tu as enlevé Fiona Kelly.

Il redressa la tête et considéra Katie d'un air las.

— Je vous l'ai dit. Je ne l'ai jamais vue, je ne l'ai jamais enlevée, je ne l'ai jamais tuée. Vous voulez que je vous fasse un enregistrement sur bande ? Comme ça, vous pourrez m'écouter le dire un millier de fois !

— Nous savons que tu l'as fait, Tomas. Pourquoi ne pas avouer ? Cela facilitera tellement les choses si tu avoues.

— Et que voulez-vous que j'avoue d'autre ? Que j'ai également tué ces femmes en 1915 ? Que je fais partie du peuple des fées, que je ne vieillis pas, que je ne meurs jamais, et que j'adore enlever des femmes pour les découper en steaks, en filets et en côtelettes ?

— C'est vrai ?

Il s'appuya sur le dossier de sa chaise et étendit ses longues jambes sous la table.

— Vous aimeriez que ce soit vrai ?

Elle prit un sachet en plastique transparent et le posa sur la table devant Tomas.

— Que penses-tu de ceci ? lui demanda-t-elle.

Ses petits yeux brillèrent.

— Que voulez-vous que j'en pense ?

— Je te pose simplement la question. À ton avis, qu'est-ce que c'est ?

— On dirait un morceau de dentelle.

— C'est exact, il s'agit bien d'un morceau de dentelle. Mais d'où vient cette dentelle, à ton avis ?

Tomas secoua lentement la tête.

— Je n'ai pas envie de deviner !

— À ton avis, que pourrais-tu faire avec ce morceau de dentelle, si tu le tortillais et le nouais ?

Il demeura silencieux, avant d'esquisser un sourire.

— Je pourrais faire un nœud coulant et le serrer autour de votre cou !

Elle se rendait en hâte au rez-de-chaussée pour la conférence de presse lorsque son portable gazouilla. C'était Gerard O'Brien, et il semblait surexcité.

— J'ai effectué d'autres recherches concernant Mor-Rioghain. Un professeur de théologie à Osnabrück m'a envoyé un e-mail contenant des faits historiques tout à fait passionnants. Je peux passer vous voir ?

— Plus tard, Gerard, ou peut-être demain. Gardez ça pour vous pour le moment, mais nous avons procédé à une arrestation. Je vais l'annoncer aux médias dans un instant.

— Oh, je vois, dit Gerard, dont la déception était perceptible. Si vous avez procédé à une arrestation, cela ne vous intéresse plus.

— Bien au contraire ! Mais pas maintenant. Appelez-moi à 17 heures.

La salle de conférences était bondée et, lorsque Katie monta sur l'estrade, il y eut un véritable tir de barrage de flashes. Elle hésita un moment, attendit que le silence se fasse, puis elle déclara :

— Hier soir, nous avons arrêté et inculpé Tomas O'Conaill, trente-sept ans, sans domicile fixe, pour l'enlèvement et le meurtre consécutif de Fiona Kelly. Un dossier est préparé en ce moment à l'intention des services du procureur. C'est tout ce que nous avons à dire pour l'instant, à part remercier les médias qui nous ont apporté un si efficace soutien au cours de cette enquête, ainsi que les dizaines de *gardai* qui ont travaillé sans relâche afin que l'assassin de Fiona Kelly soit traduit en justice.

— O'Conaill a-t-il avoué le meurtre ? lança Dermot Murphy.

— Non, il nie tout.

— Quelles preuves avez-vous que c'est bien lui ?

— Pour le moment, nos services techniques continuent d'examiner les preuves matérielles. Mais je puis vous assurer que les premières conclusions suffisent à nous donner la certitude que nous avons arrêté le coupable.

— Qu'avez-vous à répondre à l'allégation selon laquelle O'Conaill vous sert de bouc émissaire, uniquement parce qu'il appartient à la communauté des gens du voyage ?

— Je réfute totalement cette allégation. Et je pense que les gens du voyage eux-mêmes devraient considérer que c'est une insulte. O'Conaill n'incarne nullement cette communauté.

— Vous aviez dit auparavant qu'il s'agissait peut-être d'un meurtre

rituel. À présent que vous avez procédé à une arrestation, maintenez-vous cette opinion ?

— Nous étudions un certain nombre de mobiles différents.

— Le meurtre rituel fait-il toujours partie de ces mobiles ?

— Oui.

— Avez-vous une idée plus précise du genre de rituel dont il aurait pu s'agir ?

— J'ai une théorie, oui.

— Pourriez-vous nous en faire part ?

— Pas pour le moment.

— Cette jeune fille qui a disparu ce matin... comment s'appelle-t-elle, déjà ? Ah oui, Siobhan Buckley. Pensez-vous qu'il pourrait y avoir un lien avec l'enlèvement de Fiona Kelly ?

Avant que Katie puisse répondre, Dermot s'avança et déclara :

— Il n'y a aucune preuve d'un lien quelconque. Nous avons bon espoir de retrouver Siobhan Buckley saine et sauve. Si elle n'est pas rentrée dans les vingt-quatre heures, nous entreprendrons des recherches, bien sûr. Mais, maintenant que Tomas O'Conaill a été mis en détention préventive, je suis à même d'assurer à toutes les jeunes femmes de Cork qu'elles peuvent se promener dans les rues de notre ville en toute sécurité.

Lorsque Katie regagna son bureau, elle vit que le voyant rouge sur son téléphone clignotait. Elle décrocha le combiné et appuya sur le bouton pour obtenir le standard.

— Il y a quelqu'un à l'accueil qui aimerait vous voir, commissaire.

— Désolée, mais je suis très occupée. Demandez-lui de laisser son nom et son numéro de téléphone, ainsi qu'un mot précisant à quel sujet il désire me voir.

— C'est une femme, en fait. Elle dit que c'est très important. Cela concerne Siobhan Buckley.

À ce moment, Liam entra, les bras chargés d'une pile de rapports techniques. Il les posa sur la table de Katie et fit demi-tour.

— Liam, lança-t-elle en tendant la main. Liam, il faut que je vous parle.

— J'ai un rendez-vous à Glanmire, répondit-il en tapotant sa montre. Je devrais être là-bas depuis déjà une demi-heure !

— Entendu. Je vous verrai plus tard.

— Que voulez-vous que je fasse à propos de cette femme ? s'enquit la standardiste d'un ton impatient.

— Demandez-lui si elle peut attendre encore deux ou trois minutes. Je descends.

Elle prit les rapports du labo et les parcourut rapidement. La plupart concernaient les empreintes digitales relevées sur les portières et le

volant de la Mercedes volée, mais il y avait également un rapport préliminaire sur les tests ADN effectués sur plusieurs cheveux blonds trouvés sur le tapis de sol du siège du passager. Il ne faisait quasiment aucun doute que les cheveux étaient ceux de Fiona Kelly.

Toutefois, une fouille approfondie du cottage n'avait toujours pas permis de trouver la moindre empreinte digitale correspondant à celles de Tomas O'Conaill. Mais les couvertures, les draps et les oreillers avaient été envoyés au labo à des fins d'analyses, ainsi que des tasses, des verres, des couteaux et des fourchettes, et une barre de savon.

Après avoir lu le dossier, Katie se rendit au rez-de-chaussée. Dans la salle d'accueil, à côté de la plante rabougrie près de la porte, attendait une femme d'un certain âge, assise sur une chaise. Coiffée d'un bonnet de laine marron et vêtue d'un manteau marron minable, elle était entourée de sacs d'épicerie en plastique posés par terre. Katie commença à se diriger vers elle, mais la standardiste appela : « Commissaire ! », et, lorsque Katie se retourna, elle désigna avec son stylo-bille une jeune femme grande et svelte qui se tenait dans le coin opposé et contemplait son reflet dans la baie vitrée.

Katie s'approcha de la jeune femme. Ses cheveux étaient blond cendré, coupés très court et plaqués en arrière avec du gel. Elle portait un long manteau en cuir noir qui lui descendait jusqu'au mollet, le col relevé, et des bottes en cuir noir à talons hauts, ce qui la faisait paraître encore plus grande. Katie se surprit à se redresser.

— Je suis le commissaire Katie Maguire, annonça Katie. J'ai cru comprendre que vous aviez des informations concernant Siobhan Buckley.

La jeune femme se retourna. Elle avait probablement le même âge que Katie, mais son maquillage donnait à sa peau un extraordinaire satiné de porcelaine. Elle avait des traits anguleux à la Marlene Dietrich, des pommettes saillantes et des yeux de félin. Surplombant de grosses lunettes sans monture aux verres teintés en violet, ses sourcils avaient été épilés pour former des arcs parfaits. Son parfum, que Katie fut incapable d'identifier, contenait des senteurs prononcées de rose et de vanille. Elle aurait pu être mannequin, ou actrice.

— Lucy Quinn, dit-elle avec un fort accent américain. (Elle tendit la main. Elle portait des gants en cuir noir qui étaient étrangement doux.) Je suis tellement contente que vous puissiez me consacrer un peu de votre temps...

— Je suis très occupée, comme vous pouvez l'imaginer. Cela m'aiderait beaucoup si vous m'exposiez tout de suite l'objet de votre visite.

— J'ai lu un article sur l'affaire Fiona Kelly dans le magazine *Time*, et sur ces onze squelettes qui ont été exhumés. Dans l'article, on disait

qu'elles avaient peut-être été victimes d'un genre de sacrifice rituel et, bien sûr, cela a immédiatement éveillé mon intérêt.

— Je croyais que vous aviez des informations concernant Siobhan Buckley.

— Excusez-moi, je ne me suis pas présentée. Je ne voudrais pas que vous imaginiez que je suis l'une de ces femmes qui croient à la sorcellerie et qui envoient des lettres d'amour à Charlie Manson ! Je suis professeur de mythologie comparée à l'université de Berkeley en Californie. Les légendes scandinaves et celtiques, c'est mon domaine. J'effectue des recherches sur les anciens rituels celtiques depuis des années, et je pense vraiment être en mesure de vous aider.

— J'apprécie votre offre, Lucy, mais nous avons déjà inculpé un homme pour le meurtre de Fiona Kelly.

— Et concernant Siobhan Buckley ?

— Jusqu'à présent, nous n'avons aucune raison de penser que la disparition de Siobhan Buckley a un lien avec le meurtre de Fiona Kelly.

— Mais bien sûr que si ! Il y a un lien, c'est évident. Siobhan est rousse, et elle est étudiante aux Beaux-Arts, non ? C'est ce qu'ils ont dit à la radio.

— En effet. Et alors ? dit Katie.

— Si quelqu'un veut faire un sacrifice rituel à Mor-Rioghain, il doit choisir treize femmes, mais pas n'importe lesquelles. Il faut que ce soit treize femmes très spéciales.

Katie plissa les yeux.

— Comment êtes-vous au courant pour Mor-Rioghain ?

— Onze squelettes de femmes dont la chair a été ôtée ? Puis une autre jeune fille tuée exactement de la même façon, et son corps déposé exactement au même endroit ? C'est forcément un sacrifice à Mor-Rioghain.

— Vous dites que vous avez étudié cette légende ?

— J'ai effectué des recherches pendant huit années uniquement sur les sacrifices rituels. Tous les squelettes avaient de petites poupées fixées sur la partie supérieure de leurs fémurs, n'est-ce pas ?

— Des poupées ?

— De petites poupées de chiffon, transpercées d'hameçons et de clous.

— Désolée, mais je ne peux faire aucun commentaire à ce sujet.

— Tous les squelettes comportaient des poupées, bien sûr ! Vous n'avez pas révélé ce détail aux médias, hein ? Mais je suppose que vous devez avoir vos raisons.

— Bon, d'accord, c'est tout à fait exact, dit Katie. Les squelettes comportaient des poupées. Nous ne l'avons pas dit aux médias parce qu'il nous fallait un moyen de vérifier la véracité de toute personne

qui ferait de faux aveux... ou de toute personne qui affirmerait savoir qui était le meurtrier, ou pourquoi il avait commis ce meurtre.

Lucy Quinn secoua la tête.

— Croyez-moi, commissaire, si ce sont des lettres de créance que vous voulez, j'ai des connaissances bien plus vastes sur les sacrifices offerts à Mor-Rioghain que pratiquement n'importe qui. J'ai même publié deux communications sur le sujet : *Rituel mystique dans l'Irlande rurale* et *Le Royaume invisible*.

— Et si vous veniez dans mon bureau ? proposa Katie. Désirez-vous un café ?

Elle la précéda dans l'escalier. Dans le couloir, elles croisèrent Jimmy O'Rourke, qui haussa les sourcils d'un air admiratif. Elles entrèrent dans le bureau de Katie, et Lucy ôta son manteau. Elle portait un pantalon noir très ajusté et un pull à col roulé noir, moulant, qui mettait en valeur ses seins fermes et pleins. Patrick O'Donovan passa dans le couloir et trouva une raison pour repasser devant la porte du bureau. Lucy s'assit, croisa les jambes et adressa à Katie un grand sourire détendu.

— Bon, parlez-moi de ces treize femmes, dit Katie.

— Avant que Mor-Rioghain puisse revêtir une forme humaine et venir de l'Autre Monde, la personne qui désire l'invoquer doit trouver treize femmes, et chacune d'elles doit représenter l'un des treize aspects différents de la féminité. Il doit les tuer, les démembrer, et disposer leurs restes selon un motif très précis pour que Mor-Rioghain puisse se nourrir. Lui-même doit manger le cœur de ces femmes afin de montrer sa dévotion. Je présume que vous n'avez pas découvert le cœur de Fiona Kelly ?

— Nous avons pensé que les corneilles l'avaient probablement pris.

— Non. Son meurtrier l'a découpé en tranches et l'a mangé cru, sans aucun doute.

— Sainte Mère de Dieu !

— C'est un rituel qui remonte à l'époque des druides ; peut-être même est-il encore plus ancien. Il y a eu un cas authentifié à Ardfer, dans le comté de Kerry, au ^{xvii}^e siècle, mais jusqu'à ce que vous ayez exhumé ces ossements, et jusqu'à ce que Fiona Kelly ait été assassinée, les sacrifices les plus récents que nous connaissions ont eu lieu à proximité de Boston, aux États-Unis, en 1911.

— Quelqu'un a essayé d'invoquer Mor-Rioghain en Amérique ?

— Un certain Jack Callwood. On peut invoquer Mor-Rioghain n'importe où dans le monde, vous savez, à condition de trouver l'endroit qui convient.

— Ce Jack Callwood, on l'a arrêté ?

— Non. La police a failli le coincer une ou deux fois, mais il a disparu sans laisser la moindre trace. Il a immolé au moins trente et

une femmes, donc il était manifestement bien engagé dans sa treizième tentative pour invoquer Mor-Rioghain.

— Que s'est-il passé ?

— L'une de ses victimes a réussi à s'échapper, et elle a prévenu les autorités.

— Il faudra que vous me donniez plus de détails sur cette affaire. Mais revenons-en à l'homme qui a tué Fiona Kelly. À votre avis, serait-il obligé de partir de zéro et d'immoler treize femmes de nouveau, ou bien les onze femmes qui ont été assassinées entre 1915 et 1916 comptent-elles pour le total ?

— Oh, ces onze-là comptent certainement... à condition que tous les sacrifices aient été faits au même endroit et en suivant strictement le même rituel. Tout ce que votre tueur devait faire, c'était tuer Fiona Kelly et une autre jeune fille, et manger le cœur de celle-ci également. Alors Mor-Rioghain apparaîtrait et lui accorderait tout ce qu'il désirait. Théoriquement, bien sûr. Le tueur doit découper toute la chair des jambes de la victime – c'est symbolique, vous comprenez – afin qu'elle ne puisse pas s'enfuir vers le monde d'en bas. Ensuite, il découpe toute la chair de ses bras afin d'empêcher que des esprits bienveillants ne la saisissent et ne l'emmènent vers le Royaume invisible. Après cela, il découpe toute la chair sur son visage afin que personne dans l'au-delà ne sache qui elle était. Puis il lui ouvre l'abdomen afin qu'elle ne puisse plus manger ni boire, même dans l'au-delà. Il lui enlève les poumons afin qu'elle ne puisse plus respirer. Enfin, il prend son cœur, qui représente son âme, son identité spirituelle.

— Vous avez dit que chacune de ces treize femmes devait être spéciale.

— C'est exact. Attendez, j'ai préparé une liste à votre intention. (Lucy ouvrit son sac à main en cuir noir et en sortit une feuille de papier pliée en deux.) Les femmes doivent être immolées dans cet ordre. Comme vous pouvez le constater, invoquer Mor-Rioghain n'est pas vraiment à la portée du premier venu.

Katie déplia la feuille de papier et lut la liste soigneusement tapée à la machine.

« 1° une Vierge qui rit ; 2° une Mère de jumeaux triste ; 3° une Cuisinière qui chante ; 4° une Prostituée aux cheveux bouclés ; 5° une Sage-femme aux cheveux gris ; 6° une Diseuse de bonne aventure sans enfants ; 7° une Femme adultère sans remords ; 8° une Veuve qui n'a plus de dents ; 9° une Fille cadette aux yeux aussi verts que la mer ; 10° une Fille unique aux yeux aussi bleus que le ciel ; 11° une Danseuse aux cheveux aussi noirs que la nuit ; 12° une Femme qui voyage aux cheveux aussi éclatants que le soleil ; 13° une Couturière aux cheveux aussi rouges que le feu. »

Lucy déclara :

— L'une des femmes qui ont disparu entre 1915 et 1916 était sage-femme, une autre était prostituée et une troisième travaillait comme cuisinière pour l'un des officiers britanniques à Military Hill. Je ne sais pas pour les autres, mais trois sur onze... ? Fiona Kelly était le numéro 12, et elle était blonde et voyageait. Alors, quand j'ai entendu à la radio que Siobhan Buckley était rousse et étudiante aux Beaux-Arts... Je me trompe peut-être, mais je ne le crois vraiment pas.

— Je n'ai pas de parti pris, dit Katie. Mais tous les indices que nous avons jusqu'ici laissent penser que l'homme que nous avons arrêté, Tomas O'Conaill, est bien l'homme qui a tué Fiona Kelly. Il a laissé ses empreintes digitales sur le véhicule dans lequel le corps de Fiona a probablement été emmené jusqu'à la ferme où on l'a découvert. Qui plus est, Tomas connaît très bien la mythologie irlandaise et il croit à l'existence de Mor-Rioghain. Il y a toujours la possibilité qu'il n'ait pas agi seul, mais jusqu'à présent nous n'avons aucune preuve permettant d'établir qu'il avait un complice.

— Peut-être serait-il utile que je lui parle ?

— Désolée, mais je ne puis l'autoriser. Toutefois, si vous songez à des questions susceptibles de nous donner une idée plus précise de ce qu'il sait au juste concernant Mor-Rioghain, ma foi, nous vous en serions très reconnaissants, bien entendu !

— J'y réfléchirai. Et pour l'endroit où l'on a découvert le corps de Fiona Kelly ? Vous pensez que je pourrais aller l'examiner ? Cela pourrait vous fournir des indices très précieux. Lorsqu'il s'agit d'un rituel, vous savez, le lieu est toujours extrêmement significatif.

— Je suis désolée. Il me faudrait vraiment une accréditation pour que je puisse vous autoriser à vous impliquer plus avant.

— Bien sûr.

Lucy ouvrit son sac en crocodile noir et en tira une carte d'identité sur laquelle on pouvait lire :

*Université de Berkeley
Département de mythologie comparée
1700 University Avenue
Berkeley CA 94720
Lucy T. Quinn, PhD*

Elle comportait également une photo en couleurs de Lucy en chandail noir.

Katie la lui rendit.

— Très bien. J'emmène les parents de Fiona Kelly là-bas demain matin. S'ils ne s'y opposent pas, je ne vois pas pourquoi vous ne pourriez pas nous accompagner. J'ai très envie que vous me parliez

plus longuement de ce Jack Callwood. Est-ce que 9 heures vous conviendrait ? Entre-temps, j'aimerais faire une photocopie de cette liste, si c'est possible. Cela nous permettra peut-être de vérifier l'identité de certaines des femmes qui ont disparu.

— Je vous en prie, gardez-la, dit Lucy en se levant et en récupérant son manteau. À demain, alors. Je suis ravie d'être en mesure de vous aider. Si vous avez besoin de me joindre, je suis descendue au Jury's Inn.

Lorsqu'elle fut partie, Katie se renversa dans son fauteuil et tapota son stylo contre ses dents d'un air pensif. Lucy ne ressemblait pas du tout à une universitaire. Elle était trop soignée et son aura sexuelle était si forte que même Katie en était consciente. Mais elle connaissait manifestement tout sur Mor-Rioghain et les rituels pour l'invoquer. Et, en ce moment, Katie avait besoin de toutes les informations qu'elle pourrait obtenir. Elle pensa : *Ne sois pas aussi sceptique, Maguire. Un peu d'aide serait un cadeau du ciel...*

Patrick O'Donovan frappa à la porte et entra dans le bureau de Katie.

— Qui était-ce ? voulut-il savoir. J'ignorais que des pensées impures pouvaient se balader sur des jambes !

— Elle est ravissante, non ? dit Katie. Une experte en mythologie celtique. Elle va nous prêter son concours pour l'affaire Fiona Kelly.

Jimmy O'Rourke entra à son tour, manifestement déçu de constater que Lucy était déjà partie. Il regarda même derrière la porte.

— N'y pensez même pas, sergent ! fit Patrick. Vous êtes marié et vous avez à charge trois enfants et un aquarium rempli de poissons rouges !

— Si cela vous console, dit Katie, vous pouvez toujours me vérifier ses références.

— Je me contenterais bien d'une fouille au corps !

Les parents de Fiona Kelly arrivèrent une demi-heure plus tard. Il s'était mis à pleuvoir à verse, et leurs imperméables noirs scintillaient. Katie vint les chercher à l'accueil. Mme Kelly la prit spontanément dans ses bras et l'étreignit, comme si toutes deux avaient perdu une fille.

Mme Kelly était blonde et ressemblait, en plus las et plus triste, à la jeune fille que Katie avait vue sur la photographie de Fiona. M. Kelly avait des cheveux gris coupés court et portait des lunettes. Il rappela George Bush Senior à Katie.

— Je suis tellement désolée, déclara Katie. Tout le monde ici s'associe à votre épreuve.

Mme Kelly prit un mouchoir en papier et s'essuya les yeux.

— Votre sergent a dit que nous ne pourrions pas la voir.

— C'est impossible, en effet. Comme vous l'avez probablement lu dans les journaux, ses blessures étaient extrêmement graves.

— Cet homme que vous avez arrêté, demanda M. Kelly, c'est quoi ? Un genre de gitan ?

— En Irlande, on les appelle officiellement des gens du voyage, mais beaucoup de personnes usent d'autres noms pour les désigner. Manouches ou même romanichels. Tomas O'Conaill mène la vie des gens du voyage et il parle leur langue secrète, leur *cant*, mais la plupart d'entre eux le tiennent à l'écart.

Les lèvres de M. Kelly se crispèrent de chagrin.

— Je pensais qu'elle serait parfaitement en sécurité dans un pays comme celui-ci. Je ne suis jamais venu ici, mais j'ai toujours considéré que l'Irlande était ma vraie patrie.

— Je sais, monsieur Kelly, et nous regrettons infiniment ce qui est arrivé. Nous avons très peu de crimes violents, ici, en comparaison d'autres pays. Mais la consommation de drogues est en augmentation, hélas, ainsi que le gangstérisme, et il est impossible de prévoir ce que des individus comme Tomas O'Conaill sont capables de faire. Le problème, c'est qu'il a la langue bien pendue et se montre très persuasif, comme beaucoup d'hommes qui font leur proie de très jeunes filles. Je ne saurais vous dire à quel point je suis triste qu'il ait jeté son dévolu sur votre Fiona...

— Je dois absolument la voir, dit M. Kelly. Vous savez... juste pour prendre conscience qu'elle nous a vraiment quittés.

— C'est impossible, je suis désolée.

— Je sais qu'elle a été atrocement mutilée. Mais je suis capable de

soutenir ça. Mon frère cadet a été tué dans un accident de moto.

Katie prit la main droite de M. Kelly dans les siennes.

— Monsieur Kelly, ce qui est arrivé à Fiona n'a rien à voir avec un accident de moto. Vous feriez mieux de garder le souvenir de Fiona telle qu'elle était lorsqu'elle vous a dit au revoir avant de venir en Irlande. Je vous en prie, faites-moi confiance.

— Patrick..., intervint sa femme en prenant son autre main. N'insiste pas, Patrick. Qu'il en soit ainsi.

Les épaules de M. Kelly tremblèrent, et il éclata brusquement en sanglots. Katie ne put que rester près de lui tandis qu'il exprimait toute sa douleur.

Il était minuit largement passé lorsque la porte s'ouvrit. L'homme entra. Il faisait presque complètement sombre dans la pièce, et Siobhan distingua seulement sa silhouette se détachant sur les rideaux. Elle grelottait de froid. Environ une heure plus tôt, elle avait été incapable de se retenir et avait uriné sur le siège en caoutchouc mousse de son fauteuil.

Elle ne dit rien tandis qu'il s'avançait et se tenait tout près d'elle. Il renifla deux fois, sortit un mouchoir de sa poche et se moucha.

— Je suppose que tu as faim, articula-t-il avant de renifler de nouveau.

— Je vous en prie, laissez-moi partir, chuchota-t-elle.

— Je ne peux pas faire ça. Pas tout de suite. Je ne peux pas laisser ma petite sirène s'en retourner vers la mer, hein ?

Il alluma brusquement le lampadaire à côté du fauteuil de Siobhan. La lumière était très vive, une ampoule de cent cinquante watts, et elle dut détourner la tête. Même ainsi, elle garda une image rétinienne vert vif, l'image fantôme de son bourreau qui continua de danser devant elle.

— Tu t'es pissé dessus, fit-il remarquer sans la moindre compassion. Eh bien, ma petite sirène, c'est tout ce que tu auras en guise d'eau saumâtre !

— Je vous en prie, le supplia-t-elle. Ma mère va être tellement inquiète à mon sujet...

— Les mères sont faites pour ça. Elles ne sont jamais heureuses tant qu'elles ne sont pas angoissées.

Il glissa la main dans la poche intérieure de son manteau noir et en tira une paire de ciseaux de tapissier, avec des lames de presque douze centimètres de long. Il fit claquer les lames plusieurs fois, comme l'homme-ciseaux aux longues jambes rouges dans *Struwwelpeter*, le conte populaire allemand, et il adressa à Siobhan un sourire qui la fit grelotter encore plus, parce que ce sourire était si bienveillant.

— Je t'ai dit ce qu'un homme doit faire pour empêcher sa petite

sirène de repartir vers la mer. Il doit lui prendre son bonnet de plumes rouge vif, son *cohullen druith*. Et c'est exactement ce que je vais te faire.

Il s'approcha et la saisit par les cheveux. Elle balançait frénétiquement sa tête d'un côté et de l'autre et tenta de se lever du fauteuil, mais il tira violemment sur les racines de ses cheveux et menaçait :

— Si tu ne restes pas tranquille, sale petite garce, je vais changer d'avis et te couper le bout des seins à la place ! Je m'en fous complètement...

Siobhan émit une plainte apeurée et cessa de se débattre.

— C'est mieux, dit-il. (Il était si près d'elle qu'elle sentait son haleine sur son front.) Rien de tel qu'un peu de coopération, tu ne crois pas ? Un peu de coopération rend le monde tellement plus agréable.

Il attrapa ses cheveux sur le devant et entreprit de les couper. Les lames crissèrent. Elle ferma les yeux, et des larmes cuisantes coulèrent sur ses joues. Elle était si terrifiée qu'elle était incapable de parler et même de sangloter.

L'homme continua de couper ses épais cheveux roux, les taillant aussi près du cuir chevelu qu'il le pouvait. Siobhan les sentait tomber sur ses épaules et sur ses seins. Lorsqu'il se déplaça vers sa nuque, elle pencha docilement la tête en avant. Les lames froides des ciseaux lui entaillèrent les oreilles.

Lorsqu'il eut terminé, il rassembla les cheveux tombés, les récupéra sur son ventre et ses cuisses, et les brandit triomphalement devant Siobhan.

— Et voilà... Plus de nage pour toi pendant un moment, ma petite sirène chérie ! Maintenant, tu es obligée de rester ici avec moi.

Il sortit un élastique de sa poche et l'enroula autour des cheveux pour les maintenir ensemble.

— Un splendide *cohullen druith*... Un magnifique souvenir de la jeunesse et de la beauté, et de l'étrange amour entre les sirènes et les hommes !

Il tira brusquement la fermeture à glissière de son pantalon et sortit son pénis, lequel était déjà à moitié dressé. Il promena les cheveux de Siobhan dessus, d'un côté et de l'autre. Petit à petit, son pénis durcit de plus en plus. Siobhan voulut détourner la tête, mais ce qu'il faisait était si hypnotisant qu'elle continua de regarder.

— Tu sais l'effet que cela fait ? C'est comme être caressé par des animaux. C'est comme être caressé par une femme qui n'est même pas humaine...

Il passa les cheveux d'un côté, puis de l'autre. La tête de son pénis devint d'un pourpre violacé, enflammé. Au début, il le caressa très

doucement, mais, comme il devenait de plus en plus excité, il commença à se frapper plus violemment. Bientôt, il se cingla avec frénésie, la bouche crispée. Sa poitrine se soulevait avec effort, tout son corps était tendu.

Brusquement, il cria : « Ahh ! », et un épais jet de sperme gicla. Siobhan le sentit glisser sur le côté de son cou, tandis qu'une goutte pendillait du lobe de son oreille en une parodie glutineuse de boucle d'oreille en nacre. L'homme se donna deux ou trois pressions voluptueuses, puis il remit dans son pantalon son pénis qui devenait flasque, et il remonta la fermeture à glissière.

— Est-ce que tu sais à quel point tu m'excites ? murmura l'homme, ouvrant les yeux et lui adressant son sourire bienveillant. Nous sommes si proches, maintenant... tellement, tellement proches. Tu vas changer ma vie, Siobhan. Tu vas me donner un plaisir dépassant tout ce que tu pourrais concevoir.

Siobhan détourna les yeux d'un air morne. Ce n'était pas le geste obscène de l'homme qui l'avait avilie, c'était le fait qu'il lui ait coupé les cheveux. Elle avait l'impression de ne plus être Siobhan, de n'être rien de plus qu'un épouvantail. Une larme coula de son œil droit et tomba sur son avant-bras. Cette larme et le sperme de l'homme étaient les seules choses chaudes qu'elle avait senties de toute la journée.

Le soir, Katie se fit un devoir de préparer un dîner digne de ce nom. Elle éplucha des pommes de terre, des champignons et des oignons, les mélangea dans une cocotte avec de la marjolaine fraîche, avant d'ajouter des côtelettes de porc et du consommé de poulet, puis elle mit la cocotte au four.

Paul regardait la télévision et jouait avec les oreilles de Sergent.

— Ça sent rudement bon, trésor, dit-il. Je meurs de faim !

— Désolée. Ce sera prêt à 20 heures, pas avant.

Elle s'assit à côté de lui et le contempla sans rien dire. Les pommettes de Paul étaient toujours couvertes d'ecchymoses couleur arc-en-ciel, sa lèvre fendue était ornée d'une grosse croûte noire, mais le gonflement autour de ses yeux avait disparu.

— Qu'as-tu l'intention de faire, Paul ? lui demanda-t-elle.

— À quel sujet ?

— Au sujet de Dave MacSweeny et de ses matériaux de construction, bien sûr. Je suis très inquiète. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose.

Il se servit un autre whisky.

— Tu ne peux pas me mettre sous la protection de la Garda ? dit-il avec un sourire forcé.

— Plaisanterie à part, j'aimerais pouvoir le faire. Mais si je demandais une protection rapprochée, je serais obligée d'expliquer pourquoi.

— Tu fais partie de la Garda. Pourquoi ne peux-tu pas me protéger ?

— J'essaie, crois-moi. Mais je ne peux pas veiller sur toi vingt-quatre heures sur vingt-quatre, d'accord ? Et on ne peut pas savoir ce que Dave MacSweeny compte faire la prochaine fois.

— Que proposes-tu, alors ? Que je file en Floride comme Charlie Flynn ?

— Tu pourrais t'absenter de Cork quelque temps.

— À quoi cela m'avancerait-il ? Je ne pourrais pas m'absenter indéfiniment, et comment me débrouillerais-je pour l'argent ? De toute façon, je reste fidèle à Cork. Je suis né et j'ai grandi dans cette ville, je suis chez moi ici, et je ne me laisserai pas intimider par un minable comme Dave MacSweeny. Je vais trouver quelque chose. Une opportunité finira bien par se présenter.

— Laquelle, par exemple ?

— J'ai parlé à Ricky Deasy aujourd'hui. Il veut que j'investisse des fonds dans un projet immobilier à proximité de Carrigaline.

— Comment aurais-tu les moyens d'investir des fonds dans un projet immobilier alors que tu dois trouver six cent cinquante mille livres pour rembourser Winthrop Developments ?

— Je n'en ai pas les moyens. Mais le terrain où Ricky Deasy veut bâtir n'a pas besoin d'un permis de construire. Pas pour le moment.

— Je trouve que ce n'est pas un placement génial.

— Non... mais ce sont des terres agricoles, c'est donné, et il y aura probablement une grosse subvention de l'Union européenne pour celui qui en deviendra le propriétaire afin de les cultiver.

— Je ne comprends absolument rien, Paul. Tu as l'intention de devenir *agriculteur* ?

— Bien sûr que non. Mais l'oncle de Ricky est le directeur adjoint d'An Bord Pleanala. Après avoir acheté le terrain, on pourrait se débrouiller pour obtenir une modification de son usage. Tu sais, un bakchich pour l'oncle de Jimmy et pour deux ou trois autres membres du conseil d'administration...

— Paul, tu es complètement fou ! Tu t'enfonces de plus en plus !

Il posa son verre et lui prit la main.

— Il faut que je fasse quelque chose d'important, Katie. Il faut que je frappe un grand coup. Sinon, je ne me sortirai jamais de cette merde, jamais ! Et je passerai le reste de ma vie à faire gaffe à Dave MacSweeny.

Katie leva la main et effleura sa joue enflée et tuméfiée.

— Raconte-moi une blague, dit-elle.

— Hein ?

— Raconte-moi une blague, comme tu le faisais lorsque nous nous sommes connus.

— Écoute, Katie, je suis en train de me battre pour rester en vie. Ce n'est vraiment pas le moment de raconter des blagues !

— Je sais. Mais fais-le, pour moi.

Il la dévisagea comme s'il cherchait à vérifier qu'elle ne se moquait pas de lui. Puis il dit :

— Il y avait ce type du comté de Kerry qui passait une heure à regarder fixement un carton de jus d'orange parce que l'étiquette indiquait « concentré ».

Katie lui fit un imperceptible sourire et l'embrassa. Il avait toujours la même odeur, trop d'eau de toilette Boss. Mais c'était étrangement rassurant, comme si le passé n'avait pas complètement disparu, comme si hier se trouvait toujours dans la commode au premier, dormant dans le papier de soie où étaient enveloppés les vêtements pour bébé de Seamus.

Lorsqu'elle arriva à son bureau à 8 h 35 le lendemain matin, Dermot O'Driscoll l'attendait, en compagnie d'un homme très maigre à l'air sérieux, en costume foncé strict. Même Dermot semblait moins débraillé que d'habitude : il avait rentré les pans de sa chemise dans son pantalon et s'était efforcé d'arranger sa cravate d'un vert livide.

— Katie, je vous présente Patrick Goggin, du ministère des Affaires étrangères à Dublin.

Katie tendit la main. Patrick Goggin lui donna une poignée de main molle et de pure forme.

— Il semblerait que nous ayons un problème avec votre ami Jack Devitt au sujet de ces disparitions en 1915, annonça Dermot.

— Je n'ai jamais dit que Jack Devitt faisait partie de mes amis.

— Façon de parler, Katie. Jack Devitt exige que le ministère de la Défense britannique fournisse les dossiers en sa possession afin d'établir ce qui est arrivé à ces femmes. Si elles ont été assassinées sur un ordre officiel, vous comprenez, ou si c'était un officier renégat qui les a tuées, ou si c'était un individu qui avait volé un uniforme des forces de la Couronne. Le problème, c'est que Devitt a reçu le soutien officiel du Sinn Fein. Ici, à Cork, et également au Dail⁷. Nous pourrions nous retrouver avec une situation politique très embarrassante, à moins d'éclaircir cette affaire au plus vite.

Patrick Goggin avait une gorge décharnée et sa pomme d'Adam tressautait lorsqu'il parlait, comme s'il essayait de régurgiter quelque chose de déplaisant qu'il avait mangé au petit déjeuner.

— Avez-vous la moindre idée de qui aurait pu enlever ces femmes ? Même une conjecture bien renseignée ferait l'affaire. Il y a une nouvelle rencontre au sommet à Stormont la semaine prochaine et nous ne tenons absolument pas à ce que le Sinn Fein fasse du ramdam à propos de quelque chose qui s'est passé il y a plus de quatre-vingts ans !

Katie secoua la tête.

— J'ai bien peur que nous n'ayons guère progressé jusqu'ici. Je travaille en étroite collaboration avec le docteur Reidy, le médecin légiste d'État, ainsi qu'avec un expert en mythologie celtique, le professeur Gerard O'Brien. Mais, vous savez, ces choses-là prennent du temps.

— Avez-vous ne serait-ce qu'une théorie sur cette affaire ? Si les forces de la Couronne ont vraiment donné l'ordre que ces femmes soient enlevées et assassinées, cela pourrait occasionner un sacré

grabuge. Le Premier ministre sera obligé de demander au gouvernement britannique de présenter des excuses, ainsi qu'une forme de dédommagement pour les familles de ces femmes, et tout le processus de paix sera bloqué pendant des mois, voire des années, sinon des décennies !

— Je suis désolée, monsieur Goggin, répondit Katie, mais il s'agit d'une enquête criminelle très compliquée et il m'est impossible de la bâcler uniquement pour des raisons de politique. Je ne sais pas qui a assassiné ces femmes et il y a de fortes chances pour que je ne le sache jamais. Concernant le dernier meurtre, nous avons mis en détention préventive un suspect en nous appuyant sur des preuves matérielles très convaincantes, et c'est tout ce que je puis vous dire.

Patrick Goggin se frotta le front du bout des doigts, comme s'il avait mal à la tête.

— Je crois que vous ne comprenez pas très bien la situation, commissaire. Nous devons savoir avec certitude qui a assassiné ces femmes en 1915. Et si c'était un soldat britannique, agissant sur un ordre officiel, nous devons trouver un moyen de, hum... de prouver que *ce n'était pas le cas*. Un officier dépravé, nous pouvons gérer cela, politiquement. Un psychopathe affublé d'un uniforme de l'armée britannique, ce serait encore mieux. Je suis sûr que je peux compter sur vous pour mettre au jour une sorte de preuve qui blanchira l'armée britannique de toute culpabilité directe.

— Les preuves sont les preuves, monsieur, répliqua Katie d'un ton glacial. Et les faits sont les faits. Si l'armée britannique a assassiné ces femmes de façon délibérée, alors je n'ai certainement pas l'intention d'affirmer le contraire.

Dermot leva la main :

— Katie...

Mais Katie ne le laissa pas parler.

— Non, monsieur. Il faut que je sache ce qui est arrivé à ces onze femmes parce que cette affaire a un lien direct avec le meurtre de Fiona Kelly. Certes, elles sont mortes il y a quatre-vingts ans, mais elles méritent néanmoins notre respect, et nos efforts consciencieux pour découvrir les circonstances exactes de leur mort. C'étaient des femmes, monsieur. C'étaient des femmes qui vivaient et respiraient...

— Sainte Mère de Jésus ! s'exclama Patrick Goggin. Voilà maintenant la solidarité féminine qui pointe sa vilaine tête ! La Garda Síochána est la gardienne des intérêts de la nation, et non une bande de miliciens politiquement corrects.

— Sauf votre respect, monsieur..., commença Katie d'un ton sec.

Mais Dermot, qui se tenait derrière Patrick Goggin, secoua la tête et forma le mot « non » avec ses lèvres. Elle comprit ce qu'il voulait lui dire. Cela n'en valait pas la peine. Les politiciens vont et viennent,

mais les membres de la police restent en place pendant des années et des années – dans la perspective de toucher leur pension de retraite et de préparer en paix leurs recettes de cuisine préférées.

— Oui ? fit Patrick Goggin. Vous disiez ?

— Je disais simplement que nous ferons tout notre possible pour découvrir qui a enlevé ces femmes, et dans quelles circonstances elles sont mortes. Et lorsque nous l'aurons découvert... nous vous le ferons savoir. Bien sûr. Et aussitôt que possible.

Patrick Goggin sortit son portefeuille de sa poche et prit une carte de visite.

— Tenez, dit-il. C'est mon numéro personnel. Si vous désirez parler plus longuement de cette affaire, ou de tout autre sujet concernant la Garda... eh bien (il haussa un sourcil et lui fit un étrange sourire angélique), vous me téléphonez, n'est-ce pas ?

Il serra la main de Katie et adressa à Dermot un ironique salut militaire. Puis il sortit du bureau de Katie et s'éloigna dans le couloir. Ses chaussures à semelles de caoutchouc couinèrent.

Il n'était pas encore arrivé en haut de l'escalier quand Dermot éclata d'un rire tonitruant. Katie le dévisagea avec stupeur.

— Vous lui avez tapé dans l'œil ! s'écria Dermot. Nom de Dieu, vous lui avez tapé dans l'œil !

Il bruinait, une petite pluie fine et glaciale, lorsqu'ils arrivèrent à la ferme Meagher. M. et Mme Kelly descendirent de l'arrière de la voiture et se tinrent immobiles. Ils parcoururent du regard les dépendances ternes de la ferme, la boue détrempée et les peupliers dénudés, comme s'ils n'arrivaient pas à croire qu'un endroit aussi lugubre puisse exister, sauf pour un décor de film.

— Nom de Dieu ! murmura M. Kelly. Mourir dans un tel endroit...

— En fait, Fiona n'est pas morte ici, dit Katie doucement. (Elle ouvrit un grand parapluie de golf pour permettre à Mme Kelly de s'y abriter à ses côtés.) Elle a été tuée dans un cottage situé à plusieurs kilomètres de distance, et son corps a été apporté ici pour une raison très spéciale. Nous sommes à peu près certains que cela faisait partie d'un rituel païen.

— Nom de Dieu ! répéta M. Kelly, l'air accablé.

Lucy Quinn attendit un moment sur le siège du passager à l'avant, les yeux dissimulés par ses lunettes aux verres teintés, avant de se décider à sortir de la voiture. Elle portait un imperméable noir, un châle de cachemire noir et de longues bottes en cuir noir. Son crayon à lèvres rouge vif était l'unique tache de couleur dans la grisaille de la matinée, comme le manteau de la petite fille dans *La Liste de Schindler*.

— Je tiens à vous remercier de m'avoir permis d'amener le professeur Quinn, dit Katie aux Kelly.

— Je vous en prie, répondit M. Kelly. (Il sortit son mouchoir de sa poche et se moucha.) Toute personne susceptible de vous aider...

À ce moment, John Meagher sortit de la maison. Il portait une casquette de tweed et une veste également de tweed, le col relevé pour se protéger de la pluie. Il vint vers M. et Mme Kelly et leur serra la main en silence.

— John, dit Katie, je vous présente le professeur Lucy Quinn, de l'université de Berkeley en Californie. Lucy est une spécialiste des rituels anciens.

— Vous savez ce qui s'est passé ici ? lui demanda John.

— Oui, répondit Lucy. C'est une tragédie.

John avait les traits tirés et donnait l'impression d'avoir attrapé un gros rhume.

— Il ne manquait plus que ça, déclara-t-il. J'ai eu une année très difficile et, maintenant, cette affaire ! Hier, j'ai essayé de vendre trois vaches laitières et personne n'a voulu les toucher. Les fermiers du coin semblent penser que j'ai conclu un pacte avec Satan. C'est tout juste s'ils ne se signent pas quand j'entre au pub...

— Est-ce que je pourrais voir l'endroit où vous avez découvert les onze premières femmes ? demanda Lucy.

Katie se tourna vers M. et Mme Kelly.

— Vous pouvez attendre ici, si vous le désirez. Ensuite, nous irons à l'endroit où l'on a trouvé Fiona.

M. et Mme Kelly étaient en larmes.

— Entendu. Faites ce que vous avez à faire.

Katie suivit John et Lucy vers l'arrière de la ferme. Le silo avait été entièrement démoli à présent, et les fondations en briques posées. Lucy tourna autour d'elles, enjambant habilement les moellons, puis elle s'immobilisa, fronça les sourcils, regarda à gauche et à droite, comme si elle percevait une perturbation dans l'air. Au loin, un groupe de corneilles mantelées voletait au-dessus des arbres. Elles décrivait des cercles silencieux dans le ciel et revenaient se poser sur les branches.

— C'est ici que les ossements ont été découverts ? Tous mélangés ?

— Oui.

— Je ne pense pas que les corps de ces femmes aient été disposés à cet endroit, après qu'elles eurent été tuées. À mon avis, ils ont probablement été placés là où l'on a retrouvé Fiona Kelly. Lorsque les oiseaux et les animaux ont mangé leur chair, leurs ossements ont été enterrés ici afin de dissimuler toute preuve.

Ils remontèrent lentement le champ creusé de profonds sillons, suivis de près par les Kelly, afin d'examiner l'endroit où John avait découvert les restes de Fiona. La bruine était si intense qu'ils distinguaient à peine les bâtiments de la ferme, ou Iollan's Wood

derrière eux.

— Peut-être pourrions-nous observer une minute de silence, proposa Katie.

Tous les quatre se tinrent immobiles dans le champ balayé par la pluie fine et eurent une pensée pour Fiona, et pour tous les enfants qui meurent avant leurs parents. Katie se signa.

— D'un point de vue mythologique, cet endroit est très important, déclara Lucy. Toute porte conduisant au Royaume invisible est dissimulée dans un taillis, ou dans un petit bois. C'est parce que les racines des arbres s'enfoncent profondément dans le sol et que les branches se tendent vers le ciel, formant ainsi un lien naturel entre le monde réel et le monde des fées.

— Ce bois a pour nom Iollan's Wood, dit Katie.

— Oh, oui, c'est logique. Iollan était l'un des plus illustres Fianna, les anciens guerriers qui pouvaient se rendre au Royaume invisible chaque fois qu'ils le désiraient. Il avait une maîtresse, une fée du nom de Fair Breast⁸, et c'était une maîtresse très jalouse.

— Excusez-moi, l'interrompit M. Kelly. Mais ma fille est morte ici, et je n'ai guère envie d'entendre parler de fées...

Lucy ôta ses lunettes de soleil.

— Lorsque les Irlandais parlent de « fées », monsieur Kelly, la plupart des gens pensent aux gentils leprechauns et autres farfadets de *Finian's Rainbow*⁹. Mais les fées d'Irlande sont bien autre chose. Elles étrangent des bébés en pleine nuit. Elles peuvent changer des hommes en chiens. Elles dansent sur la route, devant vous lorsque vous êtes en voiture, pour vous empêcher de voir le parapet d'un pont ou un camion venant en sens inverse. Et, quand vous le voyez, il est bien trop tard.

— Ma fille a été tuée par un psychopathe, professeur Quinn, et non par une fée !

— Êtes-vous croyant, monsieur Kelly ? lui demanda Lucy.

— Oui, je le suis.

— Croyez-vous au Père, au Fils et au Saint-Esprit ?

— Oui.

— Vous souscrivez donc à l'idée qu'il y a un autre monde, après celui-ci ?

— Dans ce sens-là, oui.

Lucy vint se placer derrière lui et, d'un geste intime tout à fait inattendu, commença à lui frictionner les épaules.

— Vous avez besoin de vous détendre, monsieur Kelly. Vous devriez ouvrir votre esprit à d'autres réalités. Si vous croyez au ciel et à l'enfer, pourquoi ne pouvez-vous croire au Royaume invisible ?

Mme Kelly sembla inquiète et saisit la main de son mari.

— La réponse à la mort de votre fille se trouve juste ici, poursuivit Lucy. Elle a été sacrifiée à la sorcière Mor-Rioghain par quelqu'un qui était convaincu qu'il pouvait faire venir la sorcière du pays des fées et lui demander ce qu'il désirait de tout son cœur. Quelqu'un qui croyait vraiment que c'était possible.

— J'ignore qui c'était, mais il avait certainement perdu la raison !

— Pensez-vous que vous avez perdu la raison parce que vous vous mettez à genoux tous les dimanches et adressez une prière à un Être divin que vous n'avez jamais vu ni entendu, et dont vous n'avez pas la moindre preuve qu'il existe ?

M. Kelly écarta de ses épaules les mains de Lucy.

— Je suis venu ici pour pleurer la mort de ma fille, professeur Quinn. Je ne m'attendais pas à subir un cours de mythologie comparée !

— Je suis désolée, dit Lucy. Vraiment désolée. Je pensais simplement vous aider à comprendre pourquoi votre fille est morte. Il ne s'agissait pas d'un acte de sadisme dénué de sens. Cela a été fait dans un but précis, même si ce but peut paraître cruel et inexplicable.

— Peut-être devriez-vous nous laisser seuls un moment, si cela ne vous fait rien.

— Bien sûr. Je suis vraiment désolée.

M. Kelly lui tourna le dos. Katie prit Lucy par le bras et elles rebroussèrent chemin vers la ferme, laissant M. et Mme Kelly sous la pluie à l'endroit où le corps de Fiona avait été découvert. Alors qu'elles arrivaient dans la cour de la ferme, Lucy dit :

— J'espère que je ne les ai pas trop bouleversés. Je voulais juste qu'ils comprennent que Fiona n'est pas morte sans raison.

— Je ne suis pas certaine que, pour le moment, ils soient très réceptifs aux anciens rituels celtiques, répondit Katie.

John Meagher les attendait dans la maison.

— Puis-je vous proposer une tasse de thé ? leur lança-t-il. Ma mère vient de sortir du four des petits pains au lait, si vous avez faim.

Il prit leurs imperméables et les suspendit aux patères dans le vestibule. Katie entendit sa mère tousser et préparer bruyamment des tasses dans la cuisine. Ils allèrent dans le séjour, où un feu de tourbe maussade se consumait dans la cheminée.

Katie prit place sur le canapé et John s'assit tout près d'elle. Elle sentit l'odeur du sol tourbeux et d'une eau de toilette sur son chandail. Lucy s'installa devant le feu, tendit les mains et les frotta vigoureusement l'une contre l'autre.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse exister un endroit aussi froid et humide !

— Vous êtes venue en Irlande spécialement pour étudier ces

meurtres ? lui demanda John.

— Oui. Le directeur de mon département s'est montré tout à fait enthousiaste lorsque je lui en ai parlé, et l'université m'a accordé un budget très généreux. Ce n'est pas tous les jours que l'on a la chance d'effectuer des recherches sur un sacrifice rituel en chair et en os, si j'ose dire. La plupart du temps, vous vous occupez d'inscriptions du Moyen Âge illisibles ou de manuscrits du xvi^e siècle qui tombent en poussière. Mais là, c'est totalement différent. C'est de la mythologie qui vit et qui respire !

John se tourna vers Katie :

— Je vous ai vue à la télévision. Vous avez procédé à une arrestation...

— C'est exact. Les preuves sont tout à fait convaincantes.

— Alors, je ne fais plus partie de vos suspects ?

Katie éclata de rire.

— Ai-je dit que je vous soupçonnais ?

— C'est votre travail de soupçonner tout le monde, non ?

— Je ne vous ai jamais soupçonné.

— Pourquoi pas ? C'est ma ferme, après tout. Il m'aurait été très facile de disposer ainsi le corps de cette pauvre fille dans le champ, vous ne croyez pas ?

Elle le considéra. Il avait besoin de se faire couper les cheveux et de se raser. Ses cheveux noirs rebiquaient sur le col de sa chemise et le début de barbe sur son menton avait la couleur de la poussière de charbon. Elle scruta ses yeux bleus qui semblaient lui dire des choses, lui révéler des secrets. Elle voulut l'obliger à détourner les yeux, mais il soutint son regard. Lucy dit finalement : « Eh bien... », comme si elle avait interrompu un moment très intime.

Katie déclara :

— Nous attendons les résultats de plusieurs analyses du labo, mais je suis sûre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent que nous avons arrêté le coupable.

M. et Mme Kelly arrivèrent et John ôta du canapé une pile de journaux pour leur faire de la place. Sa mère sortit de la cuisine en toussant. Elle apportait un plateau où étaient disposées des tasses de thé et des assiettes de petits pains au lait et de tranches de *barm brack*.

— J'aimerais tellement que vous ayez connu Fiona, dit Mme Kelly. C'était une jeune fille si intéressante. Si romantique, tellement *aventureuse*. Elle n'avait peur de rien.

— Cet individu, Tomas O'Conaill... est-ce qu'il a un casier judiciaire ? demanda M. Kelly.

— Oh oui ! Nous avons réussi une seule fois à le faire condamner pour vol et menaces, mais il est extrêmement violent. Il a failli tuer une jeune fille l'année dernière, et cela ne m'étonnerait pas du tout

qu'il ait commis d'autres meurtres dont nous ne savons rien. Il fait partie des gens du voyage, vous comprenez, et il est vraiment très difficile de convaincre d'autres membres de cette communauté de témoigner contre lui, même si la plupart d'entre eux le détestent.

— Et vous pensez sérieusement qu'il a tué Fiona parce qu'il croit à cette... sorcière ?

Katie acquiesça.

— C'est pour cette raison que des experts comme le professeur Quinn peuvent nous être tellement utiles. Ils peuvent nous donner un aperçu psychologique de la motivation d'O'Conaill. Sinon, la mort de Fiona serait parfaitement inexplicable.

— Dans combien de temps passera-t-il en jugement ?

— Pas avant plusieurs mois. Nous devons d'abord terminer notre enquête et faire parvenir un dossier complet aux services du procureur. Mais je resterai en contact avec vous, et je vous préviendrai lorsqu'il comparaitra devant le tribunal. Je sais par expérience que c'est une partie très importante du travail de deuil : voir un assassin condamné pour ce qu'il a fait.

— Je veux vous remercier pour tout, dit M. Kelly. Je suis désolé de m'être emporté. Vous avez été très compréhensifs, tous les deux.

Katie lui prit la main.

— Je veillerai à ce qu'O'Conaill soit puni pour ce qu'il a fait à votre fille. Je ne suis pas seulement déterminée, j'en fais une affaire personnelle.

Ils discutèrent un moment encore. Ils finirent leur thé, mais ne touchèrent pas aux petits pains au lait. Alors qu'ils partaient, John s'approcha de Katie :

— Pensez-vous que nous pourrions parler tous les deux ? Enfin, pas maintenant, mais demain ou après-demain...

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-elle.

— Rien de spécial. C'est juste que... eh bien, je crois que j'ai besoin de parler à quelqu'un.

Elle hésita. La pluie tombait doucement entre eux, comme s'ils étaient enveloppés dans des voiles humides.

— Entendu, déclara-t-elle finalement. Je serai chez moi demain à l'heure du déjeuner, à Cobh. Tenez, voici mon adresse. Téléphonez-moi avant de venir. Mais je vous préviens, ce sera uniquement du potage aux poireaux et aux pommes de terre avec du soda bread !

— Merci. Je ne voudrais pas vous importuner, mais...

— Tout le monde a besoin de parler à quelqu'un, de temps en temps, lui dit-elle.

Puis elle rejoignit Lucy Quinn et les Kelly, qui l'attendaient près de la voiture.

8. Beau Sein.

9. *La Vallée du bonheur*, film de Francis Ford Coppola (1968), avec Fred Astaire.

Katie déposa M. et Mme Kelly au Country Club Hotel, un ensemble disparate de bâtiments jaune moutarde situés sur les falaises qui surplombaient la rivière.

— J'enverrai une voiture vous prendre demain matin, leur dit-elle. Vous pourrez venir à mon bureau et je serai en mesure de vous montrer exactement où en est notre enquête.

— Vous avez été très aimable, répondit M. Kelly d'une voix brisée par le chagrin.

Katie fut tentée de lui dire qu'elle savait à quel point c'était horrible de perdre son enfant unique, puis elle songea que cela ne ferait que rendre la situation encore plus compliquée. Les Kelly avaient suffisamment de chagrin à gérer, sans devoir en plus éprouver du chagrin pour elle.

— Voulez-vous que je vous reconduise à votre hôtel ? demanda-t-elle à Lucy.

— J'espérais que nous pourrions peut-être prendre un verre. Il y a une ou deux choses dont j'aimerais vous parler.

— Entendu. Mais je ne resterai pas très longtemps.

Elle monta la côte escarpée de Military Hill et elles arrivèrent à l'hôtel Ambassador. C'était une magnifique construction victorienne en briques orange, avec des colonnes en fer forgé et des arcades, qui dominait les maisons du XIX^e siècle disséminées sur les collines au nord de Cork.

— C'est splendide ! s'exclama Lucy en descendant de voiture.

— Autrefois, c'était un hôpital de l'armée britannique, expliqua Katie. Et c'est dans les rues alentour qu'ils ont filmé *Les Cendres d'Angela*. Apparemment, ils ont estimé que Cork ressemblait plus à Limerick que Limerick !

— La logique irlandaise, non ?

Elles entrèrent dans le bar à l'ambiance feutrée. Lucy commanda une vodka tonic, mais Katie s'en tint à de l'eau pétillante de Ballygowan. Elles prirent place dans l'un des canapés. Lucy essuya la boue sur ses bottes avec un dessous-de-bouteille en papier.

— J'aurais dû investir dans une paire de caoutchoucs !

— Vous avez vu la scène du meurtre, en tout cas, répondit Katie. Êtes-vous convaincue maintenant que Tomas O'Conaill a essayé d'invoquer Mor-Rioghain ?

— Absolument. À cent pour cent. Cet endroit a tout ce qu'exige le rituel sacrificiel.

— Mon Dieu, c'est si triste, toutes ces victimes...
— Pas si vous croyez à Mor-Rioghain.
— Vous ne croyez tout de même pas à son existence ?
— Qui sait ? Il y a tellement de puissances dans ce monde que nous ne comprenons pas. Et tellement de mystères inexpliqués...

— Je veux juste résoudre celui-ci.

Lucy croisa ses longues jambes et se pencha vers Katie.

— Cette affaire est très importante pour vous, n'est-ce pas ? Pas uniquement Fiona Kelly. Les autres femmes, également.

— Oui. Elles ont été tuées et oubliées, et elles n'ont même pas eu droit à un enterrement chrétien. Même lorsqu'un meurtrier est mort, il me semble qu'on ne doit pas le laisser s'en tirer impunément.

Les yeux de Lucy brillèrent.

— Vous savez, je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un d'aussi déterminé que vous !

Katie ne sut quoi répondre. Elle n'avait encore jamais rencontré quelqu'un comme Lucy – une femme qui semblait si amicale et si ouverte, et qui donnait cependant l'impression de dissimuler soigneusement la vraie Lucy. Néanmoins, Katie était contente de se trouver en sa compagnie, et son côté sexy lui plaisait. Jimmy, le barman, était passé devant leur canapé plus d'une demi-douzaine de fois depuis qu'elles étaient arrivées, et leur avait fait force clins d'œil.

Le téléphone de Katie gazouilla.

— Commissaire Maguire.

— Katie, c'est Paul ! J'ai réussi à te joindre, quelle chance ! Écoute, chérie, ma voiture ne démarre pas et j'ai un déjeuner d'affaires au South's dans vingt minutes avec le type de la banque, pour ce projet immobilier. J'ai demandé un taxi, mais ils ne peuvent pas venir ici avant une bonne demi-heure. Est-ce que tu pourrais...

Katie consulta sa montre.

— Tu veux que je t'emmène là-bas ? Entendu. Je dois juste raccompagner le professeur Quinn au Jury's Inn.

— Il y a un problème ? demanda Lucy.

— Non, tout va bien. La voiture de mon mari est en panne et il faut que j'aille le chercher à Cobh. On prendra ce verre une autre fois, d'accord ?

— Je peux venir avec vous. Nous pourrions parler durant le trajet.

— Si cela ne vous dérange pas...

— Pas du tout ! Je suis une étrangère ici, et je ne dirais pas non à un peu de compagnie !

Elles partirent vers l'est et empruntèrent la route à deux voies qui menait à Cobh. Les essuie-glaces balayaient le pare-brise et chassaient la pluie brumeuse.

— Vous comprenez, dit Lucy, c'est la seconde fois seulement que j'ai la possibilité d'examiner un sacrifice rituel contemporain, et je suis surexcitée. J'espère que vous ne trouvez pas que j'ai des goûts morbides !

— C'est votre travail, comme le mien. Quel était le premier ?

— Le premier ?

— Le premier sacrifice rituel. Avant celui-ci.

— Ah, oui ! Un fermier du Minnesota a sacrifié toute sa famille au Wendigo. C'est une créature surnaturelle qui est censée vivre dans les bois. Comme la *banshee* d'Irlande, il apparaît seulement lorsque des personnes vont mourir.

— Et qu'a fait ce fermier ?

— Vous tenez vraiment à le savoir ? Il a jeté sa femme et leurs enfants, un à un, dans le broyeur qu'il utilisait pour préparer la nourriture de ses cochons. Vivants. Le coroner a estimé qu'ils étaient toujours conscients lorsqu'ils ont été hachés jusqu'à la taille. Son avocat a essayé de plaider l'aliénation mentale, mais on m'avait demandé de témoigner en tant qu'expert, et j'ai démontré que tout ce qu'il avait fait était strictement en accord avec les récits des Indiens sur le Wendigo. Vous êtes fou lorsque vous tuez des gens sans le moindre motif. Mais vous n'êtes pas fou si vous observez scrupuleusement un rituel mythologique précis dans l'intention d'en obtenir quelque avantage. Dans le cas en question, le fermier était criblé de dettes et il était persuadé que le Wendigo tuerait ses créanciers. Perturbé ? Bien sûr. Mais pas fou d'un point de vue clinique. Il a été reconnu coupable d'homicide volontaire et condamné à la prison à vie.

— Donc, vous ne pensez pas que Tomas O'Conaill est fou ?

— Il est difficile de vous répondre sans l'avoir interrogé. Mais faire ce qu'il a fait requerrait des connaissances approfondies sur une mythologie plutôt obscure, ainsi que beaucoup de détermination et de résistance physique. Songez à quel point cela a dû être difficile d'enlever la chair sur les jambes et les bras d'une jeune fille vivante, puis de la démembrer complètement et de l'emporter au milieu d'un champ afin de disposer ses restes selon le motif que Mor-Rioghain est censée exiger. À mon avis, l'auteur de ces atrocités est parfaitement rationnel. Il est calme, méthodique, et la seule chose qui le différencie d'une autre personne calme et méthodique, c'est qu'il croit totalement à la mythologie celtique. Il était *totalement* convaincu que Mor-Rioghain allait réapparaître et lui donner tout ce qu'il demandait.

Katie quitta la route à deux voies et prit la bretelle de sortie vers Cobh en dépassant un tracteur.

— Que pensez-vous de John Meagher ? voulut-elle savoir.

— John Meagher ? Je ne sais pas très bien. C'est le fermier déprimé

typique, mais avez-vous déjà rencontré un fermier qui ne l'est pas ? C'est plus ou moins inévitable, non ? Les journées de travail, les intempéries, l'isolement. Mais il y a autre chose chez John Meagher. Une autre dimension.

— Il a hérité de la ferme à la mort de son père, lui expliqua Katie. Il dit qu'il se sent tenu de poursuivre l'exploitation agricole de la famille, mais, à mon avis, il n'est pas du tout fait pour ça. Il est quasiment au bord de la faillite.

— Vous l'aviez soupçonné ?

— Pas vraiment. Il travaillait à la ferme lorsque Fiona a été enlevée. L'employée de la coopérative laitière s'en est portée garante.

— Oui, mais il est très possible que l'homme qui a enlevé Fiona Kelly n'ait pas été celui qui l'a assassinée. Beaucoup de tueurs rituels agissent avec des complices, ou même en groupe. Vous savez, comme les bandes de sorcières, ou les réseaux pédophiles.

— Je n'imagine vraiment pas un homme cultivé comme John Meagher agir de concert avec une ordure comme Tomas O'Conaill...

— Néanmoins, si sa ferme est au bord de la faillite...

— Vous voulez dire qu'il aurait eu l'intention de demander à Mor-Rioghain de sauver son affaire ?

— Je n'en sais rien. Je me livre à de simples conjectures. Mais j'insiste : il a quelque chose d'inquiétant – lui et sa mère. Il me fait penser à Norman Bates¹⁰.

— Oh, arrêtez ! Je le trouve tout à fait charmant...

— Je sais de quoi je parle, Katie. J'ai interviewé des centaines de personnes qui croyaient absolument à tout, depuis les ovnis jusqu'à des monstres terrifiants. Tous ces gens se ressemblent : ils sont charmants, sensés, tout ce que vous voulez. Mais, au bout d'un moment, vous commencez à comprendre qu'il leur manque une case, et une case de taille !

Elles franchirent le pont en pierre qui menait à Great Island et passèrent à proximité d'un donjon en ruine d'aspect sinistre. Des corneilles volaient autour. On aurait dit une carte du tarot annonçant un malheur. Katie déclara :

— Je pense que John est un homme honnête et tout à fait normal qui essaie de toutes ses forces de prendre soin de sa mère et de préserver l'honneur de sa famille. S'il est coupable de quelque chose, c'est seulement d'avoir mis la barre trop haut...

— Vous avez sans doute raison. Mais Siobhan Buckley est toujours portée disparue, non ? Et Tomas O'Conaill n'a pas pu l'enlever.

— Nous n'avons aucune preuve qu'on l'a enlevée pour un sacrifice. Personnellement, j'ai le sentiment qu'elle va réapparaître. Sa mère a prétendu qu'elle n'était pas perturbée par la séparation de ses parents, mais, la plupart du temps, les enfants ne disent jamais ce qu'ils

éprouvent vraiment.

— J'espère sincèrement que vous avez raison, conclut Lucy.

Paul les attendait devant la maison. Sa Pajero était garée près de la bordure herbeuse, le capot relevé.

— Je ne sais pas ce qui cloche. Hier, le moteur démarrait au quart de tour. J'appellerai le garage quand je reviendrai. En attendant, je vais être en retard !

Il monta à l'arrière de la voiture.

— Lucy, je vous présente Paul, mon mari. Paul, je te présente le professeur Lucy Quinn.

— Ravi de faire votre connaissance, dit Paul avec un large sourire. Katie m'a parlé de vous hier soir.

— J'espère que c'était en termes flatteurs !

— Vous n'avez pas besoin qu'on vous flatte, professeur. À mon avis, vous savez exactement l'effet que vous faites sur les gens...

— Mais je rêve ! s'exclama Katie en riant, comme elle effectuait un demi-tour dans l'allée. Ne faites pas attention à lui, Lucy. Paul n'a pas besoin d'embrasser la Pierre de Blarney pour être éloquent, voire baratineur !

— Allons, chérie, est-ce que tu pourrais te dépêcher un peu ? Je ne peux pas me permettre de faire attendre mon banquier...

Ils franchirent de nouveau le pont en pierre et rejoignirent la route à deux voies qui menait à Cork. La circulation était intense à cette heure de la journée. Durant les trois premiers kilomètres, ils furent bloqués derrière une camionnette de fermier qui se traînait et essayait de doubler un excavateur, lequel avançait encore plus lentement. Paul commença à s'impatienter et à bougonner.

— Tout va bien, le rassura Katie. Dans cinq minutes, nous sommes arrivés.

— Tu ne peux pas mettre ton gyrophare ?

— Pour emmener mon mari à un déjeuner d'affaires ?

— Tu l'as bien mis lorsque tu allais chez ton dentiste et que tu étais en retard.

— Ça, c'était une véritable urgence. J'avais un abcès !

Alors qu'ils approchaient du centre-ville, la circulation devint plus fluide et, quand ils rejoignirent les quais, Katie put enfin accélérer.

— C'est mieux, dit Paul. J'aurai dix minutes de retard, pas plus.

À cet instant, cependant, il y eut un coup violent à l'arrière de la voiture, et Katie faillit perdre le contrôle du volant. *Oh, mon Dieu, un pneu éclaté !* pensa-t-elle. Les pneus de la Mondeo hurlèrent sur la chaussée, et la voiture se déporta vers la droite.

— Merde, que se passe-t-il ? cria Paul.

Katie donna un coup de volant et la voiture se redressa. Mais il y

eut un autre coup sourd, puis un troisième. Katie aperçut alors la Range Rover dans son rétroviseur.

— Nom de Dieu, ils nous rentrent dedans exprès !

Elle freina à mort, mais la Range Rover les tamponna de nouveau. Cette fois, elle colla son pare-chocs avant contre le coffre de la Mondeo et la poussa sur le trottoir. La voiture défonça la clôture grillagée qui séparait la route et les quais.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Lucy.

Katie continuait d'écraser la pédale de frein, mais la Mondeo n'était pas de taille à lutter contre le poids et la puissance de la Range Rover. Elle se rapprochait de plus en plus du bord du quai. Les pneus crissaient horriblement et une fumée noire s'échappait de sous les ailes en tourbillonnant.

— Putain de merde ! cria Paul. Ils nous poussent vers l'eau !

Katie donna un coup de volant brutal et serra le frein à main. La Mondeo dérapa et fit un tête-à-queue de cent quatre-vingts degrés. La Range Rover fonça et heurta la portière du passager du côté droit dans un fracas assourdissant. Elle rebondit, fut déportée latéralement, s'arrêta, s'inclina, puis bascula par-delà le quai et disparut.

Katie, qui s'efforçait de garder le contrôle de la Mondeo, ne vit rien de tout cela. La voiture chassa et décrivit un autre demi-cercle ; au moment où Katie pensait avoir réussi, l'une des roues arrière passa par-dessus le quai. Un craquement retentit, comme si le pot d'échappement était écrasé. Durant quelques secondes, ils tanguèrent et oscillèrent au bord du quai.

— Descendez ! hurla Katie. Vite, nous allons tomber dans l'eau !

Paul ouvrit la portière arrière. Au même instant, la voiture trembla, émit un grincement métallique, puis bascula dans la rivière.

L'habitacle fut immédiatement inondé. Katie fut frappée au visage par une eau sale et glaciale. Paul cria : « Putain de merde ! », puis laissa échapper un puissant gargouillement. Katie essaya de se retourner pour voir ce qui lui arrivait, mais sa ceinture de sécurité lui comprimait la poitrine. Lucy détacha la sienne et parvint à ouvrir sa portière. L'eau s'engouffrait de plus en plus vite dans la voiture. Bientôt, elle monta jusqu'aux épaules de Katie, même si, lorsqu'elle leva les yeux, elle apercevait toujours à travers le pare-brise le ciel grisâtre, le bord du quai, et les visages de personnes qui se penchaient pour regarder.

Lucy ouvrit plus largement sa portière et se démena pour sortir. L'une de ses bottes heurta le bras de Katie tandis qu'elle nageait et s'éloignait. La Mondeo tourna légèrement, puis coula. L'eau envahit tout le compartiment arrière, et Katie eut tout juste le temps de prendre une profonde inspiration avant que la voiture descende lentement vers une obscurité tourbeuse.

Elle tira sur sa ceinture de sécurité, mais celle-ci était coincée. Elle se traita de tous les noms pour ne pas avoir laissé un couteau de chasse dans la voiture, comme elle s'était toujours promis de le faire après avoir vu une jeune mère brûler vive dans un accident de la route sur le périphérique nord. Elle appuya à plusieurs reprises sur le bouton de déclenchement, mais ne réussit qu'à se casser l'ongle de l'index. Elle se contorsionna dans tous les sens, mais la ceinture de sécurité tenait bon.

Oh, Dieu du ciel ! pensa-t-elle. Je vais mourir noyée... Sa tête l'élançait et ses poumons lui faisaient tellement mal qu'elle fut presque tentée de respirer et d'avaler de l'eau. Chose étrange, elle ne paniquait pas. Elle sentait simplement qu'elle voulait en finir au plus vite, sans que personne souffre.

Paul devait s'être noyé presque tout de suite. *Quelle ironie ! songea-t-elle. Juste au moment où j'ai décidé que je ne pouvais plus vivre avec lui, je vais mourir avec lui !*

Puis elle vit une ombre passer rapidement devant le pare-brise. Un instant plus tard, on tapa vivement à sa vitre. Elle tourna la tête. À travers l'eau marron, pleine d'immondices, elle aperçut Lucy, les yeux écarquillés, le visage blême.

Lucy ouvrit la portière de la Mondeo. Katie montra du doigt la boucle de sa ceinture de sécurité et Lucy hocha la tête. Katie entrevit le reflet d'un couteau, et Lucy trancha la courroie en deux coups secs. Puis elle empoigna Katie par les bras et l'extirpa de son siège. Elle battit des jambes et remonta vers la surface en soutenant Katie, tel un ange l'emportant au ciel. Lorsqu'elles apparurent près du quai, il y eut des cris, des acclamations de joie et des applaudissements. Katie constata à sa grande surprise que l'endroit était déjà encombré de gens et de voitures. Lucy nagea vers le quai et l'aida à s'agripper à l'échelle en fer rouillée.

— Paul, dit Katie en toussant. Est-ce que vous avez vu ce qui est arrivé à Paul ?

— Je vais jeter un coup d'œil, répondit Lucy.

Deux hommes descendirent à mi-hauteur de l'échelle, saisirent Katie sous les aisselles, et la hissèrent sur le quai. De l'eau s'écoulait de son manteau trempé.

— Vous n'avez rien, ma petite ? lança l'un d'eux à Lucy.

Mais Lucy, sans un mot, se retourna et plongea de nouveau sous l'eau.

— Mon mari est toujours là-bas, dit Katie.

— Nom de Dieu !

Un peu plus loin, trois hommes, des marins apparemment, avaient sorti une petite embarcation, et l'un d'eux plongea à plusieurs reprises à l'endroit où la Range Rover avait coulé. Son toit était toujours

visible sous l'eau, tel un cercueil immergé. Une voiture de patrouille arriva, puis une autre, suivies de près par une ambulance. Le *garda* Patrick O'Sullivan se trouvait dans la seconde voiture. Il vint immédiatement vers Katie.

— Mon Dieu, tout va bien ?

— On nous a tamponnés, on nous a tamponnés de façon délibérée ! Cette Range Rover nous a heurtés, elle a essayé de nous faire basculer du quai. Paul est toujours là-bas !

— Des plongeurs arrivent. Regardez... Attendez, je vous apporte une couverture.

Katie resta au bord du quai. Elle grelottait de froid. Plus de trois minutes s'étaient écoulées, et il n'y avait toujours aucun signe de Lucy ou de Paul. L'un des *gardai* plongea dans la rivière, mais, au moment même où il heurtait l'eau, Lucy réapparut, soutenant Paul. Le visage de celui-ci était tellement violacé qu'il donnait l'impression de s'être grimé pour une fête hindoue.

Le *garda* aida Lucy à amener Paul vers l'échelle, et on le hissa sur le quai. Ses yeux étaient fermés et il semblait ne plus respirer. Les ambulanciers s'occupèrent de lui immédiatement, expulsant l'eau de ses poumons et lui faisant du bouche-à-bouche. Katie resta à l'écart, mais dans sa tête elle répétait le mantra : *Je vous en prie, Sainte Vierge, faites qu'il ne soit pas mort. Je vous en prie, faites qu'il ne soit pas mort...*

Lucy la rejoignit. Elle était toujours essoufflée et crachait de l'eau. Katie saisit ses mains.

— Vous êtes glacée ! Patrick, apportez une autre couverture pour le professeur Quinn !

— Comment va votre mari ? demanda Lucy en montrant Paul de la tête.

— Je ne le sais pas encore. Je n'aime pas déranger des professionnels quand ils font leur boulot. Ils me le diront bien assez vite quand ils auront terminé.

Lucy lui lança un regard étonné, mais ne dit rien.

— Vous m'avez sauvé la vie, reprit Katie. Vous avez été formidable. J'espère que vous avez réussi à sauver également la vie de Paul.

— Championne de natation au lycée. Deux années de suite.

— Grâce à Dieu !

— Et les gens dans l'autre voiture ?

— Les plongeurs essaient toujours de les remonter à la surface.

— Qui étaient-ils ? Pourquoi nous ont-ils poussés dans la rivière ?

Katie passa ses doigts dans ses cheveux mouillés.

— Je pense que Paul connaît la réponse à cette question.

L'un des ambulanciers s'approcha. C'était une jeune femme menue au visage constellé de taches de rousseur et aux anglaises d'un roux foncé.

— Il respire sans assistance, commissaire, et son pouls est aussi normal qu'on pourrait l'espérer. Mais il est toujours sans connaissance. Combien de temps est-il resté sous l'eau ?

— Cinq minutes, pas beaucoup plus.

— Nous l'emmenons au Regional. Vous devriez venir avec nous, toutes les deux. Vous avez besoin d'un examen médical et d'une inoculation contre l'hépatite infectieuse.

— Je vais très bien, merci, fit Lucy. Je veux juste rentrer à mon hôtel.

— Nous aimerions être certains que vous n'avez pas de lésions internes, insista la jeune femme. Et l'hépatite peut être mortelle si l'on n'est pas vacciné.

— Je n'ai besoin ni d'un médecin ni d'une piqûre dans le cul, je vous remercie ! répliqua Lucy. J'ai juste besoin d'un brandy et d'une douche chaude.

La jeune femme s'apprêtait à discuter, mais Katie dit :

— Le professeur Quinn n'est pas obligée de passer un examen médical si elle ne le désire pas. Lucy, je vais demander à Patrick de vous reconduire au Jury's. Je vais avec Paul à l'hôpital, je vous appellerai plus tard.

De manière inattendue, Lucy lui donna un baiser sur le front.

— Vous êtes saine et sauve, c'est tout ce qui compte.

La civière de Paul fut soulevée et mise à l'arrière de l'ambulance. Alors que Katie grimpait à son tour, elle entendit des cris sur le quai. L'un des passagers de la Range Rover avait été remonté à la surface, et on le hissait à bord de la petite embarcation. À la façon dont ses bras et ses jambes pendaient mollement, Katie comprit qu'il était mort.

10. Allusion à *Psychose*.

Katie resta au Regional jusqu'à 23 heures, mais Paul n'avait toujours pas repris connaissance. Le médecin vint la voir :

— Je dois vous prévenir qu'il a peut-être subi des lésions cérébrales, consécutives à la privation d'oxygène. Mais nous ne pouvons pas nous prononcer tant qu'il n'a pas repris connaissance.

— Il reprendra connaissance, n'est-ce pas ?

— Eh bien, une fois encore, c'est difficile à dire.

— Je vois, murmura Katie. (Elle commença brusquement à se sentir la tête vide, et mal assurée sur ses jambes.) J'appellerai demain, si je le peux. Vous avez le numéro de mon portable, et vous pouvez toujours me laisser un message à Anglesea Street.

— Bien sûr. Nous prendrons soin de lui. Ne vous inquiétez pas.

Une jeune *garda* attendait dans une voiture de patrouille devant l'entrée de l'hôpital pour reconduire Katie chez elle. La jeune fille avait des joues vermeilles et des cheveux blonds flous, coiffés en arrière en un chignon banane.

— Est-ce que je vous connais ? lui demanda Katie.

— Non, m'dame ! Je viens d'être mutée. Avant, j'étais à Bandon.

— Ah, vous découvrez donc la grande méchante ville !

— Oh, c'est super, ici, sourit la jeune fille. Au moins, vous avez des sensations fortes.

Elles roulèrent en silence un moment, puis Katie reprit :

— Qu'est-ce qui vous a amenée à vous engager dans la Garda Síochana ?

— Je n'avais pas envie de travailler dans une boutique. Toutes mes amies travaillent dans des boutiques. Je n'avais vraiment pas envie de faire ça.

— C'est tout ?

— Je voulais être utile, aider les gens.

— Ah, oui. Aider les gens. Je me souviens de ça.

— Pardon ?

— Oh, ne faites pas attention. J'ai eu une nuit difficile, pour ne pas dire plus. Comment vous appelez-vous ?

— Kathleen, m'dame. Kathleen Kiely. Mais mes amies m'appellent Katie.

— Vous voulez un conseil, Katie ? Un excellent conseil ?

La jeune femme lui lança un regard inquiet.

— N'oubliez jamais que vous avez des limites, Katie. Plus vous donnez aux gens, plus ils prennent.

— M'dame ?

— Je ne m'attends pas à ce que vous compreniez un seul mot de ce que je vous dis, Katie. Mais n'oubliez jamais que vous n'êtes pas une sainte, ni une sœur de la Charité, ni une martyre. Vous ne devez absolument rien au monde ; et, si vous pensez le contraire, vous vous retrouverez avec rien du tout !

La jeune femme eut l'air embarrassée, ne sachant manifestement pas quoi dire.

— Une dernière chose, ajouta Katie comme elles traversaient le pont de Great Island. Ne vous baignez jamais dans la Lee en gardant votre manteau.

Son portable sonna alors qu'elle introduisait sa clé dans la serrure de la porte d'entrée. C'était Liam Fennessy.

— Comment va Paul ? s'enquit-il.

— C'est difficile à dire. Pas très bien pour le moment. Il n'a toujours pas repris connaissance.

— Je suis vraiment désolé, Katie. Écoutez, je suis à la morgue de St Patrick's. Nous venons d'avoir une identification formelle du conducteur et du passager de la Range Rover.

Sergent se précipita vers Katie tandis qu'elle ouvrait la porte et entraînait dans le vestibule.

— Doucement, mon vieux ! On se calme ! Non, tout va bien, Liam. Je parle au chien. Est-ce que je connaissais ces hommes ?

— Et comment ! Deux très bons amis à vous, en fait.

— Je suis trop fatiguée pour jouer aux devinettes, Liam.

— Et si je vous disais que c'étaient Dave MacSweeny et son gorille, Fergal Fitzgerald ?

— Vous ne parlez pas sérieusement. Dave MacSweeny ?

— Aucune erreur possible. Boucle d'oreille, tatouages, stigmates et tout le toutim. Cela devrait vous soulager bigrement, non ?

Katie accrocha l'imperméable qu'elle avait emprunté au Regional.

— Qu'essayez-vous d'insinuer, Liam ?

— Je ne veux pas en dire trop au téléphone, Katie, mais je sais que c'est Eamonn Collins qui a cloué MacSweeny sur cette croix et je sais pourquoi il l'a fait. Il n'y avait qu'un seul homme dans tout Cork qui soit assez inconscient pour s'envoyer en l'air avec Geraldine Daley, et il n'y avait qu'un seul homme qui soit assez inconscient pour penser pouvoir s'en sortir impunément en piquant sur le chantier de MacSweeny des matériaux de construction d'un montant de presque un million de livres pour les revendre à Charlie Flynn... De même, il n'y avait qu'une seule femme dans tout Cork qui soit en mesure de demander à Eamonn Collins un service très spécial. Allons, Katie, je connaissais Dave MacSweeny depuis l'école primaire. Eamonn Collins

se foutait complètement de Dave MacSweeny, mais pas *vous*.

Après un silence, Katie dit :

— Que comptez-vous faire ?

— Rien. Pourquoi ferais-je quoi que ce soit ? Si un fumier décide de crucifier un autre fumier, et si le deuxième fumier finit noyé dans la Lee avec un troisième fumier, tout le monde est content, non ?

— Vous pourriez en informer Dermot.

— Je pourrais, bien sûr, mais je ne le ferai pas. J'ai mes loyautés, Katie, et ma première loyauté est envers la Garda Siochana. Quoi que je pense de cette affaire, ce serait un désastre pour notre image si la première femme commissaire dans ce pays était compromise d'une façon ou d'une autre.

— Je pourrais en parler moi-même à Dermot.

— Oui, vous pourriez. Mais à quoi cela nous avancerait-il ? Votre carrière serait fichue, et nous perdriions l'un de nos meilleurs policiers. Vous devriez également penser à votre père. Cela lui briserait le cœur.

— Par moments vous pouvez être vraiment abominable, Liam.

— Abominable ? Je suis perspicace, c'est tout. Veiller à l'ordre public ne signifie pas uniquement envoyer des gens en taule. Cela signifie également transiger, faire preuve de sens pratique et de beaucoup de patience. D'accord, Eamonn Collins a pris sur vous maintenant, mais vous, vous le tenez par les couilles, croyez-moi, et votre heure viendra. De toute façon – il faut prendre les choses du bon côté –, Charlie Flynn n'est plus obligé de rester en Floride. Les malfrats de Dave MacSweeny ne sont pas assez gonflés pour réclamer de l'argent à ce connard de Charlie, d'autant plus que les matériaux avaient été volés... Dermot peut annoncer au maire que son beau-frère a été retrouvé sain et sauf, et tout le mérite vous en reviendra.

— À quoi cela mène-t-il, Liam ?

— Je vous l'ai dit, Katie. À rien du tout.

— Vous savez que je suis allée voir Caitlin ?

— Oui, je sais.

— J'avais l'intention de vous en parler hier.

— Je sais aussi.

Un silence tendu s'instaura entre eux.

— Caitlin pense que vous avez changé. Elle a le sentiment que vous êtes frustré dans votre travail. Et que c'est la raison pour laquelle vous êtes aussi irascible.

— J'ai ma propre vision des choses, Katie. Mais vous parlez là de ma vie privée et, franchement, ce qui se passe entre Caitlin et moi ne vous regarde pas.

— Vous l'avez battue, Liam.

— Au moins, je ne l'ai pas crucifiée.

Katie ne releva pas. La situation dans laquelle elle se trouvait était

parfaitement claire. Elle alla jusqu'au buffet, prit la bouteille de vodka d'une main et se servit une dose généreuse dans l'un de ses verres en cristal taillé.

— Du nouveau concernant Siobhan Buckley ? demanda-t-elle.

— Pas grand-chose. Trois témoins oculaires ont vu une Lexus blanche faire des zigzags sur Lower Glanmire Road vers 9 h 05. C'était peu de temps après que Siobhan Buckley est censée avoir été prise en stop par une berline blanche de type japonais. Il y avait un homme et une jeune fille dans la Lexus. La femme dans la voiture qui les suivait a eu l'impression qu'ils se battaient. La Lexus faisait des embardées d'un côté à l'autre de la route. Elle a heurté le trottoir de gauche et a failli heurter de plein fouet les voitures venant en sens inverse.

— Et ensuite, quelqu'un l'a aperçue ?

— Non, personne.

— Je vois. Je crois qu'il faut que je parle de nouveau à Tomas O'Conaill.

— Écoutez, Katie, dit Liam. Quel que soit notre différend... vous avez besoin de vous reposer. Je peux parler à O'Conaill demain. Je peux également coordonner les recherches concernant Siobhan Buckley. Vous venez de subir une épreuve très traumatisante, et vous devez aussi penser à Paul.

— C'est très gentil de votre part, Liam. J'aimerais simplement que vous fassiez preuve de la même compassion envers Caitlin.

— Katie...

— Je serai à mon bureau demain matin à 9 heures. Je veux y trouver un rapport sur l'accident d'aujourd'hui. Je veux aussi un dossier détaillé sur la famille de Dave MacSweeny et sur les membres survivants de son gang : qui ils sont, où ils habitent, et si à votre avis ils peuvent être encore dangereux.

— À vos ordres, patron !

Katie éteignit son téléphone portable et le posa sur le buffet. Sergent tournait autour d'elle. Il reniflait et poussait des gémissements.

— D'accord, le chien ! Pour une fois, tu devras faire tes besoins dans le jardin. Je n'ai vraiment pas la force de te promener...

Elle emporta son verre au premier. Elle était trop fatiguée même pour prendre une douche. Elle se déshabilla, mit son ample chemise de nuit à rayures bleues et blanches, et se glissa sous la couette glaciale. Elle s'endormit presque tout de suite, en laissant toutes les lumières allumées.

Elle traversait une cour humide au sol gréseux et se dirigeait vers l'entrée d'une usine. Très haut au-dessus du toit de l'usine, une fumée noire s'échappait de grandes cheminées en briques. Elle entendait un cliquetis de chaînes, le grondement de machines, et des cris de désespoir.

— Paul ? dit-elle en franchissant la porte. Paul, où es-tu ?

Elle entra et perçut la plainte stridente de scies à ruban qui découpaient des os. Elle s'avança et contourna un gigantesque monceau de grosses toiles ensanglantées, puis elle vit les tueurs de l'abattoir avec leurs tabliers couverts de sang et leurs étranges bonnets de mousseline. Ils débitaient des quartiers de viande rouge : des jambes, des bras et des torsos en partie démembrés.

— Prends garde à l'homme aux poupées grises ! lui chuchota quelqu'un à l'oreille.

Mais elle continua de se diriger vers le tueur le plus proche, bien qu'elle fût glacée de peur.

— Prends garde à l'homme aux poupées grises !

Le tueur était en train de scier ce qui semblait être une jambe de femme – Katie distinguait même les creux sur le genou – et il jetait dans un sac les morceaux ensanglantés.

Katie s'approcha de lui. « Garda ! Ne bougez plus ou je tire ! » essaya-t-elle de crier, mais sa voix sortit déformée et inintelligible, comme celle d'une personne sourde comme un pot. « Garda ! Vous êtes en état d'arrestation ! »

L'homme ne manifesta aucun signe qu'il l'avait entendue. Elle tendit précautionneusement le bras et mit la main sur son épaule. Il se raidit. Puis il posa sa scie de boucher et se retourna. Son visage était invisible derrière le voile de mousseline. Le cœur de Katie s'arrêta, puis battit à grands coups. La peur lui labourait l'échine.

Lentement, doigt après doigt, il retira son épais gant de cuir. Il leva la main et écarta le voile de mousseline de son visage. « Oh, mon Dieu », essaya-t-elle de dire, mais elle en fut incapable.

C'était Dave MacSweeny, mort. Ses yeux étaient aussi blancs que ceux d'une morue bouillie, son visage était grisâtre, et une eau de rivière marron et sale se déversait des côtés de sa bouche.

Elle hurla : « Non ! Ne vous approchez pas de moi ! »

En bas, Sergent l'entendit et aboya. Elle ouvrit les yeux. Durant une fraction de seconde, elle ne sut pas où elle était. Puis, petit à petit, la chambre reprit son aspect normal. La lampe de chevet brillait toujours, le réveil indiquait 3 h 43. Une photographie de Paul continuait de lui sourire depuis sa coiffeuse. L'un de ses yeux regardait dans une direction légèrement différente, comme s'il apercevait quelque chose au-delà de son épaule.

Elle alla dans la salle de bains et se brossa les dents. Elle but deux verres d'eau, puis retourna se coucher et éteignit toutes les lumières. Il lui fallut vingt bonnes minutes pour se rendormir. Cette fois, elle rêva seulement qu'elle courait sur une plage déserte. Elle courait, courait... Elle espérait courir si vite que les empreintes de ses pas dans le sable ne pourraient pas la rattraper.

Siobhan fut réveillée par une torche électrique aveuglante braquée sur ses yeux. Elle poussa un gémissement de protestation et essaya de détourner son visage. Elle était à moitié enveloppée dans une couverture en laine malpropre, mais elle avait toujours tellement froid qu'elle ne sentait presque plus ses pieds.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

Sa bouche était si sèche qu'elle avait du mal à parler.

— Bientôt l'heure pour toi d'entreprendre ton voyage, Siobhan, lui dit l'homme. Tu as réussi à faire un petit somme, c'est bien. Tu auras besoin de toutes les forces que ton adorable petit corps peut rassembler.

— Je vous en prie, croassa-t-elle.

Il s'assit à côté d'elle et posa la torche sur l'accoudoir de son fauteuil. Elle ne distinguait que sa silhouette foncée.

— C'est très étrange, observa-t-il. Pourquoi des gens qui sont maltraités sont-ils toujours tellement polis ? On s'attendrait plutôt à ce qu'ils soient furieux, tu ne crois pas ? À ce qu'ils vocifèrent et tempêtent. À ce qu'ils blasphèment et se répandent en invectives contre Dieu. Mais non, ils ne le font jamais. Ils disent toujours « je vous en prie » et « je vous remercie ». D'un autre côté, peut-être que j'ai juste de la chance. Peut-être que j'enlève uniquement des personnes douces et polies.

— Je veux rentrer chez moi, sanglota Siobhan.

L'homme tendit la main et caressa son cuir chevelu hérissé de touffes de cheveux.

— Oui, bien sûr. Malheureusement, c'est impossible. Tu as un autre destin à accomplir. Je t'ai arrangé un rendez-vous... un rendez-vous avec Tatïe Souffrances. Elle va te prendre dans ses bras et te procurer la douleur la plus exquise que tu aies jamais connue.

— Je vous en prie, ne me faites pas de mal. Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Je sais, je sais. Mais ce n'est pas pour cette raison que tu es ici. Tu es ici pour ouvrir la porte dont j'ai besoin – la porte qui a été scellée il y a des centaines et des centaines d'années. Tu es l'élue, Siobhan. La dernière des treize, une couturière aux cheveux aussi rouges que le feu. Je vais te faire souffrir. Je suis désolé. Je vais te faire énormément souffrir. Mais cela fait partie du rituel. C'est même l'objet du rituel. Et cela te fera connaître des moments que très peu de personnes ont le privilège de goûter. Cela va t'emporter au-delà de toi-

même, vers un lieu où tu comprendras que la souffrance peut être une fin en soi, encore plus resplendissante que la mort.

— Je veux rentrer chez moi, pleura Siobhan. Je vous en prie, je vous en prie, je veux rentrer chez moi !

— Tu veux un antidouleur ? (Il renifla et se leva.) Je crois que j'ai du Disprin dans la salle de bains.

— Je veux rentrer chez moi !

L'homme fit brusquement basculer en arrière le fauteuil de Siobhan, et elle se retrouva la tête sur le sol, regardant vers le plafond. Elle laissa échapper un miaulement de détresse et de peur. Ses poignets étaient déjà solidement attachés aux accoudoirs du fauteuil. Il prit un bout de corde à linge en nylon, lui lia les chevilles et serra les nœuds si fort qu'elle eut l'impression qu'il lui sectionnait les pieds.

— Tu as froid, c'est bien. Le froid engourdira un peu la douleur. Mais lorsque tu te réchaufferas... c'est là que tu commenceras vraiment à la sentir.

— Je ne veux pas... je ne peux pas... je n'en peux plus ! Je vous en prie, laissez-moi partir ! Je vous en prie, laissez-moi partir !

Il caressa ses genoux nus.

— Tu es étudiante aux Beaux-Arts, Siobhan. Tu as rêvé d'être célèbre, non ? Alors, crois-moi, ceci va te rendre célèbre. Ton nom sera associé pour toujours à l'un des plus grands événements mythiques du millénaire. Chaque fois que les gens penseront à la réapparition de Mor-Rioghain – ce qu'ils feront sans aucun doute, durant les siècles à venir –, ils penseront aussi à Siobhan Buckley.

Siobhan était allongée sur le dos, ses yeux voilés de larmes, son nez obstrué de glaires. L'homme demeura silencieux, et elle se demanda s'il était parti. Puis elle entendit un bruit, comme un étui que l'on referme violemment, et une toux. Ensuite – sans le moindre avertissement –, elle éprouva une sensation de glissement atrocement glacée sur le côté de son mollet droit, tout le long, depuis son genou jusqu'à la cheville. Cela se reproduisit, exactement la même ligne, mais plus profondément. En fait, cela toucha l'os, et cette fois elle sentit un flot de chaleur et d'humidité poisseuse.

Elle essaya de crier : « Ahh », mais sa gorge était inondée de salive.

— Ahhgghlllghhh.

— Très bien, Siobhan, dit l'homme.

Il pratiqua une profonde incision latérale, juste au-dessous de son genou, et elle le sentit sectionner ses tendons. En fait, elle sentit les tendons se recroqueviller, comme leur tension était interrompue.

— Tu te contiens merveilleusement bien, vu les circonstances, fit-il remarquer.

— AaaAAAAAHHHH ! hurla-t-elle tandis qu'il continuait l'incision dans les muscles du haut de son mollet.

— Tu veux que je m'arrête un moment ? lui demanda-t-il.

Il toussa de nouveau :

— Excuse-moi. Il serait préférable d'en finir avec ceci tout de suite, crois-moi !

Elle grelottait de douleur. « Non ! » fut tout ce qu'elle parvint à dire.

— Alors, je continue. Et, surtout, crie si tu en as envie. En principe, c'est une catharsis !

Siobhan ferma les yeux et adressa une prière à la Vierge Marie pour qu'elle la protège, pour qu'elle l'emmène loin de cet endroit, pour qu'elle calme la douleur atroce dans sa jambe. L'homme incisa le côté gauche de son mollet ; elle sentit sa chair s'ouvrir et l'air froid souffler sur ses muscles mis à nu. Elle adressa une prière à Jésus le Sauveur. Elle pria pour que ses péchés lui soient pardonnés et pour que son âme soit admise au ciel.

Mais, lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle se trouvait toujours en enfer. L'homme était toujours penché sur elle. Il sectionnait son tendon d'Achille et les muscles extenseurs autour de sa cheville. Il chantonnait.

Katie appela le Regional Hospital pendant que son café passait. L'état de Paul était stationnaire et « n'était pas préoccupant pour le moment ». Il respirait sans l'aide d'un appareil à respiration artificielle, mais il était toujours dans le coma et, jusqu'ici, il n'avait montré aucun signe de réaction à des stimuli externes. Dehors, il pleuvait à verse, et l'eau débordait de la gouttière bouchée au-dessus du garage. L'infirmière dit à Katie qu'on allait faire passer un scanner à Paul dans la matinée afin de voir s'il avait subi des lésions cérébrales.

Katie raccrocha et adressa une prière silencieuse à sainte Thérèse d'Avila, la patronne des malades et des affligés. La même prière qu'elle avait dite pour sa mère, avant la mort de celle-ci. « Dieu nous fait souffrir, et nous autres, pauvres pécheurs, ne comprenons pas pourquoi, mais il nous châtie pour notre bien. »

À 8 h 47 retentit un coup de klaxon devant la maison. Elle regarda par la baie vitrée et aperçut une voiture de police banalisée qui l'attendait. Elle enferma Sergent dans la cuisine, mit son blouson bleu marine et sortit précipitamment.

— Une journée superbe ! fit remarquer le conducteur comme ils portaient.

C'était un *garda* aux cheveux gris du nom de Patrick Logan : cordial, digne de confiance, sans ambition, et proche de la retraite.

— Oh, zut ! s'exclama Katie.

— Qu'y a-t-il ? Vous avez oublié quelque chose ? Vous voulez que je fasse demi-tour ?

— Non... je voulais laisser les clés de la voiture de mon mari sous l'un des pots de fleurs. Je dois appeler le garage ce matin pour qu'ils viennent jeter un coup d'œil.

— Cette Pajero ? Quel est le problème ?

— Elle ne démarre pas, tout simplement. Elle a été révisée il y a un mois environ, et le moteur tournait rond jusqu'à hier matin.

— Mon fils pourrait s'en occuper, si vous voulez. Il tient un service de dépannage mobile. Il vous prendrait bien moins cher que votre garage.

— Oh, ce serait formidable ! Cette voiture fait l'orgueil et la joie de mon mari...

— Comment va votre mari, au fait ?

— Toujours dans le coma. Je prie pour qu'il n'ait pas de lésions cérébrales irréversibles.

- Plaise à Dieu ! dit Patrick Logan.
- Ils roulèrent en silence un moment, puis il demanda :
- Et vous, comment allez-vous ?
- Très bien, répondit Katie. Je vais très bien, merci.
- Vous ne comptez pas prendre deux ou trois jours de repos ?
- Pourquoi le ferais-je ?
- Eh bien, si je puis vous parler franchement...
- Ne vous gênez pas, allez-y !
- Certains de vos collègues pensent que vous en faites peut-être un peu trop. Parce que vous êtes une femme, vous semblez croire que vous devez toujours vous montrer à la hauteur.
- Je vois. C'est ce que pensent certains de mes collègues, hein ?
- Excusez-moi. Je ne voulais pas faire de gaffe. Mais il est parfois préférable de savoir ce qui se passe derrière vous avant de se faire poignarder dans le dos !
- À vrai dire, Patrick, j'ai parfaitement conscience que la plupart de mes collègues pensent que je me surmène. Qui plus est, ils pensent que je *les* surmène. Mais je n'ai pas été promue commissaire parce que je traînais toute la journée dans la salle du fond du Counihan's, sous prétexte de me tenir au courant. Je travaille dur parce que c'est nécessaire, et non parce que j'éprouve le besoin de faire mes preuves aux yeux de mes collègues ou de n'importe qui d'autre.
- Oui, bien sûr, m'dame. Désolé, m'dame.
- Ne vous en faites pas, Patrick. Je sais que c'était dans une bonne intention. Écoutez... je serai à la maison à 13 h 30. Si votre fils pouvait passer à ce moment, je lui en serais très reconnaissante.
- Pas de problème, m'dame.

Un message de Gerard O'Brien l'attendait sur son répondeur. Il avait téléphoné la veille à 17 heures, comme elle le lui avait demandé ; mais, bien sûr, elle était alors au Regional Hospital.

« Allô, Katie ? C'est Gerard. Je sais que vous avez déjà procédé à une arrestation, mais ces informations que j'ai reçues d'Allemagne sont tout à fait sensationnelles. J'ai la certitude que cela pourrait nous permettre de résoudre cette affaire à Knocknadeenly. Je peux passer à Anglesea Street, si vous voulez. Encore mieux : et si je vous invitais à déjeuner ? »

Katie réfléchit, puis appela Lucy au Jury's Inn. Le téléphone sonna longtemps avant que Lucy réponde. À en juger par sa voix, elle n'était pas dans son assiette.

- Lucy ? C'est Katie Maguire.
- Oh, je suis désolée. Je n'ai pas très bien dormi, cette nuit. Des terreurs nocturnes.
- Vous n'êtes pas la seule ! Écoutez... je voulais juste vous dire que

Paul est toujours dans le coma, mais que son état semble stationnaire. S'il n'a pas subi de lésions cérébrales, le médecin estime qu'il a de bonnes chances de se rétablir.

— C'est une bonne nouvelle !

— Je voulais également vous demander si vous étiez libre à l'heure du déjeuner, aujourd'hui ? Il y a quelqu'un que j'aimerais vous présenter... Le professeur Gerard O'Brien, de l'université de Cork. Il nous donne un coup de main pour les meurtres commis en 1915, et il dit qu'il a reçu d'Allemagne de nouveaux documents tout à fait sensationnels. C'est son avis, en tout cas ; mais, jusqu'à présent, il a fait du bon boulot pour nous.

— Je ne sais pas, Katie. Je n'aime pas beaucoup marcher sur les plates-bandes d'un autre universitaire...

— Mais pas du tout ! Et sait-on jamais ? À vous deux, vous trouverez peut-être quelque chose qui permettra de résoudre définitivement cette affaire !

— Malgré tout, j'hésite.

— Lucy, j'aimerais vraiment vous voir... Principalement afin de vous remercier pour hier, mais je voudrais également en savoir un peu plus sur cet individu, Jack Callwood. De surcroît, vous me rendriez un grand service. Pour dire les choses avec tact, Gerard O'Brien me fait les yeux doux.

— Je vois. Vous avez besoin d'un garde du corps.

— Je pensais plutôt à un « chaperon », mais un garde du corps fera l'affaire. Vous pouvez nous rejoindre au restaurant Isaac dans MacCurtain Street vers 13 h 30 ?

— Si vous me prenez par les sentiments... c'est entendu !

Peu après 10 heures, Patrick Goggin frappa à la porte de son bureau. Elle était occupée à lire les rapports techniques détaillés sur le cottage où Fiona Kelly avait été tuée, et elle ne fut pas particulièrement ravie de le voir.

Il huma l'air.

— Vous portez un parfum très séducteur, commissaire.

— Je vous remercie, mais je suis vraiment débordée ce matin.

— Bien sûr, répondit-il. Mais je voulais vous dire que j'ai reçu une réponse du ministère de la Défense, à Londres, concernant la disparition de femmes irlandaises dans le secteur nord de Cork entre 1915 et 1916.

— Et ?

— Ils disent qu'ils ont effectué des recherches minutieuses aux Archives nationales à Kew et que, apparemment, tous les ordres de mission quotidiens pour la période en question ont été détruits par les bombardements ennemis durant la Seconde Guerre mondiale. Quoi

qu'il leur soit arrivé, ils ont disparu, et personne ne peut mettre la main dessus.

— Très commode ! Vous les croyez ?

— Ai-je le choix ?

— Vous ne pensez pas qu'ils font de l'obstruction délibérée ?

— C'est possible. Mais... je n'en sais rien. Jack Devitt a consacré sa vie à faire connaître les atrocités commises par les Britanniques en Irlande. Dans la plupart des cas, il me semble que ses accusations sont justifiées, notamment en ce qui concerne les Black and Tans¹¹ et les Volontaires irlandais. Mais j'ai tout de même beaucoup de mal à croire qu'un officier britannique aurait donné l'ordre officiellement d'enlever et d'assassiner onze jeunes femmes !

— Je suis plutôt de votre avis, répondit Katie. D'autant plus que ces femmes ont été sacrifiées selon un rituel celtique très ancien. Les Britanniques ne se sont jamais souciés des rituels celtiques – ils ont même fait tout leur possible pour les détruire. Quant à l'évocation de Mor-Rioghain, c'est un rituel particulièrement obscur que très peu d'Irlandais connaissent, encore moins les Britanniques ! Mais si le ministère de la Défense ne peut pas ou ne veut pas produire les ordres de mission, cela ne facilitera guère les choses.

— Bien sûr. C'est pour cette raison que je compte sur vous pour découvrir ce qui est vraiment arrivé à ces femmes. Si Jack Devitt a raison, et si elles ont été effectivement enlevées et assassinées par des soldats britanniques, alors nous devons en avoir la certitude. Il a peut-être plus de preuves qu'il ne veut bien nous le dire, et nous ne pouvons pas faire une réhabilitation tant que nous ne savons pas exactement qui nous sommes censés réhabiliter.

Katie laissa tomber son stylo-bille sur les rapports devant elle.

— Je peux seulement vous dire que nous faisons de notre mieux, monsieur Goggin. Jusqu'à présent, nous avons localisé et soumis à des tests ADN onze personnes qui pensaient être apparentées aux victimes, et sept d'entre elles se sont révélées positives. Nous pouvons donc raisonnablement supposer que les squelettes trouvés à Knocknadeenly sont bien ceux des onze femmes qui ont été enlevées entre 1915 et 1916. Certains de ces proches parents ont des récits de seconde main du « jour où la grand-tante Betty a disparu » ; mais, malheureusement, aucun de ces récits ne permet d'établir dans quelles circonstances ces femmes ont été enlevées, ou qui les a enlevées. L'arrière-petite-nièce de Mary O'Donovan a mentionné une histoire terrifiante qu'on lui avait racontée au sujet d'un « Tommy démoniaque » qui, soi-disant, faisait sa proie des jeunes femmes dans le secteur de St Luke's Cross et de Montenotte. Mais c'était peut-être une simple mise en garde pour empêcher les jeunes filles de flirter avec des soldats britanniques...

— Je me passerais volontiers de cette affaire ! fit Patrick Goggin en tirant d'un air las sur ses joues comme si c'était de la pâte à modeler.

— Moi aussi, monsieur Goggin. Mais je déjeune tout à l'heure avec mes deux experts en mythologie celtique, et ils auront peut-être des idées lumineuses.

Il parut déçu.

— Oh ! J'allais vous demander si vous vouliez venir prendre un verre avec moi...

Siobhan ouvrit brusquement les yeux. Presque aussitôt, elle fut submergée par une vague de douleur qui l'emporta comme une poupée disloquée sur une mer démontée. Elle sentit le sol se soulever et s'abaisser, s'incliner sous elle, et les murs se précipiter vers elle, puis s'écarter encore. Elle vomit – non pas qu'il lui restât grand-chose à vomir, juste de la soupe à la tomate en boîte que l'homme lui avait donnée, et quelques glaires.

La douleur était si atroce qu'elle était incapable de se rappeler ce qu'elle faisait ici ou ce qui lui était arrivé, ni même qui elle était. Elle pensait uniquement à la douleur, et à la raison pour laquelle la pièce tanguait.

L'homme se tenait tout près d'elle, mais elle ne voyait qu'une ombre foncée et déformée.

— Tu es réveillée ? lui demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Il s'agenouilla et releva avec son pouce l'une de ses paupières qui papillotaient et tressautaient.

— Tu es réveillée ? Tu t'es très bien comportée, Siobhan. Comment te sens-tu ?

Elle eut de nouveaux haut-le-cœur. Il s'écarta prudemment jusqu'à ce qu'elle ait fini de vomir. Puis il dit :

— Je vais te laisser te reposer, maintenant. Essaie de dormir encore un peu. Je reviendrai dans un moment pour te donner à manger. Tu veux boire quelque chose avant que je parte ?

Elle hocha la tête. Elle souffrait tellement qu'elle ne pouvait même pas pleurer. L'homme la quitta un instant, puis revint avec un grand verre d'eau. Il plaça sa main derrière sa tête aux touffes de cheveux roux et l'aida à boire trois ou quatre gorgées. Elle vomit encore, et de l'eau lui éclaboussa les jambes.

Elle demeura immobile, la tête penchée sur sa poitrine, les yeux fermés, tandis que la douleur continuait de l'emporter d'un côté à l'autre de la pièce.

— Je reviendrai plus tard, dit l'homme doucement. Alors nous pourrons découvrir ensemble de nouvelles souffrances.

Il referma la porte derrière lui. Siobhan resta prostrée dans son fauteuil tandis que le sol se soulevait et s'abaissait sous elle, tel un

radeau.

— Maman..., chuchota-t-elle. Maman, je t'en prie, viens à mon secours !

Elle ouvrit les yeux petit à petit. Ses jambes semblaient différentes. Au début, elle fut incapable de comprendre pourquoi. Puis elle prit conscience qu'elle regardait des os, et non de la peau. Deux fémurs couleur crème, et deux rotules qui étaient encore réunies à ses jambes par du cartilage et des lambeaux de chair. Le coussin du siège sous elle était trempé de sang.

Elle était dans un tel état de choc clinique qu'elle ne comprenait pas tout à fait que les fémurs étaient les siens. Ils lui rappelaient le squelette qui était suspendu dans un coin du laboratoire de biologie au lycée. Elle ferma de nouveau les yeux. Les os la terrifiaient, et elle avait besoin de dormir.

Derrière la fenêtre, la pluie diminua, le soleil apparut, et un grand arc-en-ciel brilla au-dessus de Loug Mahon et de Passage West, où les navires quittaient le port de Cork et faisaient route vers l'océan.

11. « Noir et Kaki » : anciens militaires britanniques.

Lucy arriva avec dix minutes de retard. Elle portait un blouson de cuir noir, un épais chandail à col roulé en angora noir, et un jean noir moulant. Une grosse croix en argent était passée à son cou, incrustée d'améthystes.

Gerard se leva vivement et renversa son verre d'eau. La serveuse accourut pour réparer les dégâts avec un torchon tandis que Katie disait :

— Gerard, je vous présente le professeur Lucy Quinn... Lucy, je vous présente le professeur Gerard O'Brien.

— Ravi de faire votre connaissance, dit Gerard. (Lucy le dépassait d'au moins douze centimètres, et il s'aperçut qu'il s'adressait à sa poitrine.) Katie m'a raconté comment vous lui avez sauvé la vie alors qu'elle allait se noyer. Je suis très impressionné !

Lucy s'assit.

— N'importe qui aurait fait la même chose.

— N'importe qui nageant aussi bien que Flipper ! intervint Katie. Vous prenez un cocktail ?

Chez Isaac était toujours bruyant à l'heure du déjeuner. C'était un restaurant moderne à la décoration minimaliste, fréquenté par les jeunes hommes d'affaires de Cork, les touristes et les dames d'un certain âge qui avaient terminé leur shopping. Guidée par le même instinct de prudence qu'Eamonn Collins, Katie avait choisi une table dans l'alcôve au fond de la salle, d'où elle pouvait voir les personnes qui entraient.

— Katie m'a dit que votre université avait financé votre voyage, fit remarquer Gerard, la bouche pleine de *soda bread*. Je souhaiterais que l'université de Cork se montre aussi généreuse. Je n'ai même pas eu la possibilité d'aller au pays de Galles pour examiner les cercles de pierres celtiques...

— Oh, ces squelettes à Knocknadeenly sont une découverte très rare ! répondit Lucy. Comme je l'ai expliqué à Katie, le seul autre cas similaire que nous connaissons s'est produit à Boston en 1911. Mais ce qui a vraiment surexcité le directeur de mon département, c'est le fait que quelqu'un a tenté d'achever le rituel... *maintenant*.

— Est-ce que Tomas O'Conaill vous a dit autre chose ? demanda Gerard à Katie.

— J'ai l'intention de l'interroger de nouveau cet après-midi, mais j'attends le résultat des tests ADN et d'autres preuves matérielles.

— Que savez-vous de lui ? Selon les journaux, il appartient à la

communauté des gens du voyage.

— C'est ce qu'il prétend, en effet. Tomas est le treizième fils d'une famille très connue qui vit la plus grande partie de l'année à Galway et à Donegal. Mais il s'est battu avec son père quand il avait quinze ou seize ans. Il lui a crevé un œil. Après cette histoire, il est parti et a mené sa propre vie. Il aime à penser qu'il est le roi des gens du voyage, mais cela m'étonnerait que vous en trouviez beaucoup qui partagent son opinion...

— Comment se fait-il qu'il soit si bien renseigné sur les rituels celtiques ? Je présume qu'il n'est jamais allé à l'école.

— Non, en effet, mais il m'a dit un jour qu'un instituteur lui avait appris à lire. Celui-ci vivait à proximité du campement de sa famille à Claremorris, et c'était un grand défenseur des traditions celtiques et de la langue gaélique. Tomas O'Conaill sait tout ce qu'il y a à savoir sur les anciennes superstitions et les anciens rituels druidiques. Il semble croire qu'il est une sorte de descendant élu des Hauts Rois d'Irlande, et qu'il détient des pouvoirs surnaturels. Par ailleurs, il peut se montrer tout à fait sensé par moments, et se révéler charmant, amusant, et même séduisant – que Dieu me pardonne !

Gerard et Lucy prirent une bouteille de vin blanc du Chili. Katie aurait donné le montant de ses heures supplémentaires d'une semaine pour une double vodka, mais elle s'en tint à l'eau minérale de Ballygowan. On apporta leurs plats : Gerard avait choisi une salade mélangée avec du boudin noir de Clonakilty, tandis que Lucy avait pris des langoustines *tempura* et Katie de la lotte grillée avec du *clapshot* – une purée de pommes de terre et de navets.

— C'est délicieux ! s'exclama Lucy. Gerard... Katie m'a dit que vous aviez reçu d'Allemagne de nouvelles informations. Des documents sensationnels, semble-t-il.

Gerard rougit de plaisir.

— Oui, enfin, à mon avis ! J'ai réussi à me mettre en rapport avec un historien du crime très connu à Osnabrück. Il a écrit plusieurs ouvrages sur des criminels célèbres en Allemagne, en Belgique et en Pologne.

Gerard leur montra un carnet à spirale dont les pages étaient couvertes d'une écriture arrondie, quasi enfantine.

— J'ai eu une conversation téléphonique de presque une heure avec le docteur Kremer. Il m'a dit que, entre l'été 1913 et le printemps 1914, plus de cent vingt femmes avaient disparu dans la région de Münster, en Westphalie. Avant leur disparition, plusieurs ont été aperçues alors qu'elles parlaient avec un homme portant l'uniforme gris de l'armée. Personne ne savait qui c'était. Aucune unité de l'armée dans le secteur n'avait signalé que l'un de ses soldats avait déserté. Dès Noël 1913, les journaux locaux l'avaient surnommé *der Graue*

Geist... le Fantôme gris.

— Mon Dieu ! fit Lucy. Je n'arrive pas à le croire !

Mais Katie songea seulement au chuchotement qu'elle avait entendu dans ses rêves : « *Prends garde à l'homme aux poupées grises !* », et à ce que « Knocknadeenly » signifiait en anglais : la Colline des Êtres gris.

Gerard mit trop de salade dans sa bouche, et il dut mâcher un bon moment pour venir à bout de toutes les feuilles. Finalement, il poursuivit :

— Par hasard, le 4 juin 1914, un prêtre de la ville de Drensteinfurt aperçut un homme en uniforme gris de l'armée qui parlait avec sa gouvernante, de l'autre côté de la grand-place. L'homme et la gouvernante quittèrent la grand-place ensemble et le prêtre les suivit jusqu'au coin où l'homme avait laissé sa voiture. Tous deux montèrent dans la voiture et partirent. Bien sûr, le prêtre ne fut pas en mesure de les suivre, mais, lorsque sa gouvernante ne rentra pas ce soir-là, il prévint la police. Trois jours plus tard, un garde-chasse trouva la voiture dans une forêt. Une battue fut organisée, avec des chiens, pour retrouver la gouvernante. Au bout de deux ou trois heures seulement, les chiens découvrirent une clairière dans la forêt où le sol avait été remué, bien que l'endroit ait été habilement camouflé avec des aiguilles de pin et des brindilles. La police procéda à des fouilles et mit au jour les ossements de quatre-vingt-seize femmes, tous dépouillés de leur chair. Et voici le plus beau de l'histoire : tous les fémurs avaient été percés, et chaque fémur était orné d'une petite poupée de dentelle où l'on avait enfoncé des hameçons, des clous et d'autres petits objets en fer.

— C'est donc ça, murmura Lucy. Le Fantôme gris avait essayé d'invoquer Morgana...

— Sans grand succès, apparemment, fit remarquer Katie. Quatre-vingt-seize squelettes, divisé par treize... Il a essayé sept fois, et était à mi-chemin de sa septième tentative. À votre avis, pourquoi a-t-il continué, puisque le rituel ne marchait pas, de toute évidence ?

— Qui vous dit que le rituel ne marchait pas ? rétorqua Lucy. Morgana a très bien pu lui donner ce qu'il demandait, mais il voulait l'invoquer de nouveau pour obtenir d'autres choses !

— Hum, oui, c'est possible, admit Katie en s'efforçant de ne pas prendre un ton de maîtresse d'école. Mais uniquement si l'on est disposé à admettre que la sorcellerie est efficace !

Lucy eut un petit haussement d'épaules.

— Lorsqu'il s'agit de la mythologie celtique, Katie, je m'efforce toujours de rester sans parti pris. Surtout en ce qui concerne les fées !

— Bon, d'accord, concéda Katie. Et ensuite, que s'est-il passé ?

Gerard finit de manger son boudin noir et sauça consciencieusement avec un morceau de pain la vinaigrette de sa salade dans son assiette.

— La police a surveillé l'endroit et, deux jours plus tard, l'homme est revenu pour récupérer sa voiture. Il a été arrêté et emmené au commissariat de police de Münster. Le chef de la police l'a interrogé pendant trois jours, mais il a refusé de dire quoi que ce soit, excepté qu'il s'appelait Jan Rufenwald et était ingénieur à Hamm. Il a affirmé qu'il ne savait absolument rien concernant ces femmes qui avaient disparu, et que la voiture ne lui appartenait pas.

— Cela me rappelle quelque chose, dit Katie.

— En tout cas, enchaîna Gerard, Jan Rufenwald devait comparaître devant le tribunal de Münster le 5 juillet 1914, mais à cette époque le pays avait d'autres préoccupations : l'Allemagne était en guerre contre la France et s'apprêtait à déclarer la guerre à la Grande-Bretagne quelques jours plus tard. Aussi sa comparution devant le tribunal fut-elle différée. Le 7 juillet, il réussit à s'évader de sa cellule au palais de justice et personne ne le revit jamais. Un témoin déclara qu'il avait vu une femme en robe marron quitter le palais de justice en empruntant un escalier à l'arrière du bâtiment. Mon confrère suppose que Jan Rufenwald avait un complice, une femme, qui l'a aidé à s'échapper. Ou bien il a filé en mettant des vêtements de femme. Une gigantesque chasse à l'homme fut organisée pour le retrouver, dans toute la Westphalie. Les journaux l'appelèrent le « Monstre de Münster » et l'on fit circuler son portrait-robot d'un bout à l'autre du pays : jusqu'à Hanovre à l'est et jusqu'à la frontière hollandaise à l'ouest. La police de Recklinghausen rapporta qu'un homme répondant au signalement de Jan Rufenwald avait été aperçu dans la ville à la fin de l'été et au début de l'automne 1912 ; à cette époque, plus de soixante-dix femmes avaient disparu, et la police de Paderborn reconnut en lui un certain « Willi Hakenmacher » qui figurait sur sa liste des criminels recherchés depuis l'hiver 1911, alors qu'un nombre littéralement incalculable de femmes de tous âges avaient disparu sans laisser la moindre trace. Les recherches furent interrompues par la guerre, et finalement abandonnées, mais les archives de la police laissent penser que Jan Rufenwald a probablement assassiné au moins quatre cents femmes, peut-être même davantage.

Lucy avait écouté ce récit avec la plus grande attention et, lorsque Gerard eut terminé, elle s'appuya sur le dossier de sa chaise et dit :

— Incroyable. Absolument incroyable !

— Vous savez quelque chose sur cette affaire ? lui demanda Katie.

— C'est extraordinaire. Cela ressemble en tout point aux meurtres commis par Callwood dont je vous avais parlé. Il s'agit peut-être du même homme, qui sait ?

— Vous voulez dire les meurtres de Boston ?

— Tout à fait. Trente et une femmes ont disparu dans l'agglomération de Boston. Avant leur disparition, plusieurs ont été

vues par des témoins oculaires alors qu'elles parlaient avec un homme portant un uniforme militaire.

— Vous avez raison, dit Gerard. C'est extraordinaire !

— Réfléchissez un instant... Tout cela se passait bien avant l'avènement de la radio ou de la télévision, sans même parler de l'Internet ! Un imposteur ne pouvait pas se manifester dans une autre partie du monde en quelques heures...

— Est-ce qu'on a arrêté cet individu ?

— Il s'en est fallu d'un rien. Il avait abordé une jeune femme, Annette Songer, dans une épicerie de Dedham, une banlieue au sud-ouest de Boston. Annette Songer était célibataire et était connue pour dresser l'horoscope de ceux qui s'adressaient à elle : elle correspondait donc à la description des femmes qui doivent être sacrifiées à Mor-Rioghain – « une diseuse de bonne aventure sans enfants ». Jack Callwood lui proposa de la raccompagner chez elle. Comme elle avait les bras chargés de sacs, elle accepta. Mais, une fois qu'elle fut montée dans sa voiture, il fila dans la direction opposée et refusa de faire demi-tour. Elle se débattit et voulut descendre, mais il la frappa plusieurs fois et lui fractura la mâchoire. Le *Boston Evening Transcript* a publié un grand reportage sur cette affaire. Annette Songer fit semblant d'être évanouie et, lorsque la voiture s'arrêta et que l'homme descendit pour ouvrir une barrière, elle en profita pour se sauver. Elle alla immédiatement trouver la police ; mais, quand ils arrivèrent à la maison où l'homme habitait depuis quelque temps, celui-ci avait filé. La propriétaire de la maison déclara qu'il avait toujours été discret et poli, et qu'il payait son loyer à la date fixée. Mais elle ajouta : « Il avait un regard qui faisait battre mon cœur plus lentement. » La police passa la maison au peigne fin et procéda à des fouilles dans le jardin. Elle découvrit les ossements d'au moins vingt femmes, et tous les fémurs étaient ornés de petites poupées de chiffon. L'une des plus grandes traques que l'on ait jamais vues fut organisée – exactement comme la chasse à l'homme en Allemagne, semble-t-il. N'oubliez pas qu'il y avait très peu de voitures à cette époque : ce n'était donc pas facile pour Callwood de s'échapper. Il fut repéré à New London, dans le Connecticut, alors qu'il se dirigeait vers l'ouest, puis à Westport. Un barrage routier fut mis en place par la police, et il dut abandonner sa voiture. La police suivit sa piste jusqu'à New York, et sa photographie fut publiée à la une de tous les journaux de Manhattan. Le 2 mai, un employé des bureaux de la Cunard sur la 5^e Avenue se présenta à la police et déclara qu'un homme ressemblant à Jack Callwood lui avait acheté un billet le matin du 29 avril, et que le bateau avait appareillé le 1^{er} mai à destination de Liverpool, en Angleterre. Un message radio fut envoyé au paquebot à bord duquel avait embarqué Callwood ; le commandant organisa des recherches minutieuses, mais on ne le

trouva nulle part. Cinq jours plus tard, alors que le navire croisait au large de la côte sud de l'Irlande, il fut torpillé par un sous-marin allemand et coula. Il y eut plus de mille victimes.

— Mon Dieu ! s'exclama Katie. Le *Lusitania*.

— Oui, dit Lucy.

— Dans ce cas, même s'il était à bord..., commença Gerard.

— En effet. On a dressé une liste de tous les passagers qui avaient survécu à cette catastrophe, et Callwood ne se trouvait pas parmi eux. La police de New York demanda même à la gendarmerie irlandaise de Cork d'interroger tous les rescapés de sexe masculin, afin d'avoir la certitude que Callwood n'avait pas utilisé une fausse identité.

— Et il n'en faisait pas partie ?

— Non. J'ai vu les photographies de tous les hommes célibataires qui avaient réchappé au naufrage du *Lusitania*. Aucun d'eux ne répondait, même de loin, au signalement de Callwood qui avait été donné à la police de Dedham par Annette Songer, par la propriétaire de la maison, et par une dizaine d'autres personnes qui l'avaient connu.

Katie secoua lentement la tête.

— Et pourtant, moins de cinq mois plus tard, la première des onze femmes était enlevée dans le secteur nord de Cork et assassinée en suivant exactement le même rituel que Callwood avait observé à Boston.

— Et le même rituel que Rufenwald avait observé en Allemagne, intervint Gerard. Et rappelez-vous : la dentelle avec laquelle les poupées ont été confectionnées... c'était de la dentelle allemande.

— Rufenwald, Callwood, et puis notre mystérieux soldat britannique, dit Katie. Difficile de croire qu'il ne s'agissait pas du même homme, vous ne trouvez pas ?

Ils continuèrent de discuter en prenant leur café. Puis Katie consulta sa montre et vit qu'il était bientôt 13 h 45.

— Écoutez, il faut que je file. Mais un grand merci à tous les deux ! Cette conversation a été très instructive. Je vais lancer de nouvelles demandes d'informations auprès de la police de Boston et de la police allemande. Gerard, votre docteur Kremer pourra peut-être vous aider à trouver des archives indiquant l'endroit où ces victimes allemandes ont été découvertes, et qui elles étaient. Lucy, qu'aimeriez-vous faire ?

Lucy se remettait un peu de rouge à lèvres couleur corail.

— Il faut que je retourne à Knocknadeenly pour procéder à un examen minutieux de l'endroit où le corps de Fiona Kelly a été découvert. J'ai besoin de savoir quelle est sa signification magique exacte, si cet endroit se trouve sur une ligne de Ley ou non, si c'était autrefois un tertre funéraire ou un cercle druidique, et s'il existe des

histoires de fantômes à son sujet.

— Bon, entendu. Je vais m'arranger pour qu'on vous donne un badge d'identité. Officiellement, c'est toujours une scène de crime. Sans ce badge, on ne vous laisserait pas entrer.

— Oh, une dernière chose avant de nous séparer, dit Gerard. Un autre de mes contacts en Allemagne m'a envoyé par e-mail un charmant portrait de Morgana, ou de Mor-Rioghain, ou peu importe le nom que vous désirez lui donner.

Il ouvrit son porte-documents et en tira une grosse enveloppe marron. Il la tendit à Katie en souriant. Celle-ci ouvrit l'enveloppe et hésita.

— Allez-y, l'encouragea Gerard. Elle ne vous mordra pas !

Elle sortit lentement une feuille de papier. C'était une eau-forte représentant Mor-Rioghain. La sorcière des sorcières se tenait dans un bois sombre et brandissait un long bâton surmonté d'un crâne humain. Son visage était lisse, très pâle et – de façon déconcertante – parfait. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes, comme si elle s'apprêtait à parler. Mais, comme pour Jack Callwood, il y avait quelque chose dans son regard qui fit battre plus lentement le cœur de Katie. Quelque chose qui ignorait toute pitié. Elle portait un chapeau compliqué fait de plumes noires de corneille ; en dessous, ses cheveux étaient une masse de boucles emmêlées, grouillant de scarabées et couvertes de papillons de nuit récemment sortis de leurs chrysalides. Sa robe tombant en pourriture était percée de centaines d'hameçons, de clous et d'épingles en métal.

— Superbe, non ? fit Lucy.

— Vous avez déjà vu ce dessin ?

— Celui-ci, non, mais beaucoup d'autres lui ressemblant. On prétend que lorsque la Reine de la Mort se présente à votre chevet, vous êtes tellement fasciné par sa beauté que vous oubliez la raison de sa venue.

— Hum, bon, je vous remercie, dit Katie. Peut-être devrais-je en faire tirer quelques centaines d'exemplaires et les faire circuler comme des affichettes de personnes recherchées par la police !

Après le déjeuner, elle se rendit au Regional et resta vingt minutes au chevet de Paul. Il semblait paisible et serein, comme s'il rêvait, et elle avait du mal à croire qu'elle ne pouvait pas le réveiller en le secouant par l'épaule.

— Oh, Paul, espèce de pauvre fou, dit-elle en prenant sa main. Cela a toujours été ton problème, hein, perdre pied ? Tu as toujours pensé que tu étais capable de te sortir des ennuis, mais cette fois tu as échoué. Paul, je t'en prie, ouvre les yeux. Je t'en prie, rétablis-toi. Je ne veux pas que tu passes le reste de ta vie dans cet état.

Une toux forcée retentit derrière elle, et l'on frappa à la porte de la chambre. C'était Jimmy O'Rourke. Il tenait à la main une grappe de raisin sans pépins acheté chez Supervalu et un énorme bouquet de fleurs assorties.

— Bonjour, Katie, comment allez-vous ? Et comment se porte le patient, aujourd'hui ?

— Toujours dans le coma, Jimmy. On va lui faire passer un scanner dans une demi-heure.

— Ces raisins, c'est de la part de tout le monde. D'accord, c'est plutôt stupide d'apporter des raisins à quelqu'un qui est dans le coma, mais ceux qui viennent le voir pourront toujours en profiter, non ?

— Merci, Jimmy.

Jimmy approcha une chaise en plastique du côté opposé du lit.

— Il a l'air d'aller bien, fit-il remarquer. Enfin, il a des couleurs, non ?

— C'est impossible de le savoir pour le moment. Tout dépend si son cerveau a été privé d'oxygène pendant qu'il était sous l'eau.

Jimmy hocha la tête, puis il dit précautionneusement :

— Dermot m'a interrogé sur ce qui s'était passé. Vous savez... pourquoi Dave MacSweeny avait essayé de vous précipiter dans la rivière.

— Je ne sais vraiment pas, Jimmy. Paul avait traité quelques affaires avec Dave MacSweeny, mais, autant que je sache, ils s'entendaient plutôt bien. Peut-être a-t-il essayé de *me* tuer.

— Cela n'a rien à voir avec la crucifixion de Dave MacSweeny, hein ?

Katie haussa les épaules.

— C'est probablement Eamonn Collins qui a fait ça, mais je doute que nous réussissions à le prouver un jour.

Jimmy réfléchit un moment.

— Tout compte fait, c'est certainement Paul que Dave MacSweeney voulait niquer, et pas vous. Il attendait sans doute à proximité de votre maison, afin de suivre Paul en ville. Il ne pouvait pas savoir que la voiture de Paul était en panne et que vous viendriez le chercher, n'est-ce pas ?

— Non, en effet. Mais, s'il était vraiment déterminé à tuer Paul, pourquoi n'a-t-il pas fait irruption dans la maison pour l'abattre ? Tamponner la voiture de quelqu'un pour la faire tomber dans la rivière n'est pas exactement le moyen le plus sûr de se débarrasser de cette personne. Et ce n'est pas très discret, non plus.

— Dave MacSweeney a toujours été un barjo de première. Dieu sait ce qu'il avait en tête !

Katie lui lança un regard perçant. Il avait prononcé ces mots comme s'il savait parfaitement ce que Dave MacSweeney avait recherché. La vengeance, et la punition. Personne n'avait le droit de prendre quelque chose à Dave MacSweeney sans lui en demander la permission, et personne ne pouvait s'envoyer la petite amie de Dave MacSweeney, même s'il la battait régulièrement, lui avait cassé des côtes et la traitait comme une sous-merde. Dave MacSweeney s'était emporté et avait payé le prix fort, mais Paul avait été assez irréfléchi pour le provoquer.

— Je ne suis pas stupide, Jimmy. En outre, je suis née et j'ai grandi à Cork. Je sais à peu près tout ce qui se passe dans cette ville.

— D'accord, fit Jimmy. J'ouvre l'œil pour vous, c'est tout.

Katie prit sa main ornée d'une grosse bague en argent et la serra. Elle savait que Jimmy n'était pas compatissant uniquement parce que Paul était dans le coma, mais aussi à cause de leur mariage, et parce que tout était en train de s'écrouler. On ne pouvait pas garder des secrets à Anglesea Street.

— Merci, Jimmy, dit-elle.

À seulement deux mètres d'eux, Paul continuait de respirer, les yeux fermés. Il souriait même, comme s'il rêvait de Geraldine Daley, ou comme s'il avait joué un cheval gagnant à Curragh. Mais qui savait de quoi un homme comme Paul pouvait rêver pour le faire sourire ?

Siobhan ouvrit les yeux. L'homme se tenait devant la fenêtre et regardait au-dehors. Une expression mélancolique se peignait sur son visage, comme s'il pensait à des choses qui avaient eu lieu il y avait très longtemps, et très loin d'ici. La douleur dans les jambes de Siobhan s'était atténuée et s'était changée en un élanement sourd et régulier ; la pièce avait cessé de tanguer et, pour la première fois, elle voyait l'homme distinctement. Il portait une chemise cintrée en soie noire et un pantalon noir. Il lui rappela un prestidigitateur de music-hall que son père l'avait emmenée voir un jour, un homme qui avait

sorti de longs chapelets de foulards de ses manches, et un lapin noir d'un haut-de-forme noir.

L'homme se détourna finalement de la fenêtre.

— Ah, tu es réveillée. Est-ce que tu veux un verre d'eau ? Ou bien quelque chose à manger ?

— Je vous en prie... Je veux rentrer chez moi, maintenant.

— Ah... si seulement c'était possible. Mais le destin a parfois d'autres projets pour nous.

— Je vous en prie. Je ne veux pas mourir.

— La mort a ses attraits, tu sais. Ce soir, tu vas connaître la plus grande souffrance qu'un être humain soit capable d'endurer. Et, d'ici à demain soi, tu me supplieras de te tuer. Oui, tu me *supplieras*.

Siobhan ne dit rien et ferma les yeux de nouveau. Elle pria pour être ailleurs, ou pour être quelqu'un d'autre. N'importe où et n'importe qui, sauf ici, et elle. *Je vous en prie, Vierge Marie bien-aimée, sauvez-moi, sauvez-moi, emmenez-moi.*

— Je t'aime énormément, Siobhan, déclara l'homme. De toutes les jeunes filles que j'ai connues, tu possèdes la plus grande grâce. Le plus grand éclat. Cela devrait faire de toi une sainte. Sainte Siobhan aux cheveux rouge feu. Je vais faire tisser tes cheveux pour les mettre dans un médaillon, et je porterai ce médaillon sur ma poitrine, jusqu'à la fin de mes jours, en hommage à ton calme indicible.

— Pourquoi ? demanda Siobhan sans ouvrir les yeux.

— Pourquoi ? Parce que tu es l'élue, Siobhan. La treizième, et la dernière. Tu es la *clé*.

— Pourquoi ? répéta Siobhan.

— Parce que tu as les cheveux, Siobhan, et les aptitudes exigées par le rituel. Parce que tu es très, très, *très* belle, et parce que tu incarnes toutes les choses mystiques, magiques et mythologiques qui font de l'Irlande le pays qu'elle est, où le monde des fées se trouve à un scintillement seulement du monde des hommes et des femmes.

— Pourquoi ?

Il hésita, embarrassé.

— Excuse-moi. Je ne comprends pas ce que tu me demandes.

Elle ouvrit les yeux et le regarda fixement. Son visage avait une expression de fureur qui le fit lever involontairement sa main droite, comme pour se protéger.

— Pourquoi devez-vous me faire souffrir de cette façon ? demanda-t-elle d'une voix étrangement rauque, comme la voix de Reagan, la petite fille dans *L'Exorciste*.

— Siobhan, Siobhan, tu ne comprendrais pas, même si j'essayais de te l'expliquer. C'est la seule façon pour moi d'obtenir ce dont j'ai besoin. Crois-moi, s'il y avait la moindre alternative...

Des larmes coulèrent sur les joues de Siobhan.

— Je vous plains, dit-elle. Je vous plains tellement !

— Tu me *plains* ? Pour quelle raison ?

— Parce que, lorsque vous mourrez, vous irez en enfer, pour l'éternité. Et vous éprouverez ce que j'éprouve en ce moment, en pire, et cela ne prendra jamais fin. Jamais.

L'homme demeura silencieux un moment, puis il tendit la main et toucha l'une de ses larmes du bout de son index.

— L'esprit véritable de la sainteté catholique, dit-il. Il est fort possible que j'aie en enfer, Siobhan, mais l'endroit où tu vas aller ne fait aucun doute.

La Land Rover de John Meagher était garée dans l'allée lorsque Katie arriva. Elle descendit de l'Opel Omega qu'elle avait empruntée et courut vers le porche sous une pluie cinglante. John sortit de la Land Rover et la rejoignit. Il portait un long imperméable noir et elle vit qu'il avait pris la peine de mettre une chemise et une cravate.

— Excusez-moi, je suis en retard, dit-elle. Je suis allée voir mon mari à l'hôpital.

— J'ai lu dans les journaux ce qui s'était passé. Il va se rétablir ?

Elle le fit entrer.

— Ils ne le savent pas encore. Techniquement, il s'est noyé.

— Je suis désolé.

Elle accrocha son imperméable, puis se dirigea vers la cuisine. Quand elle ouvrit la porte, Sergent surgit et exécuta sa petite danse habituelle, sautant sur place avec excitation. Mais John posa la paume de sa main sur le sommet de la tête de Sergent, entre les oreilles, et dit :

— Du calme, le chien. Du calme. Tu auras tout le temps de gambader au ciel, crois-moi.

Sergent se calma immédiatement, émit un gémissement rauque, puis battit en retraite vers la cuisine.

— Mince alors ! s'exclama Katie. Qui êtes-vous ? L'homme qui murmurait à l'oreille des chiens ?

— C'est mon père qui m'a appris ce truc. Quand j'étais gosse, j'avais une peur bleue des chiens. Il m'a montré comment les contrôler. C'est une question d'autorité. Si le chien sait que vous ne tolérez pas le moindre comportement stupide, il se tiendra tranquille.

— Laissez-moi prendre votre imperméable.

Katie s'approcha de John et dégagea son imperméable de ses épaules. Ils furent alors suffisamment près l'un de l'autre pour s'embrasser, s'ils en avaient eu envie. Il la regarda dans les yeux et elle soutint son regard.

— Vous savez quoi ? dit-il. La première fois que je vous ai vue – lorsque nous avons découvert ces ossements...

— Hein ? Il faut que je fasse réchauffer le potage.

— Peut-être que c'est stupide, mais j'ai l'impression de vous avoir déjà rencontrée quelque part.

— Je vous rappelle quelqu'un d'autre, c'est tout. J'espère juste que c'était quelqu'un que vous aimiez bien.

Ils allèrent dans le séjour.

— Désirez-vous boire quelque chose ? lui demanda Katie. Désolée, mais je ne peux pas prendre un verre avec vous. J'ai des canettes de Murphy's dans le réfrigérateur. Ou bien préférez-vous du vin ?

— Une Murphy's me conviendra parfaitement.

Lorsqu'elle revint de la cuisine, John se tenait dans le coin opposé de la pièce et examinait les livres sur les rayonnages de la bibliothèque.

— Je n'aurais jamais pensé que vous étiez le genre de personne à aimer Maeve Binchy, déclara-t-il en reposant un exemplaire lu et relu de *La Route de Tara*.

— J'adore la littérature d'évasion, admit-elle.

— J'aurais mauvaise grâce à vous le reprocher, eu égard à votre métier. Je parie que vous devez voir des trucs plutôt horribles !

— Ce n'est pas tellement ça. C'est le fait de voir les gens dans ce qu'ils ont de pire. Cela finit par vous affecter. Le fait de voir à quel point les gens peuvent être violents et stupides. Parfois, ce n'est pas facile de continuer d'avoir foi en la nature humaine...

John leva son verre de bière.

— Bien sûr. À la foi !

Katie s'assit à l'extrémité du canapé.

— Vous vouliez me parler de quelque chose.

John acquiesça.

— J'ai essayé d'en parler avec ma mère, mais vous avez vu comment elle est, que Dieu la bénisse ! Et Gabriel, hum... il n'a pas inventé la poudre, pour ne pas dire plus. Le problème, c'est que je me demande si je ne suis pas en train de péter les plombs. Enfin, à supposer qu'on puisse se rendre compte qu'on est en train de péter les plombs...

— Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire.

— C'est la ferme. Elle m'écrase petit à petit. Jour après jour, semaine après semaine, mois après mois. Traire les vaches, labourer les champs, bêcher la terre, réparer des clôtures, se faire tremper jusqu'aux os... Et tout ce que j'entends la nuit, c'est la pluie qui tambourine sur les fenêtres et ma mère qui ronfle comme un sonneur. Vous n'imaginez pas ce que je donnerais pour pouvoir sortir le soir et aller retrouver mes amis Chez Salvatore pour m'empiffrer de *linguine pescatora* !

Katie ne put s'empêcher de sourire, mais John ajouta :

— Excusez-moi, je ne devrais pas m'apitoyer sur mon sort. J'ai choisi de venir ici et de faire ce boulot, mais je pense sincèrement que je suis en train de disjoncter.

— Asseyez-vous, dit Katie. Et prenez une autre Murphy's, c'est bon pour ce que vous avez !

John s'assit à l'autre extrémité du canapé, à côté de l'herbe des

pampas. Sergent sortit de nouveau de la cuisine, le regarda d'un air mauvais, puis émit un couinement et trottina vers son panier.

— J'ai vu quelque chose, déclara John.

Il hésita si longtemps que Katie dit :

— Continuez. Qu'est-ce que c'était ?

— Je n'en suis pas tout à fait sûr. Je rentrais le tracteur dans le hangar lorsqu'il m'a semblé apercevoir quelqu'un dans le champ près du bois, à l'endroit où j'ai trouvé le corps de cette jeune fille.

— Vous avez prévenu le *garda* qui était de service ?

John secoua la tête.

— Il était près du portail. Cela m'a paru plus simple d'aller jeter un coup d'œil moi-même. J'ai pensé que c'était probablement quelqu'un qui prenait un raccourci. Des gamins du coin le font parfois, pour rejoindre la grande route.

— Et ?

— J'ai enjambé la clôture et je me suis avancé dans le champ. Le soleil se couchait derrière les arbres et m'éblouissait. Mais, comme je m'approchais, j'ai vu que c'était une femme. Elle portait un grand manteau gris, et un châle gris sur ses épaules, ou un *pashmina*, quelque chose de ce genre.

Il hésita encore.

— Je l'ai hélée. Quelque chose comme : « Excusez-moi, mais il est interdit de pénétrer sur ce champ pour le moment. » Et c'est alors qu'elle a disparu.

— Vous voulez dire qu'elle est partie ?

— Non. Elle a disparu, littéralement. Elle s'est estompée. Très lentement, je continuais de distinguer sa silhouette ténue alors que je me trouvais à vingt ou vingt-cinq mètres de distance. Mais lorsque je suis arrivé à l'endroit où elle s'était tenue, elle avait complètement disparu. Aucune trace d'elle. Pas d'empreintes de pas, absolument rien.

— Qu'avez-vous fait ?

— Que pouvais-je faire ? Il n'y avait personne là-bas.

— Vous n'avez rien dit au *garda* ?

— À quoi bon ? Il aurait pensé que je perdais la tête. C'est bien ce que je dis. Peut-être que je perds la tête !

— Pourquoi avez-vous décidé de m'en parler, alors ?

— Parce que je ne pouvais pas garder ça pour moi et parce que je ne connaissais personne d'autre à qui en parler.

Katie considéra John. Autant qu'elle puisse en juger, il y avait plusieurs explications possibles. Un, il essayait simplement d'attirer son attention, parce qu'elle lui plaisait, et que c'était la seule manière qu'il avait trouvée. Deux, il n'avait vu rien de plus spectral que le soleil couchant, lequel luisait dans la brume de la fin de l'après-midi.

Trois, il était sujet à des hallucinations, causées par l'isolement, la dépression et le stress.

— À *votre* avis, qu'est-ce que c'était ? lui demanda-t-elle.

— Je n'en ai aucune idée. Je suppose qu'il pouvait s'agir d'un mirage ou d'une illusion d'optique.

— Mais vous ne le croyez pas ?

— Non. Je l'ai regardée bien trop longtemps et elle était bien trop... je ne sais pas, *concrète*. Rien à voir avec un reflet lumineux ou une traînée de fumée.

— Elle n'aurait pas pu s'allonger dans l'un des sillons, pour vous empêcher de la voir ?

— Je vous l'ai dit. Elle ne s'est pas baissée, elle ne s'est pas laissée tomber par terre, absolument pas. Elle s'est volatilisée !

Katie réfléchit de nouveau, puis elle dit :

— Je peux vous montrer quelque chose ?

— Bien sûr, si cela explique ce que j'ai vu.

Elle alla dans le vestibule, mais à ce moment la sonnette de l'entrée retentit. Elle ouvrit la porte. Sur le seuil se tenait un jeune homme en combinaison bleue maculée d'huile avec un badge Maxol sur sa poche extérieure. Il avait des cheveux blonds bouclés et une tache de graisse sur le bout de son nez retroussé. Aucun doute, c'était le fils de Patrick Logan.

— Commissaire Maguire ? Declan Logan. Mon père m'a appelé pour que je vienne examiner votre voiture.

— C'est formidable ! Merci de vous être déplacé. Je ne sais pas ce qui cloche, mais mon mari n'a pas réussi à la faire démarrer.

— Mon père m'a dit que votre mari était à l'hôpital. Je suis désolé.

— Merci. Tenez... voici les clés.

Katie sortit et Sergent la suivit en reniflant consciencieusement les Adidas de Declan. Sa fourgonnette Transit jaune vif était garée au bas de l'allée. Katie alla jusqu'à sa voiture et prit le portrait de Mor-Rioghain que Gerard lui avait donné.

— Viens, Sergent ! appela-t-elle. Tu ennuies le monsieur !

— Oh, pas de problème, dit Declan en tapotant le flanc de Sergent. J'adore les chiens.

Katie regagna le séjour.

— Désirez-vous une autre bière ? demanda-t-elle à John.

— Non, je vous remercie. Il faut rester lucide lorsqu'on manœuvre des machines à la ferme. Surtout quand on devient barjo comme moi !

— Tenez, dit Katie en sortant de l'enveloppe le dessin représentant Mor-Rioghain. Est-ce que ceci ressemble à la femme que vous avez vue ?

John examina attentivement le dessin. Puis il hocha la tête.

— Cela se pourrait. Bien sûr, elle n'était pas aussi distincte. Mais

oui, c'est très ressemblant.

Il lui rendit le dessin. Ils entendirent au-dehors le moteur de la Pajero de Paul tousser tandis que Declan essayait de le faire démarrer. Katie ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais soudain l'air dans le séjour devint étrangement *comprimé*, comme dans un avion à haute altitude. Un craquement sourd retentit. Katie comprit immédiatement ce qui se passait. Elle se jeta vers l'autre extrémité du canapé et fit tomber John sur le tapis, au moment où la baie vitrée explosait dans une détonation à crever les tympans. Les rideaux furent projetés en l'air par un blizzard d'éclats de verre scintillants.

Des nuages d'une épaisse fumée noire s'engouffrèrent par la baie vitrée fracassée. Katie distinguait à peine les murs de la pièce. Des milliers de plumes des coussins voletèrent et se déposèrent sur eux, ainsi que des débris de Dralon en feu et des lambeaux de caoutchouc mousse.

John se démena pour se redresser.

— Merde, qu'est-ce que c'était ? dit-il.

Puis il se rendit compte qu'il était complètement sourd et qu'il n'entendait même pas ce qu'il disait.

— Une bombe ! lui cria Katie. Restez allongé. Ne bougez surtout pas. Il y en a peut-être une autre.

— Une bombe ? Je croyais que cela arrivait seulement dans le Nord !

— Ne bougez pas !

Elle se mit debout. La fumée se dissipait et elle aperçut au-delà de la baie vitrée fracassée la Pajero de Paul qui flambait dans l'allée. La fourgonnette de Declan était garée juste à côté, reliée à la Pajero par les câbles de raccordement pour la batterie. Le toit de la Pajero avait été déchiqueté par l'explosion et formait un étrange point d'interrogation. La portière côté conducteur avait atterri dans la bordure herbeuse près du portail, et Declan était étendu à côté. Sa main serrait toujours la poignée. Katie vit du sang.

Elle écarta un fauteuil renversé et sortit en courant sous la pluie. John la suivit. L'odeur âcre des lauriers détrempés et du Semtex flottait dans l'air.

— Je vous avais dit de ne pas bouger ! dit Katie d'un ton brusque.

— Regardez ce garçon... Il doit recevoir des soins, et tout de suite !

Katie appela Anglesea Street et demanda une ambulance, les sapeurs-pompiers, l'équipe de démineurs, ainsi que Liam Fennessy, Jimmy O'Rourke et huit autres *gardai*, où qu'ils se trouvent et quoi qu'ils fassent en ce moment.

— Ne vous approchez pas de la voiture ! lança-t-elle à John.

Mais celui-ci contournait déjà la Pajero. Il traversa la pelouse, maculée par endroits de traînées noires, et s'agenouilla près de Declan.

Declan tremblait comme quelqu'un faisant une crise d'épilepsie. Ses cheveux étaient noirs de cendres et racornis. Son visage était également noirci et, lorsque John lui redressa délicatement la tête, son oeil droit glissa de l'orbite et pendilla sur sa joue. Mais les blessures les plus graves se trouvaient sur le côté gauche de son corps. Son bras gauche avait été arraché ; l'os de son épaule luisait à travers les lambeaux ensanglantés de sa manche. Et sa jambe gauche avait été déchiquetée juste au-dessus du genou : elle gisait au milieu de la rue, avec l'Adidas soigneusement lacée toujours à son pied.

Du sang giclait de l'artère fémorale de Declan et fonçait la terre sous sa jambe. Sans la moindre hésitation, John ôta sa ceinture, déchira les lambeaux de la combinaison de Declan, et fixa la ceinture autour de sa cuisse. Il serra si fort que le sang cessa de jaillir presque aussitôt.

— Apportez-moi une serviette de toilette, dit-il à Katie. Nous devons stopper également l'hémorragie de son bras. Et des couvertures, pour le réchauffer. Il est en état de choc.

Katie retourna en courant vers la maison et prit les couvertures à rayures de son lit. Lorsqu'elle revint, John avait enlevé sa veste et pressait sur l'épaule de Declan sa chemise roulée en boule. La pluie dégoulinait de ses cheveux et coulait sur son dos nu et musclé.

— Tenez, fit-elle en lui tendant deux serviettes de bain.

Puis elle disposa les couvertures sur Declan, s'agenouilla et se tint penchée au-dessus de lui pour abriter de la pluie son visage mutilé. À présent, les pneus de la Pajero brûlaient en produisant un sifflement hostile ; l'odeur âcre de caoutchouc la faisait larmoyer et lui irritait la gorge.

— L'ambulance sera là dans combien de temps ? lui demanda John.

— Ils sont très rapides, habituellement. Mais cela dépend d'où ils viennent.

— Il ne tiendra pas le coup s'il ne reçoit pas des soins dans les plus brefs délais !

— Sans vous, il serait déjà mort.

— J'ai été interne pendant deux ans au General Hospital de San Francisco. Je voulais être médecin.

Ils attendirent encore dix minutes sur la pelouse, puis ils entendirent la sirène de l'ambulance qui venait de Fota Island. Avant même que l'ambulance arrive, ils perçurent également les sirènes de voitures de police, cinq ou six, et celle d'une voiture de pompiers.

Katie regarda John sous la pluie. Declan continuait de grelotter. De temps en temps, il poussait un vif halètement de surprise. Puis l'ambulance s'engagea dans l'allée, et les portières s'ouvrirent. Un jeune ambulancier posa une main sur l'épaule de Katie :

— Vous avez été super, commissaire. On prend la suite.

Un *garda* lui tendit la main et l'aida à se relever. C'est alors

seulement qu'elle s'aperçut qu'elle grelottait, elle aussi, et que l'allée goudronnée, lorsqu'elle voulut marcher, s'était changée en eau.

Une heure plus tard, Jimmy O'Rourke entra dans le séjour en essuyant des gouttes de pluie sur ses épaules.

— Nous avons vérifié partout. Les garages, la remise, toute la maison. Nous n'avons pas trouvé d'autres mines antipersonnel.

— Vous pensez que c'est le genre de dispositif que Dave MacSweeny aurait pu installer ?

— Hum, disons que, *a priori*, c'était plutôt artisanal. Les gars du déminage pensent qu'on a relié environ une demi-livre de Semtex au starter, mais le branchement était probablement défectueux. C'est seulement lorsque Declan a fixé les câbles pour recharger la batterie de la Pajero qu'il y a eu suffisamment de jus pour faire exploser le Semtex.

— Mon Dieu, je ne sais pas comment je vais annoncer la nouvelle à Patrick...

Jimmy posa une main sur son épaule.

— Je le ferai, si vous voulez. Patrick et moi, on se connaît depuis un sacré bail.

— Non, c'est très gentil de votre part, mais c'est mon boulot. De surcroît, c'est moi qui avais demandé à Declan de jeter un coup d'œil à la voiture de Paul, et j'aurais dû me douter que, si elle ne démarrait pas, c'était pour une bonne raison. C'était ça que Dave MacSweeny faisait ici, hier. Il n'avait pas l'intention de nous suivre. Il ne pouvait pas savoir que je viendrais chercher Paul. Ce salaud restait dans le coin pour entendre sa bombe exploser.

— Et lorsqu'elle n'a pas explosé, ça l'a rendu furieux, et il a essayé de vous faire tomber dans la rivière ?

— C'est le scénario le plus vraisemblable, non ? Dommage que Dave MacSweeny ne soit plus là pour nous dire si c'est exact !

Jimmy se tourna vers John, qui portait l'une des chemises de Paul et un gros chandail marron des îles d'Aran.

— John... les ambulanciers m'ont prié de vous dire que vous avez probablement sauvé la vie de Declan. Il est dans un état critique, mais ils pensent qu'il se tirera d'affaire.

— John a fait des études de médecine à San Francisco, expliqua Katie.

— Eh bien, Dieu veillait sur Declan !

— Ce n'était pas grand-chose, déclara John. De toute façon, j'ai laissé tomber au bout de deux ans. Je suppose que je n'étais pas fait pour ça. Tout ce sang et toutes ces tripes, cela finit par vous miner !

J'étais plus attiré par la médecine alternative. Vous savez, l'aromathérapie, la réflexologie, les plantes médicamenteuses, ce genre de choses.

— La sorcellerie ? demanda Jimmy en faisant le geste de remuer une mixture. Yeux de crapaud et couilles de chauve-souris ?

John lui adressa un sourire pincé, mais ne répliqua pas.

Liam entra.

— Commissaire ? Je peux vous voir un instant ?

— Bien sûr.

— Sortons, si cela ne vous dérange pas. Je dois vous montrer quelque chose.

Katie le suivit dans le jardin. La carcasse calcinée de la Pajero de Paul continuait de se consumer, mais le feu avait été éteint. Des hommes des services techniques examinaient le système de mise à feu, d'autres prenaient des photographies des points d'impact de la déflagration. Trois démineurs de Collins Barracks se tenaient à proximité et fumaient une cigarette. Liam emmena Katie vers le côté du jardin, vers les massifs de lauriers.

— Nous ne l'avons pas vu tout de suite. J'espère que vous ne serez pas trop bouleversée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Katie.

Quelque chose dans l'expression de Liam suscita en elle un brusque flot d'appréhension glacée.

Liam écarta les branches de l'un des lauriers.

— Je suis désolé. Vraiment désolé.

Katie ne comprit pas tout de suite ce qu'elle regardait. À mi-hauteur du tronc de l'un des bouleaux qui se trouvaient derrière les lauriers, il y avait un enchevêtrement de cordes rouges et jaunes, d'où pendillaient des filaments plus minces, et de gros morceaux d'un marron pourpre luisant, entourés de bulles blanchâtres. C'est seulement en apercevant la tête de Sergent sur le dessus de cet enchevêtrement, et l'une de ses pattes qui pendait plus bas, qu'elle prit conscience qu'elle avait sous les yeux le corps déchiqueté de son chien.

— Oh, mon Dieu ! murmura-t-elle.

Elle se détourna et revint vers l'allée, les jambes raides, tandis que Liam laissait les branches du laurier se remettre en place dans un bruissement. Il la rejoignit et se tint à ses côtés, ignorant la pluie qui mouchetait les verres de ses lunettes.

— Je suis désolé, répéta-t-il avant de lui tendre la main.

— Ce n'est pas votre faute. (Elle eut l'impression que c'était la voix d'une autre personne, une personne complètement différente, sur le point de craquer.) J'aurais dû suivre les dispositions réglementaires de sécurité.

— Cela n'a rien à voir avec la procédure. Vous aviez Sergent depuis combien de temps ?

— Huit ans, répondit-elle avant de s'éclaircir la gorge. Il avait huit ans.

Elle avait envie de franchir le portail, de marcher, de marcher et de ne jamais revenir, mais elle savait que c'était impossible. Elle devait continuer jusqu'au bout, ne serait-ce que pour se racheter de ce qui venait de se passer.

— Et si vous vous reposiez cet après-midi ? Je vous remplacerai.

— Je tiendrai le coup. Qui plus est, j'ai trop de choses à faire. Il faut que j'interroge de nouveau Tomas O'Conaill.

— Vous me diriez de me reposer cet après-midi, si une chose semblable m'était arrivée.

— J'ai trop de travail, Liam. Je me reposerai une fois que Tomas O'Conaill aura été reconnu coupable.

— Mais regardez-vous ! Vous êtes livide. Même vos lèvres sont blanches...

— Dans ce cas, je ferais bien de me mettre un peu de rouge à lèvres.

Elle retourna dans la maison. Liam la suivit. Elle s'assit sur le canapé, les mains sur les oreilles, les yeux fermés. Elle avait envie de se couper du monde extérieur. Peut-être que, si elle parvenait à être sourde et aveugle suffisamment longtemps, elle s'apercevrait en ouvrant les yeux que Paul était sorti de son coma, que Sergent était toujours vivant, et que personne n'avait été assassiné, ni mutilé, ni noyé.

John regarda Liam en fronçant les sourcils et forma avec ses lèvres : « Que s'est-il passé ? »

— Son chien a été déchiqueté par l'explosion, dit Liam. Nous venons de le trouver.

Puis il se tourna vers Katie :

— Vous voulez boire quelque chose ? Un brandy ?

Katie secoua la tête.

— Écoutez, reprit Liam. Je vais leur dire d'emporter Sergent dès que je le pourrai, et je veillerai à ce qu'ils le traitent avec le plus grand respect.

— Je vous remercie, murmura-t-elle.

Elle renifla, et John lui tendit une boîte de Kleenex.

— Il n'a pas eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, croyez-moi. Et il n'a pas souffert.

— Oui, je sais. Mais c'était un chien si gentil, si affectueux ! Il ne méritait pas de mourir de cette façon.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas un brandy ?

— Si je bois un brandy, je serai incapable de reprendre mon travail.

— Vous avez subi un gros choc, dit John. Vous devriez peut-être vous reposer cet après-midi, afin de récupérer. J'avais une voisine à San Francisco dont le chien s'est fait écraser par un camion : elle a été déprimée pendant des mois !

Katie prit une profonde inspiration.

— Ça va, je survivrai. Liam, est-ce que nous avons reçu le restant de ces rapports techniques, concernant le cottage ?

— Ils sont arrivés il y a environ une demi-heure. Je n'ai pas eu le temps de les examiner en détail, mais il semble qu'il y ait très peu d'empreintes digitales, et aucune d'elles ne correspond à celles d'O'Conaill. Certaines des empreintes de pas dans le sang sont les siennes : il a donc manifestement menti en affirmant qu'il n'était pas entré dans la chambre. Mais le labo dit qu'il a marché dans le sang alors que celui-ci était déjà figé. Les autres empreintes de pas ont été faites alors que le sang était encore frais.

— Je continue de penser que Tomas O'Conaill a commis ce meurtre, déclara Katie. Ou, en tout cas, qu'il y a pris part. Mais tout donne l'impression qu'il n'a pas agi seul. Ce qui me rend encore plus inquiète au sujet de Siobhan Buckley.

— Aucune nouvelle de ce côté.

Le téléphone portable de John sonna ; il alla dans le vestibule pour répondre. Lorsqu'il revint, il demanda :

— Est-ce que je peux m'en aller, maintenant ? C'était Gabe : l'une de mes vaches va vêler. Si vous voulez me parler de nouveau, je viendrai à votre bureau.

— Entendu. J'aurai besoin de votre déposition concernant ce qui vient de se passer, mais rien ne presse.

— Écoutez, dit John, je suis désolé pour votre chien. Vraiment désolé.

Katie l'accompagna jusqu'à sa Land Rover. Le souffle de la bombe avait craquelé la vitre du côté du conducteur et deux éclats de forme triangulaire avaient transpercé la carrosserie, manquant de peu le réservoir d'essence.

— Au temps pour mon bonus ! lâcha-t-il.

— Au sujet de cette autre chose... le personnage que vous avez vu à proximité de Iollan's Wood.

— J'ai peut-être eu une hallucination.

— Je voudrais savoir... Est-ce que vous croyez à des choses de ce genre ? Fantômes, fées, esprits venus de l'au-delà ?

— Je n'en sais rien. Je peux seulement vous dire ce que j'ai vu. Après tout, des tas de gens en Irlande affirment avoir vu des apparitions, non ? Vous avez regardé cette émission à la télé sur les leprechauns ? Quelqu'un est resté vingt-quatre heures avec une caméra vidéo sur un arbre magique dans le comté de Laois, dans

l'espoir de filmer des fées en chair et en os !

— Si vous pouviez invoquer Mor-Rioghain, que lui demanderiez-vous ?

— Moi ? Deux millions de dollars, je suppose, comme la plupart des gens. Et de longues vacances quelque part où il fait chaud, avec du soleil à gogo. Et une femme belle et intelligente pour me tenir compagnie. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas, puisqu'on ne peut pas changer le passé.

Tomas O'Conaill était suprêmement calme. Tellement maître de lui que Katie le trouva aussi menaçant qu'un ciel d'orage. Sa chemise en jean d'un noir fané, déboutonnée, laissait apparaître la chaînette celtique qui était tatouée autour de sa gorge et le motif à chevrons de poils noirs sur sa poitrine d'une pâleur mortelle. Il tenait dans sa main gauche un paquet de Player's sans filtre. Il le faisait tourner constamment, de façon exaspérante. Katie avait envie de le lui arracher des doigts, mais elle savait que c'était précisément ce qu'il la mettait au défi de faire. Aussi garda-t-elle son sang-froid.

Il dégageait une forte odeur de sueur masculine et de bonbons à la menthe Ritchie's. Cet après-midi, il avait un nouvel avocat : un homme aux cheveux gris et à l'air doucereux en complet gris luisant, de Coughlan Fitzgerald & O'Regan, l'un des cabinets d'avocats les plus importants de South Mall. Avant même que Katie puisse ouvrir la bouche, il se présenta : Michael Kidney. Et il ne cessa de lui couper la parole durant tout l'interrogatoire.

— Tomas, commença Katie, il y avait plusieurs empreintes de pas dans le sang sur le plancher de la chambre, et elles ont été identifiées par nos services techniques. Ce sont tes empreintes.

— Dans ce cas, je suis probablement entré par hasard dans la chambre.

— Par hasard ? Oh non, certainement pas. Tu as emprisonné Fiona Kelly dans cette chambre et c'est là que tu l'as tuée, n'est-ce pas ?

Michael Kidney leva son luxueux stylo-bille.

— Je suis obligé de vous interrompre, commissaire. Mon client vient d'admettre qu'il était peut-être entré dans cette chambre, mais c'était *après* le meurtre, longtemps après que le meurtrier fut parti, et il ignorait ce qui s'était passé dans cette chambre.

— La chambre était aspergée de sang. Seul un demeuré n'aurait pas compris ce qui s'y était passé.

— Autant que je sache, le fait d'être un demeuré n'est pas un délit. Si c'était le cas, la moitié de la population masculine d'Irlande croupirait en prison !

— Tomas, enchaîna Katie en se penchant vers lui. Tomas, écoute-moi. Je pense que tu sais ce qui est arrivé à Fiona, mais je suis également disposée à croire que tu n'as pas agi seul. Il y avait quelqu'un d'autre avec toi, hein ? D'accord, tu connais le rituel permettant d'invoquer Mor-Rioghain, mais c'est quelqu'un d'autre qui a commis ce meurtre, n'est-ce pas ? Je sais que tu as mauvaise

réputation, Tomas, mais ce n'était pas toi, hein ? Ce n'est pas toi qui as assassiné Fiona.

— Je jure sur la Sainte Bible que je n'ai assassiné personne et je jure sur la Sainte Bible que je n'ai aidé personne à assassiner quelqu'un !

— Tu avais juré que tu n'étais pas entré dans la chambre ; pourtant, tu l'as fait.

— Ouais, c'est possible. Mais il n'y avait personne là-bas et je vous répète que je n'ai assassiné personne. Je le jure.

— Comment s'appelle ton ami ?

— Quoi ?

Immédiatement, Michael Kidney leva la main.

— Commissaire, mon client est innocent, et il n'a pas à compromettre une autre personne pour le prouver. C'est votre boulot de découvrir qui a commis ce meurtre, pas le sien.

— Je lui demandais simplement le nom de son ami. Celui qui a effectivement assassiné Fiona.

Tomas agita ses nattes de rasta qui évoquaient une serpillière sale.

— Je vous ai dit toute la vérité, Katie. Je n'ai jamais assassiné quelqu'un et je n'ai pas d'ami qui a assassiné quelqu'un.

Michael Kidney s'appuya sur le dossier de sa chaise, ôta ses lunettes et entreprit d'en essuyer les verres avec le bout de sa cravate.

— Apparemment, vous êtes dans une impasse, commissaire. Et je dois dire que vos preuves sont sans substance.

— Sans substance ? Nous pouvons prouver que Tomas a conduit la voiture dans laquelle le corps de la jeune fille a été transporté à Knocknadeenly, et nous pouvons prouver qu'il se trouvait dans la chambre où elle a été tuée.

— Où elle a été tuée, oui, mais pas *quand* elle a été tuée. Vous ne pouvez pas établir de façon concluante qu'il a commis ce meurtre, et vous n'avez même pas un mobile sérieux. Toutes ces histoires de fées et de sorcières ! J'espère que vous n'avez pas l'intention d'accuser mon client de pratiquer la magie noire ?

— Nous avons suffisamment de preuves matérielles pour préparer un dossier à l'intention du ministère public, quel qu'ait été le mobile. J'offre simplement à Tomas l'opportunité de rendre les choses plus faciles pour lui-même, en coopérant avec nous.

Après un silence, Michael Kidney dit :

— J'ai appris que vous aviez perdu votre chien aujourd'hui. Je tiens à ce que vous sachiez que nous sommes désolés. Tout le monde, à Coughlan Fitzgerald.

Katie inspira violemment, malgré elle.

— Je vous remercie, répondit-elle.

Puis elle se tourna de nouveau vers Tomas et elle comprit aussitôt, en voyant l'expression dans ses yeux, qu'il avait perçu sa détresse.

— Moi aussi, j'adore les chiens, Katie, lui dit-il d'une voix très douce. Autrefois, j'ai eu un superbe labrador noir. Enfin, croisé de labrador. Lorsqu'il est mort, j'ai eu autant de peine que si j'avais perdu un ami.

Katie reprit :

— Une jeune étudiante de l'École des beaux-arts, Siobhan Buckley, a été enlevée à Summerhill voilà deux jours et demi, et nous n'avons pas réussi à la retrouver jusqu'à maintenant. Un témoin a vu quelqu'un la prendre en stop, exactement comme Fiona Kelly. Tomas, si tu sais quelque chose à propos de cette affaire – si tu avais un complice lorsque tu as enlevé Fiona Kelly –, j'ai besoin de connaître son identité, et il faut absolument que je sache où le localiser, et très vite. Parce que si tu sais où se trouve Siobhan Buckley, et si jamais il lui arrive quelque chose, je jure devant Dieu que je mettrai tout en œuvre pour que tu restes en prison jusqu'à la fin de tes jours !

Tomas prit une cigarette, l'alluma et exhala un énorme nuage de fumée.

— Je vous l'ai dit, Katie. Je n'avais pas de complice, et je ne sais absolument rien. Mais si cela peut vous aider, je vais vous dire la chose suivante.

— Tomas ! le prévint Michael Kidney.

— Non, Michael, répondit Tomas. Je n'ai commis aucun délit grave et, si cela peut aider Katie dans son enquête, pourquoi pas ? Je vais avouer, à présent. Bénissez-moi, Katie bien-aimée, car j'ai péché. Je n'ai pas trouvé la Mercedes où j'ai dit que je l'avais trouvée. Je l'ai aperçue dans l'allée des anciennes pépinières : il n'y avait personne dans le coin, les clés étaient toujours sur le tableau de bord, et je reconnais bien volontiers que j'ai eu l'intention de la voler. En fait, je ne l'ai pas volée parce que vous êtes arrivée au mauvais moment. La poisse, disons. Mais j'avais jeté un coup d'œil à l'intérieur du cottage et j'avais tout de suite compris que quelque chose de tout à fait horrible s'était passé dans la chambre. Je m'apprêtais à filer vite fait lorsque vous avez crié : « Garda ! Ne bougez plus ou je tire ! » Et voilà, j'étais fait comme un rat. Mais, si ce meurtre a quelque chose à voir avec l'invocation de Mor-Rioghain, permettez-moi de vous apprendre ceci, si vous ne le savez pas déjà. Mor-Rioghain peut être appelée uniquement par une sorcière, et seule une sorcière peut prononcer les paroles qui libèrent Mor-Rioghain. Par conséquent, si c'est un homme qui a enlevé Fiona Kelly et l'a tuée afin de faire venir Mor-Rioghain depuis l'Autre Monde, il n'a pas agi seul, comme vous l'aviez deviné à juste titre. Il a nécessairement agi avec une femme.

— Mon client n'a jamais prononcé ces paroles ! intervint Michael Kidney d'un air furieux. Vous ne pouvez pas considérer que cela fait partie de cet entretien.

— Fermez votre clapet, monsieur Kidney, dit Tomas d'une voix calme. Ce que je fais en ce moment, c'est aider Katie à trouver le type qu'elle cherche vraiment, parce que, lorsqu'elle aura trouvé le type qu'elle cherche vraiment, elle saura que ce n'était pas moi qui ai tué Fiona Kelly, ni personne d'autre.

— Alors, tu penses que je devrais chercher un homme et une femme agissant de concert ? demanda Katie.

Tomas leva sa cigarette comme pour dire : « Vous avez tout pigé ! »

— Monsieur Kidney, déclara Katie en se levant, je crois que nous devons parler de nouveau à M. O'Conaill demain matin.

— Je ne sais pas s'il me sera possible de me libérer.

— Débrouillez-vous pour vous libérer, d'accord ? Sinon, envoyez quelqu'un d'autre.

— Entendu, commissaire. Inutile de vous mettre en colère.

Gerard O'Brien l'appela alors qu'elle quittait Anglesea Street.

— Katie, il faut que je vous parle de toute urgence !

— Gerard, cela ne peut pas attendre jusqu'à demain ? Je vais au Regional pour voir Paul.

— J'ai travaillé sur Internet tout l'après-midi. J'ai trouvé quelque chose. Je ne sais pas ce que cela signifie exactement, mais je pense que vous devriez en être informée.

— Très bien, soupira-t-elle. Dites-moi de quoi il s'agit.

Elle conduisait d'une main et se dirigeait vers Sullivan's Quay. La lumière grisâtre de l'après-midi se reflétait dans la rivière.

— C'est difficile de tout vous raconter au téléphone. Nous pourrions peut-être nous retrouver plus tard et prendre un café, ou même dîner ensemble.

— Gerard, je vous suis très reconnaissante d'effectuer toutes ces recherches pour moi, mais cette enquête me prend tout mon temps, j'ai un tas de choses à faire, et vraiment je ne...

Quelqu'un klaxonna derrière elle. Katie se rendit brusquement compte que le feu au croisement de George's Quay venait de passer au vert.

— Gerard, reprit-elle. Je ne peux pas vous parler maintenant. Je vous rappelle dans une heure, d'accord ?

— C'est l'université, dit-il.

Puis sa voix fut interrompue par des crachotements.

Katie posa son téléphone sur le siège à côté d'elle et fit un signe de la main à la voiture derrière elle. Elle passa devant la cathédrale St Finbarr et continua vers le Regional Hospital. Des gouttes de pluie tachetèrent le pare-brise, le ciel commençait déjà à s'assombrir.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser à son entretien avec Tomas. Toutes les preuves indirectes indiquaient qu'il avait au moins participé

au meurtre de Fiona Kelly, même s'il ne l'avait pas démembrée lui-même. Mais... et s'il avait raison ? Et si la légende de Mor-Rioghain exigeait effectivement que ce soit une sorcière qui l'invoque et la fasse venir depuis le Royaume invisible ? Qui était la candidate la plus probable ?

La seule personne qui lui venait à l'esprit était la mère de John Meagher, qui allait de pièce en pièce en toussant. Il était difficile d'imaginer que John seul soit capable de tuer quelqu'un, même s'il était déprimé, solitaire, et financièrement pris à la gorge. Mais si sa mère connaissait le rituel, et si elle avait toujours su que onze squelettes étaient enterrés sous le silo, elle devait certainement savoir comment compléter le rituel, comment ajouter deux autres victimes pour arriver au total de treize, et faire venir Mor-Rioghain des ténèbres.

John avait eu l'impression de voir une apparition à proximité de Iollan's Wood, un personnage spectral qui était peut-être Mor-Rioghain. Étant donné son état mental, sa mère avait très bien pu l'amener à croire qu'il avait vraiment vu Mor-Rioghain, même si, selon toute vraisemblance, il s'était agi simplement d'une traînée de fumée, ou d'une légère brume, ou encore des dernières lueurs du soleil couchant entre les arbres.

Katie décida de retourner à la ferme Meagher le lendemain matin et de parler à John et à sa mère, séparément, afin de voir si par hasard il n'y avait pas un élément *Psychose* derrière ces sacrifices : une mère exerçant son influence sur son fils préféré, afin de lui donner la force et l'assurance dont il était dépourvu.

Le docteur O'Keeney entra dans la salle d'attente. C'était un homme élancé, de grande taille, avec des yeux globuleux à la Buster Keaton. Ses mains s'agitaient sans cesse au bout de ses manches, comme si elles ne lui appartenaient pas. Il sentait l'antiseptique et la fumée de cigarette.

— Nous avons eu les résultats des examens, Katie, et je dois vous dire tout de suite qu'ils ne sont pas très encourageants.

Katie eut soudain très froid. Elle avait été sur le point de se lever, mais elle resta assise, très droite. Le docteur O'Keeney avait une grosse verrue près du nez. Katie s'était toujours demandé pourquoi les gens ne se faisaient pas enlever leurs verrues, particulièrement les médecins.

— Le cerveau de Paul a été privé d'oxygène assez longtemps pour que cela cause des lésions considérables. Sa vie n'est pas en danger, je vous rassure tout de suite, mais il est fort peu probable que Paul reprenne connaissance. Il restera vraisemblablement dans un état végétatif jusqu'à la fin de ses jours.

— Il ne sortira pas de son coma ? Jamais ?

Le docteur O'Keeney secoua la tête.

— J'ignore ce qui se passe dans sa tête, Katie. Quelles pensées il peut avoir, quels rêves. Mais je ne crois pas que cela soit pire que le genre d'existence qu'il connaîtrait s'il sortait de son coma et devait essayer de vivre dans le monde de l'éveil. Il serait incapable de parler, incapable de manger seul, totalement incontinent, mais conscient de son état.

— Que puis-je faire, alors ?

— Rien, hélas. J'ai plusieurs autres cas de comas, ici. Des parents et des enfants viennent au chevet de leurs êtres chers, ils leur parlent tous les jours et leur passent leur musique préférée. Lorsqu'une personne sort du coma, les médias s'en font largement l'écho, mais je sais par expérience que cela se produit très rarement. Vous allez devoir affronter une situation très pénible, Katie. À tous égards, le Paul que vous connaissiez est mort à l'arrière de cette voiture.

— Et s'il est conscient ?

— Il ne l'est pas, je vous le certifie.

— Comment pouvez-vous en être certain ? Vous venez de dire que vous ignoriez quelles pensées il avait.

— Katie, sauf miracle de Dieu, il est perdu pour vous à tout jamais. Je suis vraiment désolé.

Elle alla, seule, dans la chambre de Paul et se tint près de lui. Il semblait tout à fait paisible, comme s'il dormait après avoir passé une longue journée à parier aux courses à Fairyhouse et à boire trop de Guinness. Elle savait maintenant que sa vie avait changé pour toujours, et que les rêves qu'elle avait nourris dans sa jeunesse ne se réaliseraient jamais. Elle avait le sentiment qu'ils avaient été une malédiction pour tous ceux qui la connaissaient – même son chien.

Elle n'embrassa pas Paul, elle en était incapable. À quoi bon ? Elle sortit de l'hôpital et se dirigea vers le parking ; il pleuvait à torrents et elle courut jusqu'à sa voiture. Elle mit le contact, puis coupa le moteur. Elle prit son téléphone et pianota le numéro du Jury's Inn.

— Lucy ? C'est Katie Maguire. Est-ce que je pourrais vous voir ?

Alors qu'elle démarrait au croisement de Victoria Cross, une camionnette brûla le feu rouge en face du pub le Crow's Nest¹² et heurta sa portière avant du côté gauche. La camionnette ne roulait pas très vite, mais le fracas fut épouvantable, et la voiture de Katie fut projetée latéralement sur la chaussée. Un taxi venant en sens inverse tamponna son pare-chocs arrière du côté droit.

Elle sortit sous la pluie torrentielle. L'aile de la camionnette s'était encastrée dans la sienne et, lorsque le conducteur voulut faire une marche arrière, il y eut un craquement et un gémissement de métal et de plastique.

Relevant le col de son imperméable, elle alla jusqu'à la portière du conducteur et lui montra son badge.

— Oh, merde ! s'écria-t-il.

C'était un jeune homme au crâne rasé, portant des boucles d'oreilles et un gros blouson avec des bandes orange fluo.

— Vous avez brûlé un feu rouge, lui dit Katie. Je veux votre nom et votre adresse, et le nom de votre compagnie d'assurances.

— Je suis désolé. Mon amie vient d'avoir un enfant, et je voulais rentrer au plus vite.

— Je n'en ai rien à cirer ! Vous auriez pu tuer quelqu'un !

Elle appela les services de la circulation routière à Anglesea Street, puis ordonna au jeune homme de garer sa camionnette contre le trottoir. Sa voiture était toujours en état de marche, mais le pneu frottait contre l'aile tordue en faisant un bruit de maracas. Le temps qu'une voiture de patrouille arrive et qu'elle ait mis en place une dérivation pour décongestionner la route sur plus de trois kilomètres, elle était trempée jusqu'aux os, et elle grelottait de froid.

— Ce n'est vraiment pas votre semaine, fit remarquer le *garda* Nial O'Gorman en descendant de la voiture de patrouille et en mettant sa casquette.

Lucy l'attendait au bar. Assise à une table devant la baie vitrée, elle travaillait sur son ordinateur portable. Elle portait un chandail blanc à col roulé et un pantalon de cuir noir.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle lorsque Katie entra. Que vous est-il arrivé ?

— Un accident de voiture sans gravité. Personne n'a été blessé, l'incident est clos.

— Vous êtes trempée ! Vous voulez boire quelque chose ?

— Je suis toujours de service, mais je ne dirais pas non à un café.

Elle s'assit. À travers la baie vitrée, elle apercevait les lumières de Western Road et les eaux noires et luisantes de la Lee.

— Sur quoi travaillez-vous ? demanda-t-elle en montrant l'ordinateur de la tête. Vous avez progressé, avec cette histoire de Mor-Rioghain ?

— Un peu, répondit Lucy. Je suis retournée à Knocknadeenly ce matin et j'ai examiné le site à proximité du bois. Incontestablement, c'est le genre d'endroit qui devait avoir une très grande signification magique à l'époque des druides. Il y a des pierres celtiques à Ballynahina au sud, à Tullig à l'ouest, dans la grotte de Rathfilode à l'est, et dans la tombe mégalithique de Kilgallan au nord. Si vous tracez des lignes depuis chacun de ces lieux, elles convergent exactement sur Knocknadeenly, quasiment au mètre près. Et puis, bien sûr, nous avons Iollan's Wood, qui est une porte naturelle donnant sur le Royaume invisible.

Katie s'efforçait d'écouter, mais la voix de Lucy commençait à s'estomper. Elle avait l'impression de ne pas être vraiment là et de la regarder à travers un masque.

Lucy déclara :

— J'ai également trouvé deux poèmes très anciens, écrits par un *fili*, un poète local, qui mentionnent Mor-Rioghain à propos de Knocknadeenly. L'un d'eux parle de « la danse de mort frénétique de treize femmes sur la colline du peuple gris », et il évoque aussi « la femme aux cheveux vivants qui vient du monde au-delà du monde ».

Elle marqua un temps, puis demanda :

— Katie... est-ce que ça va ? Vous êtes toute pâle.

— Ne vous inquiétez pas. J'ai froid, c'est tout. Et je suis fatiguée. Cet après-midi, j'ai eu de mauvaises nouvelles concernant Paul.

Lucy prit sa main.

— Racontez-moi.

— Il semble que Paul ne reprendra jamais...

Elle s'interrompt et s'humecta les lèvres. Elle avait la gorge nouée.

— Prenez votre temps. Il semble que Paul ne reprendra jamais quoi ?

— Le médecin a dit que...

Elle fit un geste de la main, essaya de se ressaisir. Mais elle fut incapable d'empêcher les larmes de couler sur ses joues et se mit à sangloter sans pouvoir s'arrêter.

Le garçon apporta le café de Katie, mais Lucy dit :

— Merci, mais vous pouvez le remporter. Cette jeune femme est profondément bouleversée. Venez, Katie, allons dans ma chambre. Vous vous reposerez un moment. Vous tremblez comme une feuille...

Lucy l'aida à se lever de sa chaise et l'entraîna à travers la salle.

Katie ne résista pas. Après tout ce qui s'était passé, il ne lui restait plus la moindre résistance. Même sa fierté, sa détermination naturelle et son entraînement sévère à Templemore ne pouvaient la préserver du chagrin.

Elles gravirent l'escalier jusqu'à la chambre de Lucy, au premier étage, et Lucy lui tint la main tout le temps. La chambre 223 était très simple, mais confortable et bien chauffée, avec des murs beige et un grand lit au dessus-de-lit couleur de rouille. Lucy tira les rideaux, puis ôta le couvre-lit.

— Attendez, dit-elle avant d'aider Katie à retirer son imperméable trempé. Seigneur, même votre corsage est mouillé ! Je vais vous faire couler un bain, d'accord ? Cela vous réchauffera.

— Ne vous donnez pas toute cette peine !

— À quoi servent les amies ? Vous feriez la même chose pour moi, non ?

— Entendu. Je prendrais volontiers un bain, merci.

Lucy alla chercher dans la salle de bains un peignoir blanc en tissu-éponge, puis elle fit couler l'eau. Katie s'assit au bord du lit et se déshabilla très lentement. Elle avait mal partout, se sentait épuisée et désorientée, comme si elle avait fait une chute dans un escalier sur six étages et s'était cogné la tête au bas des marches.

— J'espère que vous aimez le bain moussant Chanel N° 5 ! lança Lucy. Cela fait des miracles pour la peau...

— Habituellement, j'utilise tout ce qui est en promotion au grand magasin Dunnes !

— Bien, dit Lucy en sortant de la salle de bains. Vous allez prendre un bon bain et vous détendre, et je vais faire sécher votre corsage sur le climatiseur.

Katie grimpa dans la baignoire et s'assit. Elle resta longtemps immobile, le regard perdu dans le vague. Elle avait envie de vider son esprit complètement. De ne plus penser à sa lutte acharnée pour s'extirper de sa voiture tandis que celle-ci s'enfonçait dans la rivière. À Declan frissonnant dans les plates-bandes, la moitié de sa jambe arrachée. À Sergent, un cauchemar à la Dali accroché aux arbres. À Paul, qui avait entrepris son long voyage sombre vers la fin de sa vie. À Seamus, le corps glacé.

— Tout va bien ? demanda Lucy.

— Oui, très bien, je vous remercie. Ce bain moussant sent merveilleusement bon !

— Vous savez ce que ma mère avait coutume de me dire ? Elle disait : « Parfois, tu dois t'avouer à toi-même que trop, c'est trop. » Parfois, on doit se dire : c'est au-dessus de mes forces, je ne peux plus me battre, il faut que j'abandonne.

Katie hocha la tête, même si Lucy ne pouvait pas la voir. Elle prit le

gant de toilette sur le rebord de la baignoire, et c'est à ce moment qu'elle se mit vraiment à pleurer. Cela survint de façon si inattendue qu'elle n'arrivait pas à croire qu'elle pleurait. Elle s'en voulut de sangloter ainsi. Mais plus elle s'en voulait, plus elle pleurait. Elle se pencha en avant, son nez touchant presque les bulles.

Lucy donna de petits coups à la porte.

— Katie ? Tout va bien ?

De nouveau, Katie hocha la tête, mais elle était incapable de parler.

— Katie ? Vous ne pleurez pas, hein ?

Lucy hésita, puis ouvrit la porte.

— Oh, Katie ! s'écria-t-elle.

Elle s'agenouilla à côté de la baignoire, retroussa les manches de son chandail et passa ses bras autour des épaules de Katie.

— Katie, ma pauvre chérie ! Tout le monde s'attend à ce que vous soyez tellement forte, n'est-ce pas ? Ils oublient que vous êtes un être humain, comme nous autres...

Elle embrassa Katie sur la joue, deux fois, comme une mère embrasse son enfant en larmes.

— Détendez-vous. Je vais vous laver les cheveux et vous masser le dos. Vous vous sentirez dix fois mieux, je vous le promets.

Katie demeura immobile, sans dire un mot, tandis que Lucy décrochait le tuyau de la douche et lui mouillait les cheveux. Elle versa du shampoing et lui massa le cuir chevelu en un énergique mouvement circulaire. La sensation était si apaisante que Katie ferma les yeux.

— Je me lave les cheveux chaque fois que je me sens fatiguée ou déprimée, ou que j'ai la gueule de bois, déclara Lucy. Ensuite, je m'installe confortablement et je mange toute une tablette de chocolat. Si personne n'est là pour me dorloter, pourquoi ne pas me dorloter moi-même ?

Elle rinça les cheveux de Katie, puis versa dans sa paume une dose de lotion tonique pour le corps et entreprit de lui masser les muscles du cou et le dos.

— C'est merveilleux, dit Katie. Où avez-vous appris à masser aussi bien ?

— Mon petit ami travaillait au Gold's Gym. Il m'a enseigné le massage, la réflexologie, et toutes sortes de trucs que vous pouvez faire pour vous détendre.

Avec ses pouces, elle localisa tous les nœuds de tension le long de la colonne vertébrale de Katie, et les défit.

— Je ne m'en lasserais jamais ! murmura Katie.

— Vous êtes incroyablement crispée ! s'exclama Lucy. Tout votre corps est tendu à bloc, comme la corde d'un arc !

— Vous continuez de le voir ?

— Qui ça ?

— Le petit ami qui vous a appris à masser de cette façon.

Lucy secoua la tête.

— Je n'ai jamais eu beaucoup de chance avec les hommes. Ou bien je leur fais peur, ou bien ils me voient comme une sorte de défi. Je suppose que c'est le prix à payer lorsque vous êtes grande et cultivée...

— Mieux vaut être petite et autoritaire, comme moi.

— C'est votre boulot d'être autoritaire, non ?

— Ce n'est pas mon boulot d'être odieuse.

Lucy lui massa la nuque et le haut du dos. Katie avait toujours les yeux fermés et elle sentait presque sa tension nerveuse se dissoudre dans l'eau du bain. Puis, sans la moindre hésitation, Lucy commença à lui masser les seins.

Katie pensa : *Vierge Marie, mais qu'est-ce qu'elle fait ?* Elle ouvrit les yeux et regarda Lucy, mais celle-ci semblait parfaitement calme, comme si c'était une partie normale du massage. Elle adressa à Katie un petit sourire amical et Katie songea que, si elle repoussait les mains de Lucy, elle passerait pour une bégueule. C'était une femme qui la massait, voilà tout. Et, même si elle ne s'était pas attendue à ce que Lucy touche ses seins, cela ne ressemblait pas du tout à des avances sexuelles.

Lucy pressa et caressa ses seins rendus glissants par la lotion, et Katie s'intima l'ordre de fermer de nouveau les yeux, de se détendre, et de savourer ce que faisait Lucy. Après tout, celle-ci était originaire de Californie, et Katie savait que les Américaines étaient bien plus à l'aise avec la nudité que la plupart des Irlandaises qui avaient fait leurs études dans une institution religieuse. *Seigneur, si sœur Brigid me voyait en ce moment !*

— Vous devriez le faire au moins une fois par semaine, dit Lucy. Cela raffermirait vos seins et stimule les tissus musculaires. Et, bien sûr, c'est important pour déceler d'éventuelles grosseurs cancéreuses...

Katie ne répondit pas. Se faire masser les seins commençait à l'exciter, surtout lorsque Lucy tira délicatement sur ses mamelons et les titilla entre ses doigts. Cela faisait très longtemps que quelqu'un ne l'avait pas touchée aussi tendrement, qu'on ne s'était pas occupé d'elle de cette façon. Elle se dit que, si elle laissait Lucy continuer de lui caresser les seins, elle pourrait même avoir un orgasme.

Mais Lucy dit :

— Bon, terminé, sinon vous allez prendre froid !

Et elle l'embrassa sur le front. Elle ôta la bonde et aida Katie à sortir de la baignoire et à s'emmitoufler dans une serviette de bain.

Lorsque Katie se fut séchée, Lucy prit une mignonnette de whisky

dans le minibar et remplit deux verres. Elles s'allongèrent côte à côte sur le lit et parlèrent. Katie avait le sentiment qu'elle pourrait rester ainsi une éternité.

— Vous savez, je ne pense pas avoir jamais eu une amie vraiment intime, déclara Lucy. Sans doute parce que la conversation entre femmes est si ennuyeuse ! Elles ne parlent que de leur maudite progéniture, ou de la carrière de leurs maris, ou de la meilleure façon de faire un délicieux pâté en croûte avec des restes de dinde...

Katie sourit.

— J'ai eu des amies merveilleuses à l'école, mais la plupart d'entre elles sont mariées maintenant, avec sept gosses ! L'une d'elles est professeur dans un collège privé à Kilkenny, une autre est partie à Dublin pour faire partie d'une chorale, mais les autres sont tombées enceintes aussitôt après avoir terminé leurs études, ou même avant.

Au bout d'un moment, Lucy dit :

— Cet individu, Tomas O'Conaill. Vous pensez vraiment que vous pourrez le faire condamner ?

— Cette question me turlupine, vous savez ? Les preuves indirectes sont très convaincantes, et il a mauvaise réputation. Néanmoins, je ne sais pas... il y a quelque chose qui ne colle pas. Il a dit que Mor-Rioghain pouvait être invoquée uniquement par une sorcière, par une femme. Pourtant, la déposition d'un témoin oculaire laisse penser que Fiona Kelly a été enlevée très probablement par un homme, et le docteur Reidy estime que la force physique nécessaire pour la tuer et la démembrer aurait largement excédé les capacités d'une femme. Qui plus est, j'ai examiné les dossiers du FBI : il est extrêmement rare qu'une femme agissant seule soit un tueur en série, et on n'a quasiment jamais entendu parler d'une femme qui serait un tueur en série avec un mobile fondé sur des mythes ou des légendes...

— Alors, vous pensez qu'il pourrait s'agir d'une association criminelle ?

— C'est une éventualité. D'autant plus que nous n'avons toujours pas réussi à retrouver Siobhan Buckley, et Mor-Rioghain a besoin d'un dernier sacrifice avant de pouvoir apparaître.

— Vous parlez comme si vous commenciez à croire à Mor-Rioghain...

— J'essaie simplement de penser comme notre tueur. Ou les tueurs. Ils croient qu'elle existe et, pour cette raison, je suis obligée de croire à son existence, moi aussi.

— Et vous avez une idée de qui ils pourraient être ?

— John Meagher m'a dit qu'il avait vu Mor-Rioghain. Ou un vague personnage, en tout cas, dans le champ où il avait découvert le corps de Fiona.

— Vous me faites marcher !

— John a juré que c'était la vérité. Il affirme l'avoir vue tout à fait distinctement.

— Il a probablement eu une hallucination. Trouver le corps de Fiona de cette façon a dû être un sacré choc pour lui...

— D'accord. Mais, si vous réfléchissez un instant, John Meagher a une raison très forte de vouloir invoquer un esprit comme Mor-Rioghain – un esprit qui peut aider les gens à résoudre tous leurs problèmes. Il déteste s'occuper de sa ferme et il est menacé de faillite. Quant à sa mère... eh bien, elle n'est peut-être pas une véritable sorcière, mais c'est tout comme ! Et elle aurait très bien pu savoir que des ossements étaient enterrés sous le silo. Après tout, elle vit à la ferme Meagher depuis l'âge de dix-neuf ans.

— Avez-vous des preuves matérielles que les Meagher pourraient être impliqués dans ce meurtre ?

— Non, aucune. Nous avons inspecté les champs, les dépendances de la ferme, la maison. Nous avons même creusé le sol de la porcherie.

— Dans ce cas, vous pouvez peut-être les amener à avouer ? Toujours en supposant qu'ils ont commis ce meurtre, bien sûr.

— C'est plus facile à dire qu'à faire ! S'ils ont agi ensemble, la mère et le fils, ce sera très difficile de briser ce genre de relation. Il y a deux ans, j'ai eu affaire à une relation père-fille, à Carrigaline. Le père s'était entendu avec sa fille, et il a écrasé la tête de sa femme sous son tracteur pendant que la fille maintenait sa mère. Je savais qu'ils l'avaient fait, et ils savaient que je le savais, mais je n'ai jamais réussi à les faire avouer, ni l'un ni l'autre, et ils sont toujours en liberté aujourd'hui. L'autre jour, je les ai vus faire leurs courses au grand magasin Roches !

— Je suis peut-être en mesure de vous aider, dit Lucy en se redressant sur un coude. Après tout, je sais à peu près tout ce qu'il y a à savoir sur Mor-Rioghain : comment on peut l'invoquer, les rituels que l'on doit observer pour la persuader de vous aider... Si vous et moi pouvions parler ensemble aux Meagher, eh bien, il y a une possibilité que nous réussissions à les déstabiliser et qu'ils fassent une gaffe, non ?

Katie secoua la tête.

— Je crois que vous regardez trop les séries policières à la télévision.

— Je regarde très peu la télé. Mais, après ma licence, j'ai suivi pendant deux ans des cours de psychologie d'entreprise à l'université de Santa Cruz. On m'a appris à poser aux gens le genre de questions qui révèlent leur véritable personnalité. Ambitieux, vantard, hypocrite, et j'en passe ! Celui qui a tué Fiona Kelly était tout à fait certain qu'il, ou elle, s'en tirerait à bon compte ; et, lorsque quelqu'un est aussi confiant, il commet inévitablement des erreurs. Des criminels

de ce type pensent que tous les autres sont stupides, donc ils ne prennent pas la peine de préparer ce qu'ils vont dire.

Katie réfléchit, puis décida :

— Entendu. Et si vous et moi allions à Knocknadeenly demain matin ? Vers les 10 heures, ça vous irait ?

Lucy posa sa main sur l'épaule de Katie.

— Le plus important : est-ce que vous vous sentez mieux ?

— Oui, grâce à vous.

— Que comptez-vous faire, maintenant ?

Katie regarda au fond de ses yeux gris comme la pluie. Elle aurait presque pu tomber amoureuse de Lucy.

— Je pense que je vais rentrer chez moi.

— Et si vous fermiez les yeux pendant une heure ? Il n'est que 19 heures, après tout.

— Non, il faut que je rentre.

Lucy se pencha vers elle, lui caressa les cheveux, traça du bout des doigts un motif autour de ses sourcils, effleura ses lèvres.

— Fermez les yeux. Cela vous fera du bien, je vous le promets. Après un massage, il faut toujours faire un petit somme. Sans quoi, vous avez l'impression que votre cerveau s'est changé en œufs brouillés !

— Il n'est que 19 heures ?

— Très exactement 18 h 55.

Katie avait sans aucun doute une irrésistible envie de dormir. Il lui semblait être Dorothy dans *Le Magicien d'Oz*, lorsque celle-ci se promène dans le champ de coquelicots. Il régnait une chaleur agréable dans la chambre, son peignoir en tissu-éponge lui tenait chaud, et Lucy était allongée à côté d'elle, lui parlait doucement, lui caressait les cheveux et lui touchait les oreilles. Elle n'avait jamais permis à Paul de lui toucher les oreilles, parce qu'elles étaient très sensibles, mais Lucy les effleurait délicatement, comme si c'étaient des roses d'hiver, les cajolant pour que les pétales exhalent leur parfum.

— Il faut vraiment que je parte, dit-elle en essayant de se redresser.

Lucy lui fit reposer doucement la tête sur l'oreiller.

— Une heure ne fera de tort à personne. Ensuite, vous vous sentirez tellement mieux, je vous assure.

— Vous me réveillerez à 20 heures, n'est-ce pas ?

Lucy l'embrassa sur les lèvres. C'était un baiser totalement chaste ; pourtant, Katie eut l'impression d'avoir découvert une dimension entièrement nouvelle, un monde-miroir, où tout continuait d'être familier, mais où tout était inversé. C'était effrayant, d'une certaine façon, mais c'était aussi étrangement séduisant.

— Je vous réveillerai, c'est promis.

Katie demeura immobile pendant deux ou trois minutes, les yeux

toujours ouverts, puis elle eut le sentiment qu'il lui était impossible de ne pas les fermer un moment – juste une minute. Lorsqu'elle était sergent et restait assise dans une voiture de patrouille à surveiller une maison toute une nuit, elle avait appris à dormir trois ou quatre minutes d'affilée, et elle savait qu'elle pouvait toujours le faire aujourd'hui.

— Vous avez assez chaud ? lui demanda Lucy en ramenant sur elle le dessus-de-lit.

— Mmhm.

— Vous êtes à votre aise ?

— Mmh.

— Vous dormez d'un profond sommeil ?

Silence.

Lucy s'assit dans un fauteuil près du lit et regarda Katie dormir pendant presque une heure. Elle s'apprêtait à se lever pour prendre un autre whisky dans le minibar lorsque le téléphone de Katie sonna. Elle le prit sur la table basse :

— Oui ?

— C'est un message d'Eircell. Vous avez un nouveau message sur votre messagerie. Pour écouter votre message, appuyez sur 1.

Elle appuya sur 1. C'était Gerard O'Brien, et il semblait soucieux.

— Katie ? C'est encore Gerard. Écoutez, Katie, il faut vraiment que je vous parle de toute urgence. Je ne veux pas vous en dire trop au téléphone, mais je pense avoir trouvé qui était Callwood, et ce qui lui est arrivé. J'ai également découvert des informations très préoccupantes qui pourraient affecter la manière dont vous poursuivrez cette enquête. Pardon pour la façon un peu mystérieuse dont je présente les choses...

Il marqua un temps, puis ajouta :

— Appelez-moi dès que vous le pourrez. Je vais essayer de laisser aussi un message à Liam Fennessy.

Lucy garda le combiné pressé sur son oreille. Au bout d'un moment, la voix d'Eircell annonça :

— Pour effacer votre message, appuyez sur 7.

Lucy regarda Katie. Elle dormait profondément, la bouche ouverte. L'une de ses mains tapait de temps à autre sur l'oreiller à côté d'elle, comme si elle essayait d'attraper le plus petit des papillons de nuit gris poussiéreux.

Liam s'apprêtait à quitter son bureau lorsque son téléphone sonna.

— Inspecteur Fennessy ? Ici le standard. Est-ce que le commissaire Maguire est avec vous ?

— Je ne l'ai pas vue de tout l'après-midi. Vous avez essayé son portable ?

— Oui, mais elle ne répond pas. C'est le professeur O'Brien : il affirme avoir quelque chose de très important à lui dire, mais apparemment il n'arrive pas à la joindre.

— Vous l'avez au téléphone ? Passez-le-moi.

Il y eut des crachotements, puis Gerard dit :

— C'est l'inspecteur Fennessy ? J'ai tenté d'appeler le commissaire Maguire...

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Il s'agit de ces meurtres. Il faut vraiment que je parle à Katie de toute urgence. J'ai essayé de la joindre sur son portable, puis à la ferme Meagher...

— Professeur, je travaille également sur cette affaire. Si vous avez découvert quoi que ce soit d'important...

— Important ? Mais c'est absolument *cataclysmique* ! J'attends un complément d'informations des États-Unis et, lorsque je les aurai reçues, nous serons probablement en mesure d'élucider les meurtres commis en 1915, ainsi que le meurtre de Fiona Kelly. Et, de surcroît, de changer la face de l'histoire moderne !

— Écoutez, professeur, j'ignore où se trouve Katie en ce moment, mais je pense qu'elle m'appellera dans la soirée. Pourquoi ne pas me dire ce que vous avez trouvé ? J'en ferai part à Katie lorsqu'elle me téléphonera.

— Je, euh... je crois qu'il est préférable que j'en parle d'abord à Katie. Je ne suis pas sûr qu'elle serait...

— Il s'agit d'une enquête sur un meurtre, professeur O'Brien. Si vous avez des preuves matérielles permettant de faire traduire quelqu'un en justice, alors vous devez m'en informer, et le plus tôt possible !

Au bout d'un long silence, Gerard dit :

— Bon, entendu. Mais je ne peux pas vous l'expliquer au téléphone.

— Dans ce cas, je vais venir vous voir. Où êtes-vous ?

— Chez moi : 45, Perrott Street, derrière l'université.

— Donnez-moi vingt minutes. Je dois régler une ou deux choses.

— D'accord. Mais si Katie vous téléphone entre-temps, dites-lui que j'ai appelé, hein ?

— Je n'y manquerai pas !

Il croisa Jimmy O'Rourke au rez-de-chaussée.

— Une petite bière avant de partir, monsieur ? lui demanda Jimmy en exhalant la fumée de sa cigarette.

— Vite fait, alors. Est-ce que vous avez vu Katie ?

— Je suppose qu'elle est rentrée chez elle. Vous avez appris, pour son accident ?

— Oui, je sais. La conclusion d'une merveilleuse journée !

— Elle devrait prendre une semaine de congé, à mon avis.

Dehors, il pleuvait à verse. Liam enfila son pardessus et le boutonna jusqu'au menton.

— J'ai toujours pensé que ce boulot était trop dur pour une femme. Si Katie ne fait pas attention, elle finira par craquer.

— À votre place, je ferais attention, répliqua Jimmy. Elle est foutrement plus coriace qu'elle n'en donne l'impression.

— Nous verrons bien, fit Liam. Bon, où voulez-vous aller ? Le O'Flaherty ?

Katie rêva.

Elle s'avavançait dans un abattoir. Des carcasses de bovins étaient entassées de chaque côté, et le bâtiment empestait le sang. Au-dessus d'elle, elle apercevait une lucarne crasseuse, recouverte de feuilles mortes, sur laquelle la pluie tambourinait continuellement. Quelque part, une musique résonnait, indistincte, comme si une radio était tombée au fond d'un puits. The Fields of Athenry.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? chuchota quelqu'un tout près de son oreille. Ceci est un lieu de mort. C'est ici que vit l'homme aux poupées grises, et il découpe des gens à ses propres fins. Des femmes et des enfants, des innocents et des coupables. Il tranche leurs bras et leurs jambes, il scie en deux leurs têtes qui hurlent.

Elle tourna au coin et se retrouva dans une autre partie de l'abattoir. Le sol luisait d'eau de pluie et était jonché de lambeaux de chair et de fragments d'os. À proximité, un homme de haute taille, coiffé d'un étrange chapeau à cinq cornes, se tenait devant une table métallique et poussait des carcasses vers une scie à ruban. De temps en temps, la scie émettait un cri strident ; du sang et des os volaient dans toutes les directions.

Elle s'approcha prudemment de lui. Elle leva la main pour toucher son épaule. À ce moment, l'homme se retourna lentement. Elle fut tellement saisie qu'elle faillit perdre l'équilibre. Son visage n'était pas du tout un visage, mais une masse grouillante de scarabées.

— C'est votre tour maintenant, articula-t-il entre des lèvres qui dégouлинаient littéralement d'insectes. C'est votre tour maintenant, et vous feriez bien de le croire.

Il était bientôt 22 heures et Gerard commençait à s'impatienter. Il ouvrit les rideaux du séjour et scruta la rue en contrebas. Cette nuit, il pleuvait à torrents, un vrai déluge. Il songea que l'inspecteur Fennessy avait peut-être préféré rester bien au chaud chez lui à regarder la télévision plutôt que d'aller voir un professeur de mythologie celtique dans un vaste appartement victorien qui sentait l'humidité et était encombré de livres, de piles de *National Geographic* et de bouteilles de cidre Bulmer's vides. Cette hypothèse lui convenait parfaitement : de toute façon, il préférerait parler à Katie. Il aurait simplement aimé que l'inspecteur Fennessy ait la politesse la plus élémentaire de lui téléphoner pour lui dire qu'il ne venait pas.

Gerard portait un chandail en grosse laine verte, en partie effiloché, qu'il avait acheté lors de vacances à Kerry, et un ample pantalon de velours côtelé beige. Dans son cabinet de travail exigu, la seule lumière venait de son ordinateur, qu'il avait allumé afin de montrer à Liam Fennessy ce qu'il avait découvert.

Il essaya de nouveau d'appeler Katie. Son portable sonna, sonna, et le répondeur téléphonique d'Eircell annonça :

— Si vous voulez réenregistrer votre message...

C'était le comble ! Katie était injoignable et Liam Fennessy ne prenait même pas la peine de venir. Gerard estimait qu'il avait découvert l'un des secrets les plus dramatiques du ^{xx}e siècle, et tout le monde s'en foutait. Il retourna dans son cabinet de travail pour éteindre son ordinateur. Il allait prendre son parapluie de golf, aller au Vault Bar dans Western Road, et se consoler en buvant quelques pintes de cidre.

Cependant, au moment où il cliquait pour éteindre l'ordinateur, la sonnette de son appartement retentit. Il émit un claquement de langue irrité de vieille femme et alla jusqu'à l'interphone près de la porte d'entrée.

— Inspecteur Fennessy ?

— Oui, c'est moi. (La voix de Liam était déformée et tout juste audible, comme s'il se tenait trop loin de l'interphone.) Il tombe des cordes, dehors. Vous me laissez entrer, oui ou non ?

— Vous êtes très en retard. Vous aviez dit vingt minutes. J'allais sortir.

— Désolé, mais maintenant je suis là.

Gerard appuya sur le bouton déclenchant l'ouverture de la porte de l'immeuble, puis il regagna son cabinet de travail et alluma de nouveau son ordinateur. Pendant que celui-ci se remettait en marche, il se moucha dans un minuscule morceau de Kleenex chiffonné. Il avait eu très envie de dire à Katie ce qu'il avait découvert, mais seulement à Katie. Il avait même répété ce qu'il avait l'intention de lui

dire, et il savait qu'elle serait tout à fait impressionnée. Alors, peut-être, elle regarderait au-delà de son embonpoint et de ses cheveux soigneusement ramenés sur le sommet de sa tête, et verrait à quoi il ressemblait vraiment à l'intérieur : un homme qui avait tout le romanesque d'un héros mythologique de l'époque de Tara, d'Aileach et de Cruachan. Néanmoins, il estimait que ce serait toujours diablement théâtral d'annoncer à l'inspecteur Fennessy : « Ce que je vais vous révéler dans un instant, inspecteur, transformera pour toujours le point de vue des historiens sur le xx^e siècle. »

On frappa violemment à la porte de son appartement. Il cria : « Oui, j'arrive ! », et il ôta la chaîne de sûreté.

Avant qu'il ait vraiment le temps de l'ouvrir, la porte fut poussée d'un coup de pied avec une telle force que le battant le heurta au visage, et qu'il partit à la renverse contre la porte de sa penderie. Il s'exclama : « Qu'est-ce que... ? » Mais, avant qu'il puisse dire autre chose, un homme portant un manteau noir et un passe-montagne noir fit irruption dans le vestibule, le saisit par son chandail et le projeta à terre, renversant sa table basse et toutes ses bouteilles vides de Bulmer's.

Gerard voulut se relever, mais l'homme l'attrapa de nouveau par son chandail, le souleva presque du sol et le cogna violemment contre le chambranle de la porte qui menait à sa kitchenette. Il sentit son épaule craquer, et une douleur indescriptible irradiia le creux de ses reins.

— Qu'est-ce que vous faites ? glapit Gerard. Merde, vous m'avez fait sacrément mal !

L'homme ne répondit pas, tordit l'un des bras de Gerard derrière son dos, et le poussa contre le mur à côté de la porte de son cabinet de travail.

— Les *gardai* arrivent ! haleta Gerard. Je viens de les appeler et ils seront là d'une minute à l'autre !

— Ferme-la, ordonna l'homme calmement.

— C'est la vérité. J'attendais l'inspecteur Liam Fennessy. C'est pour cette raison que je vous ai ouvert. J'ai cru que c'était lui.

— Et qu'avais-tu l'intention de lui dire ?

— Rien. Juste quelques recherches que j'ai faites, c'est tout.

— Vraiment ? Et qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Rien... rien d'important. Pour l'amour du ciel, vous me faites mal !

— Quelque chose à propos de ces ossements à Knocknadeenly, hein ? Quelque chose à propos de Fiona Kelly ?

— Je ne vous le dirai pas ! Vous pouvez me faire tout ce que vous voulez, je ne...

L'homme saisit Gerard entre les jambes et tordit violemment.

Gerard poussa un cri de douleur qui paraissait plus émaner d'un chien torturé que d'un être humain. L'homme tordit de nouveau, encore plus violemment, et cette fois Gerard s'écria :

— J'ai trouvé qui a tué toutes ces femmes ! C'est tout !

— Et pour Fiona Kelly ? Tu as trouvé qui a tué Fiona Kelly ?

Gerard secoua la tête. Des larmes coulaient sur ses joues et, si l'homme ne l'avait pas soutenu, il se serait effondré sur la moquette.

— Je répète ma question. Est-ce que tu as trouvé qui a tué Fiona Kelly ?

— Je n'en sais rien, je le jure devant Dieu ! Les *gardai* continuent de penser que c'est Tomas O'Conaill, mais si ce n'est pas Tomas O'Conaill, alors je ne sais pas qui c'est !

— Tu ferais mieux de me dire la vérité.

L'homme le lâcha. Gerard, plié en deux, se dirigea en toussant vers le canapé et s'allongea, ses genoux ramenés sous lui.

L'homme entra dans son cabinet de travail. Tout autour de l'ordinateur de Gerard, son bureau disparaissait sous des livres, des magazines et des carnets à spirale. L'homme prit un carnet sur le dessus de la pile et demanda :

— Qu'est-ce que c'est ? Cela a quelque chose à voir avec l'affaire ?

— Des légendes gaéliques, répondit Gerard d'une voix pitoyable. Je prépare mon cours pour vendredi. Rien à voir avec... Knocknadeenly.

L'homme jeta le carnet sur le côté et fit tomber tous les papiers par terre. Puis il prit l'ordinateur de Gerard et le lança contre le mur. L'écran implosa dans une détonation sourde et dans une pluie d'éclats de verre. L'homme piétina la console, cabossa le boîtier et brisa les touches en plastique. Puis il revint dans le séjour.

— Debout, vite !

— Quoi ?

— Tu as très bien entendu. Debout !

D'une main, il souleva Gerard du canapé. Il le poussa devant lui vers la porte d'entrée, sur le palier, et dans le grand escalier victorien. Gerard fit tout ce qu'il pouvait pour résister. Il agitait les bras et laissa ses jambes se dérober sous lui ; mais l'homme, d'une force terrifiante, le saisit par le col de son chandail et le fit avancer comme s'il manipulait une marionnette.

— Où allons-nous ? s'exclama Gerard tandis que l'homme l'obligeait à marcher dans le couloir qui menait à la porte de derrière de l'immeuble.

— La ferme !

Il ouvrit la porte et poussa Gerard vers la cour exigüe à l'arrière de l'immeuble. Autrefois, c'était un grand jardin, mais à présent tout était goudronné, et Gerard garait là sa vieille Nissan rouge. À travers la pluie battante, Gerard aperçut une grosse voiture blanche garée tout

près de la sienne.

— Où m'emmenez-vous ? Vous ne pouvez pas faire ça... C'est un enlèvement !

— Non, pas du tout, lui certifia l'homme.

— Vous ne pouvez pas m'emmener contre mon gré !

— Je n'en ai pas l'intention. Maintenant, ferme-la !

L'homme poussa Gerard vers l'arrière de la voiture. Il ouvrit le coffre et en sortit une corde à linge en nylon. Puis il frappa du pied la face postérieure des mollets de Gerard, qui s'affaissa sur le sol comme une vache tuée d'un coup de merlin.

— Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Je n'ai fait de mal à personne !

L'homme ne répondit pas. Il se pencha vers Gerard et lui attacha habilement les poignets. Il trancha la corde à linge avec un coutelas, puis il passa les poignets de Gerard autour du croc de remorque de la voiture.

— Merde, qu'est-ce que vous faites ? couina Gerard. Si vous croyez que vous allez me traîner sur la chaussée...

— Absolument pas, répondit l'homme. Alors ferme-la !

— Écoutez, j'ignore ce que tout cela signifie, mais si vous cherchez autre chose...

— Ferme-la, répéta l'homme.

Il prit le restant de la corde à linge et s'en servit pour attacher les chevilles de Gerard. Puis il la noua solidement autour d'un écriteau « Emplacements réservés aux résidents ».

Gerard, allongé sur le sol, leva les yeux vers lui. Il était tellement terrifié qu'il avait du mal à respirer.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ? Vous allez me laisser ici ?

— J'y compte bien. En partie du moins.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ?

L'homme se pencha sur lui. Gerard voyait les gouttes de pluie scintiller autour de sa tête, accrochées par la lumière des réverbères, si bien qu'elles ressemblaient à une pluie sans fin de minuscules météorites.

— Au secours ! appela Gerard.

Mais il était si épouvanté que sa gorge se noua, et il parvint seulement à émettre un chuchotement rauque.

— Venez à mon secours, je vous en prie !

L'homme se dirigea vers l'avant de la voiture et se glissa derrière le volant. Il y eut un silence, puis il mit le contact.

— Au secours ! cria Gerard. Sainte Marie Mère de Dieu, venez à mon secours !

L'homme fit emballer le moteur. Gerard se contorsionna, grogna et se démena, essaya de dégager ses poignets du croc de remorque de la voiture. S'il réussissait à s'étirer un peu plus, trois ou quatre

centimètres, il était certain d'y parvenir. Cet homme essayait de lui faire peur, c'était tout : il voulait lui donner un avertissement. Quelqu'un avait dû le prévenir qu'il posait des questions sur Jack Callwood, et qu'il était tout près de la vérité. Il n'avait pas pensé jusqu'à présent que le gouvernement britannique avait peut-être des agents de renseignement en République d'Irlande dont la mission consistait à veiller à ce que personne n'essaie de remuer la boue que le gouvernement britannique ne voulait pas que l'on remue, particulièrement certaines affaires remontant à l'époque coloniale, et à l'époque des Black and Tans et des Volontaires irlandais.

— D'accord ! glapit Gerard. Je vous promets que je ne dirai rien à personne ! Pas un mot ! Jamais !

Le moteur cessa de s'emballer. Gerard se détendit, soulagé. La pluie lui tombait sur le visage et l'aveuglait presque.

— Vous me laissez-moi partir, d'accord ? Détachez-moi et laissez-moi partir. Je ne dirai rien, je le jure devant Dieu. Je le jure sur la tombe de ma mère...

Brusquement, le moteur de la voiture s'emballa de nouveau. L'homme passa la première et démarra. Il déchiqueta tous les muscles du corps de Gerard, dans un bruit évoquant la toile que l'on déchire, et lui arracha les deux bras.

Gerard cessa immédiatement de crier. Il se rendait compte que quelque chose d'effroyable lui était arrivé, mais il n'avait pas envie de savoir quoi. Il resta allongé sur l'asphalte mouillé tandis que le sang giclait avec une horrible régularité des cavités de ses bras. Il n'éprouvait aucune douleur. En fait, il se sentait étrangement content que le pire soit passé. Il entendit la voiture s'arrêter et la portière du conducteur claquer, mais il ne vit pas l'homme revenir et se pencher vers lui, parce qu'il fermait les yeux.

— Certaines choses ne doivent pas être découvertes, professeur, dit l'homme. Ce n'était pas votre faute, mais voilà le résultat.

Incapable de penser à une prière, Gerard réussit seulement à se rappeler un poème de W.H. Auden sur l'iceberg heurtant l'armoire, le désert qui soupire dans le lit, et la « fêlure dans la tasse de thé qui ouvre... un passage vers la contrée des morts ».

Il fallut à Katie presque cinq minutes pour se réveiller tout à fait. Lorsqu'elle réussit finalement à redresser la tête, elle eut l'impression que sa défunte mère lui avait enfoncé son tricot dans la bouche. Lucy, assise dans le fauteuil, regardait sur la chaîne Discovery un documentaire sur le *Lusitania*, le son baissé.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle d'une voix pâteuse.

— Neuf heures et demie.

Katie se mit sur son séant et se passa les mains sur le visage.

— Nom de Dieu ! Je vous avais demandé de me réveiller à 20 heures !

— J'ai essayé, croyez-moi, mais vous étiez profondément endormie. Vous voulez un café ?

— Non... non, merci. Il y a quelque chose de gazeux dans ce minibar ?

— Bien sûr. Tenez.

Katie fit sauter l'opercule de la boîte miniature de Coke Light et la but en quatre gorgées rapides. Lucy se leva et lui demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

— Atrocement mal.

— C'est parce que vous ne vous étiez pas détendue depuis une éternité. Pas *vraiment* détendue.

— Je ne peux pas me détendre. J'ai trop de choses à faire.

Lucy s'assit sur le lit à côté d'elle et lui caressa les cheveux.

— Avant, j'étais exactement comme vous, sur les nerfs, complètement stressée, je ne m'accordais jamais le moindre repos. Mais c'était parce que je ne faisais pas de mise au point. Je n'arrivais pas à décider ce que je devais faire de ma vie. C'est seulement lorsque j'ai concentré ma vision sur un seul but que j'ai commencé à me comprendre moi-même. Vous devez vous dire : « Voilà ce que je veux, et je ferai n'importe quoi pour l'obtenir. » *N'importe quoi*. Si vous pouvez faire ça, vous trouverez ce formidable calme intérieur, je vous assure.

— Il faut que j'appelle Anglesea Street.

— Katie... vous avez uniquement besoin de vous détendre !

Katie tourna la tête et la regarda dans les yeux.

— Je ne peux pas. Pas maintenant. Mais je vous promets de le faire dès que j'aurai bouclé cette enquête. Nous pourrions aller à West Cork, si vous voulez. Je vous montrerai Baltimore et Cape Clear. Les paysages sont magnifiques...

Lucy se pencha vers elle et l'embrassa légèrement sur le front.

— Cela me semble merveilleux.

— Ma foi, ce sera une façon de vous remercier, pour tout ce que vous avez fait pour moi. Vous m'avez sauvé la vie alors que je me noyais dans la rivière, et maintenant vous m'avez empêchée de craquer.

— Vous n'avez pas à me remercier.

Katie alla jusqu'à la coiffeuse et se brossa les cheveux. Elle ne les avait pas séchés suffisamment après son bain, et ils rebiquaient dans tous les sens.

— Mais regardez-moi ! s'exclama-t-elle. J'ai l'air encore plus foldingue que Tomas O'Conaill !

— Mouillez-les de nouveau et j'arrangerai ça avec un sèche-cheveux.

— Vous auriez dû être thérapeute, et non professeur de mythologie.

— La mythologie est une thérapie, d'une certaine façon. Elle nous permet de comprendre quelle est notre place dans le monde. Il n'y a ni sirènes ni *bean-sidhes*, Katie. Il n'y a que nous.

Liam arriva à Perrott Street à 22 h 47. Il sortit de sa voiture et courut vers la porte de l'immeuble de Gerard, le col de son pardessus relevé pour se protéger de la pluie battante. Il appuya sur la sonnette. Rien. Il sonna de nouveau. Putain de merde ! Cet enfoiré n'avait même pas eu la patience d'attendre vingt minutes de plus. Bon, quoi que Gerard ait voulu lui dire, cela ne pouvait pas être important *à ce point*. Liam subodorait que Gerard avait probablement exagéré l'urgence de ses révélations afin de persuader Katie de venir le voir. Il ne pouvait pas vraiment le lui reprocher. Lorsque Katie avait été affectée à Anglesea Street, Liam avait eu le béguin pour elle, lui aussi.

Il retourna vers sa voiture en courant, marcha dans un trou rempli d'eau.

Il continuait de pleuvoir lorsque Katie rentra. La maison était plongée dans l'obscurité, la Pajero calcinée de Paul avait été emmenée par une dépanneuse, et la baie vitrée du séjour avait été bouchée avec du contre-plaqué. Elle alluma les lumières. Il faisait très froid à l'intérieur, il y avait même une *odeur* de vide.

Elle alla dans le séjour et se servit une grande vodka. Puis elle écouta son répondeur téléphonique. Jimmy O'Rourke disait : « J'ai essayé de vous joindre sur votre portable, mais il est sans doute débranché. Nous avons peut-être une piste pour l'affaire Siobhan Buckley. Une femme se souvient d'avoir vu un homme et une jeune fille répondant au signalement de Siobhan dans une grosse voiture blanche au feu rouge près du centre commercial de Mayfield. Elle a eu

l'impression qu'ils se disputaient, et que la jeune fille pleurait. Je vais organiser de nouvelles recherches demain matin, en les concentrant sur Mayfield et Glanmire, et peut-être jusqu'à Knockraha. Je vous rappellerai plus tard. »

Puis Liam. Apparemment, il avait bu quelques verres. « Katie, je ne réussis pas à vous avoir sur votre portable. Je voulais juste vous dire que ce coureur de Gerard O'Brien a essayé de vous contacter. Il affirmait avoir de nouvelles informations très importantes. Je me suis rendu chez lui, j'avais seulement quelques minutes de retard, mais cet abruti était déjà sorti. Je pense que c'est vous qu'il tient absolument à voir, si vous voulez savoir la vérité. »

Katie appela le Regional et parla à la religieuse qui s'occupait de la salle de Paul. « Il n'y a aucun changement, je suis désolée. »

Aucun changement ? pensa-t-elle en s'asseyant sur le sofa glacial devant la cheminée noire et vide. Elle se représenta Paul marchant de long en large, son verre de Powers à la main, tandis qu'il fulminait contre ses amis entrepreneurs combinards, et Sergent posant sa tête sur ses genoux pour qu'elle caresse ses oreilles pendantes.

Elle alla dans la cuisine et se prépara deux tranches de pain grillé avec du cheddar de Mitchelstown et beaucoup de poivre de Cayenne. Elle les mangea debout et se lécha les doigts lorsqu'elle eut fini, parce que c'est tout ce qu'on peut faire, quand on est seul.

Le lendemain matin, il pleuvait toujours et le ciel était d'un gris verdâtre sinistre, comme du zinc corrodé. Il faisait tellement sombre que Katie dut allumer l'éclairage fluorescent dans son bureau. Sur le toit du garage en face, les corneilles étaient immobiles et crottées. Elles paraissaient plus lugubres que jamais, et Katie était sûre que leur nombre avait augmenté. Elle accrocha son imperméable, puis s'assit avec un gobelet de cappuccino pour parcourir son courrier et les paperasses.

Dermot O'Driscoll survint, sa cravate rouge vif de guingois.

— Ah, vous êtes là, Dieu merci ! J'ai des coups de fil paniqués de Patrick Goggin depuis 8 heures du matin. On dirait une blanchisseuse dont la petite culotte a pris feu ! Il dit qu'il a une réunion à Stormont demain après-midi à 15 heures et qu'il doit absolument faire état de résultats positifs.

Katie ne leva pas les yeux.

— Monsieur... cette enquête est très difficile et compliquée. Nous avons très peu de documents écrits, il n'y a pas de témoins en vie et, même si je peux prouver sans l'ombre d'un doute que Tomas O'Conaill a assassiné Fiona Kelly, cela ne permettra pas d'élucider ce que les Britanniques ont fait en 1915.

— La politique est mauvaise pour ma digestion, grommela Dermot. Ce matin, je n'ai pas réussi à avaler ma seconde saucisse.

— Gerard O'Brien a peut-être de nouvelles informations, répondit Katie. Il m'a appelée hier après-midi pour me dire qu'il avait des documents à me communiquer.

— Vous l'avez contacté ?

— Je dois d'abord me rendre à Knocknadeenly, pour avoir un nouvel entretien avec les Meagher.

— Appelez-le ! Plus tôt je serai débarrassé de Patrick Goggin, plus vite je pourrai reprendre mon régime alimentaire normal.

— Entendu.

Katie pianota le numéro de Gerard tandis que Dermot attendait près de la porte. Il se frottait lentement l'estomac, comme pour le calmer. Le téléphone de Gerard sonna, sonna, mais Gerard ne décrocha pas. Katie appela Jimmy O'Rourke.

— Jimmy ? Où êtes-vous, en ce moment ?

— À Dennehy's Cross, je suis coincé dans les embouteillages.

— Écoutez, pouvez-vous faire un crochet et aller au 45, Perrott Street pour voir si le professeur Gerard O'Brien est chez lui ? S'il n'est

pas là, essayez son bureau à l'université.

— Je suis très pressé, commissaire !

— Je sais, Jimmy. Mais c'est important.

Katie raccrocha.

— Désolée, dit-elle à Dermot. Pour le moment, je ne peux rien faire de plus.

— Eh bien, tâchez de m'avoir du nouveau avant la fin de la journée. Je n'ai pas envie que mon dîner soit également gâché. Au fait, comment va votre Paul ?

— Ni mieux, ni plus mal.

Dermot hocha la tête :

— Nous sommes de tout cœur avec vous, Katie. Vous le savez.

Elle quitta Anglesea Street à 10 h 22 et tenta d'appeler Lucy pour lui dire qu'elle serait en retard, mais elle n'obtint que des crachotements du téléphone portable de Lucy. Le col de son imperméable relevé pour se protéger de la pluie, elle courut vers la Vectra havane qui lui avait été allouée pour remplacer son Omega accidentée. Elle se glissa derrière le volant, essuya des gouttes de pluie sur ses épaules et se regarda dans la glace du pare-soleil. Elle avait l'air presque aussi crottée que les corneilles.

La municipalité de Cork avait entamé des travaux pour un nouveau système de tout-à-l'égout à l'angle de Patrick's Bridge, et Katie dut attendre presque cinq minutes dans le vacarme des marteaux-piqueurs. Frère Mathew, le champion de la tolérance, la contemplait d'un air sinistre depuis son socle au milieu de la chaussée. Alors qu'elle abordait la montée de Summerhill, la pluie commença à tomber à torrents, et il lui fallut mettre ses essuie-glaces à la vitesse maximale. Des bus passaient en soulevant des gerbes d'eau, tels des bateaux aux lumières spectrales.

Elle arriva à Knocknadeenly à 10 h 57. Le *garda* de service à l'entrée de la ferme était assis dans sa voiture aux vitres embuées et fumait une cigarette ; mais, lorsque Katie s'arrêta à sa hauteur, il descendit en hâte et s'approcha en exhalant la fumée de sa cigarette.

— Une journée superbe, commissaire ! fit-il remarquer.

— Tout va bien ? Est-ce que le professeur Quinn est là ?

— Elle est arrivée il y a une vingtaine de minutes. Personne d'autre.

— Bon, parfait, Padraig. Votre service se termine quand ?

— Dans deux heures. Si la pluie ne s'arrête pas bientôt, je devrai rentrer chez moi en canoë !

Katie remonta lentement l'allée. Ses essuie-glaces continuaient de balayer frénétiquement le pare-brise. Elle effectua un demi-tour dans la cour boueuse devant la maison des Meagher et descendit. Un tracteur Ford bleu était garé à côté de la Land Rover de John, dont le moteur tournait, mais il n'y avait personne à proximité. Elle traversa

la cour et gravit les marches du porche. La porte d'entrée était ouverte et l'arôme du pain en train de cuire au four s'échappait de la maison. Elle frappa et appela :

— John ? Madame Meagher ? Il y a quelqu'un ?

Personne ne répondit. La pluie continuait de se déverser du ciel comme si elle avait décidé de la noyer.

Katie poussa le battant de la porte et s'avança dans le vestibule. De vieux manteaux étaient suspendus à des patères, des bottes couvertes de boue gisaient pêle-mêle sur le sol.

— John ? dit-elle. Lucy ?

Toujours pas de réponse. Uniquement les ricanements des Razmoket, dans le séjour.

Elle jeta un coup d'œil dans la cuisine. La pièce était sombre, mais bien rangée, excepté un bol à mélanger sur lequel était posé un torchon, une planche à pain couverte de farine, et un rouleau à pâtisserie. Katie hésita, puis alla dans le séjour.

Les Razmoket faisaient des cabrioles et se roulaient par terre. Mme Meagher était assise dans le fauteuil massif en face du téléviseur. Ses cheveux gris et raides étaient à peine visibles au-dessus du dossier. Katie aperçut l'un de ses bras qui pendait sur le côté du fauteuil, dans un chandail vert olive, avec des mouchetures orange, tricoté à la main. Une cigarette consumée était tombée sur le tapis.

— Madame Meagher ? dit-elle. Madame Meagher ? C'est le commissaire Katie Maguire. Savez-vous où est John ?

Mme Meagher ne répondit pas. Les Razmoket glapirent : « Ho-ho ! », et poursuivirent leurs bêtises habituelles. Katie contourna prudemment le fauteuil. Mme Meagher la regardait fixement de ses yeux laiteux. Sa bouche grande ouverte laissait apparaître ses dents jaunies par la nicotine. Sa gorge était tranchée d'un côté à l'autre ; le devant de son chandail et sa jupe plissée étaient trempés de sang qui dégouttait lentement le long de ses jambes et dans ses pantoufles.

— Oh, merde ! murmura Katie.

Elle considéra un moment Mme Meagher, puis détourna les yeux.

D'une main tremblante, elle sortit de sa poche son portable pour demander des renforts. Alors qu'elle allait pianoter le numéro, John Meagher surgit dans le séjour et cria :

— Non ! Posez ce téléphone !

Jimmy O'Rourke se gara devant le 45, Perrott Street et s'extirpa de sa voiture. Personnellement, il estimait que cette partie de leurs investigations était une absurde perte de temps. Il se foutait éperdument de savoir qui avait tué ces onze femmes en 1915 et, s'il avait eu son mot à dire, il aurait classé l'affaire dans le dossier « en attente pour l'éternité », même si le Sinn Fein faisait un foin de tous les diables à ce sujet. Tout ce qui importait, c'était de découvrir qui avait tué Fiona Kelly, et Jimmy était certain, tout comme Katie, que Tomas O'Conaill avait été au moins complice de ce meurtre.

Il se dirigea vers la porte de l'immeuble de Gerard et appuya sur la sonnette. Pas de réponse. Il sonna de nouveau. Toujours pas de réponse. Il longea le côté de la maison et scruta la fenêtre de l'appartement de Gerard, une main levée pour s'abriter le visage. Gerard était sorti, sans aucun doute, et cela signifiait qu'il allait devoir partir à sa recherche à l'université. « Et merde ! » murmura-t-il. Il avait une foule d'autres choses à faire dans la matinée. Par exemple, interroger sept Roumains, soi-disant des demandeurs d'asile politique, qui étaient entrés par effraction dans les bureaux d'une compagnie de radio-taxis dans MacCurtain Street et avaient fauché 132,75 livres dans la caisse.

Jimmy s'apprêtait à rebrousser chemin lorsqu'un labrador noir crotté tourna le coin de la maison. Il tenait quelque chose dans sa gueule.

— Viens ici, le chien ! dit Jimmy.

Le labrador prit un air fautif et laissa tomber son trophée sur la chaussée. Jimmy pensa tout d'abord que c'était un gant de jardinage égaré par quelqu'un ; mais, lorsqu'il regarda plus attentivement, il se rendit compte que c'était une main. La main d'un homme.

— Dis donc, mon vieux, où as-tu trouvé ça ?

Le chien détaila. Jimmy s'avança jusqu'à la main et se mit à croupetons. Il prit son stylo-bille et s'en servit pour pousser la main, mais il n'essaya pas de la ramasser. Une bague en or bon marché était passée au doigt du milieu, sertie d'une pierre en onyx noir.

Jimmy fit le tour de la maison et arriva dans l'allée. Vingt ou trente corneilles battaient des ailes et se déplaçaient par petits bonds ; lorsque Jimmy apparut, elles s'envolèrent aussitôt vers le ciel. C'est à ce moment qu'il aperçut le corps de Gerard O'Brien gisant sur le sol. Des mèches mouillées de cheveux noirs étaient plaquées sur son visage comme un voile. Ses bras se trouvaient au milieu d'un monceau de

détritus, trois mètres plus loin, toujours attachés par les poignets.

— Dieu du ciel ! s'exclama Jimmy.

Il se pencha vers Gerard pour s'assurer qu'il était bien mort, puis il recula.

— Putain de merde, qui t'a fait ça ?

Il prit son téléphone et essaya d'appeler Katie, mais il ne parvint pas à la joindre. Il appela Liam Fennessy.

— Inspecteur ? Je suis au 45, Perrott Street. J'ai trouvé le professeur O'Brien. Enfin, ce qu'il en reste ! En effet, quelqu'un lui a réglé son compte. Le pauvre bougre a été pratiquement écartelé. Oui, 45, Perrott Street.

Liam semblait essoufflé.

— Je ne suis pas à Anglesea Street pour le moment, Jimmy, mais je vais envoyer Patrick O'Sullivan et Brian Dockery, ainsi que les gars du labo. Quand vous dites qu'il a été écartelé... ?

— Quelqu'un lui a arraché les bras. Je pense qu'on l'avait probablement attaché à l'arrière d'une voiture.

— Vous vous foutez de moi !

— Pas du tout, je vous dis la vérité. Le professeur O'Brien est d'un côté du parking, et ses bras de l'autre côté.

— Je vous rappellerai. Restez sur place.

Jimmy essuya la pluie sur son visage. Les corneilles décrivaient des cercles dans le ciel et revenaient, mais elles n'allèrent pas plus loin que le mur entre le 45, Perrott Street et la maison d'à côté, où elles se perchèrent, serrées les unes contre les autres, semblables aux parieurs minables dans un bureau de bookmaker à Blackpool. Jimmy tenta d'ouvrir la porte de derrière et constata qu'elle n'était pas verrouillée. Il sortit de son étui son arme de service, un Smith & Wesson, et poussa la battant de l'épaule. La cage d'escalier était sombre et empestait la viande hachée en train de cuire. Jimmy s'arrêta à chaque coude de l'escalier, son pistolet braqué devant lui, et tendit l'oreille. Cependant, lorsqu'il atteignit l'appartement de Gerard, il comprit tout de suite que son assassin avait filé depuis longtemps. Quelqu'un au rez-de-chaussée écoutait *Days Like This* de Van Morrison, et de l'étage supérieur parvenait le bruit d'une personne qui se faisait couler un bain.

Jimmy ouvrit doucement la porte fracassée de l'appartement de Gerard et entra. Il vérifia le séjour, la cuisine et la salle de bains, mais il n'y avait personne. Il alla dans le cabinet de travail et aperçut les papiers éparpillés sur le sol, l'ordinateur écrasé, et le fauteuil renversé.

Il essaya encore d'appeler Katie, mais toujours sans résultat. Il ne pouvait pas faire grand-chose de plus, jusqu'à l'arrivée de l'équipe technique. Il fureta dans la pièce, saisit une ou deux feuilles de papier, mais il s'agissait principalement de notes pour un cours sur la mythologie celtique. Il décida de sortir pour fumer une cigarette.

Avant de partir, il se baissa et ramassa le carnet qui gisait sur le sol. Les premières pages étaient noircies de notes griffonnées à la hâte, la plupart en gaélique. Il s'apprêtait à jeter de nouveau le carnet par terre lorsque son regard fut attiré par le mot *iobairt*, souligné cinq fois. En gaélique, cela signifiait « sacrifice ».

Jimmy redressa le fauteuil en cuir de Gerard et s'assit. Il parcourut rapidement les premières pages du carnet et vit que c'étaient des commentaires sur Badhbh, la Reine de la Mort, Macha et Mor-Rioghain, et la façon dont on pouvait faire venir Mor-Rioghain du Royaume invisible en accomplissant treize meurtres rituels. Le gaélique de Jimmy n'était pas aussi bon qu'il aurait dû l'être, attendu que tout *garda* était tenu de le parler plus ou moins couramment, et que Jimmy O'Rourke, lorsqu'il avait onze ans, avait obtenu une mention assez bien en gaélique à Scoil Oilibhéir de Ballyvolane. Néanmoins, il était en mesure d'en comprendre l'essentiel.

Gerard avait écrit :

« Plusieurs sources faisant autorité suggèrent que, “une fois que Mor-Rioghain est apparue, il est indispensable que celui qui l'a appelée lui offre une femme vivante en tant que dernier sacrifice, afin de sceller le marché entre eux. Ce sacrifice vivant doit être la femme d'un chef de clan, ou la femme la plus influente de sa communauté”. La raison en étant apparemment que, une fois qu'elle s'est matérialisée dans le monde des mortels, Mor-Rioghain ne veut pas que son autorité soit contestée par une femme mortelle.

« Le sacrifice vivant doit être attaché et avoir les yeux bandés. La femme doit être éventrée afin de permettre à Mor-Rioghain de venir du Royaume invisible. Ainsi, lorsque la sorcière célébrant le rituel a prononcé les textes sacrés et que Mor-Rioghain est apparue, celle-ci peut prendre les intestins de la victime et les disposer sur ses épaules, tel un manteau symbolisant son autorité absolue. »

— Berk ! fit Jimmy à haute voix.

Il parcourut les pages suivantes, reconnaissant des mots comme *mort*, « meurtre », et *cloigionn*, « crâne », mais il n'y avait *a priori* rien de particulièrement nouveau. Il avait déjà sorti son paquet de cigarettes lorsqu'il arriva à une page écrite en anglais.

« J'ai parlé à deux directeurs de département différents, mais les Archives nationales britanniques *affirment* qu'elles ne disposent d'aucune information sur les disparitions des onze Irlandaises survenues entre 1915 et 1916 ! Néanmoins, j'ai contacté mon vieil ami John Roberts au musée impérial de la Guerre et il a pu me mettre en rapport avec la famille du défunt colonel Herbert Corcoran à Nantwich. Le commandant Corcoran (son grade, à l'époque) était détaché aux forces de la Couronne stationnées à Cork entre 1914 et 1917, et il était considéré comme un héros-espion dans le style de

William Stephenson (*Nom de code : Intrepid*).

« Le commandant Corcoran avait un accent de Cork, ce qui lui permit d'infiltrer le mouvement républicain avec un succès considérable. Ce sont ses renseignements qui amenèrent à l'embuscade de la 1^{re} brigade de Cork à Dripsey en 1916, où neuf hommes de l'IRA furent tués. Dans les années 1920, il écrivit deux livres de souvenirs, *La Guerre des chuchotements* et *Agent secret en Irlande*, bien que tous deux aient été censurés de façon drastique par le ministère de la Guerre britannique, devenant à peu de chose près des romans d'aventures dans le style *Boys' Own*. En fait, il a également écrit trois récits de fiction pour *Magnet* et *Boys' Own* en s'inspirant de ses aventures en Irlande.

« Sa famille m'a fait parvenir ces pages en me prévenant que, dans les années qui suivirent, le colonel Corcoran avait fait une véritable fixation sur cette période et ses activités en Irlande, et qu'il écrivait constamment aux journaux des lettres délirantes sur ce sujet. Durant sa dernière affectation au ministère de la Guerre, avant qu'il ne prenne sa retraite, on le surnommait affectueusement Corcoran "le foldingue". »

Jimmy tourna la page. Elles étaient là : les photocopies racornies sur papier fax des journaux intimes du colonel Corcoran, agrafées en une liasse épaisse au dos de couverture du carnet de Gerard.

Le colonel Corcoran avait écrit :

« Je rédige ces pages en sachant pertinemment qu'elles resteront probablement ignorées durant les cent ans à venir. Cependant, j'ai le sentiment que ce récit doit être consigné par écrit dans l'intérêt de l'histoire militaire et de l'humanité.

« Alors que j'effectuais des missions en tant qu'officier de renseignement dans le comté de Cork au cours de l'été 1916, je fus contacté par le général de brigade Sir Ronald French, du ministère de la Guerre. Il m'informa que le commandant affecté à Cork, le lieutenant-colonel Gordon Wilson, avait reçu l'ordre de trouver et d'arrêter un homme qui se faisait passer pour un officier britannique afin d'enlever des Irlandaises.

« Apparemment, cet homme proposait à des femmes de monter dans sa voiture pour faire une promenade, et l'on ne revoyait jamais ces femmes.

« Après la disparition de sept Irlandaises, on me donna pour instruction d'aider le lieutenant-colonel Wilson à appréhender à tout prix l'auteur de ces enlèvements, non seulement dans l'intérêt de la justice, mais également afin d'éviter une situation politique très dangereuse. En effet, les républicains irlandais accusaient les Britanniques d'enlever et d'assassiner leurs femmes par mesure de représailles après plusieurs attentats à la bombe visant des garnisons

militaires dans la ville de Cork.

« Après le dixième enlèvement, j'organisai un traquenard à Dillon's Cross. Mme Margaret Morrissey, l'épouse du sergent Kevin Morrissey affecté aux Transmissions, s'était courageusement portée volontaire pour faire fonction d'"appât". L'homme l'aborda, mais, dès qu'il s'aperçut qu'elle avait un accent anglais, il prit les jambes à son cou. Nous réussîmes presque à le rattraper, mais notre véhicule s'embourba dans une fondrière à Ballyvolane et il s'échappa à travers champs. Deux mois plus tard, cependant, après un onzième enlèvement, j'organisai un nouveau traquenard, cette fois avec une Irlandaise qui travaillait à la blanchisserie de la garnison, Kathleen Murphy. Lorsque nous fîmes les sommations d'usage, l'homme s'enfuit en sautant par-dessus un mur à York Hill, mais nous avons amené trois saint-hubert de l'armée. Les chiens suivirent sa piste jusqu'à une chambre au premier d'une pension de famille située dans Wellington Road, où nous procédâmes à son arrestation.

« Au début, il affirma qu'il s'appelait Jan Vermeeling, et qu'il était matelot sur un navire de commerce hollandais. Mais nous découvrîmes des papiers et des lettres dissimulés sous le plancher de sa chambre, au nom de John ou Jack Callwood, Jan Rufenwald, ainsi qu'un extrait de naissance au nom de Dieter Hartmann, originaire de Münster en Westphalie. À ma grande stupeur, nous trouvâmes également un billet de bateau établissant qu'il était parti de New York et arrivé en Irlande à bord du *Lusitania* au destin tragique. Par conséquent, il avait certainement été l'un des 765 rescapés du désastre. Toutefois, lorsque j'examinai la liste de tous les survivants du *Lusitania*, et leurs photographies, Dieter Hartmann (ou quel qu'ait été son véritable nom) ne figurait pas parmi eux.

« La solution de cette énigme, cependant, se trouvait dans la penderie de Dieter Hartmann. Outre un uniforme de l'armée britannique, une veste de tweed et plusieurs chemises d'homme, nous découvrîmes trois robes de femme, ainsi que des corsages et des jupons ornés de dentelle. Nous supposâmes tout d'abord qu'il partageait cette chambre avec une femme, puis j'eus l'idée d'examiner de nouveau les photographies de toutes les personnes qui avaient été sauvées après le torpillage du *Lusitania*. Mon intuition se révéla exacte : parmi les rescapés figurait une femme, Miss Mary Chaplain, décrite dans la liste originale des rescapés comme une institutrice à la retraite, originaire de White Plains dans l'État de New York. Le visage sur la photographie, toutefois, était celui d'une personne bien plus jeune que n'aurait dû l'être une institutrice à la retraite et, en regardant plus attentivement, je me rendis compte que "Miss Mary Chaplain" était en fait Dieter Hartmann portant des vêtements de femme et une perruque.

« Soumis à un interrogatoire intensif, Hartmann finit par reconnaître qu'il avait pris l'identité de "Miss Mary Chaplain" afin de passer inaperçu à bord du *Lusitania*. Il avoua qu'il était recherché par la police du Massachusetts dans le cadre d'une enquête et qu'il avait eu peur qu'un message radio ne soit envoyé au commandant du *Lusitania* pour que celui-ci l'arrête. Ses craintes étaient bien fondées parce que le commandant avait fait procéder à des fouilles minutieuses du paquebot au cours de la traversée. Bien sûr, en tant que "Miss Mary Chaplain", il n'avait pas été découvert. Il prétendit qu'il y avait certains "malentendus" entre la police du Massachusetts et lui à propos de la disparition de plusieurs femmes.

« Je contactai mes supérieurs au ministère de la Guerre et les informai que nous avions réussi à arrêter l'homme que nous estimions être le responsable de l'enlèvement des onze Irlandaises. Je leur dis que je pensais qu'il était Dieter Hartmann, mais je leur indiquai également ses divers noms d'emprunt : Jan Rufenwald, John Callwood et Mary Chaplain. J'étais certain de pouvoir le faire comparaître devant le tribunal du comté de Cork.

« Cependant, quasiment par retour de courrier, je reçus un message radio chiffré m'ordonnant d'exécuter sommairement Dieter Hartmann et de "faire disparaître" toute preuve de son existence. Je devais dire au colonel Wilson et aux autres officiers et soldats qui m'avaient secondé que mon enquête était à présent terminée et qu'ils ne devaient plus jamais en parler, pour des raisons de sécurité nationale.

« Le soir même, accompagné de trois sous-officiers, j'emmenai Dieter Hartmann dans une tourbière à proximité de Glanmire ; nous le fîmes s'agenouiller et lui tirâmes une balle dans la nuque avec une arme de service. Nous l'enterrâmes profondément dans la tourbière et ne laissâmes aucun repère.

« Par la suite, je me suis longtemps demandé pourquoi on m'avait donné l'ordre d'exécuter Dieter Hartmann d'une façon aussi expéditive et dans un tel secret. Après tout, c'était un Allemand et il me semblait que, à cette époque, cela aurait été très positif pour les forces de la Couronne d'annoncer que nous avions capturé l'homme qui avait enlevé et probablement assassiné toutes ces Irlandaises – même si nous n'avions jamais retrouvé leurs corps. »

Jimmy alluma sa cigarette et exhala la fumée par les narines. Katie allait adorer ces révélations. Par la même occasion, ils pourraient boucler leur enquête, Dieu merci !

Le colonel Corcoran poursuivait :

« Je ne pensai plus à Dieter Hartmann jusqu'en 1923, lorsque je reçus par la poste un exemplaire d'un magazine américain quelque peu racoleur, *True Crime Monthly*. Il m'avait été envoyé, sans le moindre commentaire joint, par le lieutenant-colonel Wilson, lequel

travaillait maintenant dans une banque d'affaires à New York. Le magazine contenait un article sur les meurtres rituels d'un grand nombre de femmes dans le Massachusetts. L'homme soupçonné de ces meurtres était "Jack Callwood" – que l'on supposait être l'un des plus grands criminels allemands, "Jan Rufenwald". L'article disait que Jack Callwood avait quitté précipitamment les États-Unis à bord du *Lusitania* et que, très certainement, il était mort noyé avec les 1 195 autres victimes : "Par conséquent, même s'il avait échappé à la chaise électrique, la justice naturelle l'avait rattrapé." Bien sûr, le colonel Wilson et moi savions parfaitement que Callwood avait survécu, et que ce n'était pas la justice naturelle qui l'avait rattrapé... mais nous.

« Ma curiosité à propos de cette affaire fut de nouveau éveillée et, par l'intermédiaire de vieux amis travaillant dans les services de renseignement de la marine, je parvins à me procurer les minutes des messages radio qui avaient été envoyés au *Lusitania* peu de temps avant qu'il soit torpillé. Lors de la commission d'enquête ultérieure, le commandant du *Lusitania*, William Turner, avait été blâmé pour n'avoir pas tenu compte des directives de l'Amirauté lui recommandant d'éviter les sous-marins allemands. Pour sa défense, il avait déclaré qu'il avait fait diminuer la vitesse du paquebot en raison d'un épais brouillard au large de la côte sud de l'Irlande, et qu'il n'avait pas compris qu'il devait faire route en zigzag jusqu'à ce qu'un sous-marin allemand soit effectivement repéré.

« Mais ici, dans les dossiers top secret de l'Amirauté, il y avait la transcription écrite d'un message radio qui lui avait donné l'ordre de diminuer sa vitesse, et de suivre un cap très précis à proximité de l'Old Head de Kinsale. C'était dans cette zone que les sous-marins allemands rôdaient habituellement, attendant le passage de navires de commerce britanniques, et le *Lusitania* fut intercepté par le sous-marin allemand U-20, placé sous le commandement du Kapitänleutnant Walther Schwieger.

« Au cours de recherches ultérieures, qui me prirent de nombreux mois et que, naturellement, je devais effectuer avec la plus grande prudence, je découvris dans des dossiers au ministère de la Guerre qu'un message téléphonique avait été adressé à l'ambassade d'Allemagne à Dublin dans la nuit du 4 mai 1915, indiquant que Jan Rufenwald, *alias* Jack Callwood, se trouvait à bord du *Lusitania* en route vers Liverpool. Lorsque le paquebot passerait au large de la côte sud de l'Irlande, ils auraient l'opportunité d'exercer leur vengeance sur le criminel le plus effroyable que l'Allemagne ait jamais connu.

« Bien sûr, je ne dispose d'aucune preuve absolue. Pourtant, même à cette époque, le bruit avait couru que les services de renseignement britanniques avaient contribué au torpillage du *Lusitania*, afin de provoquer aux États-Unis un vaste mouvement de réprobation contre

l'Allemagne. En effet, jusqu'ici, les États-Unis avaient montré très peu d'intérêt pour la guerre en Europe et avaient même protesté contre le blocus des ports allemands mis en place par la Grande-Bretagne.

« Pour ma part, j'ai la conviction que ce sont les services de renseignement britanniques qui ont prévenu les Allemands de la présence de Dieter Hartmann à bord du *Lusitania*, et que le commandant a reçu l'ordre explicite de diminuer la vitesse du paquebot, lequel devenait ainsi une cible facile pour les sous-marins allemands. Dans une guerre qui avait déjà fait des centaines de milliers de victimes, 1 195 de plus ne comptaient guère en comparaison des avantages que représentait l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés des Alliés.

« Et c'est pour cette raison que l'on m'avait ordonné d'exécuter Dieter Hartmann dans un tel secret. Si jamais l'on découvrait que le ministère de la Guerre l'avait utilisé comme appât afin d'inciter les Allemands à torpiller le *Lusitania*, les préjudices pour les relations anglo-américaines auraient été irrémédiables. »

On donna de petits coups à la porte. Le *garda* Patrick O'Sullivan apparut, le visage empourpré, comme s'il venait de prendre un copieux petit déjeuner irlandais.

— Putain de merde, l'état de ce type en bas ! Les bras arrachés ! Putain de merde !

— Calmez-vous, Patrick, dit Jimmy. Liam a prévenu les gars du labo. Savez-vous où se trouve le commissaire Maguire en ce moment ?

— Pas la moindre idée. Si elle avait décidé de noyer son chagrin, je ne le lui reprocherais pas.

Katie suivait John vers le champ du haut. Ses chaussures s'enfonçaient dans la boue ; à présent, la pluie fouettait obliquement. Elle était complètement trempée et grelottait de froid. John se retourna et la regarda, mais il ne pouvait rien faire pour l'aider – pas pour le moment. Le plus important pour eux, c'était de rester en vie.

— Avancez, avancez ! aboya Lucy.

— Pour l'amour de Dieu ! s'insurgea Katie.

— Dieu n'existe pas, Katie. Vous devriez le savoir, maintenant.

— Vous êtes complètement folle. Vous croyez vraiment que cela va se produire ? Vous croyez vraiment que Mor-Rioghain va apparaître ?

— Taisez-vous ! Tout est prêt. Treize sacrifices, tout a été fait, absolument tout.

— Vous êtes complètement folle !

— Et *vous*, vous n'êtes pas folle ? Aller à la messe tous les dimanches, manger un biscuit et croire que c'est Jésus que vous mangez ?

— Mor-Rioghain est un mythe ! Un conte de fées, c'est tout !

— Et Jésus, ce n'est pas du pareil au même ?

Lucy semblait frénétique. Katie ne l'avait jamais vue dans cet état. Ses cheveux blonds étaient hérissés ; elle portait son long manteau de cuir noir, ruisselant de pluie, et des bottes de cuir noir qui lui montaient jusqu'aux genoux. Elle marchait à côté d'eux, le pistolet de Katie dans sa main droite et un couteau à désosser de boucher dans sa main gauche. Katie était certaine que Lucy n'hésiterait pas à se servir des deux. Elle avait obligé Katie à lui donner son pistolet en enfonçant la pointe du couteau dans l'oreille de John, lui transperçant le tympan. Du sang continuait de dégoutter de l'oreille de John et de couler dans le col de sa chemise.

Ils arrivèrent en haut du champ, à proximité de Iollan's Wood, à l'endroit où John avait trouvé les restes de Fiona Kelly. Katie appréhendait ce qu'ils allaient voir. Elle eut des haut-le-cœur, vomit une partie de son petit déjeuner à moitié digéré, et dut s'arrêter.

— Avancez, merde ! lui cria Lucy brutalement. Nous n'avons plus un instant à perdre ! Mor-Rioghain a déjà attendu bien trop longtemps !

Ils franchirent péniblement les derniers sillons ; leurs pieds disparaissaient presque dans la terre saturée d'eau. Là, disposé devant eux en éléments rouges, gris et jaunes grasseyés, il y avait un corps humain démembré. Katie avait vu les restes de Fiona Kelly, mais cette

scène était néanmoins difficile à supporter, d'autant plus qu'elle était maintenant terrifiée et ne contrôlait absolument pas la situation.

— Siobhan Buckley, annonça Lucy en tournant à grands pas autour des restes d'un air satisfait. Une jolie fille, sensible, un tempérament artiste. Exactement ce que Mor-Rioghain désire !

Comme pour les restes de Fiona Kelly, les côtes de Siobhan Buckley étaient plantées dans le sol, formant un cercle, et son crâne sans chair était placé sur son bassin. Ses intestins étaient entassés au milieu, tel un nœud de gros serpents clairs. Son foie luisant gisait dans une mare à côté de ses poumons affaissés. La pluie était devenue si violente qu'elle dissuadait même les corneilles de s'approcher pour festoyer.

Il y avait également les fémurs de Siobhan Buckley, percés de trous et ornés de petites poupées grises.

— Elle m'a forcé à l'aider, déclara John avec un écrasant dégoût de lui-même. Elle avait dit qu'elle tuerait ma mère si je ne l'aidais pas, mais elle l'a tuée quand même.

— Je n'aurais jamais pensé que je verrais ce jour, dit Lucy en marchant de long en large et en faisant un étrange mouvement de la tête chaque fois qu'elle revenait sur ses pas. Je n'aurais jamais pensé que je verrais cet événement se produire. Mor-Rioghain, la grande et terrifiante Morgana, appelée depuis l'Autre Monde !

Katie et John se tenaient immobiles. John serrait les poings et son visage était blême.

— Mes collègues vont se demander où je suis ! cria Katie. En principe, je devais interroger de nouveau Tomas O'Conaill à midi. Si je ne fais pas acte de présence, et s'ils ne réussissent pas à me joindre sur mon portable, ils vont se mettre à ma recherche !

— Eh bien, qu'ils vous recherchent ! répliqua Lucy en continuant de faire les cent pas. Lorsqu'ils vous trouveront, il ne restera pas grand-chose de vous !

— Que voulez-vous dire ?

— Vous n'avez toujours pas compris, hein ? Lorsque Mor-Rioghain vient de l'Autre Monde, elle exige un quatorzième sacrifice : une femme vivante, la femme la plus puissante du clan. Vous étiez parfaite, dès le début. Cela a toujours été vous.

— Comment ça, « dès le début » ? demanda Katie.

— Dès l'instant où je vous ai vue au journal télévisé, lorsque les ossements de ces femmes ont été découverts. Je vous ai entendue parler de meurtre rituel, et j'ai tout de suite compris de quelle sorte de rituel il s'agissait, parce que je pouvais distinguer l'un des fémurs à l'arrière-plan, où était accrochée une petite poupée.

— Vous m'aviez dit que c'était votre université qui vous avait envoyée ici...

— L'université ? Je ne suis jamais allée dans aucune université ! Je

vivais à Boston lorsque je vous ai vue à la télé. J'étais étalagiste. Au grand magasin Haltmann, dans le centre-ville.

— Alors, comment se fait-il que vous soyez si bien informée sur Mor-Rioghain ?

— Elle était ma raison de vivre, Katie. Depuis des années, j'étudiais dans les moindres détails les sacrifices pratiqués par Jack Callwood, j'essayais de localiser l'endroit exact où il avait disposé les corps, et de découvrir combien de femmes il avait réussi à tuer. J'effectuais des recherches quasiment chaque week-end, mais je commençais à me dire que je ne trouverais jamais ce que je cherchais. Sa maison à Boston avait été démolie depuis longtemps et il n'y avait aucun moyen de trouver le lieu magique où il avait enterré les ossements. Et puis vous êtes apparue, tel un ange venu du ciel – si les anges ont jamais existé, et si le ciel a jamais existé. Vous étiez là, vous me parliez sur ma télévision, me montrant l'endroit même où l'on pouvait invoquer Mor-Rioghain, et m'indiquant combien de femmes encore je devais immoler afin de l'invoquer...

— Vous êtes malade. Vous êtes une détraquée !

— Ah ! Je serais d'accord avec vous, si Mor-Rioghain n'existait pas. Mais lorsque Jack Callwood était Jan Rufenwald, en Allemagne, il a réussi à faire apparaître Morgana à trois reprises – c'est ce qu'il a affirmé. Et, chaque fois, elle lui a donné richesses, biens, et la compagnie de certaines des femmes les plus désirables en Allemagne. J'ai tout appris sur lui quand j'avais dix-sept ans et, depuis lors, j'ai *su* qu'un jour j'invoquerais moi-même Mor-Rioghain. Et ce jour est arrivé !

— Et *vous*, qu'attendez-vous de Mor-Rioghain ? Ne me dites pas que vous avez mutilé ces pauvres filles uniquement pour demander de l'argent, ou des maisons, ou des hommes !

Lucy cessa de marcher et la regarda. Katie n'avait jamais vu une telle expression sur le visage de quiconque, homme ou femme – jamais. Le visage de Lucy rayonnait de triomphe.

— Mor-Rioghain me donnera *moi-même*. C'est quelque chose que je n'ai jamais eu. Mor-Rioghain me donnera *moi*.

Katie essuya du dos de la main la pluie dans ses yeux. Elle ne comprenait pas un traître mot de ce que racontait Lucy, mais elle savait qu'elle devait trouver un moyen de les sortir de ce mauvais pas, John et elle. Malgré la pluie battante, malgré la puanteur qui se dégageait du corps de Siobhan Buckley, un mélange métallique de sang, de tourbe et de matières fécales, et bien que la proximité réelle d'une mort horrible la terrifiât encore plus.

— Déshabillez-vous, lui ordonna Lucy. Vous devez être prête pour le sacrifice.

— Non, je ne me déshabillerai pas, répondit Katie.

Lucy fit le tour des restes sanglants et approcha le couteau à désosser du visage de Katie.

— Ôtez vos vêtements, ou je vous crève les yeux avec ce couteau. Je ne plaisante pas !

Katie déboutonna son corsage vert trempé et s'en défit avec difficulté. Lucy demeura immobile, tout près d'elle, le pistolet braqué, le couteau pointé sur son visage. Katie songea brusquement que, de toute évidence, Lucy ne se séparait jamais de ce couteau. Sinon, comment aurait-elle réussi à trancher si habilement la ceinture de sécurité de Katie alors que sa voiture s'enfonçait dans la Lee ?

Elle retira sa jupe et la laissa tomber par terre.

— À présent, les sous-vêtements ! exigea Lucy.

Katie hésita, mais Lucy la menaça avec le couteau. Elle dégrafa son soutien-gorge, puis fit glisser sur ses jambes sa petite culotte Marks & Spencer. La pluie coula sur son dos nu et lui donna la chair de poule sur tout le corps.

— Mettez-vous à genoux, dit Lucy.

— Si jamais vous me touchez..., commença Katie.

Mais Lucy hurla : « À genoux ! », et elle obtempéra. Ses genoux s'enfoncèrent dans la boue.

Lucy sortit un foulard noir de la poche de son manteau et le tendit à John.

— Que voulez-vous que je fasse avec ce foulard ? lui demanda-t-il d'une voix terrifiée.

— Bandez-lui les yeux, soigneusement, pour qu'elle ne voie absolument rien. Même l'offrande vivante à Mor-Rioghain n'a pas le droit de poser les yeux sur la grande déité lorsque celle-ci apparaît.

John s'exécuta. Puis Lucy lui tendit une corde en nylon :

— Attachez-lui les mains derrière le dos.

— Je ne suis pas très doué pour les nœuds...

— Attachez-la, et vite !

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que John parvienne à lier solidement les poignets de Katie. Pendant ce temps, il lui chuchota :

— Je suis désolé, Katie. Bon Dieu, je suis vraiment désolé !

Lorsqu'il eut terminé, Lucy dit à John :

— Écartez-vous. L'invocation va commencer.

Il faisait plus sombre que jamais, et la pluie s'abattait sur le champ depuis Iollan's Wood, semblable aux linceuls que lave la *bean-sidhe*. John fit un pas en arrière, puis un autre.

— Tournez-vous, lui enjoignit Lucy.

Il obéit. En trois foulées rapides, elle s'approcha derrière lui, passa son bras droit autour de sa poitrine, et lui trancha la pomme d'Adam avec le couteau à désosser.

Jimmy O'Rourke parcourut les dernières pages du carnet de Gerard. Patrick O'Sullivan et lui entendaient au loin les sirènes de voitures de patrouille et d'une ambulance, venant de Western Road. Patrick prit à son tour une cigarette, l'alluma, et jeta un regard à la ronde.

— Ce type n'était pas du genre ordonné, hein ? Vous avez vu l'état de cet appartement ? Des assiettes sales sous le canapé !

— C'était un universitaire, Patrick. Quelqu'un de très érudit. Les universitaires se foutent royalement des assiettes sales.

Patrick ramassa une pile d'*Examiner* et trouva un numéro de *Playboy* aux pages cornées.

— Mais il ne crachait pas sur les revues sexy, on dirait !

— Possible, mais cela ne l'empêchait pas de travailler ! Ce qu'il a découvert va causer un sacré bordel politique, vous pouvez me croire. Cela ne m'étonnerait pas que cela provoque une guerre...

— Je croyais que vous n'en aviez rien à cirer, de ces informations.

— Eh bien, plus maintenant, mon vieux. Il y a peut-être une putain de promotion dans l'air !

Il finit de lire les derniers paragraphes du journal intime du colonel Corcoran, puis il tomba sur des notes griffonnées à la hâte que Gerard avait écrites tout à la fin. « Ai reçu réponse à mon e-mail à l'université de Berkeley concernant travaux du prof. Quinn ! Elle a publié son premier article, "Légendes celtiques", en 1962 ! Bizarre ! »

Jimmy posa le carnet et se renfroigna.

— Il dit que le professeur Quinn a publié son premier papier en 1962. Mais ça lui ferait au moins soixante-cinq ans, non ?

— Je pensais que vous aviez vérifié.

— J'ai vérifié qu'elle *existait*. Pas si elle était retraitée !

— Des nouvelles de Katie ?

— Non, mais elle doit revenir à midi pour interroger de nouveau ce Tomas O'Conaill.

— Elle doit revenir d'où ?

— Elle est allée à Knocknadeenly pour un nouvel entretien avec les Meagher.

— Je n'arrive pas à la joindre sur son portable.

— Rien de surprenant. Les montagnes détraquent la transmission, surtout avec ce temps pourri. Elle devrait rentrer vers midi, dans ces eaux-là.

— Bien. Ah, j'ai l'impression que l'ambulance est arrivée ! Je ferais mieux de descendre.

— De toute façon, Katie a une très bonne opinion d'elle.

— De qui ?

— De cette fille, Lucy Quinn. Personnellement, elle me fout les jetons. Je n'ai jamais été branché par les filles plus grandes que moi. Katie l'a probablement emmenée pour effrayer les Meagher et les faire avouer !

— Katie a emmené Lucy Quinn à Knocknadeenly ?

— Oui, elle me l'a dit ce matin.

Jimmy reprit le carnet de Gerard. Pourquoi celui-ci avait-il voulu parler à Katie de toute urgence, et pourquoi quelqu'un avait-il fait irruption dans l'appartement de Gerard, brisant son ordinateur puis lui arrachant les bras ? Peut-être que ce quelqu'un n'avait pas voulu que Gerard dise à Katie ce qu'il avait découvert. Mais si c'était le cas, pourquoi n'avait-il pas emporté ce carnet, où Gerard avait consigné par écrit le résultat de ses recherches ? À moins que ce quelqu'un ne sache pas lire le gaélique, et n'ait pas vu dès les premières pages de quoi il s'agissait.

Il essaya de nouveau le numéro du portable de Katie. À présent, la tonalité indiquait que le téléphone ne fonctionnait pas. Il appela immédiatement Liam Fennessy.

— Inspecteur ? Ici Jimmy O'Rourke. Est-ce que vous vous trouvez à proximité de Knocknadeenly ?

— Pas très loin. Je rentre de Rathcormac. Une affaire de coups et blessures. L'arme était un jambonneau. Le type a brisé toutes les dents de son pauvre père.

— Je tente de joindre Katie Maguire. Elle est allée à la ferme Meagher avec le professeur Lucy Quinn ; elle voulait parler à John Meagher et à sa mère. Le problème, c'est que je n'arrive pas à avoir la communication, et...

— Et quoi ?

— J'ai examiné les papiers de Gerard O'Brien ici, et il y a une note plutôt bizarre sur Lucy Quinn, comme quoi elle n'est peut-être pas exactement ce qu'elle prétend être.

— Alors, qu'est-elle exactement ?

— Je n'en sais rien, mais ce serait peut-être une bonne idée d'aller chez les Meagher et de vérifier que tout va bien.

— Entendu. Je vous rejoins à Perrott Street dans une vingtaine de minutes. Vous avez la situation en main ?

Et comment ! pensa Jimmy. Je me retrouve avec un professeur d'université mort qui n'a plus de bras et un carnet contenant le secret politique le plus explosif du xx^e siècle. Tout baigne, les gars !

Liam arriva à l'entrée de la ferme Meagher et donna un coup de klaxon. Le garda de service accourut sous la pluie et Liam baissa sa

vitre.

— Le commissaire Maguire est toujours ici ?

Le *garda* hochait la tête.

— Elle est arrivée il y a quarante-cinq minutes environ, monsieur.

— Parfait. Merci.

Il continua jusqu'à la ferme. La voiture de Katie était garée dans la cour, ainsi qu'un tracteur dont le moteur tournait au ralenti. Il sortit de la voiture et courut vers la maison en sautant par-dessus les flaques d'eau. La porte était entrouverte. Il frappa et appela :

— Commissaire ? Il y a quelqu'un ?

Katie était agenouillée dans la boue. La pluie dégoulinait de son nez et de ses mamelons, lui coulait dans le dos. Elle entendait Lucy postée près des restes de Siobhan Buckley. Lucy psalmodiait et chantait.

— Viens vers moi, Mor-Rioghain ! Viens vers moi, Reine de la Mort et des Ténèbres ! Viens et vois ce que je t'offre ! Viens et nourris-toi de chair et de souffrances !

Katie ignorait ce qui était arrivé à John, bien qu'il se trouvât à moins de deux mètres d'elle, étendu sur le sol, sa chemise ensanglantée. Elle pensait seulement : *Supposons que je me relève et que j'essaie de courir. Je n'irai pas très loin, avec les mains attachées dans le dos et les yeux bandés... Mais que puis-je faire d'autre ? Je ne vais quand même pas rester agenouillée et attendre bien sagement que Lucy m'éventre !*

— Viens vers moi, Mor-Rioghain, maîtresse de la souffrance ! Viens vers moi, enchanteresse ! Je te redonnerai la liberté ! Je te donnerai substance et forme ! Je te redonnerai la place qui est la tienne : un trône mortel dans un royaume mortel !

Katie était certaine d'entendre une sorte de sifflement rauque, comme un chat que l'on martyrise. C'était difficile à dire, avec le crépitement de la pluie, les murmures et les craquements des arbres de Iollan's Wood, mais cela continuait, et paraissait même s'accroître.

— Viens vers moi, Mor-Rioghain ! Je sens ta présence toute proche ! Viens vers moi, sœur des désastres, toi qui apportes l'affliction, toi qui marches la nuit dans les cimetières et parmi les tombeaux !

Katie songea : *C'est complètement dingue ! Mor-Rioghain n'existe pas. Le Royaume invisible n'existe pas. Comment peut-elle m'offrir en sacrifice à quelqu'un qui n'existe pas ?* Pourtant, elle continuait de tendre l'oreille pour écouter ce sifflement de chat, et il lui sembla percevoir également un autre son : un vrombissement sur une fréquence très basse, comme un énorme pétrolier qui, tous feux éteints, remonterait la Lee en pleine nuit.

— Mor-Rioghain, écoute-moi ! Mor-Rioghain, apporte-moi ta magie ! Je te servirai, Mor-Rioghain, à tout jamais !

La voix de Lucy devint plus stridente et plus rauque. Derrière son

bandeau, Katie pensa brusquement : *Ce n'est pas la voix de la Lucy que je connais. Cela ne ressemble même pas à la voix d'une femme. On dirait une bête sauvage.*

— Mor-Rioghain ! Reine de la nuit ! Impératrice de toute pourriture ! Viens vers moi, Mor-Rioghain, je t'ai donné tout ce que tu exigeais ! Viens vers moi, Mor-Rioghain, putain de merde ! Viens vers moi ! Viens vers moi !

Soudain retentit une détonation assourdissante, suivie d'un écho qui venait du bois, puis d'un autre écho plus lointain. Katie se jeta sur le côté dans la boue parce qu'elle avait aussitôt reconnu ce bruit. Ce n'était ni une sorcière ni une *bean-sidhe*, mais un coup de feu.

— Garda ! cria Liam. Lâchez ce pistolet et levez les mains !

Allongée sur le sol, Katie ferma les yeux derrière son bandeau et chuchota :

— Marie Mère de Dieu, merci. Marie Mère de Dieu, merci, merci !

Elle entendit Liam qui s'approchait en pataugeant dans la boue. Il se pencha vers elle et écarta d'une main le bandeau de ses yeux. Dans son autre main, il tenait son arme de service, braquée sur Lucy.

— Vous n'êtes pas blessée, Katie ?

Elle battit des paupières, aveuglée par la pluie battante.

— Ça va, Liam, je n'ai rien. Merci. Tout va bien !

Elle était trop soulagée pour être gênée par sa nudité.

— Vous ne pouvez plus arrêter Mor-Rioghain ! vociféra Lucy. Cela a pris des années et des années, et tellement de sang ! Vous ne pouvez plus arrêter Mor-Rioghain !

Liam tira sur la corde qui liait les poignets de Katie. Après trois tractions, elle fut libre. Maculée de boue, elle se mit debout et récupéra ses vêtements. C'est seulement en ramassant son corsage qu'elle aperçut John gisant dans un profond sillon, la gorge tranchée.

— Vous ne pouvez plus arrêter l'invocation ! glapit Lucy. (Elle allait et venait, en proie à une fureur hystérique.) Vous ne pouvez plus arrêter l'invocation après tout ce que j'ai fait ! Vous ne comprenez pas ? Bordel de merde, vous ne comprenez donc pas ? Je dois être moi ! Je dois être moi ! Il faut que je sache qui je suis !

Katie s'agenouilla près de John et prit son poulx. Le couteau à désosser lui avait tranché le larynx, mais avait raté sa carotide. Sa respiration était très faible, mais il était toujours vivant.

— Liam, donnez-moi votre portable, vite ! Il faut appeler une ambulance !

Lucy continuait de tourner et d'agiter frénétiquement les bras. Liam lança son téléphone à Katie, puis s'approcha de Lucy en tenant son arme à deux mains.

— Ne faites plus un seul geste ! Ne bougez plus ! Arrêtez de tourner comme ça, bon Dieu ! Les mains sur la tête, vite, et mettez-vous à

genoux !

Lucy cessa brusquement de tourner sur elle-même et redressa la tête. Elle décocha à Katie ce regard égaré qu'elle lui avait déjà adressé.

— Vous n'entendez rien, Katie ? dit-elle. Vous n'entendez pas quelque chose qui vient dans le bois ? La porte est ouverte, Katie. La porte est ouverte ! Mor-Rioghain accourt dans notre direction !

— Les mains sur la tête, putain de merde ! rugit Liam.

Katie baissa lentement le portable de Liam. Elle entendait quelque chose, elle l'aurait juré. Ce sifflement rauque, ce grondement sourd qui faisait trembler le sol. Et il y avait également une *sensation*, l'indescriptible sensation que quelque chose de gigantesque et de terrifiant approchait.

— Elle doit avoir une offrande vivante, Katie, et si ce ne peut pas être vous, alors ce devra être une autre femme forte, non ? Et, à votre avis, qui pourrait être plus forte que moi ?

— Calmez-vous, Lucy ! Calmez-vous ! Faites ce que Liam vous dit ! Mettez vos mains sur la tête et agenouillez-vous !

— Trop tard, Katie chérie ! Mor-Rioghain arrive !

Sur ces mots, Lucy se défit rapidement de son manteau de cuir noir et le jeta sur le sol. Puis elle retira son chandail noir à col roulé et son soutien-gorge de dentelle noire. Ses seins étaient énormes, aux mamelons foncés, veinés de bleu.

— Mettez-vous à genoux ! hurla Liam.

— Vous ne comprenez pas ! lui cria Lucy en retour. Vous ne comprenez rien du tout !

Brusquement, elle se raidit et se tint immobile, comme si elle avait entendu ce qu'elle attendait, puis elle arbora un sourire cireux.

— Mor-Rioghain, murmura-t-elle.

Derrière elle, les branches des arbres de Iollan's Wood s'agitaient furieusement d'un côté et de l'autre, tels les bras de baigneurs qui se noient. Katie avait la certitude que la température chutait, que la pluie était encore plus froide, et, lorsqu'elle leva les yeux, le ciel était rempli de corneilles qui tournoyaient en silence.

Haussant la voix pour dominer le bruit de la pluie, Lucy déclara :

— Toute ma vie, je n'avais jamais su qui j'étais, je n'avais jamais compris ma nature. Et puis j'ai découvert Mor-Rioghain ; j'ai découvert qu'elle pouvait vous donner tout ce que vous désiriez. D'autres personnes obtiennent tout ce qu'elles désirent, comprennent leur nature. Pourquoi pas moi ?

Le vent se levait. Les feuilles humides de l'automne étaient soulevées du sol dans le bois, et les tiges des fougères arborescentes produisaient un râle de mort, comme un millier de personnes âgées atteintes de bronchite.

— Vous ne pouvez pas avoir *quoi que ce soit* au prix de la vie d'une

autre personne ! s'insurgea Katie. Vous ne le pouvez pas !

Lucy déboucla la ceinture de son pantalon de cuir noir.

— Qui êtes-vous pour me juger ? s'écria-t-elle. Qui êtes-vous pour me juger ? Si je ne peux pas vous immoler, alors je vais m'offrir moi-même en sacrifice, et je demanderai à Mor-Rioghain de me ramener à la vie !

Elle abaissa et tira son pantalon sur ses genoux. Elle ne portait pas de petite culotte et, lorsque Katie la vit, elle mit lentement la main sur sa bouche et la regarda avec stupeur. Elle n'arrivait pas à croire ce qu'elle voyait.

Lucy avait un pénis parfaitement développé, des testicules, et des poils pubiens frisés.

Alors quelque chose se produisit. Katie ne le mentionnerait pas dans son rapport, pas plus que Liam, et ils n'en parleraient plus jamais, même entre eux. Mais, à cet instant, tous deux eurent l'impression que le monde était devenu aveugle, comme si la pression atmosphérique était tombée si bas que plus personne ne pouvait respirer. Lucy ramassa son couteau à désosser. Qu'allait faire Liam ? L'abattre ?

Katie eut le sentiment qu'une énorme présence sombre fondait sur eux, mais peut-être s'agissait-il seulement d'une rafale de vent catabatique. Lucy rejeta la tête en arrière et plongea le couteau dans sa poitrine, jusqu'au manche, tira la lame vers le bas, sans se presser, comme si elle savourait la façon dont elle s'éventrait. Durant un long moment, elle se tint calmement sous la pluie, tandis que ses intestins se déversaient et glissaient le long de ses cuisses. Son visage était aussi étrange, pâle et beau que le visage de Mor-Rioghain elle-même.

— Maintenant, tu as ton sacrifice, Mor-Rioghain ! cria-t-elle d'une voix qui tremblait sous l'effet de la douleur. Viens, toi qui es sans pitié, et prends ces offrandes ! Viens, faiseuse de veuves et d'orphelins, porteuse de chagrin et d'ombres ! Je t'appelle une fois, je t'appelle deux fois...

Katie pensa : *Mon Dieu, c'est l'invocation finale. Mor-Rioghain arrive... Elle arrive vraiment !*

Elle s'avança vers Lucy et trébucha sur les sillons boueux. Elle tomba à genoux, mais elle parvint à se relever.

— Katie, non ! hurla Liam. Pour l'amour du ciel !

Mais Katie récupéra son pistolet dans la boue, le tint à deux mains et tira quasiment à bout portant sur le visage de Lucy. Celle-ci bascula à la renverse dans un jet de sang. L'écho de la détonation fut répercuté par les arbres.

Presque tout de suite, il y eut un fort bruit de succion, comme lorsqu'on ferme la vitre d'une voiture roulant à grande vitesse, et une soudaine augmentation de la pression qui fit claquer les tympanes de Katie. Le sol sous ses pieds *ondula* littéralement – une onde de choc

qui parcourut le champ jusqu'à Iollan's Wood. Les arbres s'inclinèrent et s'agitèrent comme si quelque chose tirait violemment sur leurs racines, puis ils s'immobilisèrent brusquement.

Katie resta où elle était. Elle haletait. Un petit nuage de fumée flotta rapidement vers les bois. Liam la rejoignit précautionneusement. Il continuait de braquer son pistolet sur le corps blanc ensanglanté de Lucy.

— Tout va bien, Liam. Elle est morte.

Liam jeta un regard à la ronde. Le vent était déjà tombé, mais la pluie continuait de se déverser sur les champs.

— Merde, vous l'avez butée ! s'exclama-t-il.

— Je n'avais pas le choix.

— Jésus, Marie, Joseph, elle était déjà fichue ! (Il considéra le corps.) Elle ou il... c'était déjà fichu !

— Peut-être pas. Elle allait demander à Mor-Rioghain de la ramener à la vie.

— Katie, Mor-Rioghain n'existe pas ! Vous avez déjà vu Mor-Rioghain ? Il y avait du vent, d'accord, mais c'était juste une bourrasque...

— Vous avez probablement raison. Mais je ne voulais prendre aucun risque. Et je ne voulais pas faire faux bond à ces treize femmes, pas maintenant, après tout ce qu'elles ont souffert. Lucy est morte, Mor-Rioghain est repartie, elle a regagné le Royaume invisible, même si vous ne croyez pas à son existence. À présent, ces femmes ont obtenu justice... ces femmes et tous ceux qui sont morts noyés lorsque le *Lusitania* a sombré. C'est tout ce qui importe.

Liam remit son pistolet dans son étui. Katie détourna les yeux. Le *garda* de service accourait vers eux. Il remontait péniblement le champ, semblable au coureur à la queue du peloton dans un marathon, à bout de forces, qui continue de courir même s'il sait qu'il ne gagnera jamais.

— Hermaphrodite ? s'exclama Dermot O'Driscoll en posant sur son bloc-buvard son sandwich au fromage et aux pickles à moitié mangé.

— Oui, monsieur. C'est ce qu'il semble. Nous avons envoyé un fax aux États-Unis pour demander son dossier médical.

La pluie avait cessé et le soleil faisait briller les gouttes de pluie qui adhéraient à la fenêtre du bureau de Dermot.

— Bon sang ! Qu'allons-nous dire aux médias ?

— Il me paraît inutile de compliquer les choses. Nous dirons qu'un individu perturbé a essayé d'imiter les meurtres rituels commis entre 1915 et 1916, et qu'il s'est tué pour éviter d'être arrêté et jugé.

— *Il ou elle ?*

— Nous ne le savons pas encore. Nous savons qu'il n'y a jamais eu de « professeur Lucy Quinn », mais qui était-elle au juste, nous l'ignorons pour le moment. Certains en ce bas monde n'ont pas d'identité, n'est-ce pas ? Je pense que c'était le problème de Lucy. Elle n'était ni un homme ni une femme, et, d'après ce qu'elle m'a dit, elle n'a jamais eu personne pour l'aider à surmonter ce problème. Même pas Dieu. C'est pour cette raison qu'elle s'est adressée à une entité magique comme Mor-Rioghain.

— Et ce pauvre Gerard O'Brien avait découvert la vérité sur elle, et il en a subi les conséquences ?

— Oui.

— Comment va John Meagher ?

— Sa vie n'est pas en danger, mais il ne pourra pas parler pendant quelque temps. Et cela m'étonnerait beaucoup qu'il reprenne ses activités de fermier !

— Quelle horrible affaire, Katie. J'en ai le frisson ! Vous pensez pouvoir minimiser les faits lorsque vous vous adresserez à la presse ? Vous savez, laisser tomber la partie « sorcière » ?

— Oui, monsieur.

— En ce qui concerne Tomas O'Conaill... hum, il me semble que nous pouvons abandonner les charges qui pesaient contre lui. Inutile de se mettre à dos l'association de soutien aux gens du voyage !

— En effet.

Katie sortit du bureau de Dermot et remonta le couloir. Jimmy O'Rourke l'attendait, les mains derrière le dos, l'air grave.

— Vous m'avez sauvé la vie, Jimmy. Pourquoi cet air pitoyable ?

— J'ai arrêté de fumer. Cela perturbe mon équilibre mental.

Elle entra dans son bureau et s'assit.

— Vous aviez quelque chose de particulier à me dire ? demanda-t-elle. J'ai une foule de choses à faire.

Jimmy sortit de derrière son dos le carnet de Gerard.

— J'aurais dû remettre ce carnet en tant que preuve matérielle, mais j'ai pas mal réfléchi et j'ai décidé de n'en rien faire. Pas pour le moment, disons. Ce carnet contient des révélations qui pourraient foutre une sacrée merde, et je trouve que le monde est suffisamment merdique comme ça. Si vous estimez que j'ai eu tort, j'accepte de recevoir un blâme. Je sais que les *gardai* ne sont pas censés réfléchir. Enfin, ils ne sont pas censés philosopher, en tout cas. Mais je me suis dit que vous deviez lire absolument ce carnet. Vous savez, là, je respecte votre opinion.

Katie le regarda. Elle ne souriait pas ; elle avait le sentiment d'avoir fait une grande découverte, au bout du compte.

— Je vous remercie, Jimmy, dit-elle.

Elle prit le carnet et le posa devant elle.

— Bon, voilà, marmonna-t-il, manifestement embarrassé. Je voulais juste vous dire que je suis très content de vous avoir sauvé la vie. Sinon, eh bien, vous seriez morte.

Elle demanda qu'on ne lui passe aucun appel téléphonique et lut le carnet de Gerard pendant vingt minutes. Puis elle le relut. Au terme de cette seconde lecture, elle réfléchit. Puis elle mit le carnet dans son sac à main et le ferma. Jimmy avait raison. Même si Corcoran « le foldingue » n'avait fait qu'échafauder des hypothèses délirantes, le monde était suffisamment merdique comme ça.

À 11 h 30 le lendemain matin, elle retrouva Eugene O'Beara et Jack Devitt au Red Setter¹³, un pub exigu de forme triangulaire à Dillon's Cross. Durant tout le temps qu'elle fut là, les autres consommateurs la regardèrent d'un air sinistre, comme si elle était une bonne sœur qui venait d'entrer avec une crotte de chien sur la semelle de sa chaussure.

Ils avaient pris place dans un box étroit dans le coin de la salle. La fumée était si épaisse qu'il était étonnant que personne n'ait appelé les sapeurs-pompiers. Même le lévrier d'Irlande de Jack Devitt reniflait et toussait. Katie annonça :

— Nous avons trouvé des dossiers des services de renseignement à Londres qui montrent de façon concluante que l'homme qui a enlevé ces onze femmes entre 1915 et 1916 n'était absolument pas un soldat britannique. Très probablement, c'était un Allemand originaire de Münster en Westphalie, un certain Dieter Hartmann, qui avait volé un uniforme de l'armée britannique. Nous avons demandé de plus amples

informations au gouvernement allemand, et nous vous tiendrons au courant si nous apprenons autre chose. Je veux juste que vous sachiez que nous avons également la preuve que les forces de la Couronne stationnées à Cork avaient tout mis en œuvre pour le trouver et l'arrêter. Une fois, ils ont failli le capturer, mais il a réussi à s'échapper, et ensuite on n'a plus jamais entendu parler de lui.

— Est-ce que nous pouvons examiner cette preuve ? demanda Jack Devitt d'un ton solennel.

— Bien sûr, dès que nous aurons bouclé cette affaire. Mais vous avez ma parole que c'est l'entière vérité.

— Dans ce cas, c'est parfait, commissaire Maguire. J'ai bien connu votre père et, si vous me donnez votre parole que c'est l'entière vérité, alors je l'accepte. Même si, je dois le reconnaître, j'éprouve une certaine déception.

Katie lui adressa un sourire crispé.

— Veiller à l'ordre public est une déception sans fin.

Eugene O'Beara émit brusquement un rire tonitruant, saccadé ; puis, tout aussi brusquement, il cessa de rire.

— Vous êtes quelqu'un de bien, Katie Maguire, pour un flic !

Peu avant 13 heures, elle retrouva Eamonn Collins à sa place habituelle au Dan Lowery. Son gorille, Jerry, tenait une séance de spiritisme à la table d'en face, avec un bol de soupe de poissons.

— Bonjour, Eamonn.

— Bonjour vous-même, commissaire Maguire. Vous êtes très en beauté, aujourd'hui. Je dis souvent que le noir sied aux femmes, particulièrement les religieuses et les nonnes.

— Je voulais juste vous informer que j'ai décidé de ne pas demander un mandat d'amener contre vous pour la crucifixion de Dave MacSweeny. Faute de preuves, et parce que mon principal témoin se trouve à la morgue de St Patrick's.

Eamonn sortit de sa poche un mouchoir d'une blancheur immaculée et se moucha.

— Sans parler des petits ennuis que cela aurait pu vous causer...

— Disons que Dave MacSweeny méritait tout ce qui lui est arrivé, et bien plus encore.

— Alors nous sommes de nouveau amis, Katie ? N'oubliez pas : si jamais vous avez besoin d'un autre service, n'importe quand, vous savez qui appeler.

— En fait, je préférerais vendre mon âme au diable.

— Allons donc ! Vous savez parfaitement que vous avez besoin de criminels honnêtes et respectables comme moi. Autrement, Dieu sait dans quel état serait cette ville !

Katie se leva.

— Un jour je vous aurai, Eamonn, je le jure, espèce de bouseux qui pète plus haut que son cul !

Eamonn leva son verre de whisky, regarda Katie et chantonna d'une voix rauque :

— « Crois-moi, tes jeunes et charmants appas, que je contemple avec ravissement aujourd'hui... se flétriront demain et disparaîtront dans mes bras, comme se volatilisent les dons des fées ! »

Elle sortit du Dan Lowery. Elle traversait MacCurtain Street lorsque son téléphone sonna. C'était sœur O'Flynn, du Regional.

— Madame Maguire ?

Cela faisait très longtemps qu'on ne l'avait pas appelée « Madame Maguire ». Elle comprit que c'était une mauvaise nouvelle.

Elle poussa la porte du restaurant Isaac. John Meagher était assis à une table du fond. Il tenait d'un air gêné un énorme bouquet de lis. Il se leva lorsqu'il l'aperçut et éloigna une chaise de la table.

— Je ne vais pas pouvoir déjeuner avec vous. Le Regional vient de m'appeler. Paul est mort il y a un quart d'heure.

— Je suis désolé, Katie. Vraiment désolé.

Elle prit une profonde inspiration pour se calmer.

— Ma foi, je suppose que c'est aussi bien comme ça. Paul n'aurait pas voulu passer le reste de sa vie à l'état végétatif.

— Vous voulez que je vous emmène à l'hôpital ?

— C'est très gentil de votre part. J'accepte volontiers. En fait, je n'ai pas du tout envie de conduire.

La serveuse survint avec des menus.

— Vous voulez connaître le plat du jour ?

Katie se leva et esquissa un sourire de guingois.

— Pas aujourd'hui. Une autre fois.

Ils remontèrent MacCurtain Street jusqu'à la Land Rover de John. Le soleil brillait, mais il pleuvait de nouveau, et la chaussée mouillée était presque éblouissante.

— Oh ! dit John. J'ai quelque chose à vous montrer. Je voulais le faire après le déjeuner, mais...

Il releva le hayon de la Land Rover. Au fond du coffre, il y avait des rouleaux de corde, des pelles et des couvertures. Il y avait également un panier rond en osier, où était couché un jeune setter irlandais au poil lustré. Il dormait profondément.

— Il est pour vous. Il s'appelle Barney.

Katie se tint immobile sous la pluie et dans la lumière du soleil. Elle pressait ses doigts sur ses lèvres parce qu'elle s'efforçait de ne pas pleurer. Derrière elle, au-dessus de la flèche grise de l'église évangélique, un arc-en-ciel apparut. Il brilla, s'estompa, brilla de nouveau.

13. Le « Setter rouge ».

Graham Masterton est né en 1946 à Édimbourg, en Écosse. Après des débuts prometteurs dans le journalisme, il se tourne vers la littérature fantastique et connaît le succès dès son premier roman, *Manitou*, aussitôt adapté au cinéma. Pionnier de la terreur moderne, il impose un ton nouveau, teinté d'humour, visuel et percutant. *La Maison de chair*, *Le Jour J du jugement* ou *Le Démon des morts* en font l'un des écrivains anglo-saxons les plus populaires. Grand admirateur de Lovecraft, auquel il rend souvent hommage, jonglant avec les mythologies les plus exotiques, réelles ou inventées, il n'hésite pas à revisiter de grands classiques de l'imaginaire avec *Le Portrait du mal*, éblouissante variation sur *Le Portrait de Dorian Gray*, considéré par beaucoup comme son chef-d'œuvre, ou avec *Hel*, inquiétante confrontation d'Hollywood et de *La Reine des neiges* d'Andersen. Graham Masterton a vécu quelques années en Irlande, où il a notamment écrit *Katie Maguire*.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne, en grand format :

Le Diable en gris
Manitou – L'Intégrale de la trilogie
Du sang pour Manitou
Les Guerriers de la Nuit – L'Intégrale de la trilogie
La Guerre de la Nuit
Wendigo
La Cinquième sorcière
Peur aveugle

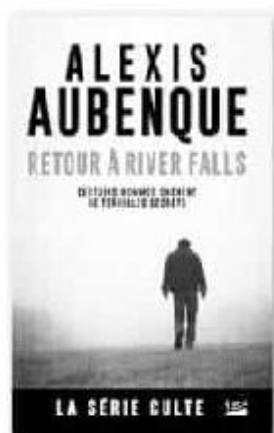
Aux éditions Bragelonne, au format poche :

Le Diable en gris
Démences
Rituel de chair
Manitou
Le Portrait du mal
Le Démon des morts
Katie Maguire

www.bragelonne.fr

À découvrir en poche chez Bragelonne

À DÉCOUVRIR EN POCHE CHEZ BRAGELONNE



ALEXIS AUBENQUE RETOUR À RIVER FALLS

UNE ENQUÊTE DE MIKE LOGAN ET JESSICA HURLEY

En ce début d'été, la petite ville de River Falls est le lieu idéal pour les amoureux de la nature. Mais quand des randonneurs découvrent le corps d'une jeune fille, tuée de façon rituelle, la peur s'empare des habitants. Tout juste réélu au poste de shérif, Mike Logan veut éviter un nouveau meurtre. Avec sa compagne la profieuse Jessica Hurley, il s'intéresse à la troupe du Big Circus, dont chacun des membres ferait un coupable idéal. Convaincu que la piste la plus évidente est rarement la meilleure, le reporter Stephen Callahan met en doute cette théorie...

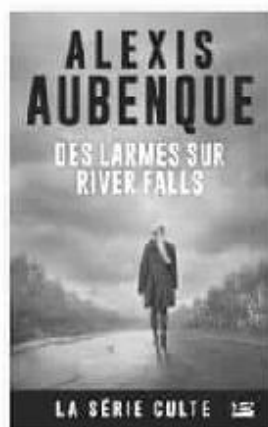
«Le plus américain des auteurs français!»

Jean Edgar Cassel - *La Griffe noire*

ALEXIS AUBENQUE DES LARMES SUR RIVER FALLS

UNE ENQUÊTE DE MIKE LOGAN ET JESSICA HURLEY

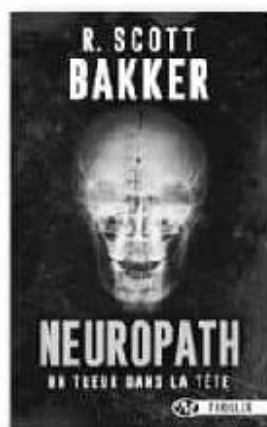
Ainsi que l'été s'achève, le shérif Mike Logan savoure la tranquillité qui règne sur sa ville. Revenir à River Falls a été la meilleure décision de sa vie, se dit-il. Mais le destin le rattrape: à l'aube, un homme est retrouvé crucifié dans un champ, un mot épinglé à ses habits: «Là est ta place!» Secouru par la lieutenant Lindsay Wyatt, le shérif enquête dans toutes les directions, avec la terrible impression que d'autres meurtres vont suivre. Plus méfiants que jamais, le journaliste Stephen Callahan et sa consœur Leslie Callwin, spécialiste des tueurs en série, enquêtent en parallèle. Mais à River Falls, l'horreur peut prendre de multiples visages...



«L'auteur nous tient en haleine de la première à la dernière ligne!»

Femme actuelle

À DÉCOUVRIR EN POCHE CHEZ BRAGELONNE



SCOTT BAKKER NEUROPATH

Tom mène une vie ordinaire, entre ses cours de psycho et les aïcos d'un mariage brisé. Une vidéo va tout bouleverser. Non seulement elle dépasse en atrocité ce que Tom pouvait concevoir, mais son auteur est son meilleur ami, Neil.

Neil a passé des années à élaborer des techniques d'interrogatoire pour la NSA. Convaincu que l'on peut commander les sentiments et le comportement humains en stimulant certaines parties du cerveau, il a basculé dans une spirale de meurtres et de mutilations. Le FBI pense que Tom est le seul à pouvoir l'arrêter.

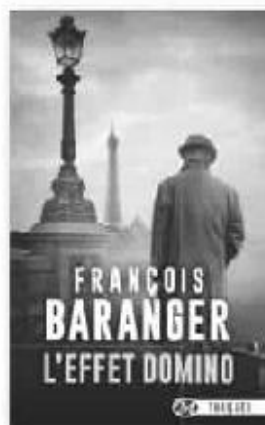
Fondé sur les découvertes récentes des neurosciences, ce roman diabolique va vous prouver que vous n'êtes pas qui vous croyez.

FRANÇOIS BARANGER L'EFFET DOMINO

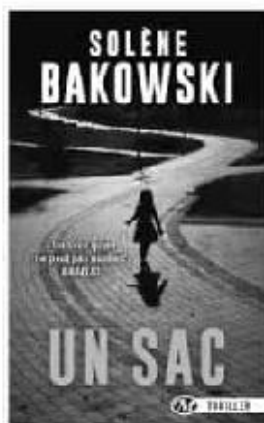
Paris, 1907. Un mystérieux assassin «à répétition» fait trembler la capitale. Dans la gorge tranchée de ses victimes, il abandonne un domino double et, sur les scènes de crime, d'étranges symboles esotériques. La presse accuse Double-Six, un bagnard tatoué à qui la rumeur prête plusieurs vies. Quand les policiers chargés de l'enquête sont à leur tour pris pour cibles, le préfet Lépine fait appel en secret à l'inspecteur Lacinière, connu pour son esprit sceptique. Assisté d'une jeune aristocrate aux élan féministes et d'un agent qui n'a pas froid aux yeux, Lacinière doit résoudre les énigmes élaborées par le tueur avec de plus en plus de perversité...

«Ce thriller sanglant joue habilement la carte du mystère.»

TéléMagazine



À DÉCOUVRIR EN POCHE CHEZ BRAGELONNE



SOLÈNE BAKOWSKI UN SAC

En pleine nuit, une jeune femme attend face au Panthéon, un sac dans les bras qu'elle serre comme un étau. Cette femme, c'est Anna-Marie Caravello, l'Afreuse Rouquine, la marginale. Lorsque, vingt-quatre ans plus tôt, Monique Bonneuil a pris en charge son éducation à l'insu du reste du monde, elle n'imaginait pas qu'elle abritait un monstre. Car la petite s'est mise à tuer. Un peu, d'abord, puis beaucoup.

Voici l'histoire d'Anna-Marie Caravello. Que fait-elle là, agenouillée en plein Paris, au milieu de la nuit ? Et que contient ce sac qui semble avoir tant d'importance ?

« Un roman sombre sur le destin sanglant
d'une jeune fille à la dérive. »

Direct Matin

SOLÈNE BAKOWSKI UNE BONNE INTENTION

Mati a neuf ans. Elle a perdu sa maman. Son père s'enlise dans le deuil et sa grand-mère s'efforce, à sa manière, de recoller les morceaux. Un soir, la petite ne rentre pas de l'école. On imagine le pire, évidemment. Et le pire se produit. Comment croire que tout, pourtant, partait d'une bonne intention ?

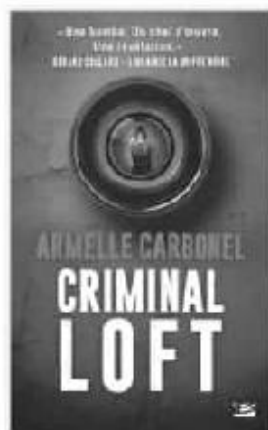
Une bonne intention est un roman sur les apparences et sur la différence. Un roman sur un amour pur, fou, inconditionnel, confronté à la bêtise humaine.

« Solène Bakowski écrit des romans d'une
humanité folle et qui ne vous mentent pas. »

Michaël Mithieux - Librairie de Paris



À DÉCOUVRIR EN POCHE CHEZ BRAGELONNE



ARMELLE CARBONEL CRIMINAL LOFT

Un lieu: le sanatorium de Waverly Hills, dans le Kentucky, aux États-Unis. Entre ses murs doit se dérouler le show de TV-réalité le plus extrême de l'histoire. Huit tueurs y sont enfermés, prêts à tout, surtout le pire, pour convaincre des millions de spectateurs qu'ils méritent de vivre. Leur destin est suspendu à l'envoi d'un simple SMS...

« Après Claire Favan et Karine Giebel,
la nouvelle grande! »

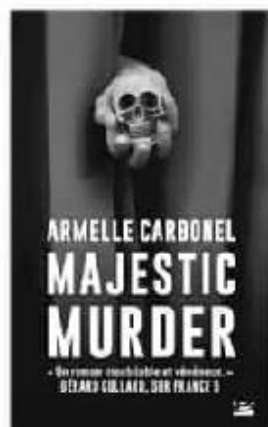
(LC)

ARMELLE CARBONEL MAJESTIC MURDER

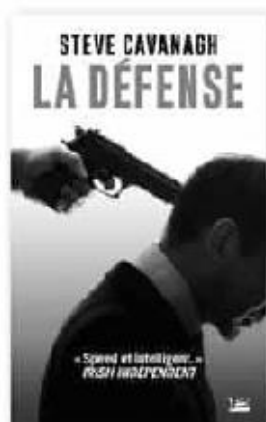
Lillian a toujours rêvé de brûler les planches. Quand l'étrange Seamus lui propose une audition au *Majestic*, elle saisit sa chance. Laissé presque à l'abandon, le théâtre abrite les répétitions d'une unique représentation, donnée tous les trois ans en souvenir de Peg Entwistle, une actrice des années 1930. En intégrant la troupe, Lillian abandonne toute espérance. Car tous les trois ans, quelqu'un doit mourir sur scène.

« Aux dernières pages tout se retourne et
s'illumine, c'est somptueux. »

France 3



À DÉCOUVRIR EN POCHE CHEZ BRAGELONNE



STEVE CAVANAGH

LA DÉFENSE

UNE AVENTURE D'EDDIE FLYNN

Il a 48 heures pour gagner le procès du siècle ou perdre la vie. Ancien escroc devenu avocat, Eddie Flynn a décidé de ne plus plaider. Le chef de la mafia russe va pourtant l'y obliger : il a enlevé sa fille et menace de l'exécuter. Détails supplémentaires : Eddie devra assurer sa défense avec une ceinture d'explosifs dans le dos et le FBI scrute le moindre de ses gestes. Pour un bon avocat, c'est presque mission impossible ; un simple arnaqueur baisserait sûrement les bras. Mais on parle d'Eddie, là. L'adrénaline, il aime ça.

« Dès la première ligne, le compte à rebours est lancé. Attachez vos ceintures ! »

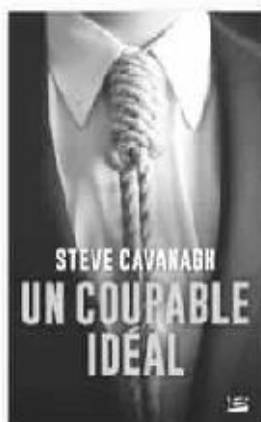
New York Times

STEVE CAVANAGH **UN COUPABLE IDÉAL**

UNE AVENTURE D'EDDIE FLYNN

La CIA suspecte un célèbre cabinet d'affaires de fraude et de malversations, mais il lui manque un témoin clé pour le prouver. Quand David Child, un des plus gros clients du cabinet, est arrêté pour meurtre, elle confie à Eddie Flynn la mission de le faire parler en échange d'une réduction de peine. Mais Child répète qu'il est innocent et Eddie le croit.

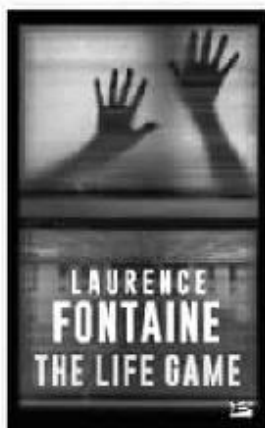
Ancien escroc reconverti au barreau, Eddie déteste qu'on lui force la main. Cette fois, pourtant, il n'a pas le choix : la CIA a monté un dossier contre sa femme, avocate elle aussi, et menace de la faire plonger...



PRIX POLAR
DU MEILLEUR ROMAN INTERNATIONAL
FESTIVAL DE COGNAC 2017

  @BragelonneFR

À DÉCOUVRIR EN POCHE CHEZ BRAGELONNE



LAURENCE FONTAINE THE LIFE GAME

Étudiante en criminologie, Jade Neville rêve d'intégrer le FBI. Sélectionnée pour la nouvelle saison de *The Life Game*, elle doit retrouver Scott Eden, un acteur en cavale soupçonné d'avoir commis plusieurs meurtres en série. Dans sa quête, Jade peut compter sur l'assistance de son ami Chang, expert en nouvelles technologies. Tom Newton en revanche, son étrange producteur, lui semble de plus en plus difficile à cerner. *The Life Game* est un jeu, vengeur et meurtrier. Mais Jade n'a pas conscience qu'elle est prise au piège et qu'elle joue sa vie...

«Entre aventure et page-turner, ce thriller va vous bluffe.»

Les Étoiles des Meux

DIDIER FOSSEY BURN-OUT

Lors d'une nuit de planque au Père-Lachaise, un flic est assassiné. Pas de témoins, peu d'indices : ses collègues n'ont rien vu. Boris Le Guenn, chef de groupe de la BAC au Quai des Orfèvres, est saisi de l'affaire. En manque d'effectifs chronique, il doit aussi faire face à la descente aux enfers d'un de ses hommes qui a disparu des radars depuis plusieurs jours... *Burn-Out* joue avec nos nerfs aux côtés des hommes et des femmes qui dédient leur vie à défendre la nôtre.

«Comme Olivier Norek, Didier Fossey a été flic à Paris. Ils savent de quoi ils parlent, et ils en parlent avec leurs tripes.»

Babelia



JOHANA GUSTAWSSON
BLOCK 46

UNE ENQUÊTE D'EMILY ROY ET ALEXIS CASTELLS

Profiluse de renom à Londres, Emily Roy enquête sur une série de meurtres d'enfants. Les corps présentent les mêmes mutilations qu'un cadavre de femme retrouvé en Suède. Étrange *serial killer*, qui change de lieu de chasse et de type de proie...

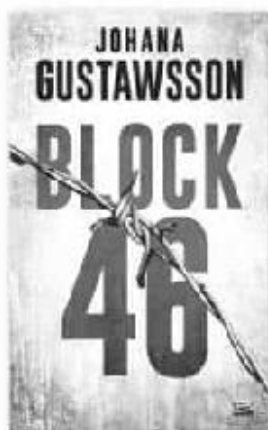
En Suède, Emily retrouve Alexis Castells, une écrivaine spécialisée dans les tueurs en série. Les deux femmes se lancent dans une traque qui va les conduire jusqu'aux atrocités du camp de Buchenwald, en 1944.

«Block 46 est d'une efficacité redoutable.»

Nicolas Lefort - «Télématin» sur France 2

«Un duo inoubliable, une mécanique implacable, un final époustouflant.»

The Times



JOHANA GUSTAWSSON
MÖR

UNE ENQUÊTE D'EMILY ROY ET ALEXIS CASTELLS

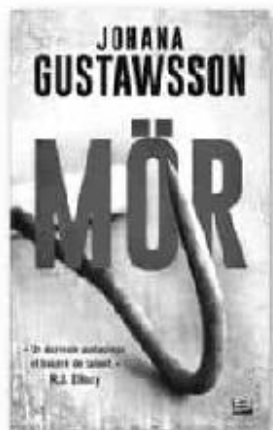
En Suède, sur les rives d'un lac, un tueur abandonne un corps dépecé, les seins, les cuisses et les fesses amputés. À Londres, une femme disparaît. Ses chaussures sont déposées devant chez elle, dans un sachet zipé.

Ces deux crimes portent la signature de Richard Hemfield, un *serial killer* enfermé depuis dix ans, à perpétuité. Comment expliquer qu'ils recommencent ?

Pour remonter aux racines du mal, la profiluse Emily Roy et l'écrivaine Alexis Castells doivent affronter leur propre passé.

«L'écriture de Gustawsson est si vivante qu'elle en est électrisante. Absolument fascinant.»

Peter James



À DÉCOUVRIR EN POCHE CHEZ BRAGELONNE



PETER JAMES MORT IMMINENTE

Tout commence lorsque plusieurs témoins déclarent entendre des coups s'élever d'une tombe dans un cimetière d'une banlieue anglaise. Une exhumation est donc ordonnée, à laquelle la journaliste Kate Hemingway parvient à assister. Ce qu'elle voit dans le cercueil ouvert, elle ne l'oubliera jamais... Ses recherches la conduisent sur les traces d'un anesthésiste obsédé par la question de la vie après la mort. Rien ni personne ne semble pouvoir l'arrêter dans la sinistre mission qu'il s'est donnée...

«Peter James a trouvé son créneau, quelque part entre Stephen King et Michael Chrichton.»

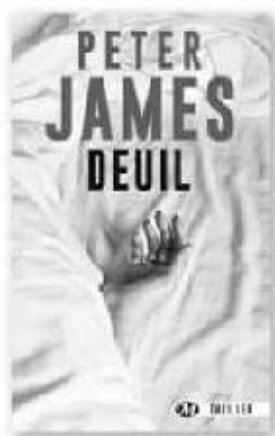
Mati on Sunday

PETER JAMES DEUIL

Quand l'actrice Gloria Lamaric se suicide, Thomas, son fils dévoué, a le cœur brisé. Quelque chose ne tourne pas rond dans un monde où une telle tragédie peut se produire. Il faisait pourtant confiance à son psychiatre, le docteur Tennent, pour la sauver. Il n'aurait pas dû. Ceux qui lui ont fait du mal méritent maintenant de recevoir une bonne leçon...

« On ne joue pas impunément
avec l'esprit des gens. »

Babelio



À DÉCOUVRIR EN POCHE CHEZ BRAGELONNE



RICHARD LAYMON LE JEU

Jane Kerry est bibliothécaire et mène une vie bien rangée. Jusqu'au jour où elle trouve une enveloppe à son nom, contenant un billet de 50 dollars et une énigme... qui la mène à une deuxième enveloppe, une deuxième énigme et un billet de 100 dollars. C'est tentant... Qui est le mystérieux « Maître du Jeu » qui signe ces énigmes ? Il exige d'elle de plus en plus de courage et d'ingéniosité, et l'entraîne à commettre des actes fous, immoraux... et toujours plus dangereux. Happée dans un engrenage infernal, Jane doit jouer le jeu jusqu'au bout...

« Si vous n'avez jamais lu Richard Laymon, vous avez raté une bonne occasion de vous faire plaisir. »

Stephen King

FABIO M. MITCHELLI LA COMPASSION DU DIABLE

Deux flics, un tueur et des corps horriblement mutilés, abandonnés au fond d'une rivière ou dans le vide sanitaire d'une maison. Démembrés, amputés, humiliés.

Une traque à bout de souffle, mêlant présent et passé, sur les traces d'un tueur « par amour ». Librement inspiré du parcours sanglant de Jeffrey Dahmer, « le cannibale de Milwaukee », ce thriller psychologique à la mécanique implacable dissèque une âme diabolique et nous entraîne au bout de l'enfer.

« Une nouvelle pépite dans le thriller français »
Gérard Collard - Librairie La Griffe noire



Ouvrage paru sous la direction de Lilas Seewald

Titre original : *White Bones*

© Graham Masterton 2003

© Bragelonne 2018, pour la présente édition

Photographie de couverture :

© Steve Allsopp / Arcangel Images

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragelonne.fr